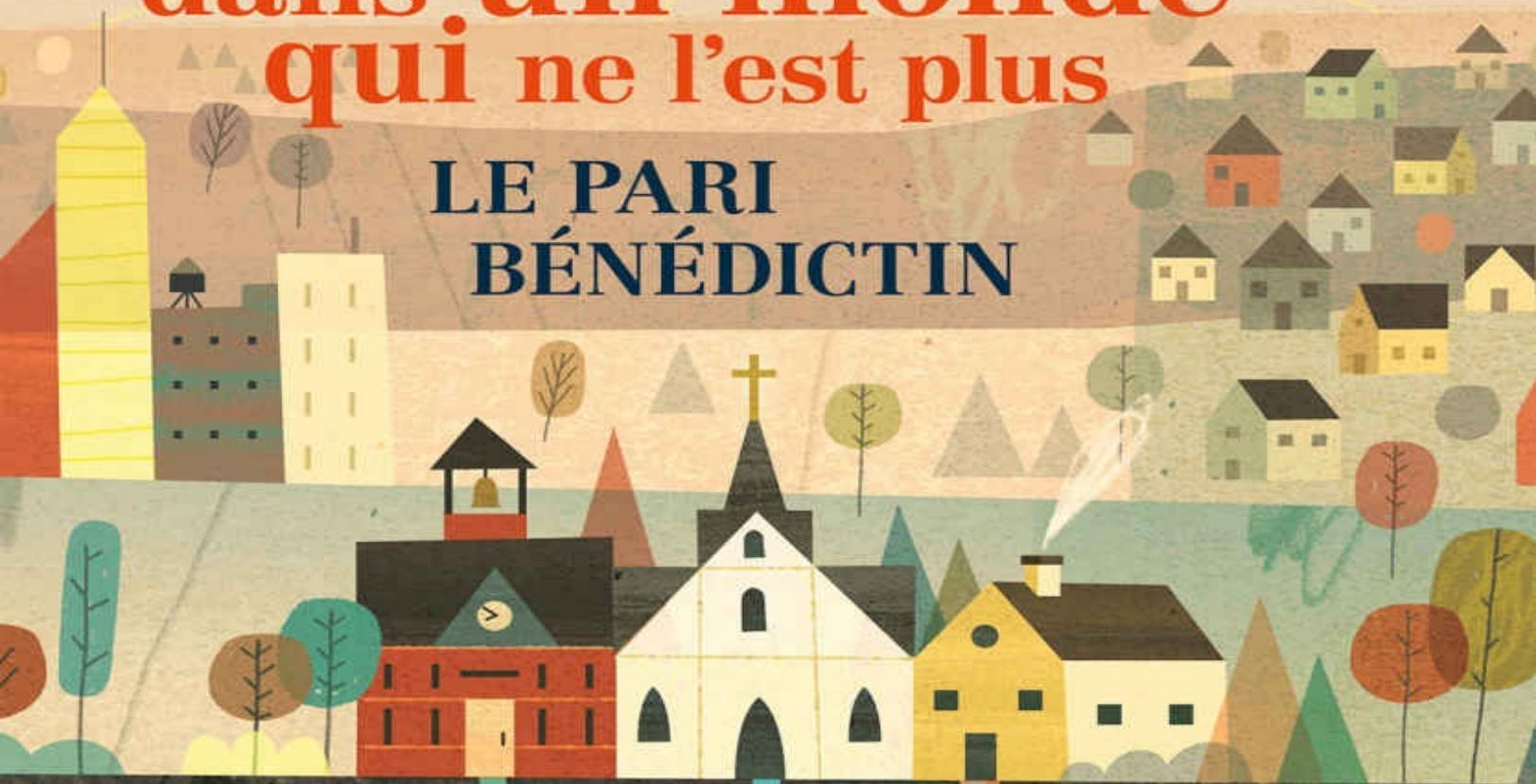


ROD DREHER

Comment être chrétien dans un monde qui ne l'est plus

LE PARI
BÉNÉDICTIN



ARTÈGE

Comment être chrétien dans un monde qui ne l'est plus

Le pari bénédictin

Titre original :
*The benedict option - A strategy for christians
in a post-christian nation*

© 2017 by Rod Dreher
© 2017 Sentinel
An imprint of Penguin Random House LLC

Pour la présente édition en langue française :

© **2017, Groupe Elidia**
Éditions Artège
10, rue Mercoeur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsartege.fr

ISBN : 979-10-336-0533-1
Epub : 9791033606451

Rod Dreher

**Comment être chrétien
dans un monde
qui ne l'est plus**

Le pari bénédictin

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Hubert Darbon

ARTÈGE

Présentation

Un appel à la conversion

Quand le lecteur aura refermé cet ouvrage, il se surprendra lui-même à trouver aussi familier le propos d'un essayiste qu'il avait peut-être d'abord pris pour un parfait étranger. Rod Dreher a écrit ce livre dans un pays apparemment très différent du « vieux continent », et pourtant chaque ligne nous concerne. Non seulement parce que nous sommes plus américains que nous le croyons nous-mêmes, mais surtout parce que l'auteur est un chrétien qui s'adresse d'abord aux chrétiens de toutes confessions avant de parler à des compatriotes, et qu'il cherche à répondre à une question que nous sommes si nombreux à nous poser nous-mêmes : comment vivre notre foi, sans rien renoncer à ce qu'elle a de beau, de pur, de profond et d'exigeant, dans un monde qui la comprend de moins en moins ?

Journaliste renommé, essayiste de talent, chrétien fervent, Rod Dreher ne s'est pas contenté de poser cette question, il consacre sa vie à y répondre, en paroles et en actes. Depuis la sortie de *The Benedict Option* en mars dernier aux États-Unis, le regard qu'il porte sur la politique de son pays, sur la crise qui touche les Églises, sur les nouvelles technologies et les mœurs contemporaines, a convaincu l'opinion de prendre au sérieux les solutions qu'il propose aux chrétiens pour faire face aux grands enjeux de la modernité. Ni résignée, ni naïve, la voie bénédictine qu'il décrit s'offre comme une manière concrète, pragmatique et heureuse de vivre l'Évangile au milieu du monde moderne.

Et avant d'être un constat lucide sur notre époque, nos forces et nos difficultés à en vivre les épreuves, le pari bénédictin que prône Rod Dreher est d'abord un appel à nous convertir à l'Évangile. Loin de prétendre partir en croisade contre le monde moderne pour retrouver un « monde d'hier » ou imposer à marche forcée un « monde de demain ». Rod Dreher, aussi surprenant que cela puisse paraître, est un intellectuel qui a d'abord le souci de la conversion des âmes.

Grand lecteur de Dante, sur lequel il a déjà écrit un très beau livre, Rod Dreher ressemble un peu au Virgile de la Divine Comédie. Sauf qu'ici le poète

est chrétien et qu'il guide son pèlerin au milieu des méandres de sa propre époque, de New York à Nursie, en dessinant, sur un chemin de crête, une voie pour une vie chrétienne authentique.

Prier, aimer, s'engager

Dans *Après la Vertu*, un essai retentissant sur l'histoire de la morale en Occident publié en 1981, le philosophe Alasdair MacIntyre, que cite Rod Dreher, estimait que « nous sommes devenus des barbares » depuis que nous avons perdu tout sens collectif du bien commun et de la vertu. Le philosophe écossais en appelait, en réponse à cette crise, à « la constitution de formes locales où la civilité et la vie intellectuelle et morale pourr [aient] être soutenues à travers les ténèbres qui nous entourent déjà ». Puisque la civilisation se défaisait, il fallait s'engager à la rebâtir. Pour cette tâche, il en appelait à un « nouveau saint Benoît », capable de donner un cap clair et novateur à ceux qui restaient attachés à la tradition des vertus au milieu d'un empire romain dégradé.

C'est à cet espoir de renouveau que le pari bénédictin donne un visage concret. De quelle solidarité les chrétiens doivent-ils faire preuve entre eux ? À quels métiers doivent-ils offrir leurs talents ? Comment sauvegarder une vie familiale authentique, comment offrir une véritable instruction aux enfants aujourd'hui ? Jusqu'où les chrétiens doivent-ils aller pour défendre leurs convictions ? Voilà autant de questions auxquelles l'auteur tente de répondre, en donnant la parole à des moines, à des laïcs, à des philosophes, des avocats, des entrepreneurs et des professeurs, des mères et des époux. Autant de chrétiens engagés qui vivent déjà ce pari bénédictin, que nous retrouvons en France dans tous les engagements en faveur des exclus, de la culture chrétienne et de l'écologie intégrale.

Un regard lucide sur notre temps

Le pari bénédictin offre aussi une analyse honnête et franche de la société contemporaine et de la situation de l'Église. « La civilisation est en avance sur l'âme de l'homme, et elle produit plus vite qu'il ne peut penser », disait Chesterton. Le sémillant écrivain britannique était bien placé pour le dire, lui qui avait mieux compris que tout le monde les paradoxes de la modernité.

Et quels sont ces paradoxes que soulève à son tour Rod Dreher, et avec lui les philosophes chrétiens contemporains ?

La pratique religieuse régresse mais l'instinct religieux se manifeste partout. Le décalogue est désappris tandis que des lois passagères revendiquent un caractère sacré. La pudeur baisse la garde devant le libertinage et jamais l'obscénité n'a été aussi codifiée et puritaine. La morale est discréditée et la société contemporaine reste déchirée par des problèmes éthiques. Nous avons décrété acquise la liberté de penser et la pluralité des opinions, et la sécularisation offre le spectacle navrant d'une guerre entre des orthodoxies irréconciliables, auxquelles seules la lassitude, le hasard, l'urgence et l'arbitraire offrent un répit trompeur.

Avec ce mouvement de sécularisation, qui semble être une extension du politique par des moyens religieux, est née une nouvelle intolérance, athée, bigote, intransigeante qui ne considère rien de moins que Dieu est une anomalie et que les traditions millénaires du christianisme n'ont pas voix au chapitre de la modernité. Cette nouvelle intolérance s'est parée des atours du progressisme pour professer avec plus de gloire un humanisme apocryphe que la réalité rend chaque jour un peu plus tragique et ridicule.

Et c'est sans triomphalisme ni résignation que Rod Dreher invite les chrétiens à affronter la controverse qui les oppose à ces nouveaux idolâtres, qui voudraient que l'Église désavoue Dieu pour adorer César. Et cette controverse, comme Rod Dreher nous le montre de page en page, est d'abord un dialogue avec le païen qui est en nous-mêmes. Il n'y a que les chrétiens qui puissent trahir l'Évangile, de même qu'il n'y a qu'eux qui puissent le servir. L'Église a toujours rencontré des adversaires sur sa route, et le fanatisme séculariste n'a rien à envier aux bigoteries superstitieuses des Romains. La tâche est ardue mais l'humilité, d'où vient le vrai courage, vient à bout de tout.

Seulement, le témoignage auquel nous sommes appelés n'est peut-être pas aussi spectaculaire que certains millénaristes seraient trop ravis de l'entendre. Peut-être le martyre chrétien consiste aujourd'hui à vivre tout simplement avec douceur, courage et charité au service de tous, en communion sincère et solidaire avec ses frères chrétiens. À croire Rod Dreher, César serait d'abord en nous et les lions rugissants auraient d'abord le visage de nos renoncements. Certes, il prédit lucidement des épreuves difficiles, mais quelle époque, quelle génération n'en a pas vécu ?

Le pari bénédictin est d'abord un appel à convertir nos vies à Dieu. À retrouver la liberté de la vie intérieure, le bonheur de la vie de famille, la joie d'un travail vertueux, honnête et utile. Le pari bénédictin mise dès ici-bas sur les richesses de l'au-delà et c'est ce qui donne tout son souffle à la tentative d'un

chrétien sincère et exigeant d'affirmer, malgré le bon grain et l'ivraie, ce que signifie être chrétien, aujourd'hui, comme hier et demain.

Yrieix Denis

Lecteur et observateur assidu des milieux intellectuels anglo-saxons, Yrieix Denis est journaliste indépendant. Il collabore notamment à la revue d'écologie intégrale Limite.

En mémoire du Père Jacques Hamel

Préface à l'édition française

Ce livre a été écrit par un chrétien américain, pour un public américain. Mais quelque chose d'étonnant s'est produit lors de sa publication aux États-Unis : des chrétiens de toute l'Europe m'ont contacté pour me dire que le message que je défendais dans mon essai leur parlait tout autant.

Il n'est pourtant pas facile à entendre. J'écris sur le déclin de l'Occident chrétien et sur les difficultés croissantes auxquelles ceux qui veulent maintenir leur foi vont faire face dans les décennies à venir. Un moine bénédictin d'Italie m'a déclaré un jour que les familles et les communautés chrétiennes qui se refusent à voir les signes des temps et à se préparer aux temps à venir ne pourront conserver leur foi indemne.

Mais cet essai est aussi un livre réaliste et plein d'espoir. La première source de notre espérance est évidemment Jésus-Christ, qui a triomphé du mal. Plus tard, l'exemple des moines bénédictins du Haut Moyen Âge était déjà plein d'espérance. Saint Benoît et son ordre ont émergé du chaos provoqué par la chute de l'Empire romain ; ils ont offert à l'Occident un mode de vie ordonné autour de la prière et du travail, entièrement voué au service du Seigneur. Guidés par leur foi et par leur règle, les moines se sont installés au milieu des territoires barbares et lentement, presque imperceptiblement, ils ont préparé la voie d'une renaissance de la civilisation chrétienne qui était tombée en ruine.

Il peut en être autant pour nous – et cet ouvrage montre la voie à suivre dans les ténèbres.

Il est possible que les chrétiens européens soient plus à même d'entendre mon message, parce qu'ils vivent et souffrent dans un monde post-chrétien que la plupart des Américains ont du mal à se représenter. Les Américains découvrent tout juste la réalité du sécularisme militant et de la laïcité agressive. Nous avons encore de nombreux chocs à subir : vous, nos frères et sœurs européens dans le Christ, les endurez déjà depuis des décennies, sinon des siècles. Je prie pour que le pari bénédictin soit une source d'inspiration pour les chrétiens en France et ailleurs en Europe, mais aussi un moyen de resserrer les liens et de créer une solidarité nouvelle parmi les croyants à travers tout l'Occident. Le pape Benoît XVI nous a appelés à devenir des « minorités créatives » au milieu d'un monde déchristianisé. Puisse Dieu utiliser ce livre pour inspirer les chrétiens laïcs dans les débats et les mouvements nécessaires pour maintenir leur foi à travers ce nouvel âge sombre.

C'est pour moi une bénédiction toute particulière que ce livre soit publié en France, qui est, après ma patrie, le pays le plus cher à mon cœur. Mes grands-oncles ont servi dans la Croix-Rouge durant la Grande Guerre à Dijon et m'ont appris, enfant, à aimer la France. Elle a aussi joué un grand rôle dans ma foi. J'ai été baptisé peu après ma naissance, mais ma famille n'était pas vraiment pratiquante, et comme beaucoup de mes contemporains, j'ai perdu la foi à l'adolescence. L'année de mes 17 ans, ma mère a acheté un billet lors d'une loterie organisée par la paroisse. Le prix ? Un voyage en Europe. Elle a gagné, mais n'a pas souhaité s'y rendre et a préféré m'y envoyer. J'étais le seul jeune au milieu d'un groupe de personnes âgées, et j'étais impatient de découvrir Paris, de visiter les musées et les lieux rendus célèbres par mon héros d'alors, Ernest Hemingway.

Sur la route de Paris, le car a fait une étape pour que les touristes américains visitent une vieille église. C'était la cathédrale de Chartres. Rien dans mon expérience ne m'avait préparé à contempler la gloire de ce magnifique sanctuaire gothique construit pour l'adoration de Notre Seigneur et pour honorer Sa Sainte Mère. Je me suis tenu dans la nef de la cathédrale, en ce jour d'été 1984, et j'ai su que Dieu existait, et qu'Il m'appelait. Ce jour-là, je ne suis pas ressorti de la cathédrale entièrement converti, mais mon cœur avait changé. J'entrais désormais en quête – une quête qui me mena, des années plus tard, à m'abandonner complètement à Jésus. Ma mère ne le savait pas quand elle a acheté son ticket, mais son pari a contribué à l'improbable conversion de son fils – et maintenant, à ce livre.

Il y a autre chose. À l'automne 2012, j'ai passé un mois à Paris avec ma femme et nos trois enfants. Nous logions dans un appartement près du Panthéon. J'ai découvert en flânant dans le quartier l'église de Saint-Etienne-du-Mont, où sont conservées les reliques de sainte Geneviève. Je ne la connaissais pas, mais j'ai beaucoup lu sur elle, et je me suis mis à la prier. La foi courageuse dont elle a fait preuve lorsque Paris était menacé par Attila, le miracle qu'elle a accompli en rallumant un cierge au milieu de la tempête pour que tous retrouvent le chemin de l'église, m'ont enjoint de rechercher son aide pour affronter les dangers auxquels les chrétiens doivent faire face aujourd'hui.

C'est pour cette raison qu'en écrivant ce livre, j'ai prié non seulement saint Benoît, mais également sainte Geneviève. Je la considère désormais comme ma mère spirituelle au milieu de la foule des saints, de même que saint Benoît est mon père spirituel. L'an dernier, j'ai demandé à Fabrizio Diomedi, l'iconographe qui travaille avec les moines bénédictins de Nursie, de me faire une icône en diptyque de ces deux saints, à la fois pour commémorer l'écriture de mon ouvrage et pour me rappeler de toujours demander leur intercession.

Désormais, mon livre est publié dans le pays de sainte Geneviève et de Notre-Dame de Chartres. J'espère que d'une façon ou d'une autre il pourra transmettre à la France ne serait-ce qu'une part infime de ce que j'ai reçu d'elle, et que cela pourra bénéficier à tout l'Occident chrétien.

– Rod Dreher, Baton Rouge, Louisiane, juillet 2017

Avertissement

Les notes de l'auteur, signalées par des chiffres arabes, sont consultables en fin d'ouvrage. Celles du traducteur, signalées par des lettres, se trouvent en bas de page.

*Levons-nous donc enfin une bonne fois !
La Bible nous réveille en disant : « C'est le moment
de sortir du sommeil. » (Rom 13, 11)
— Règle de saint Benoît*

Introduction

Le réveil

J'ai été, pour l'essentiel de ma vie d'adulte, un chrétien convaincu et un conservateur engagé. Je n'y voyais aucune contradiction avant que ma femme et moi n'accueillions notre premier enfant, en 1999. C'est à ce moment-là que je me suis posé cette question cruciale : « Quel monde vais-je laisser à mes enfants ? »

Pendant la petite enfance de Matthew, que je m'efforçais d'élever dans les principes traditionnels du christianisme, je prenais peu à peu conscience de l'évolution de mes idées politiques. Je m'interrogeais : qu'est-ce que le mouvement conservateur voulait vraiment « conserver » ? Il m'apparut que certaines causes défendues par mes amis conservateurs, et particulièrement leur inébranlable enthousiasme pour le libre marché, pouvaient éclipser ce que je considérais, par fidélité à la tradition, comme l'institution la plus cruciale à conserver : la famille.

Je me rendis compte également que les Églises, dont la mienne, se montraient incapables de lutter efficacement contre les forces du déclin culturel. Le christianisme historique et traditionnel – aussi bien protestant que catholique ou orthodoxe – avait pour devoir d'être une véritable puissance de résistance à l'individualisme et au sécularisme radicaux du monde moderne. On racontait volontiers que les chrétiens conservateurs menaient une guerre culturelle, mais, à part contre l'avortement et le mariage homosexuel, le combat des miens me paraissait inexistant. Nous semblions nous satisfaire d'endosser le rôle de chapelains d'une culture acquise au consumérisme, qui avait perdu toute notion de la réalité du christianisme.

Dans mon livre *Crunchy Cons*, publié en 2006, j'explorai cette sensibilité conservatrice que l'on peut qualifier de « contre-culture par la tradition ». J'y citai l'œuvre du philosophe Alasdair MacIntyre, pour qui la civilisation occidentale avait perdu ses amarres philosophiques. Le temps approchait, disait-il, où les hommes et les femmes de bien comprendraient qu'il ne serait plus possible à ceux qui désirent une existence en accord avec les vertus de la tradition de participer activement à la société contemporaine. Il leur faudrait

trouver de nouvelles manières de vivre en communauté, à l'exemple de saint Benoît qui, au VI^e siècle, donna naissance au monachisme occidental, offrant ainsi une réponse à l'effondrement de la civilisation romaine.

J'avais nommé ce retrait stratégique appelé de ses vœux par MacIntyre le « pari bénédictin ». L'idée principale en était que les chrétiens conservateurs sérieux ne pouvaient plus mener une existence légère, ordinaire ; qu'il fallait développer des solutions innovantes, collectives, pour nous aider à maintenir notre foi et nos convictions au milieu d'un monde qui y était de plus en plus hostile. Il allait falloir choisir avec radicalité un christianisme de contre-culture, un nouveau mode de vie, sous peine de condamner nos enfants et leurs enfants à l'assimilation.

Une décennie durant, j'ai beaucoup écrit sur ce pari bénédictin, sans que jamais l'idée dépasse un cercle plutôt restreint de chrétiens conservateurs. Pendant ce temps, la « génération du millénaire » se mit à abandonner l'Église, dans des proportions encore jamais vues. Et il est presque certain qu'elle ne savait même pas ce qu'elle rejetait : de récentes recherches sociologiques ont montré que les jeunes adultes ignorent, quasiment tous, les enseignements et usages de la foi chrétienne historique.

Le déclin constant du christianisme et la montée proportionnelle de l'hostilité vis-à-vis des valeurs traditionnelles ont atteint un point critique en avril 2015, lorsque l'État de l'Indiana a fait passer une version locale de l'acte fédéral de restauration de la liberté religieuse. La loi se contentait de permettre que l'argument d'atteinte à la liberté religieuse soit entendu en justice dans le cadre de procès en discrimination. Elle n'affirmait pas que cet argument ferait nécessairement gagner les accusés, mais les militants des droits homosexuels la décrivirent comme « sectaire ». Et pour la première fois, le monde des affaires prit parti dans la guerre culturelle en défendant avec fermeté les droits de la communauté gay. Sous la pression des grandes entreprises, l'Indiana fit machine arrière. Une semaine plus tard, c'était au tour de l'Arkansas.

Cette affaire fut un tournant : elle démontrait que, si les grandes entreprises faisaient opposition, les responsables républicains, même dans des États où ils avaient la majorité, préféraient ne pas prendre position pour la liberté religieuse. Défendre l'orthodoxie chrétienne sur les questions de sexualité devenait, dans l'esprit de tous, un acte inacceptable de bigoterie. C'était la débâcle pour les chrétiens conservateurs. Nous vivions dans un nouveau pays.

Deux mois plus tard, la Cour suprême faisait du mariage entre personnes de même sexe un droit constitutionnel. Ce fut aux États-Unis une décision populaire : l'opinion, en l'espace d'une décennie, avait radicalement changé sur la question des droits des homosexuels et du mariage gay. Sitôt ce droit acquis,

les militants et leurs alliés politiques, les démocrates, se remirent à la lutte, cette fois pour les droits des transgenres.

Depuis l'arrêt *Obergefell*, les chrétiens qui restent attachés à l'enseignement de la Bible sur la sexualité et le mariage ont acquis, de l'avis général (et, de plus en plus, avec l'appui de la loi), le même statut que les racistes. La guerre culturelle entamée avec la révolution sexuelle des années 1960 s'est soldée par une défaite des chrétiens conservateurs. La gauche culturelle – autrement dit, le courant de pensée dominant – n'a nullement l'intention de vivre en paix après sa victoire. Au contraire, elle continue de pousser pour établir une occupation dure et impitoyable, aidée par le désarroi des chrétiens, qui ne comprennent pas ce qui se passe. Qu'on ne s'y trompe pas : l'élection surprise de Donald Trump n'empêchera rien. Tout au plus est-elle un sursis.

Si j'ai écrit ce livre, c'est pour réveiller l'Église, l'encourager à agir, à se renforcer tant qu'il est encore temps. Si nous voulons survivre, il nous faut retourner aux racines de notre foi, dans nos pensées comme dans nos actes. Il va nous falloir renouer avec des habitudes intérieures que les croyants occidentaux ont délaissées. Il va nous falloir radicalement changer nos vies, notre vision du monde. En un mot, *il va nous falloir être l'Église*, sans compromis, quel qu'en soit le coût.

Ce livre n'est pas un programme politique, ni un manuel pratique de spiritualité, ni une énième lamentation sur la décadence. Certes, il propose une critique de la société moderne d'un point de vue chrétien traditionnel, mais il a d'abord pour but de présenter les initiatives de ces chrétiens qui cherchent, de manière créative, à vivre leur foi en dehors de la culture dominante, dans la joie et malgré les ténèbres. J'espère vous donner l'envie de vous en inspirer, de collaborer avec les chrétiens de votre entourage, de votre région, pour bâtir des réponses aux défis que ce monde lance à l'Église. Pour que le sel ne perde pas sa saveur, nous devons agir. Il se fait tard, et ce n'est pas un exercice.

Pour Alasdair MacIntyre, nous sommes dans l'attente d'« un nouveau saint Benoît, sans doute très différent du premier ». Le philosophe veut parler d'un chef inspiré, novateur, qui trouvera une nouvelle façon de vivre la tradition en communauté, qui permettra la survie dans un temps d'épreuve. Le pape émérite Benoît XVI prédit un monde dans lequel l'Église vivra en petits cercles composés de chrétiens engagés, dévoués à leur foi et se tenant à l'écart de la société contemporaine pour l'amour de la vérité. Lisez ce livre, apprenez de ceux que vous y rencontrerez, soyez inspiré par le témoignage des moines. Laissez-les parler à votre cœur, à votre raison, puis agissez localement, renforcezvous, renforcez votre famille, votre église, votre école, votre communauté.

Dans la première partie de ce livre, j'exposerai, tel que je le conçois, le défi

de l'Amérique post-chrétienne. J'y chercherai les racines philosophiques et théologiques de la fragmentation de notre société, puis expliquerai quel soutien les croyants d'aujourd'hui peuvent trouver dans les vertus que contient la règle de saint Benoît, un guide pratique pour la vie monastique qui joua un grand rôle dans la préservation de la culture chrétienne, au cours de ce que certains appellent l'Age sombre.

Je décrirai dans la deuxième comment le mode de vie chrétien prescrit par la *Règle* peut être adapté à l'existence des laïcs chrétiens modernes, quelle que soit leur confession. La *Règle* propose des pistes pour aborder la politique, la foi, la famille, la communauté, l'éducation et le travail. Je montrerai comment ces pistes se manifestent concrètement chez beaucoup de chrétiens dont on devrait écouter ce qu'ils ont à dire. Enfin, j'analyserai l'importance cruciale de ces croyants qui se confrontent avec résolution, en pensée et en acte, aux deux phénomènes les plus puissants du monde moderne, qui déstabilisent l'Église dans ses fondements : la sexualité et la technologie.

J'espère que vous finirez par convenir que les chrétiens sont entrés dans un temps de grandes décisions. Les choix que nous faisons aujourd'hui auront des conséquences sur la vie de nos descendants, sur notre nation, sur notre civilisation. Jésus Christ a promis que les portes de l'Enfer ne sauraient atteindre Son Église, mais Il n'a pas promis qu'elles ne la vaincraient pas en Occident. Tout dépend de nous, de ce que nous allons décider, ici et maintenant.

Je vous invite, lecteur, à garder à l'esprit, au fil de votre lecture, que ce nouveau Benoît que Dieu appelle à œuvrer à la consolidation de Son Église pourrait bien être... *vous*.

Chapitre I

Le déluge

Personne n'a vu venir le déluge.

Dans le journal, on lisait que le sud de la Louisiane allait subir de fortes pluies, ce week-end d'août 2016, mais on n'y trouvait rien d'inhabituel. Il pleut beaucoup en Louisiane, surtout l'été. D'après le présentateur météo, il était prévu entre 80 et 150 millimètres de précipitations sur cinq jours.

Quand le déluge s'arrêta, il avait déversé près de 800 millimètres d'eau dans la région de Bâton-Rouge. Certaines zones que personne n'avait jamais soupçonné de voir un jour inondées avaient disparu sous un torrent boueux alimenté par les rivières et les ruisseaux sortis de leur lit. Les gens fuyaient leur maison pour gagner les hauteurs en toute urgence. Ceux qui n'avaient pas eu le temps s'étaient réfugiés avec leur famille sur leur toit, où les secours vinrent les chercher.

Je passai le dimanche de l'inondation dans un refuge improvisé de Bâton-Rouge. Avec mon fils Lucas, j'aidai à débarquer les rescapés des hélicoptères de la Garde nationale, et nous nous joignîmes aux nombreux autres volontaires qui apportaient aide et nourriture aux milliers de réfugiés qui convergeaient vers l'endroit. Hommes, femmes, familles, vieux, riches et pauvres, Blancs, Noirs, Asiatiques, Hispaniques... on pouvait le dire, « tout le monde arrivait ». Presque tous avaient l'air profondément ébranlé.

Tout en servant du jambalaya^a aux réfugiés sous le choc, on entendait encore et encore la même histoire : « Nous avons tout perdu. Nous n'aurions jamais imaginé une chose pareille. Là où nous vivons, nous avons toujours été à l'abri. Nous ne nous étions pas préparés. »

Bien sûr, leur manque de préparation est pardonnable. Peu avaient souscrit à une assurance inondation : pourquoi l'auraient-ils fait ? Le Déluge [dans la Bible] fut un événement du genre qui n'arrive qu'une fois par millénaire, du jamais vu. La dernière fois qu'un phénomène comparable avait frappé la Louisiane, l'Occident n'avait pas encore atteint les rivages de l'Amérique.

Nous autres chrétiens occidentaux vivons notre propre déluge : un déluge historique d'une ampleur jamais vue depuis mille cinq cents ans, à en croire le

pape émérite Benoît XVI. En 2012, il déclara que la crise spirituelle que traversait notre culture était la plus grave depuis la chute de l'Empire romain, vers la fin du v^e siècle. La lumière du christianisme vacille dans tout l'Occident. Ils sont peut-être déjà nés, ceux qui verront la mort effective du christianisme dans cette civilisation. Avec la grâce de Dieu, la foi pourra continuer de prospérer dans les pays du Sud et en Chine, mais, à moins d'un renversement absolu des tendances actuelles, elle disparaîtra complètement d'Europe et d'Amérique du Nord. Ce n'est sans doute pas la fin du monde, mais c'est la fin d'un monde, et qui le nie se voile la face.

Les nuages de la tempête s'accumulent depuis des décennies, mais la plupart d'entre nous a préféré faire comme s'ils finiraient par disparaître d'eux-mêmes. La décomposition de la famille naturelle, la perte des valeurs morales traditionnelles, la fragmentation des communautés... ces évolutions nous ont troublés, mais nous avons cru qu'elles étaient réversibles, qu'elles n'étaient pas le signe d'une profonde erreur que nous commettions vis-à-vis de la foi. Nos chefs religieux nous disaient que renforcer les digues de la loi et de la politique contiendrait le raz-de-marée du sécularisme. On se disait que tout pourrait toujours s'arranger si l'on continuait à faire ce que les chrétiens font depuis des décennies, notamment voter pour le même parti (aux États-Unis, le Parti républicain).

Aujourd'hui, il est aisé de voir que nous avons perdu sur tous les fronts, et que les flots incessants du sécularisme ont débordé nos fragiles barrières. Un nihilisme laïc et hostile a remporté la partie dans nos gouvernements, et la culture s'est puissamment retournée contre le christianisme traditionnel. Nous nous répétons que c'est là l'œuvre des élites de gauche, parce que nous refusons de voir la terrible vérité en face : rien ne s'est fait sans l'approbation, active ou passive, du peuple lui-même.

Depuis des années progressaient, lentement mais sûrement, les droits civiques des homosexuels, tandis que régressaient les libertés religieuses des croyants qui refusaient de suivre le programme LGBT. L'arrêt *Obergefell* de la Cour suprême déclarant que le mariage entre personnes de même sexe était un droit constitutionnel fut le Waterloo du conservatisme religieux. Ce fut la victoire décisive de la révolution sexuelle qui mit fin à la guerre culturelle que nous connaissions depuis les années 1960. Depuis, la croyance chrétienne de la complémentarité dans le mariage est considérée comme un abominable préjugé, qui tombe de plus en plus souvent sous le coup de la loi. L'espace public a été perdu.

Il n'y a pas que cela : nos églises elles-mêmes ne sont plus un terrain où nous avons l'avantage. Qu'importe que ceux qui nous entourent ne partagent pas notre

morale : nous pouvons conserver notre foi et l'enseigner derrière les murs de nos églises. On pourrait le penser, mais ce serait avoir une confiance excessive dans la bonne tenue de nos institutions religieuses. Les bouleversements vécus par l'Occident à l'époque moderne ont tout révolutionné, même l'Église, qui ne forme plus les âmes mais satisfait aux exigences du moi de chacun. Comme le disait Ephraïm Radner, un théologien anglican conservateur : « Il n'est plus nulle part, ni dans ce monde ni dans nos églises, où l'on puisse être chrétien. Nous sommes dans une nouvelle ère. »¹

Que le grand nombre d'églises visibles aujourd'hui ne vous trompe pas. Une proportion jamais encore atteinte de jeunes adultes affirme n'appartenir à aucune confession religieuse. D'après le Pew Research Center^a, un Américain de 18-29 ans sur trois finit par abandonner la religion, s'il en a déjà eu une². Si la tendance démographique se maintient, nos églises seront bientôt vides.

Plus préoccupant encore, beaucoup de nos églises deviendront demain des lieux tiédés par un sécularisme rampant, au point que le « christianisme » qu'on y prêchera aura perdu tout pouvoir et toute vitalité. Le phénomène est déjà largement répandu. En 2005, les sociologues Christian Smith et Melinda Lundquist Denton ont examiné les croyances religieuses et spirituelles des adolescents américains, toutes catégories sociales confondues. Dans la plupart des cas, ils ont découvert que les jeunes adhéraient à une pseudo-religion molle, que les chercheurs ont appelée un « déisme éthico-thérapeutique » (DET)³.

Cinq principes constituent le DET :

1. Il existe un Dieu, qui a créé le monde, le régit et veille sur les hommes ici-bas.
2. Dieu attend des hommes qu'ils soient bons, gentils et justes les uns envers les autres, comme il est dit dans la Bible et dans la plupart des religions.
3. Le but premier de la vie est d'être heureux et de se sentir en paix avec soi-même.
4. Il n'est pas besoin que Dieu intervienne beaucoup dans la vie, sinon lorsqu'on a besoin de lui pour résoudre un problème.
5. Les bons vont au paradis après leur mort.

Cette croyance serait particulièrement répandue chez les jeunes catholiques et protestants non-évangéliques. Les résultats étaient sensiblement meilleurs chez les jeunes évangéliques^a, quoique fort éloignés encore de l'orthodoxie biblique. À en croire Smith et Denton, le DET gagne du terrain dans les Églises existantes, détruisant le christianisme de l'intérieur pour le remplacer par un pseudo-christianisme « qui entretient avec la véritable tradition chrétienne

historique un rapport très lointain ».

Le DET n'est pas intégralement mauvais. Après tout, Dieu existe, et Il veut que nous soyons bons. Le problème du DET, aussi bien dans sa version progressiste que conservatrice, est qu'il revient à dire que l'important est l'estime de soi, le bonheur subjectif et la bonne entente avec les autres. Peu à voir, donc, avec le christianisme des Écritures et de la tradition, qui enseigne le repentir, le sacrifice de soi par amour, la pureté de cœur, et présente la souffrance – la voie de la Croix – comme le chemin vers Dieu. Quoique chrétien en surface, le DET est la religion naturelle d'une culture qui révère le Moi et le confort matériel.

Si peu réjouissante que soit cette découverte de Christian Smith en 2005, ses travaux suivants, dont le dernier a fait l'objet d'une publication en 2011, sont encore plus sombres. Étudiant les valeurs morales des 18-23 ans, Smith et son équipe ont montré que seuls 40 % des jeunes chrétiens interrogés considéraient que leur morale prenait racine dans la Bible ou une autre sensibilité religieuse⁴. Malheureusement, il est peu probable que les convictions de ces 40 % soient vraiment en cohérence avec la Bible. Beaucoup de ces « chrétiens » sont en réalité des individualistes éthiquement engagés, qui ne connaissent ni ne pratiquent aucune morale biblique.

Une impressionnante majorité de 61 % des jeunes adultes affirmait que ni le matérialisme, ni le consumérisme ne leur posaient de problème moral. 30 % des autres ont exprimé quelques réticences, mais en précisant qu'il n'y avait pas lieu d'en faire un problème. Smith et son équipe en concluent que « la société, manifestement, ne serait en fin de compte qu'un ensemble d'individus autonomes destinés à profiter de la vie ».

Ce ne sont pas là de mauvaises personnes. Bien au contraire : ces jeunes ont été complètement abandonnés par leur famille, leur église et toutes les institutions qui ont formé (ou plutôt échoué à former) leur conscience et leur imagination.

Le DET est la religion *de facto* des adolescents, mais également des adultes. Il est impressionnant de voir à quel point les jeunes ont adopté les choix religieux de leurs parents. Notre environnement, quoique le fait ait été longtemps caché, est « détiste » depuis un moment maintenant.

« L'Amérique a vécu longtemps derrière son vernis chrétien, rendu en partie nécessaire par la Guerre froide, m'a confié Smith. À présent, l'action conjointe de la consommation de masse capitaliste et de l'individualisme progressiste le fait sauter. »

Les données récoltées par Smith et d'autres chercheurs démontrent avec évidence ce que tant d'entre nous refusent désespérément de voir : la marée est

sur le point de tout emporter dans les Églises. Les congrégations doivent toutes se demander si elles ne se sont pas compromises avec le monde au point de dénaturer leur foi première. Le christianisme que nous avons vécu dans nos familles, nos communautés, nos confessions est-il un moyen d'approfondir la conversion, ou fonctionne-t-il comme un vaccin contre le sérieux que l'Évangile exige de nous dans notre rapport à la foi ?

À part les membres les plus hallucinés de la vieille droite religieuse, personne ne s'imagine que cette révolution culturelle pourra un jour être inversée. On ne peut arrêter la vague, il faut glisser dessus. À de rares exceptions près, les militants chrétiens conservateurs sont aussi inefficaces que les Russes blancs en exil, avec leur thé et leur samovar, complotant dans les salons parisiens pour rétablir la monarchie. On leur souhaite bien du succès, mais on sait au fond que l'avenir n'est pas là.

Dans l'esprit américain, il est inacceptable de contempler la défaite, et l'on refuse toute espèce de limite. Mais il va falloir que les chrétiens américains acceptent la dure réalité : dans la culture qui est la nôtre, nos croyances ont de moins en moins de pertinence. Le monde qui nous entoure trouve de plus en plus notre langage inaudible, voire offensant.

Se peut-il que la meilleure façon de combattre la vague soit... d'arrêter de la combattre ? J'entends par-là cesser d'empiler des sacs de sable, et construire une arche où s'abriter jusqu'à ce que les flots redescendent et que l'on puisse à nouveau marcher sur la terre ferme. Plutôt que de dépenser de l'énergie et des ressources à mener des batailles politiques perdues d'avance, nous devrions construire des communautés, des institutions, un réseau de résistance qui saura se montrer plus fin que l'occupant, lui survivre, et enfin le déloger.

N'ayez pas peur ! Une telle situation n'est pas inédite. Dans les premiers siècles du christianisme, la jeune Église a survécu et grandi sous la persécution romaine, puis dans l'après-chute en Occident. Nous autres chrétiens de ce temps devons apprendre de nos prédécesseurs, et particulièrement de saint Benoît.

Un beau jour, vers la fin du v^e siècle, un jeune Romain nommé Benoît fit ses adieux à son village natal, Nursie, robuste bourgade enfoncée quelque part dans le mystère des montagnes du centre de l'Italie. Fils du gouverneur de Nursie, Benoît partait pour Rome, là où les jeunes hommes prometteurs désireux de se faire une place dans le monde allaient compléter leurs études.

Ce n'était plus la Rome de la gloire impériale, que l'on gardait en mémoire après que la conversion de Constantin avait officiellement fait du christianisme la religion de l'Empire. Soixante-dix ans avant la naissance de Benoît, les Wisigoths avaient mis la Ville éternelle à sac. La chute de la cité avait porté un rude coup au moral des citoyens de cette puissance auparavant invincible.

À l'époque, Rome, la capitale de l'Empire romain d'Occident, souffrait d'un long déclin. Constantinople, en Orient, était en plein apogée. Des deux côtés pourtant, les citoyens chrétiens de l'Empire déplorait les souffrances de Rome, qui les obligeaient à regarder la réalité en face : les fondations du monde qu'eux-mêmes et leurs ancêtres avaient connu s'écroulaient sous leurs yeux.

« Ma voix refuse de sortir de ma gorge, et, comme je dicte, les sanglots masquent mes mots, écrivit saint Jérôme à ce sujet. La cité qui avait conquis le monde a été conquise elle-même. » Le choc fut si grand que saint Augustin, contemporain de Jérôme, composa à ce moment sa *Cité de Dieu*, y expliquant la catastrophe par la volonté mystérieuse de Dieu, et enjoignant aux chrétiens de reporter leur esprit sur le royaume impérissable du ciel.

La Ville n'avait pas disparu, mais quand le jeune Benoît y arriva, elle était devenue l'ombre pathétique de ce qu'elle avait été. Elle avait été la plus grande cité du monde, peuplée par un million d'âmes au faîte de sa puissance, au II^e siècle. Sa population chuta dans les décennies qui suivirent le sac. En 476, les Barbares déposèrent le dernier empereur romain d'Occident. Au début du VI^e siècle, les départs en masse n'avaient laissé que cent mille âmes au milieu des ruines.

Le renversement du pouvoir en Occident ne signifiait pas l'anarchie. Au contraire : en Italie, tout continua peu ou prou comme auparavant. Théodoric, le roi wisigoth qui y régnait à l'époque de Benoît depuis sa capitale de Ravenne, était arien, donc un chrétien hérétique. Pourtant il fit un pèlerinage à Rome en l'an 500 pour aller rendre hommage au pape, et assura les Romains de sa faveur et de sa protection. De fait, il ne pouvait guère mieux que ménager Rome dans son déclin.

On sait peu de détails sur la vie quotidienne dans la Rome barbare, mais l'histoire montre qu'un relâchement général de la morale suit souvent l'effondrement d'un ordre social ancien. On pense ainsi à la décadence de Paris et de Berlin après la Première Guerre mondiale, ou de la Russie dans les années qui ont suivi la chute de l'Union soviétique. Le saint pape Grégoire le Grand n'a jamais connu Benoît, mais il en a écrit une biographie en s'appuyant sur le témoignage de quatre de ses disciples. Il y dit que Benoît fut si bouleversé et dégoûté par le vice et la corruption de Rome qu'il refusa la vie privilégiée à quoi son statut de fils de dignitaire lui donnait droit. Il s'installa dans une forêt proche, puis dans une caverne, à soixante kilomètres à l'ouest. Là, trois années durant, il vécut en ermite, s'adonnant à la prière et à la contemplation.

Cette pratique était courante dans les premiers temps de l'Église, et l'est encore aujourd'hui dans certaines régions. Au III^e siècle, des hommes (et

quelques femmes) se retiraient dans le désert égyptien, renonçant à tout confort corporel pour chercher Dieu dans une vie de silence, de prière et de jeûne. Ils appliquaient radicalement l'injonction de « mourir à soi-même » pour vivre dans le Christ, et se conformaient à l'ordre donné par le Seigneur au riche jeune homme de vendre ses possessions, de les donner au pauvre et de Le suivre. Saint Antoine le Grand (v. 251-356) est considéré comme le premier ermite. Ses émules fondèrent le monachisme communautaire, mais la figure de l'anachorète demeura dans la vie et les pratiques monastiques.

Pendant les trois années qu'il passa dans sa grotte, Benoît fut nourri par le moine Romanus, qui d'un monastère proche lui apportait de quoi manger. Lorsqu'il la quitta, il avait déjà la réputation d'un saint, et une communauté l'avait invité à devenir son abbé. Finalement, Benoît fonda douze monastères dans la région. Sa sœur jumelle, Scolastique, mit ses pas dans les siens et lança sa propre communauté de moniales. Pour aider tous ces hommes et ces femmes à vivre simplement et droitement leur consécration au Christ, le saint moine rédigea ce qu'on connaît aujourd'hui comme la règle de saint Benoît.

Pour les premiers moines, une « règle » était simplement un guide de vie communautaire. Celui qu'écrivit Benoît est la forme plus relâchée d'une autre écrite auparavant dans l'Orient chrétien. Il y décrit le monastère comme une « école dédiée au service du Seigneur ». Sa règle est donc, en ce sens, un manuel scolaire. Un lecteur moderne qui y chercherait un enseignement mystique d'une insondable profondeur spirituelle serait bien déçu. La spiritualité de Benoît est résolument pratique, sans compter qu'il écrivit non pour le clergé, mais pour des laïcs.

Quand il avait quitté la Ville déchue pour la nature sauvage, il était loin de se douter de l'immense impact que ses écoles dédiées au service du Seigneur auraient sur la civilisation occidentale. Au début du Moyen Âge, la chute catastrophique de l'Empire avait laissé l'Europe chancelante, ravagée par mille guerres locales entre tribus barbares qui se disputaient le pouvoir. La désintégration du complexe réseau commercial romain et la disparition de toute sophistication intellectuelle et technique contribuèrent à faire monter la misère matérielle à des niveaux dramatiques.

Dans de telles conditions, l'Église était bien souvent le meilleur – peut-être même le seul – gouvernement auquel les gens pouvaient se fier. Sous sa bienveillante protection, le monachisme procura une aide et un espoir bienvenus aux paysans. Grâce à Benoît, un regain de spiritualité poussa de nombreux hommes et femmes à quitter le monde pour se consacrer entièrement à Dieu selon la Règle. Derrière les murs des monastères, on entretint la foi et l'enseignement, et de là, on évangélisa les peuplades barbares, on leur apprit à

prier, à lire, à semer et récolter, à bâtir. Dans les siècles qui suivirent, c'est là que l'on prépara les sociétés ravagées de l'après-Empire à la renaissance de la civilisation.

Tout partit de la graine de sénevé plantée par un jeune Italien plein de foi, qui ne souhaitait que chercher Dieu et Le servir dans une communauté construite pour affronter le chaos et la décadence alentour. L'exemple de Benoît nous donne de l'espoir aujourd'hui, car il montre ce qu'un petit groupe de croyants qui répondent avec créativité aux défis de leur temps peut accomplir en canalisant la grâce qui, parce qu'ils sont ouverts à Dieu, coule à travers eux, et en incarnant cette grâce dans un mode de vie distinct.

Dans *Après la vertu*, le philosophe Alasdair MacIntyre fait un parallèle entre l'état actuel de notre culture et la chute de l'Empire romain d'Occident. Il affirme que l'Occident a abandonné la raison et la tradition des vertus pour se tourner vers le relativisme qui a complètement subverti ce monde. Nous ne sommes gouvernés ni par la foi, ni par la raison, ni par une combinaison des deux. Nous sommes gouvernés par ce qu'il appelle l'*émotivisme*, soit l'idée que les choix moraux ne sont autre chose que l'expression de ce qu'un individu ressent comme juste lorsqu'il a à choisir.

Selon MacIntyre, une société entièrement gouvernée par des principes émotivistes ressemblerait à l'Occident moderne, dans lequel la libération de la volonté individuelle est considérée comme le bien le plus précieux. Une société vertueuse, au contraire, croit dans des pratiques et principes moraux objectifs, qui permettent aux hommes d'incarner le bien dans leur communauté.

Vivre « après la vertu », c'est être dans une société qui non seulement se trouve incapable de s'accorder sur ce qui constitue une croyance vertueuse, mais encore doute de l'existence même de la vertu. Dans une civilisation post-vertueuse, les individus détiennent une liberté presque absolue de pensée et d'action, et la société n'est plus qu'un « assemblage d'étrangers, dont chacun poursuit ses propres intérêts sans presque aucune contrainte ».

Pour parvenir à une telle société, il faut :

- abandonner les standards moraux objectifs;
- refuser tout discours contraignant, moralement ou culturellement, autre que celui librement choisi par l'individu ou établi par lui;
- rejeter la mémoire du passé, considéré comme hors de propos;
- prendre ses distances avec la communauté et les obligations sociales non choisies.

Cet état d'esprit se rapproche de ce qu'on appelle le barbarisme. Quand on parle de Barbares, on imagine des tribus d'hommes sauvages et violents rasant des cités, détruisant les structures et les institutions de la civilisation sans se

soucier des conséquences, simplement parce qu'ils le peuvent. Les Barbares sont gouvernés par leur seule volonté de puissance, ils ne savent pas ce qu'ils annihilent et ils ne s'en soucient pas.

Ce modèle, malgré notre richesse et notre sophistication technologique, nous, Occidentaux modernes, nous y conformons, sans pourtant le reconnaître. Nos scientifiques, nos juges, nos princes, nos universitaires et nos scribes, tous œuvrent à détruire la foi, la famille, les sexes et jusqu'à la définition de l'être humain. Nos Barbares ont troqué les peaux de bêtes et les lances pour des costumes bien coupés et des *smartphones*.

Dans la conclusion d'*Après la vertu*, MacIntyre décrit l'Occident tel qu'il était après que les Barbares eurent renversé l'ordre impérial romain :

L'événement le plus important de cette période survint lorsque les hommes et les femmes de bonne volonté cessèrent de travailler à ralentir l'écroulement de l'imperium romain et d'identifier la poursuite de la civilité et de la communauté morale avec le maintien de celui-ci. À la place, ils choisirent – sans toujours être conscients de ce qu'ils faisaient – de construire de nouvelles formes de communautés dans lesquelles pouvait se maintenir une vie morale. De là, civilité et moralité pourraient survivre à l'arrivée des âges sombres de la barbarie.⁵

Pour MacIntyre, le système romain d'après la chute était en trop mauvais point pour être sauvé. Saint Benoît avait tout compris en voyant Rome. Il agit avec sagesse en quittant la société pour créer une nouvelle communauté dont les pratiques préserveraient la foi dans les épreuves à venir. Bien que n'étant pas chrétien à ce moment, MacIntyre appelait les chrétiens attachés à la tradition, à la raison et aux vertus à former des communautés dans lesquelles l'existence vertueuse pourrait survivre à l'arrivée d'un nouvel Âge sombre.

Le monde, dit encore MacIntyre, attend « un autre saint Benoît, sans doute très différent du premier ». Les chrétiens assiégés par les flots hurlants de la modernité attendent quelqu'un comme Benoît pour construire des arches capables de les porter, eux et la foi vivante, à travers la crise, un Age sombre qui pourrait durer des siècles.

Vous ferez dans ce livre la connaissance d'hommes et de femmes qui sont les Benoît d'aujourd'hui. Certains vivent à la campagne, d'autres à la ville. D'autres encore sont dans les banlieues. Tous sont des chrétiens orthodoxes convaincus – c'est-à-dire, théologiquement, des conservateurs appartenant à l'une des trois branches principales du christianisme historique – qui savent que les chrétiens doivent quitter Babylone, s'en séparer soit métaphoriquement, soit

littéralement, sans quoi leur foi ne tiendra plus guère que le temps d'une génération ou deux dans cette culture de mort. Ils ont, au contraire de bien d'autres, accepté de reconnaître cette vérité que la politique ne nous sauvera pas. Plutôt que d'essayer de rafistoler l'ordre établi, ils ont reconnu que le royaume auquel ils appartiennent n'est pas de ce monde, et ont décidé de ne pas compromettre cette citoyenneté.

Ces chrétiens orthodoxes font ce que j'appelle le « pari bénédictin », une stratégie tirée de l'enseignement de l'Écriture et de la sagesse de l'Église des premiers temps, qui consiste à embrasser l'« exil sur place » pour former une contre-culture vivace. Conscients de la dangerosité du sécularisme moderne et de la fragmentation causée par le relativisme, les chrétiens partis sur la voie de Benoît cherchent dans la Bible et la Règle les pratiques et modes de vie communautaires qui régiront leur vie. Plutôt que la panique ou la complaisance, ils choisissent la raison : le nouvel ordre n'est pas un problème à résoudre, mais une réalité avec laquelle il faut vivre. Ces chrétiens apprennent à survivre avec foi et inspiration, à approfondir leur vie de prière, à changer leur manière d'être, à se recentrer sur leur famille et leur communauté plutôt que sur la politique partisane, à construire des églises, des écoles et d'autres institutions dans lesquelles la foi chrétienne pourra survivre et s'épanouir pendant le déluge.

Il ne s'agit pas de notre seule survie. Si nous devons être au monde comme le Christ l'a voulu pour nous, il va nous falloir apprendre, nous former spirituellement, prier, passer plus de temps hors du monde, comme Jésus se retirant pour prier au désert avant d'exercer son ministère. Nous ne pouvons donner au monde ce que nous n'avons pas. Si Israël avait été assimilé par le monde de l'Orient antique, il aurait cessé d'être une lumière pour le monde. C'est la même chose pour l'Église.

Notre situation actuelle est alarmante, il est vrai, mais nous n'avons plus le temps de nous plaindre et de nous arracher les cheveux. Cette crise est également une bénédiction, mais il faut pour le voir que nous ouvrons les yeux. Dans l'Ancien Testament, Dieu usait du châtement pour rappeler Son peuple à Lui : peut-être cet âge sombre est-il Son œuvre, dirigée contre une Église et un peuple dont le cœur s'est durci à force d'égoïsme, d'hédonisme et de matérialisme. La tempête à venir pourrait bien être le moyen qu'a choisi Dieu pour nous libérer.

J'ai grandi en Louisiane. Quand arrivait un ouragan, il y avait toujours quelqu'un pour sortir sa grande casserole en fonte, cuisiner une grande quantité de gombo, tout préparer, puis inviter les voisins à dîner, s'amuser, raconter des histoires, pour enfin, tous ensemble, affronter la tempête. C'est dans cet esprit que l'on fit face à l'inondation de 2016. Tandis que les eaux montaient dans le sud de l'État, les gens, par petites escouades, se démenaient pour secourir les

isolés, accueillir ceux qui n'avaient plus de maison, nourrir les affamés (de montagnes de jambalaya, pour l'essentiel), reconforter les personnes broyées et les cœurs brisés.

Ce n'était pas sur ordre d'en haut : tout était spontané, né de l'amour que les locaux portaient à leurs voisins et de leur sens des responsabilités, de la conviction qu'ils devaient aider ceux qui avaient tout perdu. Les hommes et les femmes de vertu – les volontaires de la Cajun Navy, les paroissiens, tous les autres – n'ont pas attendu qu'on leur dise quoi faire. Reconnaissant la gravité de la crise, ils agirent.

La crise spirituelle et culturelle très sérieuse qui nous frappe n'a pas surgi de nulle part. Elle s'est certes accélérée dans les cinquante dernières années, mais elle couvait depuis plusieurs siècles. Pour savoir comment atteindre, au-delà des brumes et de la tempête, la sécurité du port, il nous faut comprendre comment nous en sommes arrivés là. Les idées, nous allons le voir, ont des conséquences.

a. Spécialité louisianaise à base de riz.

a. *Think tank* américain basé à Washington, qui produit des études sociales (sondages, analyses, enquêtes d'opinion, études démographiques).

a. Les États-Unis sont perçus depuis la France comme un pays à majorité protestante, mais il convient de distinguer le protestantisme tel qu'il s'est développé en Europe, réformé ou calviniste, des courants dits « évangéliques », très nombreux de l'autre côté de l'Atlantique, et en progression dans le monde (notamment en Amérique du Sud et en Afrique). L'évangélisme regroupe plusieurs sensibilités, dont les plus connues sont le pentecôtisme et le baptisme. Ces sensibilités ont en commun d'insister sur la conversion personnelle et la « rencontre avec Jésus », et d'avoir une lecture du texte biblique résolument littérale (dont la théorie dite « créationniste » est une application).

Chapitre II

Les racines de la crise

Par une douce soirée de fin d'automne, une femme retraitée depuis peu prend un siège sur la terrasse de sa voisine et parle du monde tel qu'il va. Nous sommes deux semaines avant le duel entre Trump et Clinton pour la présidentielle, et tout semble partir à vau-l'eau. La voisine acquiesce. Comment en est-on arrivé là ? se demandent-elles. Les deux femmes sont issues du milieu ouvrier, elles sont nées dans la pauvreté. Grâce aux évolutions économiques et culturelles de la deuxième moitié du xx^e siècle, c'est comme membres de la classe moyenne qu'elles entrent dans leur troisième âge. L'Amérique fut bonne pour elles, bonne pour leur famille.

Mais aucune n'est rassurée pour l'avenir de ses petitsenfants. L'une explique que, l'an passé, elle a assisté à six *baby showers*^a pour des jeunes femmes de son entourage. Aucune des futures mères n'avait de mari. Certaines avaient eu plusieurs enfants hors mariage. Les deux femmes grisonnantes savent ce que sont la pauvreté et la détresse. Elles ne conçoivent pas que l'on puisse mettre un enfant au monde sans un père à la maison : c'est presque l'assurance de lui rendre la vie difficile. Où sont-ils donc, les pères ? Quel est le problème des jeunes hommes d'aujourd'hui ?

Elles sont toutes deux conservatrices, chrétiennes et pro-vie. Jamais elles n'approuveraient l'avortement. Elles choisiront toujours la naissance plutôt que l'extermination intra-utérine, quel qu'en soit le coût. Mais voir autant de mères célibataires les heurte. Dans les années 1940, seuls 2 % des Blancs américains étaient des enfants naturels. Le chiffre est aujourd'hui monté à 30, et jusqu'à 41 sur toute la population américaine⁶.

« On dirait que le monde s'écroule, soupire l'une des dames.

– Heureusement que je ne vivrai pas pour le voir », répond son amie.

Elles ne se font pas des idées : c'est de fait à l'effritement de leur monde qu'elles assistent. Le politologue Charles Murray en a fait l'étude en 2012 dans *Coming Apart : The State of White America 2006-2010* [l'Amérique blanche en ruine, 2006-2010]. Dans cet essai au titre évocateur, Murray s'est intéressé à la

classe ouvrière blanche, bien qu'en réalité les tendances socioculturelles qui ont conduit à sa perte ne se soient pas cantonnées aux seuls Blancs. On peut aussi arguer que la décadence n'a pas commencé dans les années 1960, lesquelles furent plutôt une étape importante. Ce sont les conséquences d'idées acceptées de nombreuses générations avant nous qui nous touchent aujourd'hui. Résultat : nous perdons notre religion, ce qui est bien plus grave que la seule désertion des églises.

« Religion » vient du latin *religare*, c'est-à-dire « lier ». Sociologiquement parlant, la religion est un système cohérent de croyances et de pratiques qui permet à une communauté de se définir et de savoir comment agir. Ces croyances et pratiques sont considérées comme l'expression harmonieuse d'un ordre sacré qui fonde et transcende l'existence terrestre. Elles sont la relation d'une histoire qui soude la communauté.

L'Occident s'est progressivement éclaté à mesure qu'il s'éloignait du christianisme. Le phénomène va s'accroissant. Quelles en sont les causes ? J'en retiens cinq principales sur une période de sept siècles. Elles ont conduit au renversement de la civilisation occidentale et à la disparition de sa foi ancestrale :

1. Au XIV^e siècle, lorsque l'on cessa de croire au lien indestructible entre Dieu et la Création – en termes philosophiques, entre les réalités transcendante et matérielle.
2. La Réforme protestante au XVI^e siècle, qui vit s'effondrer toute autorité et toute unité dans la religion.
3. Les Lumières, au XVIII^e siècle, qui remplacèrent le christianisme par le culte de la Raison, privatisèrent la vie spirituelle et donnèrent naissance à l'ère démocratique.
4. La révolution industrielle, entre 1760 et 1840, puis sa conséquence, l'expansion du capitalisme aux XIX^e et XX^e siècles.
5. La révolution sexuelle, des années 1960 à nos jours.

Ce n'est qu'un aperçu de l'histoire culturelle de l'Occident depuis le Haut Moyen Âge, qui n'a pas vocation à l'exhaustivité. J'ai fait le choix d'une analyse de la causalité intellectuelle dans l'histoire, mais il est vrai que les conditions matérielles donnent souvent naissance aux idées. La découverte du Nouveau Monde et l'invention de l'imprimerie, au XV^e siècle, l'arrivée de la pilule contraceptive et d'Internet au XX^e, tout cela permet de s'imaginer des choses auxquelles il eût été impossible de réfléchir auparavant. Ces faits marquants renouvelèrent la pensée. L'Histoire n'est pas faite de lignes causales claires et

droites : les événements ne sont pas rangés en bon ordre. L'Histoire n'est pas un syllogisme : c'est un poème.

Néanmoins, il n'est pas inutile, pour avoir une bonne compréhension de la crise dans laquelle nous nous trouvons, de souligner les grandes idées qui ont contribué aux bouleversements de l'Histoire, surtout celles qui touchent à la divinité. Même simplifiée et incomplète, cette représentation permet de comprendre avec quelle efficacité le pari bénédictin peut s'opposer aux courants destructeurs de la modernité.

Réalisme et nominalisme

Le philosophe Charles Taylor décrit le Moyen Âge comme un « monde enchanté », une période si différente de la nôtre qu'il nous est difficile de nous la représenter. Nous sommes à présent sur un rivage lointain, d'où nous sommes incapables d'apercevoir la façon dont nos ancêtres médiévaux concevaient le monde qui les entourait.

Le divin était bien plus présent dans la vie quotidienne des hommes du Moyen Âge. La religion imprégnait tout, comme chez nombre d'autres peuples, chrétiens ou non, et – c'est là essentiel – elle était affaire moins de croyance que d'expérience. Pour la Chrétienté médiévale, les mondes spirituel et matériel s'interpénétraient : il n'y avait entre eux qu'une frontière légère et poreuse. Autrement dit, les hommes du Moyen Âge avaient de toute chose une perception *sacramentelle*.

C'est un mot que l'on associe, à raison, à l'Église. Le baptême, par exemple, l'eucharistie sont des sacrements, c'est-à-dire des rituels au cours desquels la grâce se manifeste tout particulièrement. Ceux qui y participent s'y transforment. Mais le sacramentalisme médiéval était bien plus que cela, plus profond : tout, jusqu'au temps, était vu comme sacramentel. Nos ancêtres croyaient dans l'omniprésence de Dieu. Pour eux, Dieu Se manifestait à ses créatures à travers les hommes, l'espace, les choses. Tout vibrait de Son pouvoir et le transmettait.

C'est parce que la présence de Dieu n'était pas une vague idée spirituelle, parce qu'Il n'était pas vu comme un majordome surveillant un manoir en silence, que les lieux saints et les reliques avaient autant d'importance. Taylor écrit que Sa présence était une « réalité aussi immédiate que celle des pierres, des rivières, des montagnes »⁷. La manière exacte qu'Il avait d'être là était un mystère, et, déjà à l'époque, sujette à spéculation et débat, mais nul ne doutait jamais de cette présence. Le monde matériel n'avait de sens que dans sa relation

avec Dieu.

Pour l'homme du Moyen Âge, la réalité (j'irais jusqu'à dire la réalité *réelle*) était en dehors de lui : enfermé dans l'obscurité de la Chute, il ne pouvait la percevoir tout à fait. En revanche, il pouvait la retrouver par l'exercice de sa foi et de sa raison, et la connaître en convertissant son cœur. L'univers tout entier était tissé de l'être même de Dieu, une conception difficile à appréhender pour les modernes, même chrétiens. Le chrétien médiéval, bien plus que nous, prenait au mot saint Paul, qui dit dans les *Actes des apôtres* : « En Lui nous avons la vie, le mouvement et l'être », et dans l'*Epître aux Colossiens* : « Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent en Lui. »

Il ne se croyait pas fondamentalement distinct de l'ordre naturel, mais il percevait une forme d'aliénation due à la Chute. Pour lui, il devenait difficile, à cause de cette catastrophe initiale, de voir la Création telle qu'elle était vraiment. Il lui fallait donc s'unir à l'amour de Dieu, et prendre le rythme de la grande danse de l'univers. L'existence de Dieu garantissait la vérité, et Son *logos*, le grand principe ordonnant, quoique manifesté pleinement dans le Christ seul, imprégnait en quelque sorte toute la Création.

L'Europe médiévale n'était pas une utopie chrétienne. Le pouvoir ne s'y exerçait souvent que par la violence, dont faisait parfois preuve l'Église elle-même, qui était en outre un grand foyer de corruption. Mais dans les fracas de leur monde, les hommes d'alors avaient à l'esprit de grandes et belles visions de concorde. Ils se faisaient une idée de la réalité grâce à laquelle ils pouvaient bâtir conceptuellement une belle harmonie et trouver du sens au cœur du chaos.

Cette conception de la réalité est ancienne, plus ancienne que le christianisme. Dans son dernier ouvrage, *The Discarded Image*, C. S. Lewis^a, médiéviste reconnu, explique l'idée de Platon selon laquelle deux choses peuvent être liées l'une à l'autre par une troisième. Dans ce que Lewis appelle le « Modèle » médiéval, chaque chose réelle de ce monde était liée à toutes les autres, parce que toutes étaient en relation avec Dieu. Notre rapport au monde s'effectuait au travers de Dieu, et notre rapport à Dieu, au travers du monde.

L'humanité n'était pas prisonnière d'un univers froid et vide : elle faisait partie d'un *cosmos* où chaque chose avait un sens dans sa participation à la vie du Créateur. « Chaque histoire, chaque fait, écrit Lewis, était d'autant mieux compris et apprécié qu'il vous rappelait, par la façon qu'il avait de s'y intégrer, le Modèle dans son ensemble. »⁸

Il dit encore que le cosmos, au Moyen Âge, était vu comme un « bâtiment de grande taille », telle la cathédrale de Chartres, sans doute : « écrasant de gigantisme mais d'une reposante harmonie ».

La Création, y compris l'espace et le temps, s'entremêlait tout entière dans une complexe unité. Ce modèle trouva son expression la plus complète et la plus rationnelle dans l'école de théologie que l'on appelle la scolastique, dont le frère dominicain Thomas d'Aquin fut le plus grand et le plus brillant représentant. Au cœur de la scolastique réside l'idée que c'est indépendamment de l'esprit humain que toute chose existe : sa nature essen-tielle lui vient de Dieu. On parle de « réalisme métaphysique », principe duquel, d'après Charles Taylor, viennent les trois principaux piliers de l'« imaginaire » chrétien médiéval – c'est-à-dire de la vision de la réalité qu'ont partagée tous les chrétiens orthodoxes, depuis les débuts de l'Église jusqu'au Haut Moyen Âge :

1. Le monde et tout ce qui le compose font partie d'un ensemble harmonieux ordonné par Dieu et débordant de sens. Toute chose est un signe qui pointe vers Dieu.
2. La société se fonde sur cette réalité supérieure.
3. Le monde est saturé de puissance spirituelle.

Il fallait que ces piliers s'effondrent pour que la modernité surgisse des ruines, nous dit Taylor. De fait, ils s'effondrèrent – non d'un seul coup : cela prit du temps, mais ils finirent par tomber. Pour le théologien David Bentley Hart cette transformation ouvrit « un abîme d'ordre imaginatif entre les mondes prémoderne et moderne. À partir de là, les êtres humains habitaient un univers différent de celui de leurs ancêtres. »⁹

Celui qui porta les coups les plus sévères au modèle médiéval de réalisme métaphysique fut le théologien Guillaume d'Occam (1285-1347), un franciscain anglais. Pour frapper, lui et ses alliés forgèrent une arme qu'on appela le nominalisme.

En face, le réalisme considère que c'est l'existence en Dieu d'une chose qui tisse son essence, et qu'elle tire son sens des liens qu'elle entretient avec l'ordre transcendant. Il en découle que la Création est compréhensible : elle est ordonnée par un Dieu raisonnable, dont elle est la révélation.

« Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'étendue manifeste l'œuvre de ses mains », chante le psalmiste. Cette idée que le monde observable révèle les œuvres d'un ordre transcendant était présente dans la philosophie antique, et dans nombre de religions – même non théistes, comme le taoïsme. Le réalisme métaphysique nous confirme que l'admiration que nous ressentons en présence de la nature, du beau, du bien, ce sentiment qu'il doit y avoir quelque chose d'autre au-delà de l'expérience sensorielle, est une intuition raisonnable. Il ne nous dit pas qui est Dieu, mais il nous rassure : nous ne nous faisons pas des idées. Quelque chose, ou Quelqu'un, est bien là.

Thomas d'Aquin prend cet exemple : « Connaître que quelqu'un vient n'est pas connaître que c'est Pierre qui vient, même si c'est Pierre qui vient. » Prière et contemplation peuvent nous aider à confirmer cette intuition que nous avons, jusqu'à connaître l'identité de Celui dont nous sentons la présence. David Bentley Hart explique ainsi que le désir de sens et de vérité, partagé par tous les hommes, « est une simple manifestation de la structure métaphysique de toute réalité ».

Mais le Dieu infini qui Se révèle à travers la matière finie est-Il donc limité ? C'est l'opinion de Guillaume d'Occam. Soucieux de préserver la souveraineté de Dieu, il rejeta le réalisme métaphysique, qui d'après lui restreignait Dieu dans sa liberté d'action. Selon d'Occam, une chose est bonne dans la mesure où Dieu l'a décidé ainsi. Le sens et le but de toute chose viennent de la volonté souveraine de Dieu : non de Sa nature, non de Sa participation à leur être, mais de Ses commandements. Il pourrait très bien aujourd'hui décréter mauvaise telle chose qu'Il a décrétée bonne hier.

Les objets, par conséquent, n'ont pas de sens intrinsèque, uniquement un sens qui leur a été assigné. Ils n'ont aucune existence *significative* en dehors de l'esprit. Une table n'est qu'un arrangement particulier de bois et de clous, auquel nous donnons du sens en le nommant « table ». D'où le terme de *nominalisme*, qui vient du latin *nomen*, « nom ».

Pour d'Occam, Dieu est une entité toute-puissante entièrement séparée de la Création. Cette séparation est nécessaire, sans quoi Sa liberté d'agir serait soumise aux lois qu'Il a édictées. Or, un Dieu omnipotent ne saurait souffrir aucune restriction. Une chose est donc bonne parce que Dieu en a décidé ainsi. Il en découle que la volonté de Dieu est supérieure à Son intelligence.

Voilà une querelle qui peut paraître dérisoire, mais on n'insistera jamais assez sur son importance. Les métaphysiciens du Moyen Âge pensaient que la nature était une indication qui tendait vers Dieu. Les nominalistes ne le pensaient pas : il n'y avait pour eux aucun sens dans la nature que l'on puisse dire objectif et découvrir par la raison. Le sens était extrinsèque, c'est-à-dire imposé de l'extérieur par Dieu, et accessible aux hommes par Lui et par Sa révélation uniquement.

Si l'idée vous paraît relever du bon sens, vous commencez à comprendre à quel point le nominalisme fut révolutionnaire. Ce qui était une théorie radicale finit par devenir, avec le temps, le principal fondement des perceptions du rapport entre Dieu et la Création. Le nominalisme non seulement rendit la modernité possible, mais encore jeta les bases du renversement qu'opéra l'homme en se mettant à la place de Dieu.

Il n'y a pas de génération spontanée des idées. Comme le dit C. S. Lewis : «

Tout le monde sait bien qu'à toutes les époques, les hommes ont l'esprit influencé par un Modèle universel consensuel. Mais cela fonctionne aussi bien dans l'autre sens : le Modèle lui-même est influencé par l'état d'esprit dominant. »¹⁰ Le nominalisme naquit d'une civilisation tourmentée, qui aspirait à autre chose. Le Moyen Âge fut une époque de foi intense et de spiritualité profonde, mais l'humanité, comme le montrent l'art et la poésie du XIV^e siècle, commençait à se détourner des cieux pour contempler le monde.

Après Guillaume d'Occam, ceux que l'on appelait les « philosophes naturels », précurseurs des scientifiques qui étudiaient la nature, s'éloignèrent progressivement du bagage métaphysique légué par Aristote et ses successeurs chrétiens. Ils découvrirent qu'il n'était pas nécessaire d'avoir une théorie philosophique à propos de l'être d'un phénomène pour l'examiner et en tirer des conclusions empiriques.

Dans le même temps émergea, en art et en littérature, un intérêt nouveau pour la nature et l'individu. Le vieux monde tourné vers le spirituel, pétri de certitudes métaphysiques et de hiérarchies figées, cessa peu à peu d'éveiller l'imagination de l'homme occidental. L'art, progressivement moins idéalisé, moins religieux, perdit en symbolisme et se passionna pour la vie des êtres humains.

Le Modèle trembla sous l'assaut des philosophes, mais il fut rudement ébranlé par d'horribles événements sans lien avec l'art ni avec les idées. La guerre, particulièrement la Guerre de Cent Ans qui opposa la France à l'Angleterre, éventa l'Europe occidentale, et de terribles famines la frappèrent au XIV^e siècle. Pire encore fut l'épidémie de Peste noire, qui vit périr un tiers (voire près de la moitié) des Européens avant de disparaître. Peu de civilisations auraient pu survivre à ces traumatismes sans subir de profonds bouleversements.

Tout cela contribua à la fin du Modèle. Le réalisme métaphysique avait perdu, et ce qui suivit fut une forme nouvelle d'individualisme, un attachement au monde d'ici-bas qui culmina pendant ce que l'on appelle la Renaissance, nouvelle période de l'histoire occidentale, au cours de laquelle allait éclater une révolution religieuse.

La Renaissance et la Réforme

Le terme de « Renaissance » renvoie à l'efflorescence culturelle apportée par la redécouverte des racines grecques et romaines de la civilisation européenne. Il convient de rappeler qu'avant le XIX^e siècle, nul n'a jamais appelé ainsi cette

période qui court de la fin du Moyen Âge aux débuts de l'ère moderne. Le mot est issu de la croyance progressiste selon laquelle la période médiévale, trop imprégnée de religion, fut un temps de stérilité artistique et intellectuelle – un point de vue absurde, mais au succès tenace.

La Renaissance correspond toutefois à un vrai changement culturel en Europe, le passage du théocentrisme à l'anthropocentrisme. « Nous pouvons être ce que nous voulons », écrivit Pic de la Mirandole (1463-1494), le type même du philosophe de la Renaissance. Ce n'était nullement une expression de défiance satanique – la phrase est tirée d'une oraison dans laquelle Pic s'élève contre ceux qui abusent du droit au libre-arbitre accordé par Dieu –, mais ces mots expriment bien l'optimisme de la période et sa confiance dans les capacités de la nature humaine.

La « renaissance » dont on parle, c'est celle de l'esprit classique des Grecs et des Romains, qui s'était éclipsé après la chute de l'Empire romain d'Occident au ^v^e siècle et l'avènement de l'âge chrétien. Durant le Haut Moyen Âge, on se remit à étudier les textes philosophiques des Grecs; au ^{xiv}^e siècle, les érudits italiens s'intéressèrent plutôt à remettre au goût du jour les ouvrages d'histoire et de littérature antiques. « L'homme est la mesure de toutes choses » : cette maxime du philosophe grec Protagoras convient bien à l'esprit de ce nouvel âge européen. L'humanisme entreprit d'aborder le monde avec l'œil des Anciens, et il favorisa l'étude de la poétique, de la rhétorique et de ces disciplines que l'on appelle les « humanités ». Mais son relatif éloignement de la foi, si l'on compare à l'état d'esprit médiéval, ne doit pas pour autant faire croire qu'il fut si peu que ce soit antichrétien. Il est plus juste de dire que la Renaissance apporta au christianisme occidental une conscience plus vive de la liberté et de la dignité de l'homme en tant que créature faite à l'image de Dieu.

Si le Moyen Âge insistait sur la Chute de l'homme, le christianisme humaniste louait son potentiel. Plus individualiste, il chercha à christianiser le modèle classique du héros, du vertueux. Pour la scolastique, raison et intelligence traçaient le chemin vers Dieu; pour l'humanisme, c'était la volonté.

Le danger était que les humanistes pouvaient s'éprendre de l'homme, de sa créativité, de sa capacité d'action, au point d'en oublier son inclination chronique au péché. Cette tentation, les humanistes italiens y furent particulièrement sensibles. Dans leur hâte à se débarrasser du sac et de la cendre de l'ascèse médiévale, ils se délectèrent des joies enivrantes de la sensualité. Ce ne fut pas le cas dans le nord de l'Europe, où l'on fit preuve de plus de modestie, de piété et de retenue dans l'optimisme. On s'y intéressait plus aux Écritures qu'à la philosophie, et l'on cherchait d'abord à rebâtir une Église à la morale

plus ferme, une vie spirituelle plus démocratique. Les plaisirs sensuels qui avaient fleuri en Europe, surtout dans l'Église, y étaient regardés avec scepticisme, sinon avec dédain.

La Rome de la Renaissance était un foyer de vice, et non uniquement à la cour du pape : la corruption s'étendait bien au-delà des murs du Vatican. L'épiscopat, matérialiste, et le clergé, local ignorant et dépravé, s'attiraient la colère et le mépris de leurs ouailles. L'Église perdait son autorité spirituelle et morale à grande allure, et l'on se mit à exiger des changements à grands cris, mais les papes, prisonniers de leur propre avidité, de leur goût pour l'opulence, y firent la sourde oreille. Ils se figuraient que leur monde était éternel.

C'est un moine augustin, Martin Luther, qui fit voler en éclats ces illusions, et avec elles l'unité religieuse européenne. La révolution qu'il lança, la Réforme, n'était pas le premier mouvement dirigé contre la corruption de l'Église catholique, mais pour la première fois, c'était ses racines théologiques et ecclésiologiques qui étaient attaquées.

Luther se servit de l'indignation générale, mais également de courants de pensée qui, avant lui déjà, avaient fleuri dans le christianisme latin. En 1517, il proclama ses « quatre-vingtquinze thèses », qui remettaient en question le commerce des indulgences, une disposition du système de pénitences qui permettait aux fidèles de libérer, contre paiement, ceux de leurs proches qu'ils pensaient souffrir au Purgatoire.

En fait, Luther dirigea ses formidables batteries rhétoriques contre tout un ensemble de dogmes romains : définition du péché, conditions du pardon, autorité de l'Église. En 1520, Luther refusant de renier son affirmation selon laquelle les Écritures, non l'Église et l'interprétation qu'elle en faisait, étaient seules sources de vérité, Rome l'excommunia. Ainsi débuta la Réforme.

En dépit de la grande diversité qui caractérisait l'Europe catholique, la fidélité à l'institution ecclésiastique et la croyance dans sa légitimité à proclamer des vérités religieuses objectives étaient des principes incontestés. La Réforme détruisit cette unité, et retira à ceux qui se retrouvèrent sous son influence nombre de symboles, de rituels et de concepts qui avaient structuré leur vie jusque-là. Les chrétiens réformés, les protestants, n'iraient plus se vautrer dans ce qui était perçu comme de la superstition et de l'idolâtrie. La seule autorité religieuse à laquelle ils devaient adhérer, c'était l'Écriture sainte.

Une question se posa bientôt : quelle interprétation suivre ? Les réformés ne croyaient pas dans l'exégèse privée, mais il leur était difficile de déterminer à quel avis, à quelle expertise se fier. Rejeter l'autorité de Rome, ainsi qu'ils en firent l'expérience, résolvait un problème pour en soulever un autre. Comme l'a écrit l'historien Brad Gregory : « Parce que les chrétiens étaient en désaccord

sur ce qu'ils devaient croire et faire, ils se trouvèrent en désaccord sur ce qu'étaient, au fond, les bénéfices d'une vie chrétienne. »¹¹ C'est toujours le cas aujourd'hui.

Parce que la religion était inséparable de la politique et de la culture, la Réforme et la Contre-Réforme catholique qui suivit menèrent à une série de guerres sauvages qui ravagèrent l'Europe. Il faut le souligner : les guerres de Religion étaient politiques, sociales et économiques autant que religieuses. Mais le fait qu'elles aient eu des fondements religieux poussa de nombreux intellectuels européens, lassés de la violence, à imaginer de nouvelles manières de vivre paisiblement dans le grand schisme séparant Rome et la Réforme.

L'aube des Lumières

La révolution scientifique constitua, indirectement, une inspiration.

La science, même au plus fort des guerres de Religion, progressait rapidement. De formidables avancées ponctuèrent une période de quelque deux cents ans, débutée avec Copernic (1473-1543), qui montra que la terre n'était pas le centre inamovible de la Création, et s'étendant jusqu'à Newton (1642-1727), dont les découvertes essentielles posèrent les bases de la physique moderne. Le modèle cosmique aristotélien, hiérarchie dans l'ordre de laquelle les chrétiens discernaient la présence de Dieu, fut détrôné par l'idée neuve d'un univers mécanique ordonné par les lois de la nature, sans lien nécessaire avec la transcendance.

Beaucoup d'acteurs de cette révolution étaient des chrétiens convaincus, mais il ne fait pas de doute qu'ils étaient influencés par le nominalisme. Et il en résultait, dans leur esprit, que la science pouvait exister par elle-même, libérée des querelles théologiques, puisque le monde sensible pouvait être étudié et compris sans besoin de se référer à Dieu.

Par conséquent, la science pouvait s'épanouir sans les entraves que constituaient les présupposés religieux et métaphysiques. Son objet était la démonstration de faits observables. Elle usait d'une méthode empirique, confirmant ou infirmant des hypothèses par l'expérimentation.

La science, en pratique, *fonctionnait*. Francis Bacon, grand philosophe de la fin de la Renaissance et fondateur de la méthode scientifique, estimait, la phrase est célèbre, que les découvertes de la science devaient s'appliquer à « soulager la condition humaine », c'est-à-dire à améliorer la vie de l'homme en apaisant douleurs, souffrances et pauvreté. Nouvelle étape importante de l'histoire des

idées : on n'allait plus contempler le monde sensible comme une icône du divin, mais comme une donnée observable et compréhensible par la volonté humaine, pour son propre avancement. La révolution contribua ainsi à éloigner plus encore Dieu de l'esprit des hommes.

La vie et l'œuvre d'Isaac Newton sont la meilleure illustration de cette période. Ce physicien et mathématicien, tenant d'un christianisme non orthodoxe, conçut un nouveau modèle d'explication de l'univers entièrement mécanique. Il est certain que Newton voyait l'œuvre de Dieu dans les lois du mouvement qu'il découvrit. Mais son Dieu, contrairement à celui des métaphysiciens chrétiens, était comme un horloger qui, ayant construit une montre et l'ayant remontée, la laissait ensuite fonctionner sans interférer.

En Occident, l'épistémologie, qui étudie ce que nous savons et comment nous le savons, évolua en profondeur. Au Moyen Âge, c'était la science aristotélicienne qui dominait. Elle se fondait sur des concepts métaphysiques définissant l'essence des objets. La nouvelle science jeta le bagage métaphysique par-dessus bord et s'appliqua à ne raisonner que de manière empirique. Le philosophe et mathématicien René Descartes (1596-1650) poussa le questionnement idéologique plus loin encore. Bacon affirmait que nous devons développer des modèles à partir de raisonnements tirés de l'observation, mais Descartes choisit une approche plus purement rationaliste.

D'après lui, la meilleure méthode serait de commencer par n'accepter comme des vérités que les idées claires et indubitables. L'autorité ni même nos propres sens ne doivent nous faire accepter quoi que ce soit comme une vérité. N'est vrai que ce dont on peut être certain. Le premier principe de la méthode est le fameux *cogito ergo sum* : « Je pense, donc je suis. »

Autrement dit, il n'est rien dont nous ne puissions douter, sinon de notre propre existence. La conscience de soi précède toute autre pensée : Descartes accorde à l'individu pensant autonome le pouvoir de déterminer la vérité. Rationaliste, il n'était pas pour autant relativiste en morale : il cherchait notamment, en sincère catholique, à réconcilier la science et la foi.

Si Descartes est, de fait, le père de la philosophie moderne, c'est qu'il a pris le contre-pied de l'approche médiévale de la connaissance. Du point de vue scolastique, la réalité est un état objectif, et le rôle des hommes est d'en découvrir la nature métaphysique, sans quoi ils ne peuvent accéder à la connaissance du monde et de ce qu'il contient. Descartes, lui, démarre l'enquête par l'affirmation d'une radicale subjectivité en déclarant que le premier principe de connaissance est la conscience de soi du sujet.

La philosophie de Descartes a ouvert la voie à une nouvelle évolution, à un vaste projet de modification du monde, que ses adeptes décidèrent de baptiser les

« Lumières », pour montrer à quel point l'époque était sombre où la religion révélée tenait l'esprit des Occidentaux dans ses griffes. Encouragés par les succès de la science, les moralistes ont cherché à savoir si, en Occident, la raison désintéressée ne pouvait pas fonder un nouveau mode de vie non sectaire.

Ils voulurent donc utiliser la raison seule pour construire, sans plus de lien avec le passé, les fondations de la société et de la politique. Ils s'imaginèrent pouvoir créer une morale laïque que toute personne douée de raison pourrait comprendre et suivre. Pour eux, science et technologies permettraient à l'homme d'imposer sa volonté à la nature. Leur figure favorite était l'individu libre de ses choix.

Les Lumières sont cruciales : elles représentent la rupture définitive avec l'héritage chrétien de l'Occident. Le Dieu que l'on mentionnait de temps à autre n'était pas celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : c'était la déité indéterminée des déistes. Le déisme, une école de pensée rationaliste née des Lumières, postule que Dieu est un architecte cosmique qui, s'il a créé l'univers, n'interagit pas avec. Les déistes rejettent la religion biblique et le surnaturel, et n'acceptent, pour penser Dieu – qu'ils nomment l'« Être suprême », que des principes rationnels.

La plupart des Pères fondateurs américains étaient ou bien des déistes assumés, tel Benjamin Franklin (membre de la franc-maçonnerie), ou bien sous influence du déisme, tel Thomas Jefferson. Dans le paysage intellectuel américain du XVIII^e siècle, cette école représentait une force considérable. L'Anglais John Locke, dont la philosophie politique influença grandement l'Amérique balbutiante, n'était pas à proprement parler un tenant du déisme – sa croyance dans les miracles entraînait en contradiction avec l'idée d'un Dieu horloger –, mais beaucoup de ses écrits s'en approchent grandement.

Pour Locke, l'individu autonome naît vierge de toute innéité; il constitue l'unité irréductible de la société. L'objet du gouvernement n'est pas la vertu mais l'établissement et le maintien d'un ordre social dans lequel les individus puissent exercer raisonnablement leur libre arbitre. Le gouvernement existe pour leur assurer le droit à la vie, à la liberté et à la propriété. Les auteurs de la Déclaration d'indépendance des États-Unis ont modifié l'expression en « vie, liberté et recherche du bonheur » : tout Américain l'apprend très tôt à l'école, dans ses cours de catéchisme civique.

La Constitution des États-Unis, texte profondément lockien, privatise la religion en la séparant de l'État. On nous apprend que c'est une bénédiction – peut-être l'est-ce. Mais une telle ségrégation entre le sacré et le séculier a façonné les consciences : on ne voit plus la religion de la même façon. Certes, elle a apporté à la jeune nation américaine, hétéroclite et querrelleuse, divisée

entre une majorité de protestants de diverses confessions et une minorité de catholiques, un esprit de tolérance bienvenu. Néanmoins, elle autorisait à exclure la religion de l'espace public en en faisant une question entièrement privée. L'État américain est censé faire office d'arbitre entre individus et entre factions. Le gouvernement ne formule pas de conception arrêtée du bien et du mal et se cantonne à protéger les droits des individus.

Dans une société vraiment chrétienne, c'est plutôt un bon moyen de maintenir la paix tout en favorisant la prospérité pour tous, mais, à bien y regarder, le libéralisme des Lumières contenait les germes de la défaite du christianisme.

Dans une lettre adressée à l'armée en 1798, John Adams, Père fondateur et unitarien^a pratiquant, fit cette remarque :

Notre gouvernement n'était pas suffisamment armé pour pouvoir contenir les passions libérées de la religion et de la morale. Avarice, ambition, esprit de revanche ou folle audace pourrait faire éclater notre constitution, comme une baleine un filet de pêcheur. Notre Constitution a été pensée pour ne s'appliquer qu'à un peuple religieux et moralement droit. Elle ne conviendrait à aucune autre population.¹²

Adams avait compris que la Constitution pouvait garantir la liberté à condition que les citoyens soient vertueux, qu'ils mettent la bride à leurs passions et en usent pour le bien – un bien-fondé en raison, comme devait se le représenter Adams. L'Amérique, alors, bénéficiait des conséquences du Grand Réveil^a, l'évangélisme y étant fort et largement répandu : le peuple partageait une même idée du bien et de la vertu. Hélas, cela ne dura pas.

Démocratie, capitalisme et romantisme : le calamiteux

XIX^e siècle

Au milieu du XVIII^e siècle, les nouvelles découvertes technologiques donnèrent à l'homme un pouvoir sans précédent sur la nature. L'essor prodigieux de l'industrie et du commerce révolutionna la société et mit fin à la stabilité des modes de vie qui reposaient sur l'agriculture et l'artisanat. Les usines bénéficièrent d'un exode rural massif où elles puisèrent leur main-d'œuvre, et l'on assista à la dissolution progressive des anciennes hiérarchies,

des familles et des villages traditionnels.

La politique fut touchée aussi : la Révolution américaine de 1776 renversa la monarchie pour établir une république constitutionnelle. En 1789, la Révolution française fut bien plus sanglante et plus radicale, et chercha à bouleverser la société française en usant de moyens quasi-totalitaires, au nom du républicanisme. L'horreur prit fin avec la dictature de Napoléon Bonaparte, qui ramena l'ordre dans le pays. Mais la violence libérée par la Révolution et ses idéaux allait encore ébranler l'Europe pour un siècle. Les monarchies, l'aristocratie et les vieilles structures autoritaires en firent les frais et subirent les assauts de ceux qui brandissaient la liberté et la démocratie comme des armes.

Dans le même temps se mit à souffler, dans les mondes artistique et intellectuel, un vent de rébellion contre les Lumières, le culte de la Raison et les conséquences de la révolution industrielle. Les romantiques, comme on les appela, appréciaient peu la société rationaliste et mécanisée qui avait émergé, sans pour autant souhaiter un retour au monde chrétien d'avant : c'est l'émotion, l'individualité, la nature et la liberté personnelle qu'ils chérissaient.

Ils décrivirent à grands mots l'idéal de l'homme héroïque et créatif, qui rejette les restrictions sociales et suit plutôt ses émotions, son intuition. Pour les romantiques, l'art, la nature et la culture étaient des échappatoires à la laideur d'une modernité dépourvue de sens. À la période qui avait vu triompher un froid rationalisme, ils opposèrent une passion primaire.

Bien qu'ayant vécu pendant les Lumières, le philosophe Jean-Jacques Rousseau devint le père du romantisme. Il pensait que l'homme naissait naturellement bon, mais que la société le corrompait. C'est de lui que vint l'idée selon laquelle une société est d'autant plus vertueuse qu'elle est plus libre. Le peuple, qui exprime la « volonté générale », a toujours raison.

Alexis de Tocqueville, un jeune aristocrate français, put observer l'application des idéaux d'égalité rousseauistes lors de son voyage en Amérique, entre 1831 et 1832. Dans *De la démocratie en Amérique*, Tocqueville conclut que la démocratie serait l'avenir de l'Europe, tout en notant que ce régime, parce qu'il faisait dépendre les normes de la volonté du plus grand nombre, courait le risque d'éliminer justement les vertus qui permettraient aux individus de se contrôler eux-mêmes. Les démocraties ne pouvaient survivre qu'en laissant se développer les « associations », c'est-à-dire des institutions intermédiaires, dont les Églises.

Au XIX^e siècle, les élites intellectuelles avaient conscience que le monde qui les entourait se fragmentait à vive allure. « Tout élément de stabilité s'en va en fumée », écrivirent Marx et Engels dans le *Manifeste du parti communiste* (1848), où ils décrivaient, non sans raison, la destruction des vieilles certitudes

par la Révolution industrielle. Une génération après la publication, en 1859, de *l'Origine des espèces* de Charles Darwin, le penseur allemand Frédéric Nietzsche interpréta la sélection naturelle comme une preuve de l'absence d'un plan divin dans le développement de l'humanité. Celui-ci est soumis au hasard et à la survie du plus apte. Nietzsche se servit de Darwin pour chanter dans sa philosophie les valeurs de la force et de la volonté.

« Dieu est mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! » s'exclamat-il : c'était le constat brutal de la naissance de l'athéisme en Occident. Matthew Arnold^a a bien exprimé l'esprit de l'époque dans son poème « la Plage de Douvres » (1867) :

L'océan de la foi
Était plein lui aussi, jadis, et s'enroulait
En des plis élégants sur les rebords du monde.
Je n'entends à présent
Plus que son cri d'adieu plein de mélancolie,
Qui s'estompe, chassé
Par le vent de la nuit jusqu'aux mornes confins,
Où les galets sont nus.

Malgré la désillusion des artistes et des philosophes, le XIX^e fut un siècle de grande ferveur religieuse en Angleterre et en Amérique. L'époque victorienne, qui s'étendit de 1837 au début du XX^e siècle, fut marquée par un vigoureux christianisme populaire, pétri de morale et de rigueur. Ses adeptes aspiraient à la réforme sociale et s'engageaient résolument dans la vie civique. Du Royaume-Uni, cet évangélisme réformiste traversa l'Atlantique et déclencha ce qu'on appela le Troisième Grand Réveil, au cours duquel les Églises protestantes vécurent un développement sans précédent (c'est sur ces fondements que naquit l'Évangile social^a), tandis qu'une importante immigration venue d'Europe faisait converger sur le sol américain des centaines de milliers de catholiques.

Néanmoins, les changements les plus importants affectèrent en premier lieu les élites culturelles, qui continuaient à se débarrasser de toute trace de christianisme traditionnel. De 1870 à 1930, elles entreprirent en Amérique du Nord ce que le sociologue Christian Smith a appelé une « révolution laïque ». Elles utilisèrent l'énergie et le vacarme dégagés par l'industrialisation pour redessiner la société d'après un patron « progressiste ».

Nombreux furent les effets du progressisme sur la vie religieuse, à commencer par la libéralisation du protestantisme non-évangélique, qui se préoccupa de plus en plus passionnément de réformes sociales au détriment de

la piété personnelle et de l'évangélisation. Les progressistes écartèrent l'*establishment* protestant des universités et institutions culturelles et repoussèrent la religion aux marges de la vie publique, au motif que la science était la source première des valeurs sociales et du changement. Au sein des Églises chrétiennes, ils remplacèrent le modèle religieux de la personne humaine par un modèle psychologique. Leur attachement aux valeurs démocratiques et égalitaires éroda l'autorité du clergé et des Écritures.

Et c'est au milieu d'un déferlement d'optimisme qu'on assista à l'avènement du xx^e siècle. On se mit à croire et à espérer dans le Progrès. Un rêve qui prit fin brutalement en 1914, quand éclata la guerre la plus meurtrière que l'on avait jamais connue.

Le triomphe d'Eros

La Première Guerre mondiale dura quatre ans. Le massacre fut d'une sauvagerie inouïe, à une échelle démesurée : dix-sept millions de soldats et de civils y perdirent la vie. Il porta un coup fatal aux idéaux européens et à ce qui restait de la Chrétienté. Après le conflit s'accéléra le mouvement d'abandon des valeurs et des figures traditionnelles de l'autorité et de la culture. La morale sexuelle s'assouplit, et de nouvelles formes d'art et de littérature virent le jour, en rupture nette avec le monde de l'avant-guerre.

Si la civilisation occidentale avait commencé à s'éloigner du christianisme depuis un moment, elle avait tout de même encore un principe d'unité, une vision pour guider les peuples : le Progrès, qu'il fût scientifique, technologique, économique, politique ou social. Mais ce principe n'empêcha en rien l'Europe de se changer en charnier.

Durant cette période, l'Occident passa, pour reprendre les mots de Zygmunt Bauman^a, de la « société solide » – période d'évolutions sociales encore prévisibles et contrôlables – à la « société liquide », notre condition actuelle, dans laquelle le changement est si rapide qu'aucune institution sociale n'a le temps de se solidifier¹³.

Le fondateur de la psychanalyse, Sigmund Freud, fut un génie moins scientifique que pseudo-religieux : du Moi qu'il découvrit, il fit une déité propre à remplacer Celle du christianisme. Et pourtant, c'est en sa qualité d'homme de science qu'il acquit l'immense autorité culturelle qui fut la sienne. Les élites sécularisées propagèrent le freudisme par la voie des médias de masse : c'est parce qu'elles le considéraient comme scientifique qu'il fit l'effet d'une

révélation.

La religion, pour Freud, n'était pas autre chose qu'un mécanisme artificiel qui permettait d'endurer l'existence et de ménager les instincts, lesquels, libérés, rendraient la civilisation impossible. Les Occidentaux avaient perdu Dieu, et du même coup l'idée qu'il existait une autorité supérieure donnant un sens à la vie. Mais il leur fallait bien continuer à vivre.

Sa réponse fut de remplacer la religion par la psychologie. Sa vision thérapeutique était une injonction à cesser de rechercher pour rien une entité inexistante : il fallait plutôt s'atteler à se réaliser soi-même. La recherche du bonheur n'était pas la quête de l'unité avec Dieu, ni le dévouement altruiste à une cause supérieure, mais plutôt la satisfaction du Moi.

Jadis, c'est au-dehors de soi que l'on regardait pour trouver que faire de sa vie. Nous savons, nous autres modernes, que la religion et les valeurs transcendantes sont des prétentions, des illusions : c'est en nous qu'il faut aller trouver le secret du bien-être. Les vieilles thérapies chrétiennes présentaient la repentance comme un pas dans la direction d'une plus grande conformité avec un ordre supérieur; la psychologie s'est mise, elle, à enseigner aux hommes comment se contenter d'être ce qu'ils sont.

Le sociologue Philip Rieff, grand commentateur de Freud, décrivit ainsi la bascule des consciences occidentales : « L'homme religieux naissait pour le salut. L'homme psychologique naît pour la satisfaction. »¹⁴

Les années 1960 virent s'épanouir pleinement l'homme psychologique. La liberté individuelle et le droit de satisfaire ses désirs y devinrent des normes culturelles, tandis que commençaient de dépérir les anciennes morales. En dépit, dans les années 1980, d'un renouveau conservateur aux États-Unis, l'homme psychologique remporta la partie. C'est lui qui détient la culture et nombre d'Églises, comme les Ostrogoths, les Wisigoths, Vandales et d'autres peuples conquérants détenaient les restes de l'Empire romain d'Occident.

En 1966, au début de cette nouvelle ère, Philip Rieff publia *The Triumph of the Therapeutic : Uses of Faith After Freud* [Triomphe de la thérapeutique : la Foi après Freud], une étude d'un prophétisme remarquable. Rieff, qui n'est pas croyant, y développait l'idée que l'Occident, qui connaissait une période de prospérité et de liberté sans précédent, vivait une profonde révolution culturelle. Loin de tomber dans l'athéisme, il avait au contraire spiritualisé le désir et embrassé un « évangile » laïc : celui « de la réalisation de soi ».

Nombreux étaient ceux qui avaient compris que la culture occidentale s'était peu à peu éloignée du christianisme après les Lumières, mais, pour Rieff, le processus était allé bien plus loin que ce que l'on pensait.

Dans sa théorie, une culture se définit par ce qu'elle interdit. Chaque

civilisation a son propre « ordre thérapeutique », un système qui enseigne à ses membres ce qui est permis et sous quelles conditions, en établissant des voies de décompression pour les moments où la vie réglée devient pesante – souvent des voies religieuses. L’ascétisme – autrement dit, l’idéal du déni de soi – ne peut être une fin en soi, car il détruirait la culture. Il faut plutôt un « ascétisme positif », par lequel l’individu qui étouffe ses désirs le fait dans un objectif supérieur, positif et encourageant.

Pour survivre, une culture a besoin d’institutions capables d’« attacher les hommes et de les délier dans la conduite de leurs affaires, selon des motifs si profondément ancrés dans la conscience individuelle qu’ils sont implicitement compris par tous », écrit Rieff. Et la mort arrive « lorsque ses institutions normatives échouent à communiquer des idéaux fermement mais discrètement, en premier lieu aux élites elles-mêmes ».

En d’autres termes, la culture occidentale judéo-chrétienne, dans les années 1960, était en train de mourir : elle ne croyait plus à l’ordre sacré du christianisme ni à ses injonctions (sous la forme « tu feras ceci », « tu ne feras pas cela ») et se montrait incapable d’en produire de nouvelles. Or une culture se doit de contenir les passions individuelles et de les canaliser pour qu’elles contribuent au bien commun. C’était une révolution : pour la première fois, l’Occident s’échinait à construire une culture sur l’absence de croyance dans un ordre supérieur auquel obéir. Au bout du compte, l’Occident créait une « anti-culture » qui rendait impossible toute fondation stable.

Notre culture actuelle, au lieu de nous enseigner ce dont il faut que nous nous privions pour être vraiment civilisés, repose sur le culte du désir : d’après elle, c’est en nous libérant des vieux interdits, en agissant chacun indépendamment des autres, que nous trouverons un sens à notre vie.

« Dans la société moderne, il faut élever Eros au rang de divinité à laquelle on rend un culte; non que nous soyons particulièrement obsédés par lui, mais c’est que le mythe de la liberté l’exige », écrit le philosophe Stephen L. Gardner. « C’est dans le désir charnel que l’homme moderne croit pouvoir affirmer son “individualité”. Le corps doit être le vrai “sujet” du désir, car l’individu doit être l’auteur de son propre désir. »¹⁵

L’idéal romantique de l’homme qui se crée lui-même trouve son aboutissement dans les plus récentes avant-gardes de la révolution sexuelle, les personnes transsexuelles. Elles refusent de se soumettre à la biologie et sont soutenues par une élite qui professe et enseigne aux jeunes générations que chacun peut décider de son genre. La pilule contraceptive, arrivée dans les années 1960, a permis aux hommes d’étendre leur emprise sur la nature à leurs propres corps. Il était logique de voir apparaître la transidentité. Suivront des

déconstructions les unes après les autres, qui feront sauter les vieilles obstructions légales ou culturelles, à commencer par la monogamie.

Bien sûr, l'extension de la révolution sexuelle ne se fera pas sans coût. On l'a déjà vu il y a quelques années. Les années 1970, parfois appelées la « décennie du Moi », virent se répandre et s'affirmer les tendances nées dans les années 1960. Le taux de divorce augmentait; il explosa après 1970. Le nombre d'avortements grimpa en flèche. Il n'était plus question de retour en arrière. Ce nouvel ordre se trouva confirmé avec l'arrêt de la Cour suprême *Planned Parenthood*^a contre *Casey*, qui réaffirmait le droit à l'avortement. Le juge Anthony Kennedy, s'exprimant au nom de la majorité pro-choix, y expliquait (sûrement sans s'en rendre compte) que la révolution sexuelle dépendait d'une conception de la liberté radicale, voire nihiliste : « Au cœur de la liberté se trouve le droit pour chacun de définir sa propre conception de l'existence, du sens, de l'univers et du mystère de la vie. » Telle est la fin de la modernité : l'individu autonome et maître de ses choix, qui ne trouve de sens ailleurs qu'en lui-même.

Le philosophe Charles Taylor décrit comme suit l'état d'esprit dans lequel nous sommes tous tombés :

Tout le monde a le droit de développer sa propre forme d'existence, fondée sur sa propre idée de ce qui importe, de ce qui a de la valeur. Chacun est encouragé à être pleinement soi-même, à chercher son propre épanouissement, selon des modalités qu'il convient à chacun de définir. Personne ne peut ni ne doit s'interposer.¹⁶

Toute époque a connu ses libertins, bien entendu. Il y en a toujours eu pour abandonner les idéaux et se soumettre aux désirs de leur cœur. En fait, tout chrétien agit ainsi : c'est ce qu'on appelle le péché. Ce qui distingue notre époque, dit Taylor, c'est qu'« aujourd'hui, beaucoup se sentent appelés à faire ceci, et pensent devoir faire cela, et se disent que leur vie ne vaudrait rien, serait vide, s'ils ne faisaient pas cela ».

Qu'est-ce que « ceci » ou « cela » ? C'est se fier à son cœur sans tenir compte de ce que disent la société, l'Église ou qui que ce soit. Ce type de pensée est dévastateur pour toute institution sociale, mais particulièrement pour l'Église. Celle-ci est une communauté qui, avec autorité, dispense règles et enseignements à ses membres : elle ne peut supporter une révolution par laquelle chacun devient, *de facto*, son propre pape. Une Église – qu'elle soit protestante, catholique ou orthodoxe – qui ne serait plus qu'une assemblée vaguement

cohérente d'individus décidés à trouver chacun « sa vérité » ne garantirait aucune foi commune, et ne serait donc en aucun cas une Église au vrai sens du terme.

Il en résulte que les chrétiens d'aujourd'hui, s'ils se figurent être en opposition avec la culture sécularisée, ne sont pas moins que les autres des enfants de leur temps. Comme le dit Charles Taylor, « la posture éthique des modernes suppose la mort de Dieu (et donc d'un cosmos signifiant), et c'est sur cette supposition qu'elle se développe ». On pourrait nier la mort de Dieu, mais accepter l'individualisme religieux et les structures théologiques qui le soutiennent – en un mot, le déisme éthico-thérapeutique – revient à dire que, s'Il n'est pas mort, du moins est-Il coince sur un lit d'hôpital.

Essayons de comprendre, chronologiquement, comment l'Occident a pu atterrir dans cette morne plaine d'incrédulité, de fragmentation et d'éclatement.

XIV^e siècle. La défaite infligée au réalisme métaphysique par le nominalisme au cours de la bataille théologique effondre le pilier qui liait les mondes transcendant et matériel. Avec le nominalisme, les objets et les actions du monde matériel ne tirent leur sens que de la volonté humaine. La guerre et la peste mettent à bas l'équilibre médiéval.

XV^e siècle. La Renaissance s'ouvre avec une conception neuve, optimiste, des capacités de l'homme. La vision et l'imagination de l'Occident se détournent de Dieu pour s'intéresser à l'homme, « mesure de toute chose ».

XVI^e siècle. La Réforme défait l'unité religieuse européenne. Dans les pays protestants éclate une insoluble crise de l'autorité religieuse, dont vont résulter, dans les siècles suivants, des schismes en série.

XVII^e siècle. Les guerres de Religion favorisent la naissance des Etats-nations modernes, tout en jetant un discrédit supplémentaire sur la religion. La révolution scientifique porte le coup fatal au modèle cosmique organique du Moyen Âge et le remplace par une vision mécaniste de l'univers. Descartes applique à l'homme cette scission en proclamant la séparation entre âme et corps. L'homme est arraché au monde naturel.

XVIII^e siècle. Pendant la période des Lumières s'élabore une philosophie qui tente d'encadrer la société et le gouvernement en faisant l'économie des références religieuses. La vie publique est soumise à la Raison, tandis que la religion, vestige des âges sombres, est reléguée à la sphère privée. Les Révolutions française et américaine rompent avec l'Ancien régime et ses hiérarchies pour inaugurer une nouvelle ère démocratique et égalitaire.

XIX^e siècle. La révolution industrielle, triomphante, pulvérise le mode de vie

et les coutumes de la vie paysanne, déracine les populations rurales et provoque un exode de masse vers les villes. Les relations entre les personnes tendent de plus en plus à se définir en termes financiers. Au nom de la passion et de l'individualisme, le romantisme se rebelle contre cette aliénation. Les élites culturelles sont gagnées par l'athéisme et les idéaux progressistes de réformes sociales, inspirés par Marx.

xx^e siècle. L'horreur de deux guerres mondiales ébranle sérieusement la foi dans les dieux de la Raison et du Progrès et dans Celui des chrétiens. L'essor de la technologie et de la société de consommation conduit les hommes à s'intéresser, plus qu'au reste, à eux-mêmes et à la satisfaction de leurs pulsions personnelles. La révolution sexuelle met l'individu et ses désirs au centre du nouvel ordre social. Elle destitue le christianisme et l'affaiblit, comme les Ostrogoths le firent du malheureux empereur romain d'Occident au v^e siècle.

Par un long cheminement du Moyen Âge à nos jours, l'humanité est passée d'un monde souffrant mais dans lequel toute chose était signifiante et liée aux autres, à un confort jusque-là inimaginable, mais éclaté et vide de sens. L'Occident a perdu le fil d'or par lequel Dieu, la Création et les hommes se liaient les uns aux autres. À moins de le retrouver, il ne peut espérer mettre un terme à sa dissolution, et celle-ci le fera disparaître sous peu, il n'y a pas de doute. Mais il ne cherche plus le fil; peut-être ne le verrait-il même pas s'il l'avait sous les yeux. On lui a lâché la bride; il ne sait plus comment se rattacher.

« Allumer une bougie, c'est jeter une ombre », écrivit Ursula Le Guin^a. L'ombre de la tentative infructueuse des Lumières à remplacer Dieu nous a recouverts et plongés dans un nouvel Âge sombre. Nous n'avons d'autre choix que d'aller de l'avant, jusqu'à l'aube. Nous qui tenons encore lâchement le fil d'or entre nos mains, nous devons, pour les générations futures, raffermir notre prise et ne plus le lâcher, ou il nous sera arraché.

Les chrétiens le savent : il est une lumière que les ténèbres ne peuvent ni soumettre ni chasser. Cette lumière est celle à laquelle nous devons retourner après ce temps d'épreuve, la lumière du Christ qui éclairait les monastères du Moyen Âge et tous ceux qui s'étaient rassemblés au pied de leurs murs.

Les bénédictins n'étaient pas les détenteurs d'un savoir caché. Comme aujourd'hui, ils avaient simplement la Règle, qui enseigne comment s'ouvrir à la grâce de Dieu, seul ou en communauté. En attendant, dans notre temporalité si différente, le nouveau saint Benoît qui nous donnera le moyen de réparer la tapisserie de nos vies de chrétiens, partons en pèlerinage. Rendons-nous à Nursie, la ville d'où tout partit; prenons un moment en compagnie des fils spirituels des saints. En contradiction avec leur temps, ils vivent une existence

simple mais riche, guidés par l'enseignement toujours jeune du vieux maître.

a. Fêtes « prénatales » organisées pour « inonder » la future mère de cadeaux dans les derniers mois de sa grossesse.

a. Clive Staples Lewis (1898-1963), écrivain et universitaire britannique de confession anglicane. Il est notamment connu pour ses ouvrages de science-fiction et les *Chroniques de Narnia*.

a. Doctrine religieuse issue du christianisme, niant la divinité de Jésus-Christ et affirmant l'unité absolue de Dieu, s'opposant en cela aux principaux courants chrétiens trinitaires.

a. Épisode important de l'histoire religieuse américaine, le Grand Réveil (*the Great Awakening*) est un regain de ferveur populaire touchant, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les églises protestantes et évangéliques. De nombreux prédicateurs sillonnèrent la jeune nation et contribuèrent à ce renouveau ; ils réaffirmaient notamment le grand principe réformé du salut par la grâce (qui s'oppose à la justification par les œuvres et la grâce et au ritualisme sacramentel des catholiques).

a. Matthew Arnold (1822-1888), poète et critique anglais.

a. Mouvement important du début du xx^e siècle aux États-Unis et au Canada, l'Évangile social cherchait à appliquer aux questions de société les éclairages de l'Écriture. On comptait parmi ses membres de nombreux protestants libéraux.

a. Zygmunt Bauman (1925-2017), sociologue britannico-polonais critique de la modernité.

a. L'une des principales associations de planning familial aux États-Unis.

a. Née en 1929, Ursula K. Le Guin est une célèbre romancière américaine. Ses ouvrages de science-fiction (*Cycle de l'Ekumen*) et de fantasy (*Cycle de Terremer*) présentent des analyses très fines des comportements humains et de la morale (influencées par sa sensibilité taoïste).

Chapitre III

Une Règle à vivre

On ne peut aller dans le passé, mais on peut se rendre à Nursie. Là, le pèlerin peut contempler des fragments du passé de la Chrétienté qui sont également, j'en suis convaincu, des aperçus de son avenir.

Nursie est une petite ville fortifiée en haut d'un large plateau, au bout d'une longue route accidentée perdue dans les montagnes. On comprend aisément, à son isolement, pourquoi saint Benoît descendit cette route pour ne jamais y retourner.

Par un doux matin de février, je me rendis au monastère de Saint-Benoît, où vivent quinze moines et leur prieur, le père Cassien Folsom. Cet Américain, âgé de soixante-et-un ans, avec quelques frères bénédictins, a rouvert les portes de cette citadelle d'oraison du x^e siècle en décembre 2000, soit près de deux cents ans après que l'État les avait closes et en avait chassé les moines.

C'était en 1810. Napoléon Bonaparte dirigeait alors l'Italie. Ce tyran nourri aux idéaux antichrétiens de la Révolution attaqua l'Église catholique partout où l'Empire imposait ses lois. La France était devenue une dictature si viscéralement anticléricale que beaucoup, en Europe, voyaient dans l'empereur la figure de l'Antéchrist.

D'après la légende, Napoléon fit une fois remarquer à un cardinal qu'il avait le pouvoir de détruire l'Église. « Votre Majesté, répondit le cardinal, nous autres, membres du clergé, nous y sommes employés pendant mille huit cents ans. Nous n'avons pas réussi : vous ne réussirez pas non plus. »

Quatre ans après que les bénédictins furent chassés de leur foyer millénaire, l'empire de Napoléon s'effondra et lui-même fut exilé. Aujourd'hui, on entend à nouveau les chants grégoriens dans la ville natale du saint, mélodieuse réprimande adressée à l'empereur apostat. Parfois le passé, comme l'a écrit un grand romancier américain, n'est pas passé^a.

Il ne s'agit pas du premier monastère bénédictin : les moines ne s'établirent à Nursie qu'au x^e siècle, en tout cas à notre connaissance (les plus anciennes traces écrites datent des années 900). La plupart de ceux qui ont œuvré à sa

refondation sont de jeunes Américains qui ont fait le choix de vivre pleinement la règle bénédictine, dans la fidélité aux traditions.

Cette nuit-là, dans le calme de la cellule où les moines me logeaient, je m'émerveillai de ce que cette petite ville perdue dans la montagne fût le lieu d'où partit l'étincelle qui maintint la foi vivante dans une Europe exsangue. L'étincelle illumina un monde où, pour reprendre les mots d'Esther de Waal^b, oblate bénédictine, « la vie était un combat de chaque instant pour essayer de trouver du sens à ce qui se passait »¹⁷. *Tout comme aujourd'hui*, me dis-je avant de sombrer dans le sommeil.

Le lendemain, je pus discuter avec le père Cassien. C'est un homme de grande taille, aux cheveux et à la barbe gris comme l'acier. Son attitude est toujours sérieuse – monacale, il faut bien le dire. Mais lorsqu'il parle, sa douce voix grave vous donne l'impression d'entendre votre propre père. Il discourt avec force et chaleur sur la rectitude et la joie de la vie bénédictine, si différente de celle que nous propose l'éclatement de notre monde moderne.

Ces moines ont, certes, rejeté le monde, mais, ainsi que me l'explique le père Cassien, « Il ne s'agit pas seulement de dire *non* : il faut dire *oui* aussi. Nous rejetons ce qui ne donne pas la vie, et nous construisons quelque chose de neuf. Beaucoup de notre temps est consacré à cette reconstruction. Les gens le voient bien, et beaucoup viennent à nous. Nous recevons tellement de pèlerins et d'invités que c'en devient épuisant. Mais c'est là notre raison d'être. Nous reconstruisons. C'est le *oui* que nous faisons entendre. »

Je lui demande alors ce qu'ils reconstruisent.

« Comme l'a répété Benoît XVI à de nombreuses reprises, me répond-il, l'Occident moderne vit comme si Dieu n'existait pas. Je pense que c'est vrai. Notre société à la dérive se définit par l'éclatement, la peur et la perte des repères. »

Oui, me dis-je, *c'est exactement cela*. Lorsque la modernité nous a fait perdre la religion chrétienne, nous avons perdu la seule chose qui nous unissait, qui nous liait à nos voisins, qui nous ancrerait à la fois dans l'ordre éternel et dans l'ordre temporel. Nous dérivons au milieu de l'océan moderne; nous avons perdu notre chemin.

Et voilà que ce moine me dit que lui et ses frères se voient comme des ouvriers travaillant à la restauration de la foi et de la culture chrétiennes. C'est on ne peut plus bénédictin ! Je l'encourage à m'en dire plus.

Il m'explique que ce monastère et la vie de prière qu'il abrite existent en tant que signes visibles de contradiction du monde. Il n'y a plus de garde-fous et nous risquons à tout moment de basculer dans le vide, mais nous sommes

captivés par les lumières et les mouvements de la vie moderne au point d'en oublier les dangers. La culture populaire est une force de dissolution trop puissante pour que les individus et les familles puissent y résister par eux-mêmes. Il leur faut se constituer en solides communautés de foi.

La Règle de saint Benoît est un recueil d'instructions qui détaille comment organiser et faire vivre une communauté monastique. Les moines, et, de leur côté, les moniales, vivent ensemble dans la pauvreté et la chasteté. C'est là un point commun à tous les ordres, mais la règle des bénédictins y ajoute trois vœux : obéissance, stabilité (c'est-à-dire fidélité au même monastère) et conversion des mœurs (autrement dit, l'engagement à vivre une vie de repentance et d'oraison). La Règle propose également de diviser les jours en périodes de prière, de travail et de lecture des Écritures saintes et des textes sacrés. Le grand saint enseigna à ses disciples comment vivre en dehors du monde, mais aussi comment accueillir les pèlerins et les inconnus en visite au monastère.

La Règle ne fut pas du tout conçue pour s'appliquer aux forts, aux disciplinés : Benoît la conçut pour les gens ordinaires et pour les plus faibles, pour les guider et les renforcer dans leur foi. À l'époque où il commença à fonder des monastères, il était courant pour les moines d'adopter une règle écrite. D'autres existaient donc déjà, et la sienne en était une version plus simple et, quoiqu'elle nous paraisse aujourd'hui difficile, plus souple. Benoît était plein de compassion pour la fragilité de l'homme. Il écrivit ainsi dans le prologue qu'il espérait « ne rien établir ni de trop rude, ni de trop pesant », préférant instituer ce qu'il fallait de rigueur pour renforcer le cœur de ses frères et les faire courir « dans la voie du Seigneur, par un sentiment d'amour et par une douceur ineffable ». À ses abbés, il enjoignit de diriger les monastères comme des pères, avec fermeté et compassion, et sans faire peser sur les moines des fardeaux qu'ils ne sauraient porter.

Dans le chapitre sur le travail manuel, par exemple, il écrit : « Il faut néanmoins que toutes choses se fassent avec modération pour le soulagement des faibles. » On voit là toute la sagesse de Benoît. Loin de chercher à briser ses fils spirituels, il voulait les aider à se construire.

Si spécifique qu'elle soit, la Règle n'est pas pour autant une loi.

« Son but est de nous libérer, me dit le père Cassien. C'est un paradoxe que tous ne saisissent pas tout de suite. Prenez un champ mal drainé et inondé. Soit rien n'y pousse, soit ce qui y pousse finit par pourrir. Si on ne l'assèche pas, il finira par se changer en marécage vicié. Mais si l'on creuse des canaux pour drainer, il portera du fruit. Mieux encore : l'eau contenue dans les canaux pourra s'écouler avec vivacité, elle pourra servir et accomplir des choses.

« Ainsi fonctionne une règle. Elle canalise votre énergie spirituelle, votre travail et tout ce que vous faites pour vous permettre d'accomplir quelque chose.

« La vie monastique est très simple, continue-t-il. De l'extérieur, on en a souvent une vision romantique, celle que donne peut-être la télévision de moines évanescents flottant autour du cloître. Il y a de cela, et c'est attirant, mais la réalité est plus banale. Les moines se réveillent le matin, prient, font ce qu'ils ont à faire, et prient à nouveau. Ils mangent, puis prient, puis font ce qu'ils ont à faire, puis prient une fois de plus, et enfin vont se coucher. C'est très simple, c'est une vie d'homme. Le génie de saint Benoît a été de trouver la présence de Dieu dans la vie de tous les jours. »

Les anxieux, les confus, ceux qui veulent des réponses à leurs questions ont tendance à les chercher dans les pages des livres, sur Internet. Ils rêvent de l'« appli qui tue », qui résoudra tous les problèmes. La Règle nous dit que ce n'est pas ainsi que cela marche. On ne peut trouver la paix et l'ordre auxquels on aspire qu'en ménageant dans son cœur et dans sa vie une place où la grâce divine puisse prendre racine. Elle est donnée librement, mais Dieu ne peut nous forcer à la recevoir. Éloignés de la voie qu'a tracée Dieu, nous devons lutter en permanence pour accueillir Sa grâce et la laisser nous guérir. Ce que nous pouvons penser importe moins que ce que nous faisons, et que la constance avec laquelle nous le faisons.

Quelqu'un qui voudrait être en meilleure forme, quand même il aurait lu tous les livres de musculation, n'obtiendrait aucun résultat s'il n'appliquait concrètement ce savoir : en adoptant une diète saine et en s'entraînant tous les jours. Et pour cela, il lui faut de la force d'esprit. Avec le temps, s'il applique avec constance les moyens concrets d'atteindre son but, il finira par aimer la nourriture saine et l'exercice à tel point que sa force motrice ne sera plus la volonté, mais la passion. Il aura fini par entraîner son cœur à désirer ce qui est bien.

Il en va de même pour la vie spirituelle. La vraie foi, l'orthodoxie, est essentielle, mais on ne va pas loin si la tête est convaincue des bonnes doctrines sans que le cœur, siège de la volonté, se soit converti. Il faut mettre cette foi à l'épreuve des actes, de la bonne manière. Cette bonne manière, l'orthopraxie, permet à terme de répondre à l'appel de saint Paul à Timothée : « Exerce-toi à la piété » (1 Tm 4, 7).

Saint Pierre, dans sa deuxième épître, explique bien comment l'esprit, le cœur et le corps travaillent harmonieusement au progrès spirituel :

Pour cette raison même, faites tous vos efforts pour ajouter à votre foi la vertu, à la vertu la connaissance, à la connaissance la maîtrise de soi, à la maîtrise de soi

l'endurance dans l'épreuve, à l'endurance la piété, à la piété l'affection fraternelle, et à l'affection fraternelle l'amour.

Car si vous possédez ces qualités, et si elles grandissent sans cesse en vous, elles vous rendront actifs et vous permettront de connaître toujours mieux notre Seigneur Jésus-Christ. (2 P 1, 5-8)

Quoiqu'elle cite l'Écriture dans presque chacun de ses petits chapitres, la Règle n'est pas l'Évangile, mais plutôt une méthode éprouvée de vie chrétienne dans la lumière de l'Évangile, un manuel d'instruction enseignant comment vivre au service de Jésus-Christ au sein d'une communauté soudée. Ce n'est pas un recueil de maximes, mais de recommandations concrètes. À les appliquer, on structure sa vie autour de la prière, de la Parole et de la conscience toujours accrue que « Les yeux de l'Éternel sont en tout lieu, observant les méchants et les bons. » (Pr 15, 3)

La Règle est faite pour les moines, bien sûr, mais la sagesse qu'elle prodigue est assez simple à adapter dans le quotidien des chrétiens laïcs. Ils y découvriront comment mettre de l'ordre dans leur vie intérieure et comment consolider leur cœur par la prière. Bien appliquée, la Règle offre une véritable discipline sociale en abattant les barrières qui empêchent l'amour de Dieu d'être partagé, et une capacité de résistance aux difficultés.

Il n'est pas question d'abolir sept cents ans d'histoire : c'est impossible. Il n'est pas non plus question de sauver l'Occident. Ce que nous devons chercher à faire, c'est construire un mode d'existence chrétien qui surplombe l'océan agité de la modernité comme un îlot où se conservent la sainteté et la stabilité. Nous ne voulons pas créer un paradis terrestre, mais trouver le moyen de rester forts dans notre foi en un temps de mise à l'épreuve. La Règle, qui nous enjoint de nous recentrer sur le Christ en nous donnant les moyens concrets de nous convertir toujours plus, peut nous aider dans la poursuite de cet objectif.

Ordre

Si le désordre est une caractéristique intrinsèque à la modernité, alors le premier acte de résistance est de remettre de l'ordre. Un esprit désordonné est aisément contrôlable par les passions, par les puissants, par ceux qui savent commander aux courants profonds de la société liquide.

Tout n'est pas affaire que de discipline ni de volonté. Pour le christianisme traditionnel, remettre de l'ordre dans sa vie intérieure correspond, dans les

termes du théologien Romano Guardini^a, à s'efforcer de « renouer avec sa relation à la vérité des choses, aux demandes du moi, et enfin à Dieu »¹⁸. Ce qui implique, d'une part, de découvrir l'ordre, le *logos*, inscrit par Dieu au cœur de la Création, et de tout faire pour vivre en harmonie avec; d'autre part, de prendre conscience des limites naturelles induites par le don de la Création (c'est-à-dire ne pas prendre, par caprice, la nature comme une chose que l'on peut nier ou réfuter); enfin, d'adopter une discipline de vie dans le but de louer Dieu et de servir son prochain.

L'ordre n'est pas seulement la loi et son application. La loi, dans sa conception chrétienne classique, dépend d'une conception plus profonde de l'ordre, d'une certaine idée de la manière dont est construite la réalité. Cet ordre éternel et transcendant, pour invisible qu'il puisse être, les membres de la communauté qui professe cette foi y croient intimement. Chacun – individu, Église, Etat – a pour but premier de trouver l'harmonie avec cet ordre.

Pour bâtir un ordre vraiment chrétien, il faut considérer chaque chose comme un signe qui pointe vers le Christ. On trouve au chapitre XIX de la Règle un exemple simple du lien qui existe entre l'apprentissage de la discipline et l'ordre invisible. Saint Benoît y encourage ses moines à garder à l'esprit la présence de Dieu et de Ses anges lorsqu'ils assistent à l'Office divin (appelé *opus Dei*, « œuvre de Dieu »).

« Nous croyons que Dieu est présent partout et que ses yeux se portent en tous lieux sur les bons et sur les méchants (Pr 15, 3), écrit Benoît; mais il semble que nous devons croire avec encore plus de certitude qu'il le fait plus particulièrement lorsque nous assistons au service divin. » Il conclut en leur recommandant de se rappeler que, lorsqu'on psalmodie ensemble, on se tient devant Dieu et l'on doit prier de sorte « qu'il soit vrai de dire que nos cœurs parlent de concert avec nos bouches ».

La vie de tout moine et tout son travail sont guidés par la volonté de servir Dieu. Dieu, d'après la Règle, est le commencement et la fin de toute action. Contenir ses passions intérieures par le rythme des jours et la discipline qu'il impose, le faire en famille et en communauté, c'est poser les fondations d'une foi stable : c'est devenir meilleur homme et meilleur chrétien.

Toujours tournés vers le Christ, les moines reconnaissent qu'Il est le Créateur et Celui en qui tout trouve son essence, et que l'homme n'est pas la mesure de toute chose. Contrairement aux successeurs laïcs du nominalisme, les bénédictins ne croient pas que le sens de la Création dépend de la volonté de l'homme. Pour eux, le sens est une réalité objective, pleinement voulue par Dieu, et à la portée de ceux qui ont choisi de laisser leurs passions de côté pour voir

comme Dieu voit.

« Nous ne pouvons nous attacher aux choses d'ici-bas, sous peine de finir par croire qu'elles tirent leur sens de nous-mêmes, me dit frère Evagre Hayden, âgé de trente-et-un ans. Ce serait une erreur : nous ne donnons pas leur sens aux choses; seul Dieu le fait. »

Les moines poussent très loin cette volonté de faire que chaque détail de la vie ait le Christ pour raison et pour fin, à tel point que cela peut parfois passer pour de la trivialité – alors qu'en réalité, rien n'est laissé au hasard. Au chapitre XXII, par exemple, Benoît établit comment les frères doivent dormir : « tout vêtus avec leur ceinture, ou ceints avec des cordes ».

Ces règles apparemment arbitraires ne viennent pas de nulle part. Dans bien des cas, elles libèrent les moines de certaines contraintes matérielles. Les règles vestimentaires leur permettent ainsi de pouvoir se lever au milieu de la nuit pour les offices nocturnes ou les prières, sans perdre de temps.

Qu'en est-il de celles dont la raison est moins évidente ? Dieu se préoccupe-t-Il de la couche sur laquelle dort le moine ? Du nombre de plats qui lui sont servis par repas ? Qui s'astreindrait volontairement une vie aussi régentée ? Le père Basile Nixen, âgé de trente-six ans, cuisinier du monastère, m'explique que la Règle, même dans ses chapitres les plus étonnants, n'est jamais arbitraire.

« Le moine sait parfaitement que l'ordre intérieur, le sien et celui des autres, a été perturbé, brisé par la Chute, par le péché originel, et les péchés personnels, me dit-il. Il entre au monastère en sachant que retrouver cet ordre ne sera pas facile. Qu'il faudra se battre et y travailler, avec une infinie patience. Mais il sait que cela en vaut la peine, car cela permet de trouver la paix. »

Se soumettre à des règles que l'on ne comprend pas est difficile, mais c'est un bon moyen de contrer le désir charnel d'indépendance personnelle. Peut-être ne prendre que deux plats au lieu de trois ne représente-t-il aucun mérite spirituel, mais l'humilité que l'on acquiert à se soumettre à ce qu'a édicté un autre est source de transformation.

L'humilité n'est pas le seul gain : l'ordre s'accompagne de résistance spirituelle. On pourrait décrire les bénédictins de Nursie comme la version religieuse des forces spéciales : ils ne cessent jamais de s'entraîner au combat spirituel.

« La manière dont la vie monastique est structurée, et toutes ces choses que l'on fait chaque jour, ce n'est pas de la bête répétition, me dit, sous sa longue barbe rousse de Viking, frère Augustin Wilmeth, vingt-cinq ans. Le but est d'entraîner son cœur et son esprit pour que, dans les moments difficiles, dans les moments où la volonté flanche, on puisse se reposer sur cet entraînement. Certains moments seraient impossibles à surmonter si l'on n'avait pas travaillé

sans relâche à mettre toutes les aides possibles en place. »

Autrement dit, mettre de l'ordre dans ses actes, c'est entraîner sa volonté à aimer et désirer ce qui est bon, ce qui est *vrai*, sans même avoir à y penser. C'est faire de la vertu une habitude.

Plus largement, ces habitudes sont ce dont Dieu peut user pour sauver le monde. Comme le dit frère Ignace Prakarsa, le portier du monastère, on ne peut pas savoir quel usage Dieu fera de toutes ces petites choses qui constituent une vie guidée par Son amour, par Son service, par la diffusion de Sa parole. L'été, la basilique du monastère s'emplit de touristes, dont beaucoup ne sont plus pratiquants, voire plus croyants. Ils s'asseyent en silence et regardent les moines chanter leurs prières latines.

Lorsque frère Ignace va à leur rencontre sur le parvis, il entend souvent dire que les chants étaient paisibles et magnifiques.

« Je leur réponds que nous ne faisons que prier le Seigneur. Nous ne faisons qu'ouvrir nos bouches pour chanter la beauté qui est déjà là dans la musique. Tout est évangélique; tout est tourné vers Dieu. Tout peut et doit être considéré du point de vue du surnaturel. L'éclat de nos vies n'est qu'un reflet de la lumière de Dieu. Par nous-mêmes, nous ne sommes rien. »

Prière

Cet éclat est le fruit d'une profonde vie de prière. L'apôtre Paul commande aux chrétiens de Thessalonique de « prier sans cesse » (1 Th 5, 17). Les bénédictins consacrent leur vie à l'appliquer. Au sens strict, prier, c'est communiquer, seul ou à plusieurs, avec Dieu. Plus largement, c'est avoir inlassablement conscience de la présence de Dieu, et ne rien faire sans L'avoir à l'esprit. La prière régulière est au centre de la vie communautaire bénédictine.

Prier, c'est entrer en contemplation, un mot qui a un sens tout particulier pour les moines. Pour eux, il s'agit de l'état suprême de la vie du chrétien, que l'on atteint en se libérant des soucis terrestres pour adorer Dieu, Le louer et méditer sur Sa vérité. C'est le contraire de la vie active, qui consiste à bien agir dans le monde.

Rappelez-vous l'épisode de Marthe et Marie dans l'Évangile. Quand Jésus se rend chez elles, Marthe se démène aux préparatifs du repas, tandis que Marie s'assied aux pieds de Jésus pour L'écouter. Quand Marthe se plaint de ce que Marie ne l'aide pas, le Seigneur lui répond qu'elle a choisi la meilleure part.

Pourquoi ? Parce que comme Il l'a dit à Satan : « L'homme ne vivra pas de

pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Mt 4, 4) Il importe d'agir pour le Seigneur, mais il importe plus encore de le connaître par le cœur et l'esprit. La contemplation est donc supérieure.

« La prière est la vie de l'âme, elle est la vie de chaque moine. C'est pour cette raison que nous sommes venus vivre ici, me dit le père Basile. Notre raison d'être est d'approfondir notre vie de prière, de croître par la prière. Tout ce que nous faisons est pensé pour nous y aider, pour y être propice. La prière nous met en communication avec Dieu. »

Les bénédictins passent beaucoup de temps avec Lui. Sept fois par jour, ils se rassemblent autour de l'autel de la basilique pour chanter les prières de l'office divin, que l'on appelle aussi la liturgie des Heures. Ces prières particulières ont été récitées des siècles durant par les moines et par d'autres pour marquer les heures de la journée. Elles se composent de psaumes, d'hymnes, de lecture des Écritures et de prières.

La prière, pour les moines, n'est pas seulement de mots. Chaque moine passe quotidiennement de nombreuses heures à pratiquer la *lectio divina*, une méthode bénédictine d'étude des Écritures. Elle consiste à lire un passage, méditer dessus, prier, méditer encore, et enfin à en trouver la signification spirituelle.

Ce n'est pas de cette manière qu'un universitaire étudierait la Bible : c'est plutôt une façon de l'interpréter comme la parole de Dieu adressée à l'individu. Un moine qui se plonge dans les Écritures se met ainsi en état de prière.

Mais ce n'est pas tout.

« Quand nous prions, nous chantons, nous nous levons, nous nous asseyons, nous nous inclinons, nous nous agenouillons, nous nous prosternons, énumère le père Cassien. Le corps participe pleinement à la prière. Il ne s'agit pas d'une simple méditation intellectuelle. C'est important. »

D'après le père Basile, plus on progresse dans la prière, plus on comprend qu'elle consiste moins à demander quelque chose à Dieu qu'à se mettre en Sa présence, tout simplement.

Je lui ai raconté la stricte règle que m'avait donnée mon prêtre orthodoxe pour résoudre une difficulté personnelle : répéter la Prière du cœur (« Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur. ») chaque jour pendant une heure. Cela m'avait d'abord semblé idiot et difficile, mais je m'y étais tenu par obéissance. Une prière silencieuse, pendant une heure interminable, chaque jour. Avec le temps, cette heure ne paraissait plus aussi longue, et je découvrais peu à peu en moi une paix qui manquait cruellement.

Après ma guérison spirituelle, mon prêtre me révéla ce qu'il avait eu en tête lorsqu'il m'avait conseillé cette simple méditation : « Il fallait que je vous fasse sortir de votre tête. »

Ce qu'il cherchait à me dire, c'est que j'étais prisonnier de cette tendance intellectuelle à vouloir tout résoudre par la pensée, une stratégie qui n'aboutissait qu'à l'échec. Ce qu'il me fallait, c'était ramener le calme dans mon esprit, apaiser mon cœur et l'ouvrir à la grâce. Il avait raison.

« C'est exactement cela, m'a répondu le père Basile. La pure prière : être avec Dieu. Il y a beaucoup de moyens d'y parvenir, mais, comme vous avez pu le constater avec la Prière du cœur, il faut du temps. Il faut savoir y consacrer du temps. »

Le père Benoît Nivakoff, trente-huit ans, né dans le Connecticut, a passé près de la moitié de sa vie dans cette communauté. « Si l'on arrive à accepter que la volonté de Dieu se manifeste dans tout ce que l'on fait, alors les journées que l'on vit deviennent autant de prières », dit-il souvent.

Si nous ne faisons qu'agir – quand bien même nos actes servent le Christ – et négligeons la prière et la contemplation, nous mettons notre foi en danger. Le théoricien de la communication Marshall McLuhan^a, chrétien pratiquant, dit un jour que toutes celles de ses connaissances qui avaient perdu la foi avaient commencé par cesser de prier. Pour vivre une existence chrétienne ordonnée, nous devons avoir la prière pour base de tout ce que nous faisons.

Travail

Il ne faut pas pour autant s'empêcher d'agir. Mais, pour bien travailler, il faut une vie de prière disciplinée. Ceux qui connaissent quelque peu les bénédictins ont sûrement dû apprendre que leur devise était *ora et labora*, « prie et travaille » en latin. Ce n'est pas tout à fait exact. Saint Benoît n'a jamais prononcé cette phrase, et, bien que les bénédictins d'aujourd'hui la considèrent comme la maxime de leur vocation, elle est apparue telle quelle au XIX^e siècle seulement.

Néanmoins, elle décrit assez bien leur manière d'appréhender leur existence. « L'oisiveté est l'ennemie des âmes », écrit saint Benoît au chapitre 48 de la Règle, pour signifier qu'être inactif conduit à la paresse. Le travail, pourtant, n'a pas pour seul but de s'éviter de pécher : le saint fondateur voulait que chacun de ses monastères puisse fonctionner en autarcie. Contrairement à beaucoup de Romains de cette époque, il affirmait que le labeur était un acte sanctifiant.

La Règle préconise aux moines de ne pas se plaindre du travail de leurs mains, même s'ils sont d'abord des contemplatifs, « parce que c'est alors qu'ils seront véritablement moines, selon l'exemple des Apôtres et de nos Pères ».

Nous autres modernes, qui entretenons des rapports déréglés avec le travail,

devrions nous inspirer de cette sagesse pratique. Certains d'entre nous se définissent par leur travail et s'y consacrent entièrement, sans modération, au détriment de la contemplation; d'autres, au contraire, n'y voient qu'un moyen de payer leur facture, sans lien avec la vie en général, et celle de l'esprit en particulier. Dans un chapitre consacré aux moines artisans, Benoît dit que, s'ils finissent par être fiers de leur travail, l'abbé devra les assigner à d'autres tâches. L'humilité est à ce prix. Les moines doivent s'astreindre à une stricte honnêteté dans la conduite de leurs affaires, car en toute chose on doit glorifier Dieu.

Considérons ainsi notre travail : comme une occasion de glorifier Dieu.

Les bénédictins y voient le moyen d'exprimer leur amour pour la communauté et leur sens du service, et de remettre le monde qui les entoure en harmonie avec la volonté divine.

Souvenez-vous : pour eux, toute chose est un présent de Dieu. Toute chose est donc sacrée. Tout acte et toute pensée doivent avoir Dieu pour centre et pour but. Les hommes et les femmes participent à la révélation de la Création en l'ordonnant d'après le projet de Dieu.

On ne voit plus alors le travail de la même façon : pour le chrétien, il acquiert une dimension sacramentelle. « La Création loue le Seigneur. Nous louons le Seigneur à travers la Création, à travers le monde sensible et par le travail que nous effectuons, explique le père Martin Bernhard. Toute chose, neutre, matérielle, que nous transformons ou usons pour la seule gloire de Dieu devient sacramentelle, un canal par où passe la grâce. »

Le cuisinier, père Basile, décrit la préparation des repas pour ses frères comme une sorte de purification et de perfection, à la fois humainement et surnaturellement.

« En m'affairant aux cuisines, j'établis un ordre. J'exerce la capacité que Dieu m'a donnée de gouverner au monde créé, dit-il. Le travail est essentiel, d'un point de vue humain, car il nous permet de faire comme Dieu nous l'a commandé : dominer sur la terre. Plus prosaïquement, c'est par lui que nous subvenons à nos besoins et à ceux de nos prochains. Il est important pour nous de savoir que notre travail bénéficie à la communauté. »

Et d'un point de vue surnaturel ?

« Pour finir, le travail est un moyen d'exprimer l'amour et la charité. C'est ainsi qu'il devrait toujours être. Cette leçon, il faut œuvrer tous les jours de sa vie pour la retenir. Je ne travaille pas pour obtenir quelque chose d'autre : le travail en lui-même est bon pour moi; il est une condition de mon bonheur, parce qu'à travers lui je montre aux autres mon amour.

« Nous sommes appelés à l'amour, ajoute-t-il, et le travail sert à exprimer cet amour. Ainsi, il peut devenir transformateur, et très priant.

« On le voit trop souvent comme un fardeau : mais pourquoi en serait-il un ? Si nous réfléchissons ainsi, il y a quelque chose qui ne va pas là-dedans, dit-il en montrant son cœur. Le problème à régler se trouve là, dans le cœur. »

Dans les temps qui viennent, les chrétiens, surtout dans certaines professions, auront à repenser leur relation au travail. Ils seront parfois mis à la porte pour leur foi – parfois les portes ne s’ouvriront même pas à eux, et certaines, bien qu’ouvertes, ne sauront être franchies par les hommes et les femmes de bonne volonté. Cela leur coûtera de l’argent, du prestige, et certains seront peut-être frustrés dans leurs aspirations et vocations. Le pari bénédictin, qui recentre le travail sur Dieu, nous aidera à faire les bons choix lorsque nous serons mis à l’épreuve sur notre lieu de travail, et nous donnera le courage de trouver une nouvelle profession lorsque nous y serons forcés.

Ascèse

Il sera difficile d’accepter que certaines voies se ferment aux chrétiens orthodoxes. Une telle situation est même difficile à imaginer pour les croyants d’aujourd’hui, en partie parce que nos sociétés ne nous ont pas habitués à borner nos ambitions. Et pourtant, bientôt, nombreux seront ceux qui se trouvent dans la situation des fleuristes, photographes de mariage et pâtisseries chrétiens^a. Et peu se sentent prêts à subir des privations pour leur foi.

C’est pourquoi l’ascèse – endurer la rigueur physique pour des raisons spirituelles – est si importante pour l’existence ordinaire du chrétien. Prenons le cas du jeûne, la forme d’ascèse la plus répandue. Jésus en a Lui-même donné l’exemple, quand, après Son baptême, il jeûna quarante jours au désert pour Se préparer à Son ministère public. C’est ce moment que choisit Satan pour Lui apparaître et Le tenter, en Lui suggérant de changer les pierres en pains. Jésus refusa en rappelant la primauté du Verbe de Dieu, et nous montra que maîtriser les désirs du corps est un préalable au progrès spirituel.

« Ascèse » vient du grec *askêsis*, « exercice ». La vie selon la règle de saint Benoît est foncièrement ascétique. Les moines jeûnent régulièrement, vivent simplement, rejettent le confort et se soumettent aux règles strictes du monastère. Ils ne le font pas pour obtenir un quelconque mérite spirituel, mais ils connaissent le cœur de l’homme et ses passions, et savent qu’il faut les contenir en s’astreignant à la discipline. L’ascétisme est un antidote au poison de l’égotisme, si répandu dans notre société, qui nous fait croire que nous atteindrons le bonheur en satisfaisant nos pulsions. L’ascète sait au contraire que

l'on est heureux en vivant harmonieusement avec la volonté divine. En s'imposant cette rigueur, il exerce son corps et son âme à mettre Dieu avant lui-même.

Dans l'histoire de l'Église, l'ascèse, et tout spécialement le jeûne prescrit par le calendrier liturgique, faisait partie du quotidien des croyants. « Quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage », dit Jésus dans l'évangile de saint Matthieu (6, 17), ce qui démontre que l'abstinence occasionnelle était une pratique religieuse courante. Au Ier siècle, les chrétiens jeûnaient le mercredi et le vendredi, en mémoire de la trahison subie par le Christ et de Sa crucifixion. Les orthodoxes observent cette règle encore de nos jours.

Le chrétien qui pratique l'ascèse s'exerce à dire non à ses désirs et oui à Dieu, une mentalité qui a tout à fait disparu de l'Occident moderne. Nous nous sommes tournés vers le seul confort, nous désirons une religion confortable, et nous ne comprenons pas la souffrance. Ne jeûnant pas, n'étant jamais ascètes, nous devenons incapables de refuser que le cœur satisfasse à ses pulsions.

Il est par conséquent devenu urgent de redécouvrir l'ascèse chrétienne, pour nous et pour nos enfants, pour résister à l'hédonisme et à la surconsommation qui forment l'âme de la culture contemporaine. Il nous faut comprendre physiquement la manière qu'a Dieu d'utiliser la souffrance pour nous purifier. Par la souffrance ascétique, on s'évite de devenir comme ces moines « si détestables », selon saint Benoît : ceux qui « ne se proposent que la satisfaction de leurs désirs pour la règle de leur vie ».

Les pères du désert ont montré aux chrétiens qu'ils devaient arracher de leur cœur tous les désirs qui divergeaient de la volonté de Dieu. Frère Augustin m'a expliqué comment cela fonctionnait :

« C'est une manière de renforcer la volonté, dit-il. Imaginezvous en plein jeûne : vous avez l'estomac qui gargouille, parce que votre premier repas n'arrive qu'à cinq heures et demie. Alors vous vous dites : « Si je suis incapable de me priver de nourriture pour quelques heures, comment puis-je espérer contrôler mes passions spirituelles : la colère, l'envie, l'orgueil ? Comment puis-je espérer avoir la moindre discipline morale et spirituelle, si je ne commence pas par les désirs matériels, les plus tangibles ? »

Il faut ajouter à cela, me fait remarquer le père Benoît, que l'ascèse peut agir comme un réveil pour celui qui s'est endormi spirituellement. « Nous sommes souvent plus éloignés de Dieu que ce que nous pensons. L'ascèse est un efficace rappel à la réalité – ce n'est pas du tout une punition. »

Un obèse qui fait un régime ne le fait pour se punir d'être trop gros, mais pour être en meilleure santé. Un athlète ne s'entraîne pas parce qu'il se sent coupable lorsqu'il regarde la télévision dans son canapé, mais pour exercer son

corps en vue d'une compétition. Il en va de même pour les moines et l'ascèse, et il devrait en aller de même pour nous autres laïcs. Nous devons laisser notre moi en retrait pour nous entraîner à servir le Christ et Son peuple.

« Se mettre à la suite du Christ implique de souffrir : Lui-même a souffert avant de ressusciter, me dit frère Ignace. Pour rencontrer Dieu, vous devez souffrir, et désirer cette souffrance. »

Réapprendre l'ascétisme, c'est-à-dire à souffrir pour la foi, est un exercice indispensable aux chrétiens d'aujourd'hui et de demain. « Il n'est pas de grandeur qui ne trouve sa source dans un combat contre soi-même et dans la maîtrise des désirs », écrit Romano Guardini¹⁹.

« Ce à quoi les chrétiens sont appelés est un paradoxe : être dans le monde, mais non du monde, d'après frère Evagre. Ce paradoxe, l'Église des premiers temps, sous l'Empire romain, le vivait pleinement : son monde était païen, et pourtant ses membres ressentaient l'appel du Christ, abandonnaient tout et Le suivaient, parfois jusqu'au martyre. Tant que nous ne suivons pas ce modèle, rien de ce que l'on peut faire ne portera de fruit. »

Stabilité

Puisqu'il est question de fruit, imaginons un arbre qui serait régulièrement déraciné et replanté ailleurs. Il est peu probable qu'il en donnerait de très bons. C'est la même chose pour les hommes et leur vie spirituelle. L'absence de racines n'est pas un problème récent : dès le premier chapitre de sa règle, saint Benoît dénonce ces moines qu'il appelle les « gyrovagues ».

« Ils passent toute leur vie allant de provinces en provinces », écrit-il. Et d'ajouter : « ils marchent incessamment et ne s'arrêtent jamais pour se fixer dans aucun lieu, esclaves de leurs propres plaisirs ». Pour le saint, ils sont pires encore que ces moines hédonistes qui n'ont pour loi que leurs désirs.

Il enseigne que, pour que les racines spirituelles prennent et descendent profondément, il faut leur donner du temps en demeurant au même endroit. La Règle exige donc des moines qu'ils fassent vœu de « stabilité » : sauf cas exceptionnel, par exemple un envoi en mission, ils doivent rester toute leur vie dans le monastère où ils ont prononcé leurs vœux.

« C'est probablement là que la vie bénédictine se rapproche le plus d'une contre-culture, affirme le père Benoît. C'est la vie de Marie, non celle de Marthe : c'est rester aux pieds du Christ en toutes circonstances, quand bien même ce serait pris pour de l'inaction. »

Dans la Bible, remarque-t-il, Dieu choisit certaines personnes et les envoie en mission. « Pour autant, dans une culture comme la nôtre où l'on ne tient jamais en place, cette règle de la sédentarité met en lumière de nouvelles façons de servir Dieu. »

Le sociologue Zygmunt Bauman estime que la société liquide nous pousse à refuser la stabilité parce que c'est un jeu de dupes. « Le cœur de la stratégie d'existence post-moderne n'est pas la construction de l'identité, mais l'horreur de la fixation », écrit-il²⁰. Dans une analyse sans concession, il estime que, pour réussir aujourd'hui, il faut être libre de tout engagement, libre du passé comme de l'avenir, en un mot vivre dans un présent permanent. Le monde change si vite que celui qui demeure fidèle à quoi que ce soit, même à sa propre identité, prend des risques énormes.

Plutôt que de croire dans le bien-fondé d'une vie structurée et du devoir envers leur foyer et leur famille, les modernes, bernés par la société liquide, se sont mis à croire que le but de l'existence était d'être pour soi le plus heureux possible. Le gyrovague, le mauvais moine de la règle de saint Benoît, est le héros post-moderne par excellence.

J'ai longtemps mérité d'être appelé gyrovague moi-même. J'ai souvent changé de travail en grimpant les échelons professionnels. Dans les vingt années de ma vie d'adulte, j'ai vécu dans cinq villes différentes et changé deux fois de confession. Au contraire, Ruthie, ma sœur cadette, n'a pas quitté la petite ville de Louisiane où nous sommes nés. Elle a épousé son amour de lycée, est devenue enseignante à l'école où nous allions enfants, et a emmené ses enfants dans la même église où nous nous rendions.

Lorsqu'en 2010 on lui a diagnostiqué un cancer généralisé, j'ai compris à quel point la stabilité qu'elle avait choisie était une richesse. Ruthie avait de nombreux amis chers, et une famille toute proche, pour s'occuper d'elle, de son mari et de ses enfants, pendant les dix-neuf mois que dura son calvaire. L'amour dont cette communauté les entoura leur permit de supporter l'épreuve, avant et après sa mort. Je fus tellement touché par la puissance de cette stabilité que nous décidâmes, ma femme et moi, de quitter Philadelphie pour nous installer auprès d'eux, dans le sud de la Louisiane.

Tout le monde n'est pas appelé à retourner chez soi, bien sûr, mais tout le monde devrait méditer sur le coût spirituel et émotionnel que réclame l'existence libre du gyrovague, que notre société contemporaine nous fait passer pour un droit inaliénable. D'une certaine façon, ce qui passe pour de la liberté est en fait une sorte de servitude.

D'après le père Martin, ceux qui pensent que la stabilité nous enchaîne et nous étouffe en nous empêchant de grandir intérieurement ne perçoivent pas la

valeur réelle de la stabilité. Elle vous fixe et vous rend libre : on n'est plus soumis au vent ni aux vagues, aux courants traîtres du quotidien. Elle crée les conditions nécessaires au pèlerinage intérieur vers la sainteté.

Le père Martin le dit mieux encore : « La stabilité nous donne le temps et la structure qu'il faut pour prendre vraiment conscience de notre nature d'enfants de Dieu. »

Communauté

Dans ce monde sans racines, les liens communautaires se sont effilochés. Il n'est pas rare de nos jours de rencontrer des personnes qui ne connaissent pas leurs voisins et s'en soucient peu. Faire partie d'une communauté, c'est en partager la vie, et donc, nécessairement, accepter certaines limites à la liberté individuelle.

L'Église ne parvient pas toujours à contrer le manque moderne d'esprit de communauté. Les dix premières années de ma vie d'adulte chrétien, je quittais mon église dès la fin de l'office. M'engager dans une relation avec les membres de la paroisse ne m'intéressait pas. Jésus et moi, c'était tout ce dont j'avais besoin, me disais-je. En un sens, je refusais de me joindre à leur pèlerinage; je préférais fréquenter l'église en touriste, trop immature pour en comprendre les dangers.

Cette approche consumériste de la communauté des croyants est un signe de la fragmentation qui affaiblit le christianisme contemporain. Au contraire, dans les monastères bénédictins, les moines gardent toujours à l'esprit qu'ils ne sont pas de simples individus confinés chacun dans ses quartiers, mais les membres d'un tout organique, d'une famille spirituelle.

Les passages traitant de l'obéissance dans la Règle ont pour but d'encourager la confiance mutuelle. Chaque moine dépend de tous les autres, et toutes les décisions d'importance sont prises ensemble et dans l'intérêt de tous. Vivre en communauté, c'est mettre le bien-être des autres avant ses propres désirs, dans un esprit de vérité et de droiture.

Beaucoup des instructions les plus strictes de la Règle sont faites pour protéger la vie communautaire. Benoît consacre un chapitre à décrire les punitions pour ceux qui arrivent en retard aux prières et offices : si l'on est témoin d'un mauvais exemple, on peut être tenté de faire le mal, et une école dédiée au service du Seigneur ne peut accomplir sa mission si ses étudiants sont souvent en retard.

D'autres courts chapitres traitent des punitions diverses pour telle ou telle infraction. La méthode retenue est d'encourager les moines qui ont fauté à s'en confesser auprès de l'abbé, qui leur adresse des remontrances. Si la faute remonte aux oreilles de l'abbé par le témoignage d'un tiers, la punition sera plus sévère. Et si la transgression est telle que le moine est exclu de l'oratoire ou de la table commune, il doit se prosterner devant l'ensemble de ses frères en signe de repentir et d'humilité, jusqu'à ce que l'abbé le relève.

L'idée n'est pas d'embarrasser les moines fautifs, mais de leur inculquer une discipline salutaire pour eux et pour la communauté. Être chrétien, être membre d'un ordre religieux, suppose certaines obligations envers les autres. Un ensemble de règles, associé à des punitions pour ceux qui les enfreignent, permet d'émousser le tranchant de l'égoïsme, lequel fait obstacle au chemin qu'emprunte le pèlerin vers la sainteté.

Tel un père plein de sagesse et de générosité, saint Benoît avait compris qu'imposer des règles et une discipline à ses fils spirituels était un acte non de domination mais d'amour, qui les guidait vers plus de charité. Il conclut la Règle en exhortant ses disciples à l'amour. Dans l'avant-dernier chapitre, il leur commande de servir les autres avec zèle, dans une saine émulation.

De même qu'il y a un zèle d'amertume qui est mauvais, qui sépare de Dieu, et qui conduit en Enfer; de même il y en a un qui est bon, qui sépare des vices, qui nous conduit à Dieu et à la vie éternelle.

Il faut donc que les Frères s'exercent dans ce saint zèle avec une charité ardente; c'est-à-dire qu'ils doivent se prévenir par des témoignages d'honneur et de respect; supporter avec une patience parfaite les infirmités les uns des autres, soit qu'elles soient dans le corps, soit qu'elles soient dans l'esprit (Rm 12); et qu'ils se rendent à l'envi une obéissance exacte. (Ph 2) Que nul ne fasse ce qu'il croit lui être bon, mais ce qu'il juge être utile à son frère : qu'ils se donnent entre eux des marques d'une amitié toute chaste et toute pure; qu'ils craignent Dieu; qu'ils aiment leur Abbé d'un amour humble et sincère tout ensemble; et qu'ils ne préfèrent jamais rien à Jésus-Christ, auquel il plaise de nous accorder à tous tant que nous sommes, l'éternité de ses Saints. (2 P 1)

C'est là un idéal difficile à atteindre dans une famille, et plus encore dans une communauté composée de membres venus de tous horizons, parfois de pays différents. Mais c'est en se fixant cet objectif ambitieux que le monastère pourra former de bons serviteurs du Christ.

La vie communautaire chrétienne, dans un ordre monastique ou non, consiste

à construire une fraternité nécessaire à chaque individu. Dietrich Bonhoeffer^a écrit, dans sa règle *De la Vie communautaire* :

Le chrétien a besoin d'un autre chrétien qui lui dispense la Parole de Dieu. Il en a besoin, encore et encore, lorsqu'il perd ses certitudes et son courage, car il ne peut espérer s'aider lui-même sans trahir la vérité. Il a besoin de son frère, qui porte et proclame la parole divine du salut.²¹

La vie communautaire, pour ce pasteur luthérien martyr, n'est pas un doux rêve, mais plutôt une difficile initiation à la « divine réalité » qu'est l'Église. Celle-ci, fraternité établie par le Christ, existe même quand on en doute. Pour Bonhoeffer, les luttes internes de la communauté sont une grâce de Dieu, car sans elles ses membres oublieraient qu'ils sont tous de même nature, si pleins de défauts qu'ils soient. Une communauté qui ne saurait faire face à ces défauts avec amour et les surmonter ne serait pas vraiment chrétienne.

« Ce n'est pas facile, concède le père Martin. On ne peut y parvenir que par la grâce. C'est là toute la beauté du christianisme : il rassemble des personnes de familles différentes, d'ethnies différentes, qui ne parlent pas la même langue, et leur donne une culture commune. »

Au monastère de Nursie se trouvent des frères venus des États-Unis, d'Indonésie, du Brésil, d'Allemagne et du Canada. Vivre ensemble peut être très exigeant pour les moines, mais ils n'oublient pas le vœu de conversion des mœurs qu'ils ont prononcé.

Cela aide aussi à en apprendre plus sur soi. « Quand quelqu'un arrive au monastère, dit le père Martin, les premières choses qu'il remarque sont les petits travers de chacun, ce qui ne va pas. Mais avec le temps, il finit par se demander plutôt ce qui ne va pas chez lui. Il creuse pour en savoir plus ses forces et ses faiblesses. Et c'est ainsi qu'il finit par accepter pleinement les autres. »

Pour le père Basile, la vie monastique a été l'occasion de comprendre intimement ce que signifie être le Corps du Christ, vivre dans une communauté organique, unie dans le Christ, dont chaque membre s'engage avec amour à remplir son rôle pour renforcer l'ensemble.

« Dieu distribue ses grâces de façon que nous ayons besoin les uns des autres. Bien sûr, il y a toujours au fond de moi cet homme qui aspire à l'individualisme, mais plus je vis en communauté, plus je comprends qu'il est impossible à combiner avec la foi, et même l'humanité véritable. »

Le père Martin, qui s'occupe des affaires du monastère, voyage souvent, et constate un manque dans les visages qu'il croise. Ils lui semblent anxieux,

agités, peu confiants. Pour le moine, c'est là le résultat de la solitude, de l'isolation et du manque de liens communautaires solides et vivifiants. Quand la seule lumière qui éclaire le visage est celle de l'ordinateur, du téléphone ou de la télévision, l'époque est un Age sombre :

« Il leur manque cette lumière qui vous éclaire lorsque vous avez une vie sociale, sans laquelle il n'y a pas d'amour. Sans vrai contact avec les autres, l'amour n'existe pas. Jamais une époque n'a été aussi sombre que celle-ci. »

Hospitalité

La façon qu'ont les moines de prier, de travailler, de pratiquer l'ascèse, de vivre ensemble dans la stabilité, requiert un certain nombre de pratiques à même de souder la communauté : proximité et cohésion, favorisées par la séparation d'avec le monde. Pour autant, Benoît interdit aux moines de s'imaginer qu'ils sont seuls et coupés des autres : ils doivent également servir ceux qui ne sont pas du monastère.

D'après la Règle, nous ne devons jamais écarter quiconque a besoin de notre amour. Une Église, ou toute communauté ayant fait le pari bénédictin, doit être ouverte au monde, afin de partager les richesses de l'amour de Dieu avec ceux qui en ont le plus besoin.

La vie monastique est essentiellement cloîtrée, c'est-à-dire derrière des murs, avec un contact limité avec l'extérieur. Un tel travail spirituel nécessite le silence et l'isolement. Nous autres laïcs vivant dans le monde sommes appelés à la sainteté par des voies plus ordinaires.

Il n'empêche que les bénédictins cloîtrés pratiquent l'hospitalité avec les étrangers, comme le leur commande la Règle, d'après laquelle tous les visiteurs et pèlerins doivent être reçus « comme Jésus lui-même, puisqu'il doit dire un jour : J'ai été voyageur et étranger, et vous m'avez reçu. (Mt 25, 35) ». Si les moines vous invitent à dîner à leur table de réfectoire, ils vous souhaitent la bienvenue en vous lavant les mains d'après une cérémonie prescrite par leur règle.

Frère François Davoren, quarante-quatre ans, maître brasseur du monastère, était auparavant réfecteur (soit le moine chargé de tout ce qui touche à la salle dédiée aux repas), une tâche qu'il percevait comme sacramentelle : « Saint Benoît nous dit que le Christ est présent dans nos frères, et qu'Il est présent dans nos hôtes. Chaque jour, je me disais : "Nos invités, c'est le Christ qui vient : faisons en sorte qu'ils soient aussi satisfaits que possible, montrons-leur que

nous y avons mis tout notre soin.” C’est ainsi que l’on peut toucher les gens : en les respectant, en reconnaissant leur dignité et en leur montrant que l’on voit en eux le Christ, que l’on veut leur faire partager notre vie. »

En sa qualité d’hôtelier, frère Ignace est le premier contact que les pèlerins peuvent avoir avec le monastère. Il explique ainsi pourquoi les moines font si grand cas des paroles du Christ sur l’accueil de l’autre : « C’est comme un avertissement : si vous voulez être bien accueilli au paradis, vous feriez mieux d’accueillir l’étranger comme le Christ en personne, même si cela ne vous plaît pas, même si l’étranger vous apporte du malheur. Si vous consacrez votre vie à trouver le Christ, c’est par là qu’il faut commencer. À servir ses hôtes, on trouve la rédemption, car on sert le Christ. »

Saint Benoît demande à ses moines d’être ouverts au monde extérieur – à un certain degré. L’hospitalité doit s’exercer avec prudence, de sorte que les visiteurs ne puissent pas agir d’une manière qui perturberait la vie de la communauté monastique. À table, par exemple, ils font silence, comme les moines. « Si nous laissons les visiteurs perturber notre rythme de vie, nous ne pourrions pas vraiment les accueillir comme il se doit », explique frère Augustin. Nombreux sont ceux qui viennent avec leurs problèmes, pour chercher conseil, pour se faire aider ou simplement trouver une oreille attentive : pour les exaucer, il est important que les moines maintiennent leur ordre établi.

Plutôt que de verser dans l’excessive prudence, le père Benoît pense que les chrétiens devraient être aussi ouverts au monde que possible, du moment qu’ils ne se compromettent pas. « Je crois que trop de chrétiens ont décidé que ce monde était mauvais et qu’ils devaient s’en tenir aussi éloignés que possible. Difficile, n’est-ce pas, de convertir qui que ce soit avec cet état d’esprit. Il est bien plus aisé d’amener l’autre au Christ en l’aidant à voir ce qu’il y a de bon en lui qu’en lui montrant tout ce qu’il y a de mauvais. »

Le pouvoir de la culture populaire est si grand que les chrétiens orthodoxes ont souvent l’impression de devoir adopter une attitude défensive. Mais frère Ignace souhaite les mettre en garde : qu’ils ne se laissent pas aller à la peur et à l’inquiétude au point de cesser de répandre la Bonne Nouvelle, par la parole et par l’action, dans un monde prisonnier de la haine et de l’obscurité. Il est prudent de dresser des barrières raisonnables, mais gardons-nous de devenir comme le mauvais serviteur de la parabole des talents, qui, craintif à l’excès, fut puni pour sa mauvaise gestion de l’argent du maître.

« La meilleure défense est l’attaque : pour nous défendre, passons à l’offensive, ajoute frère Ignace, étendons le royaume de Dieu. D’abord dans nos cœurs, puis dans nos familles, enfin dans le monde. Oui, il faut bien des frontières, mais notre devoir est de les faire bouger, de les repousser toujours

plus loin. »

Équilibre

La vie bénédictine est stricte, mais, grâce à la Règle, elle est à l'abri du fondamentalisme et de l'extrémisme. « Nous espérons ne rien établir ni de trop rude, ni de trop pesant », écrit Benoît. Le but de sa règle et celui de la vie monastique est décrit ainsi : « Le cœur venant à s'élargir et à s'étendre, on court dans la voie des commandements du Seigneur, par un sentiment d'amour et par une douceur ineffable. »

« Saint Benoît reprend l'image employée dans l'Écriture pour parler du Christ, dit le père Basile : "Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'éteindra point la mèche qui brûle encore." L'humanité est fragile : il faut la traiter avec soin, avec douceur et délicatesse. »

Cette conception de la vie en commun est radicalement différente de ce que l'on voit dans bien des communautés chrétiennes, qui ont éclaté ou se sont muées en sectes à cause de chefs obsédés par la pureté et abusant de leur pouvoir.

Pour frère François, si une communauté relâche trop sa discipline, elle se dissoudra; mais si elle est trop rigide, elle rendra tous ses membres fous. « Pour juger une communauté, il faut regarder ses fruits. Sont-ils épanouis ? Sont-ils heureux ? Font-ils le bien et sont-ils serviables ? Regardez ce que produit une communauté pour juger de son équilibre. »

L'équilibre, donc, ou l'alliance de la miséricorde, du bon sens et de la prudence, est un élément fondamental de la vie communautaire chrétienne. Ainsi en va-t-il des nécessités de la vie monastique : les repas, le sommeil, le travail et la lecture doivent entretenir des liens harmonieux, sans qu'aucun ne prenne le pas sur les autres.

Mais le père Benoît est ferme sur un point : on ne peut utiliser la Règle pour vivre de façon équilibrée en se satisfaisant de demi-mesures et de médiocrité spirituelle. L'équilibre n'est pas entre le bien et le mal, mais entre plusieurs biens.

Saint Benoît ne voulait pas que ses moines soient fades. « Il veut que les gens deviennent des saints, et les saints ne sont pas souvent très équilibrés, me dit le père Benoît en riant. Il mettait au point un mode de vie radical : détachement total, importance de la conversion. Tout donner à Dieu, tout le temps. »

Et d'ajouter que les laïcs peuvent utiliser la règle à leur bénéfice, du moment qu'ils comprennent tout ce qu'elle a de radical : abandon total de la volonté individuelle au profit de celle de Dieu. La méthode requiert certes une forme d'équilibre, mais l'objectif que le Seigneur nous donne est extraordinaire : devenir parfaits, comme notre Père des cieux est parfait.

Parce qu'Il ne fait qu'un avec le Père, Jésus est Celui que doivent tâcher d'imiter ceux qui cherchent la perfection. Il est bien sûr hérétique de croire que cette perfection, nous pouvons l'atteindre nous-mêmes et ici-bas. C'est un grand paradoxe chrétien : plus on approche de la sainteté, plus on se rend compte de ses manques, et donc du fait que l'on dépend totalement de la miséricorde de Dieu. L'idéal humain serait d'agir en toute chose comme le Christ et selon Son appel. Que l'on soit appelé à la vie cloîtrée ou au monde, à la famille ou au célibat, au travail manuel ou à un travail de bureau, à rester chez soi ou à voyager, il faut tout faire pour ressembler à Jésus. La règle de saint Benoît nous donne une méthode et les pratiques pour ordonner notre corps, notre âme et notre esprit en direction du Christ : elle propose une spiritualité accessible à tous. Pour le chrétien qui la suit, la vie quotidienne devient une prière constante, à la fois un cadeau de Dieu et une offrande faite à Lui, et qui permet peu à peu de ressembler à Son fils.

La seule tristesse de la vie

L'exemple bénédictin est certes un signe d'espoir, mais il est aussi une mise en garde : quelle que soit notre histoire personnelle, il nous est impossible de vivre pleinement dans la foi si Dieu n'est qu'une partie de notre existence, séparée du reste. Au bout du compte, il faut choisir ce que l'on met au centre : soit le Christ, soit le Moi et ses idoles. Il n'y a pas d'entre-deux. Avec Son aide, nous pouvons rassembler les fragments épars de nos vies et les centrer sur Lui. Mais ce ne sera pas facile, et nous n'y arriverons pas seuls. Aspirer à moins, pourtant, serait vivre cette phrase de Léon Bloy^a : « Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints. »²²

Comme je me préparais à quitter le monastère de Saint-Benoît, je fis part au père Martin de mon étonnement qu'un tel endroit existe au milieu du monde moderne. De jeunes hommes faisant le choix d'une vie ordonnée par la prière, la liturgie, l'ascèse en communauté, un mode de vie datant des premiers temps de l'Église, et faisant ce choix avec autant de joie ? Cela devrait être impossible aujourd'hui.

Et pourtant ils sont là, en contradiction avec la modernité.

Sous sa barbe noire, le père Martin sourit de toutes ses dents et me répondit : « C'est accessible aux chrétiens, s'ils acceptent de faire ce qu'il faut pour s'améliorer, pour reprendre ce qu'ils ont perdu et le faire revivre. Il y a ici quelque chose de très ancien, mais de très neuf en même temps. On nous dit parfois : "Vous cherchez seulement à remonter le temps." Ça n'a aucun sens : si vous faites quelque chose maintenant, vous le faites *maintenant*. C'est nouveau, c'est vivant ! C'est quelque chose de très puissant. »

En quittant Nursie et en redescendant la montagne, le pèlerin enviera sans doute les moines, leur existence simple et le calme du village. La sérénité de Nursie, sa robustesse, ses bénédictins, paraissent si éloignés des tumultes du monde en contrebas, qu'ils lui manqueront sans doute avant même qu'il ait atteint la gare de Spolète. Mais s'il a su recevoir le présent de Nursie, il ne part pas les mains vides, affronter ce qui l'attend sans préparation.

Car les frères et les pères lui auront donné un aperçu de ce qu'est la vie commune dans le Christ. Ils lui auront montré que le christianisme traditionnel n'est pas mort : que la vérité, que la beauté et le bien n'ont pas disparu et peuvent être réveillés – quoique cela réclame de donner rien moins que tout. Et ils lui auront dispensé leur savoir ancien, éprouvé par des générations de moines et de moniales pendant mille cinq cents ans; une sagesse à même d'aider les croyants ordinaires à livrer bataille dans le monde moderne, non pas pour accuser le coup, mais pour y prospérer.

Comment extraire cette sagesse bénédictine et l'appliquer aux défis de la vie dans le monde et du ^{xxi}^e siècle ? C'est la question que nous allons traiter. Le pari bénédictin ne consiste pas à échapper au monde réel, mais à regarder ce monde en vérité et à y vivre. La spiritualité bénédictine nous apprend à accepter le monde avec amour, et à le transformer comme nous transforme le Saint-Esprit. Faire le pari bénédictin, c'est s'inspirer des vertus contenues dans la Règle et changer la façon qu'ont les chrétiens de voir la politique, l'Église, la famille, la communauté, l'éducation, le travail, la sexualité et la technologie.

Et c'est le faire dans l'urgence. Quand j'en ai parlé pour la première fois au père Cassien, il a pris le temps de méditer mes propos, avant de répondre, l'air grave : « Ceux qui ne font pas, d'une manière ou d'une autre, ce que vous proposez, ne survivront pas à ce qui se prépare. »

a. « Le passé n'est jamais mort. Il n'est même pas passé. » Tiré de *Requiem pour une nonne*, de William Faulkner (1897-1962).

b. Esther de Waal, écrivain et universitaire britannique, spécialiste des traditions

celtiques et de la règle de saint Benoît.

a. Romano Guardini (1885-1968), prêtre, théologien et philosophe allemand.

a. Herbert Marshall McLuhan (1911-1980), intellectuel et professeur canadien, notamment connu pour ses ouvrages sociologiques sur l'ère médiatique.

a. Rod Dreher fait ici référence à de nombreux cas de procès, aux États-Unis notamment, opposant des membres chrétiens de ces professions à des activistes LGBT, pour avoir refusé de cautionner, par leur travail, le mariage entre personnes de même sexe.

a. Dietrich Bonhoeffer (1906-1945), pasteur luthérien et théologien allemand, résistant au nazisme. Il fit partie des conjurés de l'attentat manqué du 20 juillet 1944 contre Adolf Hitler, et mourut exécuté au camp de concentration de Flossenbürg.

a. Léon Bloy (1846-1917), écrivain et polémiste français, connu pour sa prose virulente et ses ouvrages empreints de catholicisme et de mysticisme.

Chapitre IV

Une nouvelle forme de politique chrétienne

Jusque dans les années 1960, mis à part bien sûr le combat pour les droits civiques, on ne s'écharpait pas sur les problèmes moraux et culturels. Aux États-Unis, on votait essentiellement pour une politique économique. Cela n'avait pas changé depuis la Grande Dépression. Le pays était culturellement chrétien : le consensus était de maintenir le sexe et la sexualité en dehors de la politique.

La révolution sexuelle a bouleversé cet état de fait. Depuis l'arrêt *Roe v. Wade* de 1973, qui reconnaissait l'avortement comme un droit constitutionnel, les Américains se mirent à choisir leur orientation politique en fonction des croyances morales. La droite religieuse prit de l'ampleur au sein du Parti républicain, comme la gauche laïque chez les démocrates. À la fin du xx^e siècle, le cœur de la politique américaine n'était plus l'économie, mais la guerre culturelle.

« Alors que les élections opposaient autrefois le parti des travailleurs au parti de Wall Street, elles opposent aujourd'hui des électeurs qui croient dans une moralité figée et universelle à ceux qui considèrent les questions morales, et notamment sexuelles, comme sujettes à des choix personnels », écrivait le journaliste Thomas Byrne Edsall dans *The Atlantic*.

C'était en 2003. À présent, la guerre culturelle que nous avons connue est terminée. Ceux que l'on appelle les *values voters*, c'est-à-dire ceux qui privilégient, pour leur vote, les valeurs morales – souvent des conservateurs sur les questions religieuses et sociales – ont perdu et sont mis au ban de la vie politique. La morale n'est certes plus au centre de nos débats, mais la société américaine demeure divisée, parfois violemment, par ces sujets. Donald Trump a peut-être remporté l'élection présidentielle grâce au puissant soutien des catholiques et des évangélistes, mais s'imaginer que quelqu'un d'aussi incroyablement vulgaire et agressif, à la morale tout sauf irréprochable, puisse incarner la restauration des valeurs chrétiennes et de l'unité sociale est parfaitement illusoire. Il n'est pas la solution au déclin culturel : il en est un symptôme.

N'étant plus aussi prééminentes dans le débat public, les tensions autour des

sujets économiques, autrefois constitutives de l'opposition entre les partis, se sont exacerbées et incarnées ailleurs. On voit apparaître des divisions de classes, avec de plus en plus, venues de la gauche ou de la droite populiste, de critiques de l'ouverture des marchés et du consensus mondialiste, largement acceptés pourtant depuis les mandats de Reagan et de Bill Clinton. En 2016, le candidat républicain s'est présenté comme un nationaliste opposé aux grands accords commerciaux, tandis que son adversaire démocrate, mondialiste jusqu'au bout des ongles, était la favorite de Wall Street.

C'est la première secousse d'un séisme politique, d'une nouvelle donne politique, où s'opposent le libre marché et l'identité nationale. Races et classes seront au cœur du débat, pour le meilleur ou pour le pire, et l'on se souviendra avec nostalgie de l'époque où nos combats acharnés concernaient l'avortement et le mariage homosexuel. Bienvenue dans la nouvelle politique du monde post-chrétien.

Où placer les *values voters* de naguère dans cette disposition émergente ? Nulle part, en fait. La campagne de 2016 l'a cruellement montré : les chrétiens conservateurs, autrefois bien installés dans le Parti républicain, sont désormais des sansfamille.

Les sujets qui nous importent – l'avortement, la liberté religieuse – n'ont pas été abordés pendant les primaires républicaines. Donald Trump a arraché sa nomination sans avoir eu besoin de séduire les conservateurs. Dans le discours qu'il a fait après avoir remporté les primaires, il nous a complètement ignorés. Pendant la campagne pour la présidentielle, quelques évangélistes influents, ainsi qu'une poignée de leaders catholiques, se sont rangés derrière la locomotive Trump, motivés seulement par la crainte d'un gouvernement Clinton. Au soir de sa victoire surprise, Trump avait récolté 52 % des voix catholiques et, plus stupéfiant encore, 81 % de celles des évangélistes.

Trump choisira-t-il de gouverner en allié des chrétiens conservateurs ? Peut-être. S'il choisit, pour la Cour suprême et les cours de district^a, des juges favorables à la liberté religieuse, alors peut-être son élection aura été une bénédiction. Quant à son choix du camp pro-vie, il est arrivé sur le tard et par calcul, mais on peut espérer que, sous son gouvernement, l'hostilité de l'administration envers la cause cessera. Pour les chrétiens qui se figuraient endurer quatre années supplémentaires de défaites sous les assauts répétés d'une Maison blanche progressiste, ces petites choses sont autant de bonnes nouvelles.

Le nouveau gouvernement de Washington n'est pourtant pas sans danger, loin de là, à commencer par la personnalité de Donald Trump : depuis longtemps connu du public, il n'est jamais apparu comme quelqu'un qui tenait ses promesses. Plus que jamais, il nous faut songer à la mise en garde du psalmiste :

« Ne mettez pas votre confiance dans les princes. »

D'autre part, l'Église n'est pas un ensemble de Blancs conservateurs qui prient. Bon nombre d'Hispaniques et de chrétiens de couleur, ainsi que tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas voté pour Trump, qui crée trop de divisions, ne cessent pas pour autant d'être des chrétiens. Maintenir la cohésion de l'Église dans les quatre années à venir va représenter un vrai défi.

À tort ou à raison, le conservatisme chrétien va être assimilé à Trump durant cette période, voire, sans doute, pour un plus long moment. Si les chefs des Églises conservatrices ne font pas extrêmement attention à la façon dont ils perçoivent le phénomène Trump, la réaction risque de faire beaucoup de tort aux chrétiens. Cette élection résout un certain nombre de leurs problèmes, mais, au vu du caractère de l'homme, elle en crée d'autres. Le pouvoir politique n'est pas un désinfectant moral.

Ce qui nous amène à des effets plus subtils, mais peut-être plus dévastateurs de cette inattendue victoire républicaine. Premièrement, la tentation d'idolâtrer le pouvoir au point de se compromettre pour en conserver l'accès. Il y a bien des façons de rendre un culte à César comme à un dieu, et certains chrétiens pro-Trump de premier plan ont, d'une certaine façon, franchi le cap durant la campagne. Victoire politique ou non, l'hypocrisie existe.

Deuxièmement, le retour des chrétiens à la complaisance. Aucune administration en place, si pro-chrétienne qu'elle affirme être, ne peut enrayer la tendance, prise depuis de nombreux siècles, à la désacralisation et à la fragmentation. L'espérer serait faire de la politique une fausse idole.

En outre, s'imaginer que les menaces pesant sur l'intégrité de l'Église ont disparu parce qu'Hillary Clinton a perdu l'élection est un sommet de naïveté.

Beaucoup des malheurs de l'Église contemporaine viennent du fait que la dernière génération de conservateurs s'est imaginée pouvoir traiter de politique uniquement – se disant que la culture suivrait. Ces trente dernières années, beaucoup d'entre nous se sont dit qu'ils auraient raison de la lame de fond de la gauche des années 1960 en votant conservateur. La population blanche, évangéliste ou catholique, que l'on appelle les « démocrates reaganien », a quitté à l'époque le parti démocrate pour soutenir des candidats républicains qui avaient promis de maintenir une politique sociale conservatrice et de nommer des conservateurs à la Cour suprême.

Les résultats furent au mieux mitigés du point de vue législatif et judiciaire, mais le résultat général, pour ce qui est de la stratégie politique, est sans appel : nous avons échoué. Le droit à l'avortement est toujours solidement en place, et les sondages, depuis *Roe v. Wade*, n'ont pas montré d'évolution significative. Ni la loi ni la jurisprudence n'ont protégé le mariage et la famille traditionnels, et,

du même coup, la justice est prête à attaquer de front la liberté religieuse au nom de la lutte contre les discriminations.

Il est vrai, peut-être l'administration Trump parviendrat-elle à bloquer, ou du moins à ralentir le mouvement, mais ce ne serait qu'une maigre consolation. Une loi écrite par un législateur conservateur, interprétée par un juge conservateur, va-t-elle annuler celle du cœur de l'homme ? Non. La politique n'est pas un substitut à la sainteté personnelle. La seule chose que les chrétiens orthodoxes doivent attendre de la politique, c'est qu'elle laisse à l'Église assez de marge de manœuvre pour pratiquer la charité, dispenser l'éducation et convertir.

Pour s'en assurer, les chrétiens ne peuvent pas désertier l'espace public. L'Église doit assumer la responsabilité qu'elle a de prier pour les hommes politiques et de leur apporter son message prophétique. Le combat chrétien ne se résume pas à combattre l'avortement et militer pour la liberté religieuse et la famille traditionnelle. L'essor du populisme de droite, par exemple, peut nous permettre de façonner un nouveau parti qui serait, économiquement, plutôt en faveur de Main Street que de Wall Street^a. Les chrétiens, par ailleurs, peuvent et doivent continuer à lutter de concert avec la gauche contre le trafic sexuel, la pauvreté, le sida, etc.

La question qui se pose à nous n'est donc pas de savoir s'il faut ou non quitter la politique, mais de savoir comment exercer le pouvoir avec prudence, surtout dans ce climat d'instabilité. Est-il lâche de refuser la coopération avec des hommes politiques, par crainte de verser dans l'immoralité ? Est-il corrompteur de collaborer ? Il faut déterminer les limites. Donald Trump a complètement bouleversé la politique : par conséquent, les bons chrétiens ne peuvent plus se contenter des repères qu'ils ont construits depuis trente ans. L'époque exige d'eux, s'ils sautent dans le bain politique, bien plus de subtilité et de réflexion.

Elle exige d'eux qu'ils concentrent leurs efforts sur les communautés et les paroisses locales, dont l'équilibre et la vie ne dépendent qu'en partie de ce qui se décide dans les cercles de l'État. Elle exige enfin de savoir apprécier les limites de l'engagement partisan. La droite, si elle est au pouvoir, pourra très bien ne plus l'être en un instant, et bien des responsables de droite peuvent se révéler les pires des adversaires, quoi qu'en pensent beaucoup de chrétiens avec naïveté.

D'autres, en grand nombre, découragés par la situation politique, préfèrent se désengager du jeu des partis, ou du moins à ne plus y prêter autant d'attention qu'auparavant. Il ne faut pas que ce retrait devienne le choix du mutisme.

Yuval Levin, journaliste au magazine *National Affairs* et membre du Ethics and Public Policy Center^a de Washington, estime que les chrétiens conservateurs

gagneraient à « bâtir des sous-cultures vivaces » plutôt qu'à rechercher un quelconque pouvoir. Pourquoi ? Parce qu'en des temps toujours plus fragmentés, la culture commune n'a plus tellement d'importance. Levin écrit :

La civilisation moderne n'a pas réussi à se garder un centre cohérent : nous devons donc créer nos propres centres, sous la forme de communautés de citoyens aux idées semblables, à partir desquelles reconstruire une éthique nationale. Les porteurs d'un message moral devenu non conventionnel ne trouveront plus leur auditoire là où elle se trouvait jusque-là. Les chrétiens traditionnels doivent donc comprendre qu'ils ne parviendront à rien en s'exposant au cœur de la société comme s'ils formaient une grande institution, mais en se plaçant aux périphéries, dans des avant-postes. De cette façon, se recentrer sur sa communauté immédiate signifie non pas se retirer du monde, mais au contraire y prêter une attention toute particulière.²³

S'il nous faut embrasser l'engagement local, dans l'incapacité où nous sommes à peser sur les décisions de l'État, nous devons toutefois nous engager, à un niveau national, dans une cause de première importance : celle de la liberté religieuse.

C'est un point crucial du pari bénédictin. S'ils ne défendent pas activement cette liberté religieuse, les chrétiens ne pourront pas bâtir les institutions communautaires que nécessite la sauvegarde de leur identité et de leurs valeurs. Ne pas s'investir dans la bataille décisive des libertés est une dangereuse perte de temps – et du temps, nous en avons peut-être moins que ce que nous pensons.

Lance Kinzer est un bon exemple de la nécessité qu'il y a pour les chrétiens à s'engager dans cette nouvelle voie. Après avoir passé dix ans comme député à la Chambre des représentants du Kansas, Kinzer a quitté son siège en 2014 et il sillonne à présent le pays pour défendre de vive voix la liberté religieuse. « J'étais un conservateur évangéliste tout ce qu'il y a de classique, dit-il, avec ce que cela implique, et notamment la croyance, sans doute assez malsaine, que ce pays était "le nôtre". »

Tout s'est effondré en 2014, quand les républicains du Kansas, voyant venir l'imposition par la Cour suprême du mariage homosexuel, essayèrent d'élargir la garantie de la protection des libertés religieuses aux vendeurs de gâteaux, de robes de mariage, etc. Kinzer, comme beaucoup d'autres législateurs de cet Etat traditionnellement républicain, s'attendait à ce que cette loi passe facilement les étapes de la Chambre des représentants et du Sénat, pour finir sur le bureau du gouverneur conservateur Sam Brownback afin qu'il la signe.

Rien ne s'est passé comme prévu. La Chambre de commerce du Kansas s'est vivement opposée au texte. Les médias locaux et nationaux s'en sont emparés, avec leur indignation habituelle. Kinzer, un des chefs de file du mouvement pro-vie à la Chambre, avait l'habitude d'être malmené par la presse, mais jamais encore il n'avait vu un tel déchaînement contre la liberté religieuse.

Le texte fut adopté par la Chambre du Kansas, mais refusé par le Sénat pourtant républicain. Kinzer n'en revenait pas. « Je me suis clairement rendu compte que l'alliance entre le monde de l'entreprise et le conservatisme social s'était érodée au point de lâcher. Les deux n'ont plus du tout les mêmes priorités ni la même conception de ce qui est bien. C'était à n'y rien comprendre. Certaines personnes avec qui j'avais beaucoup discuté, que j'avais aidées et que je considérais comme des alliés et des amis se montraient, en public, extrêmement agressives à l'encontre d'un texte somme toute bénin sur la protection des libertés religieuses. »

Kinzer songeait depuis un moment à se retirer un jour de la vie politique pour reprendre son activité d'avocat et retourner auprès de sa famille. Cette affaire l'y décida.

Ce n'est pas tellement qu'il soit lassé du côté procédural de la politique. Mais il reconnaissait, au vu de « la réalité de la culture du moment », qu'il était plus important de consolider sa paroisse que de poursuivre son activité législative. Pratiquant depuis toujours et fidèle d'une église presbytérienne à Overland Park, une banlieue de Kansas City, Kinzer en conclut qu'il devait agir plus localement.

« Lorsque vous entrez en politique par vocation, il est facile de vous persuader que votre action est au service du Royaume, dit-il. J'ai fini par mettre cette conviction en doute. Je ne considérais pas ce que j'avais fait jusque-là comme de la perte de temps, mais je me rendais peu à peu compte qu'il fallait, et vite, avant de songer au long terme, entreprendre un vrai travail de reconstruction culturelle, non en dehors de l'Église, mais *dans* l'Église. »

Quoique fréquentant une paroisse conservatrice appartenant à une confession conservatrice également, Kinzer découvrit que très peu des autres fidèles de son église connaissaient l'histoire et la tradition de la Réforme, et passaient à côté de toute la richesse qu'ils auraient pu en tirer pour approfondir leur foi.

« J'ai grandi avec l'idée qu'une église est cet endroit où l'on est censé apprendre et partager, mais où l'on se rend avant tout pour entendre des paroles rassurantes avant de retourner, le reste de la semaine, à sa vraie vie. »

Depuis que la culture moderne est devenue post-chrétienne, on ne peut plus s'en contenter. Kinzer a choisi de participer plus activement à la vie paroissiale en donnant des cours sur la *Cité de Dieu* de saint Augustin et en animant un

groupe de prière pour les hommes. Pour lui, c'est là un travail vital pour préparer sa communauté à la nouvelle réalité, que beaucoup de chrétiens ont du mal à percevoir.

« Le plus difficile, poursuit-il, en particulier pour les évangélistes, qui se sont toujours considérés comme une sorte de majorité silencieuse, est de réussir à accepter que ce n'est plus vrai. C'est à en perdre ses repères. Beaucoup de gens ont du mal à s'y résoudre. C'est pourtant ce qu'il faut faire : l'accepter, pour le bien du christianisme et de l'engagement chrétien en politique. C'est plus qu'un simple exercice mental : il faut le transformer en un mode de vie qui renforce nos particularismes et notre condition d'« exilés », souvent rappelée dans l'Écriture. »

Kinzer n'a pas pour autant quitté tout à fait le monde de la politique conventionnelle. Dans ce monde, les chrétiens qui ont fait le pari bénédictin ont pour premier objectif de se ménager un espace, aussi large que possible, dans lequel ils puissent être eux-mêmes et mettre sur pied leurs propres institutions. Kinzer a cet objectif en tête lorsqu'il parcourt le pays pour encourager les institutions des États à adopter des textes garantissant la liberté religieuse. Il ne cesse de rencontrer des législateurs républicains prêts à soutenir de telles mesures, mais sévèrement attaqués par les lobbies privés. Il ignore combien de temps ils pourront tenir. Pour lui, les pasteurs et leaders chrétiens doivent préparer leurs ouailles à des temps difficiles.

« Il ne faut pas être alarmiste, je sais, concède-t-il, mais nul ne peut ignorer les menaces très sérieuses qui pèsent sur les chrétiens, et les dangers bien réels du monde politique. Les chrétiens doivent comprendre ce que signifie être en minorité, et à quel point leur situation est critique. Sans cela, ils joueront à un jeu sans en connaître les nouvelles règles. »

Kinzer soutient que les chrétiens, s'ils doivent effectivement se concentrer sur le local et les communautés paroissiales, ne peuvent pas pour autant se permettre de désertier la politique. L'enjeu des libertés religieuses est bien trop élevé. Que faire, en ce cas ? Il propose ces quelques pistes :

- Entreprendre des actions aux niveaux local et national : interpeller les législateurs par courrier manuscrit (et non en copiant-collant des e-mails de groupes activistes) et lors de rencontres publiques.
- Préférer des objectifs prudents et atteignables. Ne pas se lancer à corps perdu dans la guerre culturelle et gâcher un capital politique précieux en gestes anecdotiques ou au contraire trop virulents.
- Rien n'est plus important que d'assurer la liberté, pour les institutions chrétiennes, de faire grandir les générations futures dans la foi. Vu notre

faiblesse politique, c'est la priorité, et le reste attendra.

- Faire appel aux médias locaux pour faire entendre la voix des chrétiens lors de débats importants.
- Rester poli et respectueux, de manière à ne pas donner raison à ceux qui considèrent les engagements des chrétiens comme des combats de bigots puritains.
- Parce que nous avons besoin de toute l'aide possible, former des alliances entre les différents courants du christianisme et avec les religions non chrétiennes. Tendre une main amicale aux homosexuels qui ne sont pas de notre avis, mais luttent pour la liberté d'expression et de pensée.

Il y a urgence à nous réveiller et à nous défendre tant que nous en avons le temps, et beaucoup de chrétiens ne le voient pas. Nous n'avons plus les moyens de poursuivre des combats perdus depuis longtemps.

« Nous courons le risque de voir l'Église et sa capacité à former nos enfants de la meilleure des façons sous la menace d'un gouvernement hostile, prévient Kinzer. Je ne pense pas tenir là un discours alarmiste. »

C'est juste. Mais, si importante que soit la liberté religieuse, les chrétiens ne doivent pas oublier qu'*elle n'est pas une fin en soi*, mais bien un moyen d'obtenir les conditions idéales d'une bonne vie chrétienne. Garantir notre liberté religieuse fait partie des prérequis pour entreprendre le vrai travail de l'Église et faire le pari bénédictin. Si ce combat nous fait renoncer à certaines convictions morales essentielles à notre foi, alors les victoires obtenues ne seront que des coquilles vides. La mission terrestre de l'Église n'est pas le succès politique, mais la fidélité.

Une politique antipolitique

Le pari bénédictin est un appel à un renouveau de la politique chrétienne : une politique issue de notre relative impuissance dans la société contemporaine. Parler d'ouvrage politique pour décrire la Règle de saint Benoît peut paraître étrange, mais à bien y regarder, il ne s'agit de rien moins qu'une constitution qui régit les relations entre les membres d'une communauté. Parce qu'elle décrit la manière dont les moines sont censés incarner les vertus bénédictines, la Règle est politique.

C'est une idée sans doute difficile à accepter : quand nous parlons de

politique, nous imaginons des campagnes, des élections, des militants, tout ce jeu qui entoure les affaires de nos États démocratiques. Pourtant, en philosophie, la politique au sens strict est l'ensemble des processus qu'un groupe donné s'accorde à reconnaître pour structurer la vie en commun.

Nous l'avons vu, la politique d'un monastère bénédictin a peu à voir avec celle d'une démocratie moderne, et c'est très bien ainsi. Le *telos*, le but ultime, de la vie monastique, n'est pas celui d'un État laïc.

Néanmoins, ces deux sortes de communautés, comme toutes les communautés, sont ordonnées et gouvernées par une idée commune du bien – ce que reflètent les lois.

Faire de la politique à la façon bénédictine commence par reconnaître que la société occidentale est post-chrétienne et que, sauf miracle, il est improbable que cette donnée soit renversée avant longtemps. Ce qui implique, entre autres, que le champ d'action des chrétiens orthodoxes dans l'espace public conventionnel s'est considérablement amoindri. Beaucoup aujourd'hui rejettent ce que les chrétiens traditionnels considèrent comme de bonnes choses, voire les traitent comme un mal. Essayer de reprendre notre ancienne position d'influence serait au mieux un effort gâché, si les ressources, financières ou autres, que l'on pourrait allouer à la construction d'institutions alternatives en prévision de la longue résistance, étaient investies à la place dans des tentatives forcément infructueuses de maintien au pouvoir.

Les chrétiens doivent plutôt se tourner vers une autre forme de politique. Dans les années qui viennent, il nous faudra probablement choisir entre être un bon Américain, un bon Français, etc., et être un bon chrétien. Aux États-Unis particulièrement, où l'on mêle sans cesse « Dieu et le pays », c'est un changement radical de s'imaginer opposer sa citoyenneté et sa foi.

Alexis de Tocqueville en était certain, la démocratie ne pouvait survivre à la perte de la foi chrétienne. Le gouvernement du peuple avait besoin de convictions en partage sur la vérité morale. Or, la foi chrétienne sortait les hommes d'eux-mêmes et leur enseignait que toute loi devait s'enraciner dans un ordre moral révélé et garanti par Dieu.

Qu'une démocratie perde la religion, écrit-il, et elle tombera dans l'individualisme désordonné, le matérialisme et le despotisme démocratique, et finira par « préparer les citoyens à la servitude ». Ainsi, « il faut à tout prix maintenir le christianisme dans le sein des démocraties nouvelles ».

Ce que nous n'avons pas fait. Si Tocqueville a raison, alors les chrétiens conservateurs doivent se préparer à des temps bien sombres. L'élection présidentielle de 2016 en a été un signe avantcoureur. Les Américains devaient faire un choix entre, d'une part, une candidate démocrate issue de

l'*establishment*, foncièrement hostile aux valeurs fondamentales du christianisme et à la liberté religieuse, et d'autre part un *outsider* républicain qui se présentait comme un homme d'action prêt à imposer l'ordre par la seule force de sa volonté.

Qui plus est, nous devons maintenant faire face à une question que beaucoup d'entre nous considéreront comme hérétique au regard du catéchisme civique. Elle était jusqu'alors impensable pour bien des chrétiens patriotes. Mais il va falloir y répondre.

Patrick J. Deneen, professeur en science politique à l'université Notre-Dame-du-Lac^a, a publié en 2016 *Conserving America ? : Essays on Present Discontents* [Conserver l'Amérique ? Essai sur les mécontentements actuels]. Il y écrit que le libéralisme issu des Lumières, d'où sont nés les deux grands partis américains, est fondé sur la conviction que les hommes sont naturellement « libres et indépendants », et que le but d'un gouvernement est de libérer les individus autonomes. Pour progresser dans cette voie, il faut nier les limites naturelles, ce que font aussi bien partis qui promeuvent l'ouverture des marchés que, à gauche, les partis égalitaristes et étatistes.

Cette idée entre directement en contradiction avec ce que l'Écriture sainte et l'expérience nous donnent à voir de la nature humaine. Pour Deneen, l'objet de la civilisation « a toujours été de maintenir et de soutenir les pratiques et structures familiales, sociales et culturelles qui perpétuent et approfondissent toutes les formes d'obligation, de gratitude, de devoir et de redevabilité, qu'elles soient personnelles ou inter-générationnelles ».

En d'autres termes, la civilisation n'est pas là pour permettre aux individus de faire ce qu'ils veulent. Cette conception est une erreur anthropologique. Une civilisation dans laquelle personne ne sentirait la moindre obligation vis-à-vis du passé, de l'avenir, de l'autre ou de ce qui ne se rapporte pas à l'auto-satisfaction serait bien fragile. Dans les dernières années de l'Empire romain d'Occident en plein déclin, saint Augustin décrivait une société préoccupée seulement par la recherche du plaisir, par l'égoïsme et la tentation de vivre dans l'instant.

Parce qu'elle établit le gouvernement du peuple, une démocratie ne peut pas se montrer plus forte que le peuple qui la régit. Par conséquent, la question qui se pose à nous est celle-ci : la situation politique actuelle est-elle une trahison de l'idéal démocratique, ou bien, connaissant ses principes fondamentaux que sont l'individualisme et l'égalitarisme, l'inévitable chute de cet idéal dans le sécularisme ?

Deneen écrit encore :

Nous en sommes arrivés à un moment crucial : c'est moins d'un mouvement politique que nous avons besoin – quelque important qu'il soit de chercher à atteindre un certain bien public – que d'une renaissance de la culture, des pratiques et des modes de vie durables et justes, tirés de l'expérience commune, de la mémoire et de la confiance. Mais pour ce faire, il ne faut pas chercher à retourner à ce qui a été perdu. Ironiquement, les moyens se trouvent dans le véhicule même de la destruction, dans la puissance du libéralisme lui-même : la créativité de l'homme et sa capacité à réinventer, à toujours recommencer.²⁴

D'où le besoin, non du retour de Ronald Reagan ou de la venue d'un soi-disant sauveur politique, mais de celle d'un nouveau saint Benoît, sans doute très différent du premier.

Quelle politique pour ceux qui font le pari bénédictin ? Elargissons notre vision politique, de manière à y inclure la culture : nous nous rendons compte alors que les possibilités d'action et de service sont presque infinies. Le philosophe Scott Moore dénonce l'erreur qu'il y a à assimiler la politique aux affaires courantes de l'État :

La politique est la manière d'ordonner l'existence dans la *polis* (que ce soit une cité, une communauté, voire une famille). Elle concerne la vie en commun, la façon dont on reconnaît et préserve ce qui est le plus important, dont on entretient l'amitié, dont on élève les enfants, dont on apprend à penser et à exprimer la meilleure vie possible.²⁵

Pour se mettre dans cet état d'esprit, nous trouvons un excellent modèle dans l'expérience des dissidents au régime communiste tchèque. Le dramaturge et prisonnier politique Václav Havel et ses proches ont écrit, sous des degrés d'oppression et de persécution inimaginables pour nous, des essais qui offrent une saisissante vision de ce qu'est la politique chrétienne dans un monde où ses tenants sont une minorité impuissante et méprisée.

Havel, mort en 2011, professait une « politique antipolitique », dont l'essence était de « vivre en vérité ». Il le développa fameusement dans un long essai écrit en 1978, *le Pouvoir des sans-pouvoir*, qui électrisa, à sa publication, les mouvements de résistance en Europe de l'Est²⁶. C'est un livre remarquable, que tous les chrétiens orthodoxes occidentaux devraient lire et méditer.

Prenons l'exemple, écrit Havel, d'un marchand de primeurs vivant sous un régime communiste, qui mettrait sur sa devanture une pancarte clamant : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ! » Il ne le fait pas nécessairement

parce qu'il y croit ; tout ce qu'il souhaite, c'est ne pas avoir d'ennuis. Et s'il n'y croit pas vraiment, il s'empêche de ressentir l'humiliation d'une telle coercition en se disant qu'après tout, il n'y a pas de mal à ce que les travailleurs de tous les pays s'unissent. C'est par la peur que l'idéologie officielle se maintient au pouvoir, et par elle que, finalement, le marchand de primeurs changera d'opinion. Ceux qui « vivent dans le mensonge », pour Havel, collaborent au système et compromettent jusqu'à leur humanité.

Toute action qui contredit l'idéologie officielle est une négation de tout le système. Que se passe-t-il si le marchand de primeurs cesse d'accrocher la pancarte ? S'il refuse de se plier à la règle ? « Sa révolte est une tentative de *vivre en vérité* », et elle va lui coûter cher.

Il perdra son travail, sa position sociale. Ses enfants n'obtiendront peut-être pas l'université qu'ils veulent, s'ils ont la possibilité d'aller à l'université. Il sera rejeté et ostracisé. Mais en s'affirmant témoin de la vérité, il a accompli quelque chose de puissant : il a affirmé que l'empereur était nu. Et parce que l'empereur est, de fait, nu, quelque chose de dangereux vient de naître. Par son action, en s'adressant au monde, il a permis à tous de voir ce qu'il y avait derrière le rideau. Il leur a montré qu'il était vraiment possible de vivre en vérité.

L'action du marchand, parce qu'elle est publique, est politique, c'est inévitable. Il se fait le témoin de la vérité de ses convictions en se montrant prêt à souffrir pour elles, ce qui fait de lui une menace pour le système, mais lui permet de préserver son humanité. C'est là pour Havel une plus grande réussite que le maintien au pouvoir de tel ou tel parti (ce que nous avons hélas pu voir lors de la bien triste campagne présidentielle améri-caine de 2016).

« Un meilleur système n'assure pas forcément une meilleure vie, poursuit Havel. C'est même l'inverse : *on ne peut fonder un meilleur système qu'en améliorant d'abord la vie.* » (Je souligne.)

La solution est de créer et soutenir des « structures parallèles » dans lesquelles on puisse vivre la vérité en communauté. N'est-ce pas une forme de fuite, de ghettoïsation volontaire ? Pas du tout, répond Havel : une communauté contre-culturelle qui abandonnerait le devoir qu'elle a de venir activement en aide aux autres ne proposerait finalement qu'une « version plus sophistiquée d'une vie dans le mensonge ».

Le mathématicien et dissident Václav Benda nous donne une bonne idée de ce que pourrait être cette vie meilleure. Fervent catholique, Benda pensait que le communisme maintenait sur le peuple son implacable emprise en isolant les gens et en coupant les liens sociaux qu'ils formaient naturellement. Le régime tchèque s'en prenait violemment à l'Église catholique et forçait les croyants à vivre leur foi en privé, derrière leurs murs, par peur d'attirer l'attention sur eux.

Benda contribua au mouvement dissident en créant le concept de « *polis* parallèle », une société à part, mais poreuse, existant au ban de l'ordre communiste officiel²⁷. Le philosophe politique Flagg Taylor, spécialiste de la dissidence tchèque, explique ainsi que « selon Benda, les dissidents ne pouvaient se contenter de dénoncer le gouvernement communiste : ils devaient positivement s'engager dans le monde ».

Benda, malgré les risques pesant sur lui, sa femme et leurs six enfants, rejeta donc la ghettoïsation. Il n'envisageait pas de collaboration avec les communistes, mais il ne supportait pas non plus le silence, qu'il considérait comme une trahison des valeurs chrétiennes de justice, de charité et de témoignage. Pour lui, l'incitation de Havel à « vivre en vérité » ne pouvait signifier qu'une chose : vivre en chrétiens et en communauté.

La *polis* parallèle qu'il appelait de ses vœux devait, d'après lui, se battre pour « préserver et renouveler la communauté nationale au sens large », et défendre les valeurs, les institutions et les conditions matérielles sans lesquelles une telle communauté ne pouvait exister.

Je crois personnellement que l'un des moyens les plus efficaces, les plus douloureux et les plus irréparables d'éliminer la race humaine ou les nations serait le retour à la barbarie, l'abandon de la raison et de l'apprentissage, la perte des traditions et de la mémoire. Le régime en place, par intention autant que par sa nature intrinsèquement nihiliste, a tout fait pour y parvenir. L'objectif des mouvements citoyens indépendants qui œuvrent à bâtir une *polis* parallèle doit en être le contraire. Les échecs ne doivent pas nous décourager. Nous devons considérer comme une priorité d'investir le champ de l'école et de l'éducation.²⁸

La *polis* parallèle n'est donc pas une communauté retranchée derrière ses murs : elle vise à établir (ou rétablir) des pratiques et des institutions communes à même d'inverser les processus d'isolation et de fragmentation de la société contemporaine. (Souvenons-nous, à ce propos, des mots de frère Ignace, lorsqu'il reconnaît la nécessité des frontières, des limites formelles derrière lesquelles nous puissions vivre et nourrir notre foi, mais appelle à les « faire bouger, les repousser toujours plus loin ».) La *polis* parallèle de Benda est censée « retourner à la vérité et à la justice, à un ordre de valeurs profondes, et rappeler l'inaliénable dignité de la personne humaine et la nécessité qu'il y a à construire des communautés fondées sur l'amour et la responsabilité ».

En d'autres termes, les chrétiens dissidents qui font le pari bénédictin doivent garder à l'esprit que leurs projets ont pour but de créer un meilleur avenir, non

seulement pour eux, mais pour tous ceux qui les entourent. Projet pharaonique, certes, mais Benda savait bien que les causes abstraites appréciées par les intellectuels n'étaient pas de nature à attirer grand monde. C'est pourquoi il proposait des actions *pratiques*, que chaque Tchèque pouvait faire au quotidien.

Taylor explique ainsi les principes de la pensée de Benda :

Si vous n'avez pas apprécié l'éducation telle qu'elle est pratiquée par l'université, aidez les étudiants à suivre un cours clandestin dispensé par tel brillant professeur renvoyé par le gouvernement. Publiez de bons romans par le *samizdat*^a, et donnez-les aux gens pour qu'ils voient ce qu'ils manquent. Soutenez l'instruction théologique des séminaristes clandestins. Quand les gens se rendront compte que la résistance concerne quelque chose d'important à leurs yeux, ce qui n'est possible que si un certain nombre de personnes s'engage à préserver ce qui doit l'être, alors ils agiront.

Comment appliquer aujourd'hui cette vision des dissidents tchèques, qu'on l'appelle « politique antipolitique » ou « *polis* parallèle » ? Havel nous donne plusieurs exemples. Pensez à ces professeurs qui font en sorte que les enfants apprennent ce qu'aucune école publique ne leur enseignera. Pensez à ces auteurs qui écrivent ce qu'ils pensent vraiment et trouvent un moyen de le publier, quel qu'en soit le prix. Pensez à ces prêtres, à ces pasteurs qui mènent une vie de foi malgré l'opprobre et les obstacles légaux ; à ces artistes qui se fichent de l'opinion officielle. Pensez à ces jeunes qui décident de ne pas se vouer au concept moderne de succès, pour demeurer intègres contre vents et marées. Tous ceux qui refusent de se fondre dans la masse et préfèrent créer leurs propres structures ont fait le pari béneux.

Si nous voulons que notre foi change le monde, nous devons commencer localement. Les communautés inspirées par saint Benoît doivent être réduites, car « au-delà d'un certain seuil, les liens entre les hommes – la confiance et la responsabilité – ne fonctionnent plus ». Elles devraient également « partir naturellement du *bas* », c'est-à-dire fonctionner de manière organique et non planifiée depuis un centre de décision. Elles naissent dans le cœur de chacun, s'étendent à la famille, puis à la paroisse, au quartier, et ainsi de suite.

C'est en étant proche d'eux que l'on peut savoir ce que ses voisins veulent et ce dont ils ont besoin. À l'époque de Benda, les Tchèques ne se considéraient pas comme une communauté. Un pouvoir totalitaire les en empêchait. Pour repolitiser les siens, Benda chercha à faire renaître en eux le désir d'être tout simplement ensemble.

« Benda nous donne à réfléchir, écrit Taylor. Moi-même, je ne connais pas très bien mes voisins, à part la famille qui habite juste à côté. Il n'y a pas de bar de quartier où je puisse rencontrer les membres de ma communauté. Il y a sans doute beaucoup à faire pour réactiver la sociabilité naturelle des gens. Nous ne savons probablement pas tout ce que nous manquons. »

Une de mes amies, après une vie hédoniste et dissolue, s'est convertie au christianisme après une visite chez son frère, dont la famille, sincèrement heureuse, tirait son amour et sa joie de la foi dans le Christ. « Je me suis rendu compte qu'il me fallait quelqu'un qui me donne la permission d'être entière », m'a-t-elle raconté. Plus l'Occident sombrera dans l'acédie spirituelle, plus nombreux seront ceux qui se mettront en recherche de quelque chose de vrai, de profond, d'entier. Notre mission de chrétiens est de le leur offrir.

Quelque furieuses et dévorantes que puissent être les batailles entre partis politiques, les chrétiens ne peuvent plus croire que la politique traditionnelle est à même de réparer ce qui ne va pas dans notre société. Elle est inadaptée : à gauche comme à droite, ceux qui la pratiquent pensent tous qu'il faut d'abord donner à chacun le pouvoir de choisir en toute chose. Gauche et droite s'opposent simplement sur les moyens et les limites : aucun parti n'est compatible avec la vérité chrétienne.

À l'opposé, la politique inspirée par saint Benoît postule que le chaos de la société occidentale est issu d'un chaos dans l'âme occidentale. Elle propose en premier lieu de travailler d'abord à la restauration de l'ordre intérieur, en harmonie avec la volonté divine – un *telos* qu'elle partage avec les communautés monastiques. C'est le départ de tout le reste.

Cela signifie par-dessus tout avoir l'amour pour ordre. Nous devenons ce que nous aimons, et bâtissons un monde sur le modèle de notre amour. Ni la peur ni la haine ne doivent nous guider, mais l'affection et la confiance dans la volonté de Dieu.

Ce faisant, les résultats immédiats ne sont plus notre priorité, et c'est une bonne chose. En allant à la rencontre de plusieurs dissidents tchèques qui avaient survécu à l'ère communiste, Taylor a découvert qu'ils avaient une chose en commun avec saint Benoît et ses moines : aucun d'eux ne s'attendait à voir de son vivant la fin du totalitarisme, et ils ne pensaient pas que leur action porterait ses fruits à court terme. C'est cela même qui les a aidés.

« Ils s'étaient faits à l'idée que leur action était valable pour elle-même et non pour des résultats tangibles et mesurables, commente Taylor. Havel, Benda et les autres avaient parfaitement compris que la voie du conséquentialisme menait à l'inaction, en donnant toujours une raison de ne rien faire. Ils faisaient ce qu'ils faisaient parce qu'ils en voyaient la valeur, et non dans l'idée de faire

tomber le Parti communiste en trois ou quatre ans. »

Quelques communautés d'inspiration bénédictine ne bouleverseront pas notre société, mais elles valent qu'on les construise. Ceux qui s'y attellent ne doivent pas être découragés par les échecs, qui surviendront forcément. Mais ils doivent poursuivre et se concentrer sur « la lutte quotidienne, ingrate et sans cesse renouvelée pour la liberté, la vérité et la dignité de l'homme ».

N'allez pas croire que la tâche, parce qu'elle est ordinaire, est inutile. Elle est politique au sens le plus profond du terme. C'est la politique des temps de guerre, car nous combattons ce que C. S. Lewis appelait l'« abolition de l'homme ».

« La meilleure résistance au totalitarisme vient tout simplement de notre âme, de notre condition, de notre terre, de l'humanité d'aujourd'hui », écrit Václav Havel. Il en va de même pour la résistance à la dangereuse philosophie antichrétienne qui gouverne à notre vie publique.

Les communautés issues du pari bénédictin peuvent même devenir, à l'occasion, des témoins à charge contre la culture du sécularisme, en s'opposant par contraste à des politiques sociales et économiques de plus en plus froides et indifférentes. Les États ne pourront bientôt plus répondre à tous les besoins des peuples, surtout si les prédictions sur l'augmentation des inégalités se réalisent. La compassion chrétienne, qui repose sur la croyance dans la dignité de l'homme, deviendra une option particulièrement attirante, tout comme l'avait été l'Église des premiers temps à l'heure du déclin du paganisme et de l'effondrement de l'empire romain.

Voici comment se lancer dans la politique antipolitique. Coupez-vous de la culture dominante. Éteignez votre télévision. Débarrassez-vous de vos *smartphones*. Lisez des livres. Jouez. Faites de la musique. Dînez avec vos voisins. Il ne suffit pas d'éviter ce qui est mauvais : il faut adopter ce qui est bon. Créez un groupe dans votre paroisse. Ouvrez une école chrétienne ou aidez-en une existante. Jardinez, plantez un potager et participez aux marchés locaux. Enseignez la musique aux enfants et aidez-les à monter un groupe. Engagez-vous chez les pompiers volontaires.

Il ne s'agit pas d'arrêter de voter ou de s'engager en politique, mais de comprendre que ça ne suffit plus. Depuis vingt ans, le mouvement pro-vie a compris qu'il serait impossible à court terme de supprimer le droit à l'avortement. Il a donc choisi une stratégie plus large. Tout en poursuivant son activisme auprès des décideurs, il a créé localement des centres d'accueil et d'écoute pour les femmes enceintes désorientées. Ces centres sont rapidement devenus des éléments essentiels à l'avancée de la cause, et ils ont sauvé d'innombrables vies. C'est un modèle qu'il nous fait suivre. Les temps ont

radicalement changé, et nous ne pouvons plus nous contenter de laisser les hommes politiques et les activistes combattre pour nous.

Beaucoup de chrétiens conservateurs ont été soulagés de la victoire inattendue de Donald Trump à la présidentielle, notamment pour les nominations à la Cour suprême^a. C'est compréhensible, et il est naturel que nous souhaitions voir plus de juges impliqués dans la défense de la liberté religieuse et des enfants à naître. Mais les croyants feraient bien d'éviter le piège qui consiste à croire que c'est la politique qui résoudra les problèmes religieux et culturels. C'est en grande partie parce que les chrétiens se reposent sur la droite, au lieu d'agir eux-mêmes par le combat culturel et la conversion, qu'ils sont si faibles à présent. Aucune élection ne stoppera les puissantes forces culturelles qui ont, au cours des siècles, coupé l'Occident de Dieu.

Aucun d'entre nous n'a désiré se voir exilé d'une culture qu'il pensait être la sienne, mais c'est pourtant la réalité : nous sommes devenus une minorité. Soyons donc une minorité créative. Proposons des solutions vivantes, chaleureuses et joyeuses à ce monde mourant, toujours plus froid et plus sombre. Nous aurons de moins en moins d'influence, mais accueillons cette réalité avec une sagesse de moine, et voyons-y une occasion que nous donne Dieu de nous purifier et de nous sanctifier. Peut-être faut-il justement que l'Église perde son pouvoir politique pour sauver son âme. En cessant de nous imaginer que l'avenir de l'Occident et de la nation repose entre nos mains, nous devenons libres. Libres de travailler au Royaume de Dieu dans nos petits sanctuaires.

a C'est le président des États-Unis qui nomme les juges de la Cour suprême et des *lower courts*, ou cours fédérales de district, tribunaux fédéraux de droit commun de première instance.

a On oppose ainsi, dans le langage courant, Wall Street (qui désigne, par métonymie, le New York Stock Exchange, la Bourse américaine, située au 11 Wall Street) à Main Street, c'est-à-dire la « grand-rue » : l'économie non des banques et des grands groupes privés, mais des petits investisseurs, de l'« homme de la rue ».

a Le Centre d'éthique et de politique publique est un laboratoire d'idées et un groupe de défense d'intérêts de tendance conservatrice, qui se propose d'« appliquer la tradition morale judéo-chrétienne aux grands problèmes politiques actuels ».

a Prestigieuse université catholique fondée en 1842 dans l'Indiana.

a Réseau clandestin de diffusion d'écrits dissidents en URSS et dans le bloc de l'Est.

a Donald Trump, de fait, avait promis pendant sa campagne de nommer un conservateur pour occuper le neuvième siège de la Cour suprême, alors vacant.

Chapitre V

Une Église pour toutes les saisons

Votre Église est-elle en train de se tuer sans même le savoir ? Tout a l'air normal en apparence, mais un cancer se forme peut-être dans ses os, qui ne résisteront pas à la première épreuve.

En 2004, Robert Louis Wilken^a publia un article dans le magazine *First Things*, à propos d'un voyage en Europe qui l'avait fait réfléchir. Il y écrivit qu'il avait pu observer l'« effondrement de la civilisation chrétienne ». Au printemps 2004 en Allemagne, il s'était rendu compte que disparaissait chez les gens jusqu'au souvenir d'avoir été un jour des chrétiens. Non seulement les partisans du sécularisme étaient à pied d'œuvre pour arracher le christianisme de la sphère publique, mais les chrétiens eux-mêmes les aidaient et travaillaient à leur propre extinction.

Pourquoi ? Parce que les chrétiens occidentaux avaient complètement négligé d'entretenir leur culture. D'après Wilken :

La première des nécessités est la survie de la culture chrétienne, qui s'est dangereusement racornie dans les dernières générations. Aujourd'hui, pour l'Église de ce pays et de l'Occident en général, il est moins urgent de convaincre la culture dominante de la vérité du Christ que, pour l'Église, de se raconter sa propre histoire, de s'entretenir, de se rappeler qu'elle est la cité de Dieu, la république chrétienne. Il faudra pour cela que renaisse la discipline morale et spirituelle, et que les chrétiens s'efforcent de comprendre la culture chrétienne et d'en défendre ce qui reste.²⁹

Écoutez donc ce que dit le professeur aux Églises : si vous ne changez pas votre façon de faire, vous allez mourir, et avec vous les derniers vestiges de la foi chrétienne dans cette civilisation.

D'où l'immense importance du pari bénédictin : la spiritualité bénédictine a été inventée pour soutenir le christianisme et le développer. Elle est donc le meilleur outil pour fonder une culture chrétienne.

Le mot « culture » est apparenté au latin *cultus*, qui a donné « culte ». La culture, c'est le mode de vie qui découle d'un culte rendu en commun par un peuple. Notre culture est déterminée par ce que nous considérons comme sacré. Elle naît de façon organique des processus qui rendent la foi tangible.

S'il doit contribuer à renouveler la culture chrétienne, le pari bénédictin aura pour cœur la vie de l'Église, d'où tout le reste découlera naturellement.

D'une certaine façon, la condition minoritaire des chrétiens pourrait bien les aider à se concentrer sur l'essentiel. Comme le dit le leader baptiste Russell Moore^a dans son essai *Onward* [En avant], l'Église, en perdant sa respectabilité culturelle, est désormais libre d'être plus radicalement fidèle à sa mission.

« Nous allons pouvoir nous engager dans la vie culturelle, moins comme les chapelains de telle bourgade idyllique où tout est parfait et facile, que comme les apôtres dans le livre des Actes, écrit Moore. Nos ouailles ne seront plus des païens baptisés listés dans des registres paroissiaux, mais des personnes pour qui le message sera peut-être entièrement neuf. Nous ne serons pas “normaux” – nous n'aurions jamais dû essayer de l'être. »³⁰

Pour rendre témoignage, les chrétiens de l'ère post-chrétienne doivent tout simplement être l'Église, avec toute l'intensité et la créativité possibles. « À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples », dit le Seigneur dans l'évangile de Jean, et si nous avons encore une chance de triompher, nous ne le devons qu'à Son amour, diffusé à travers nous dans la fraternité des chrétiens et dans le monde.

Mais on ne peut donner ce qu'on ne possède pas. Trop de communautés chrétiennes fonctionnent comme des centres de loisirs vaguement recouverts d'un glaçage moral, alors qu'elles devraient être le Corps vivant du Christ. Trop de communautés chrétiennes ont succombé à la modernité, rejeté les anciennes sagesse, traité le culte comme une activité de consommation et permis aux paroissiens de se conduire en atomes éclatés et irresponsables. La triste vérité, c'est que le monde, en nous regardant, ne voit pas de différence avec les non-croyants. On entend souvent les chrétiens parler de « toucher la culture », sans se rendre compte que, dépourvus de culture propre, ils ont en réalité intégré la culture laïque qu'ils essaient d'évangéliser. Sans une véritable et profonde culture chrétienne, il n'est guère étonnant que nos enfants oublient ce que signifie être chrétien, et que nous ayons autant de mal à convertir.

Pour que les Églises survivent au nouvel Âge sombre, elles doivent cesser d'être « normales ». Elles devront approfondir leur cheminement avec le Christ. Ce faisant, elles paraîtront déconcertantes aux yeux des contemporains. En redécouvrant notre passé, en renouant avec la liturgie et l'ascèse, en recentrant

notre existence quotidienne sur notre communauté, et nous astreignant à la discipline de la pratique, nous pourrions redevenir, avec l'aide de Dieu, ces personnes étrangères que nous n'aurions jamais dû cesser d'être. En insistant sur notre formation, nous deviendrons de meilleurs chrétiens, le sel de ce monde, prêts pour une nouvelle évangélisation.

Redécouvrir le passé

Si les moines de Nursie découvraient un nouveau monde chaque matin et décidaient de se laisser guider par leurs caprices, leur communauté s'effondrerait, ou du moins cesserait d'être une communauté de moines chrétiens. Au lieu de cela, ils suivent une règle éprouvée par mille cinq cents ans d'expérience. La tradition leur enseigne comment obéir à la Parole de Dieu et se laisser porter par l'Esprit saint, et par-dessus tout les libère du fardeau qui pèse sur ceux qui doivent constamment s'adapter au changement.

C'est une chose que les chrétiens modernes ont du mal à comprendre. Nous avons fini par nous convaincre que les anciennes manières de servir Dieu, transmises par nos prédécesseurs, représentaient un frein à l'authenticité. Au contraire, nous devrions apprendre comment prier et louer Dieu de manière à adopter un état d'esprit vraiment chrétien. Saint Paul exhortait les Romains à renouveler leur intelligence : à nous de faire nôtres des schémas de pensée et des attitudes qui ne nous paraissent plus naturels. Aucune servitude là-dedans : c'est la liberté.

En ignorant la façon dont nos ancêtres dans la foi priaient, vivaient et rendaient un culte à Dieu, nous nions le pouvoir vivifiant de nos racines et nous coupons de la sagesse de ceux dont l'intelligence se renouvelait. Il en résulte, au mieux, une certaine lenteur de l'œuvre de Dieu dans nos vies – au pire, une condamnation de nos propres enfants.

Ces derniers ne connaissent pas l'histoire du christianisme et n'en comprennent pas l'importance, c'est l'un des aspects principaux de notre mauvaise situation actuelle. Une de mes amies, élevée dans l'évangélisme et aujourd'hui fidèle de l'Église orthodoxe, me dit un jour qu'elle n'avait aucune idée de ce qu'enseignait l'Église des premiers temps, ni qui étaient les pères de l'Église, avant de devenir orthodoxe (une tradition qui chérit particulièrement leurs écrits). Pour elle, la foi chrétienne n'avait longtemps été que ce qu'en disaient les prédicateurs à la mode.

Non que les évangélistes rejettent les textes fondamentaux de la théologie,

mais ils n'en faisaient jamais mention, m'expliqua-t-elle, et ne puisaient pas non plus dans la tradition réformée d'où ils venaient. Dans sa paroisse et à l'école, ils ne lui servaient que la maigre soupe du christianisme contemporain, avec sa théologie de bas étage et ses slogans accrocheurs. Comme le disait, cinglant, l'écrivain Walker Percy à propos des romanciers chrétiens modernes, ils ont troqué leur droit de naissance « contre un plat de *message* ».

Le problème ne concerne pas que l'évangélisme. Beaucoup d'autres protestants et de catholiques des dernières générations ont été élevés dans l'ignorance quasi-totale de leur tradition, et beaucoup d'orthodoxes en ont plus appris sur les coutumes et le folklore de leurs ancêtres que sur la foi de leurs pères. Couper un peuple de sa tradition, c'est briser la chaîne de la mémoire et le priver de culture. Il n'est pas lieu de s'étonner que la culture chrétienne se flétrisse.

Mais il y a des moyens d'y remédier.

Un jour, quand j'étais encore catholique, je me plaignais, avec un ami qui partageait ma foi, de la pauvreté des enseignements dispensés par la paroisse. Un prêtre qui avait entendu la conversation approuva, mais nous rappela que nous n'avions pas à nous résigner et à condamner nos enfants à l'ignorance.

« Il vous suffit d'aller sur Amazon ce soir, pour recevoir en moins d'une semaine une bibliothèque de théologie dont saint Thomas d'Aquin n'aurait pas pu rêver, dit-il. J'ai été élevé dans les années 1970, le début de l'effondrement du catéchisme. Mes parents savaient que, pour élever leurs enfants dans la foi catholique, ils devraient y mettre beaucoup du leur. Ils nous ont donc donné des cours, ce que vous devriez faire. »

Si vous ne lancez aucune initiative dans votre paroisse, qui le fera ? L'activiste religieux Lance Kinzer, rencontré au chapitre précédent, a créé un groupe de prière dans lequel sont récités des textes écrits par Calvin lui-même. Kinzer donne également des cours sur les écrits de saint Augustin. Bien sûr, les protestants se méfient de la théologie non réformée, et même de nombre d'écrits pré-Réforme, mais il y a déjà beaucoup à faire avec la mine d'or des textes de l'Église des premiers temps.

Polycarpe, Justin de Naplouse, Athanase, Augustin, Jean Chrysostome, les Cappadociens, Jérôme, Ignace d'Antioche, Clément d'Alexandrie, Maxime le Confesseur, Irénée et tant d'autres : ces voix des huit premiers siècles de l'Église chrétienne peuvent toujours nous parler aujourd'hui. Tous ceux qui veulent renouer avec la tradition et l'histoire de l'Église se doivent de les lire. Ce qu'ils ont écrit est clair et accessible même à nos cœurs de modernes ; et nous révèle cette tradition qui nous a donné cette originalité que nous avons perdue.

La disparition de la culture chrétienne est une grande perte pour le monde,

que l'Église est censée, dans le plan de Dieu, aider à fleurir. Ralph Wood, critique littéraire de confession baptiste, écrit que la tâche qui incombe à l'Église « consiste à créer moins une contre-culture qu'une nouvelle culture fondée sur l'ancienne, sur celle que nous avons oubliée et qu'il faut redorer »³¹.

Ce peut être fait avec créativité. Chacun de nous est appelé à devenir un nouveau (et très différent) saint Polycarpe, un nouveau saint Irénée, saint Augustin, et ainsi de suite. Plongeons-nous donc dans les mots et le monde des anciens.

Redécouvrir la liturgie

Beaucoup sont allergiques au passé, mais autant de chrétiens le sont malheureusement à la liturgie. Le mot vient du grec *leitourgía*, « service pour le bien commun » ; chez les chrétiens, il désigne l'ensemble de ce que l'on pratique en commun pour le service divin. Refuser de prendre la liturgie au sérieux ou la rejeter complètement signifie peu ou prou abandonner l'orthodoxie chrétienne. Si nous voulons vraiment maintenir la vérité, il nous faut maintenir la liturgie.

On pourrait croire que c'est à propos de la liturgie que le théoricien de la communication Marshall McLuhan a écrit « Le message, c'est le médium. » Il entendait par là que la forme concrète que prend l'information quand elle est délivrée constitue elle-même un message, parce qu'elle détermine notre capacité à recevoir le message.

Prenons un exemple. À l'époque où mes parents étaient de jeunes enfants de Louisiane, dans les années 1940 et 1950, l'Europe était si éloignée, dans leur imagination, qu'elle leur paraissait presque irréelle. Dans les années 1970 et 1980, pendant ma propre enfance, l'Europe s'était extraordinairement rapprochée avec la télévision, qui chaque jour envoyait de là-bas des images et des sons jusque sous notre toit. Au collège, j'avais des correspondants néerlandais. Un jour, je pris mon courage à deux mains et appelai l'une d'elle au téléphone. Ce fut un moment si important pour moi que, trente ans plus tard, je me rappelle encore le numéro de téléphone de sa famille, qui s'était imprimé comme le vers d'un poème. À entendre sa voix parvenir jusqu'à moi, je me dis que la technologie m'ouvrait les portes d'une autre dimension. C'était le cas, en un sens.

Pour mes enfants, qui grandissent en Louisiane, comme mes parents, comme moi, l'Europe est aussi réelle que le Texas voisin. Ils la voient régulièrement au journal télévisé, dans divers programmes facilement accessibles *via* Internet, et

nous discutons régulièrement, par Skype ou FaceTime, avec nos amis néerlandais. McLuhan a inventé l'expression « village planétaire » en 1964 pour décrire ce partage mondialisé de la culture permis par la technologie. En un demi-siècle, Internet l'a rendue plus vraie que jamais.

Ce qui a changé, ce n'est pas le « message » venu d'Europe, ce n'est pas le contenu : c'est le médium électronique, la télévision puis Internet, qui a révolutionné notre perception. Le message à retenir, c'est que le vaste monde est désormais à portée de main grâce aux médias.

La liturgie est un médium de communication au sens où l'entendait McLuhan. Les effets de la liturgie se trouvent autant dans l'information qu'elle transmet que dans la façon dont elle la transmet. Représentez-vous assistant à une messe dans une triste église des années 1970 qui ressemble à un McDonald's reconverti. Le dimanche suivant, vous assistez à la grand-messe de Notre-Dame-de-Paris. C'est la même Écriture qui est lue, et le Christ est présent dans l'Eucharistie aussi bien à Notre-Dame-de-McDonald's qu'à Notre-Dame-de-Paris. Et pourtant je suis sûr que vous avez dû, pour vous imprégner du caractère sacré de la messe, fournir plus d'effort dans le bâtiment triste que dans la cathédrale, même si, en bonne théologie, l'« information » transmise par l'Écriture et le sacrement était la même. Vous comprenez maintenant l'importance de la liturgie.

Pour le philosophe évangéliste James K. A. Smith, la vie tout entière est liturgique, puisque chacun de nos actes détermine notre expérience et oriente nos désirs vers des fins particulières. Chaque jour, nous rencontrons ce qu'il appelle des « liturgies culturelles ».

La liturgie culturelle du centre commercial est faite pour exacerber certains désirs chez ceux qui y pénètrent. Elle leur promet qu'acheter les comblera. Pour James Smith, les publicités montrant des gens physiquement attirants vous persuadent que vous pourrez être aussi beaux et aussi heureux qu'eux si vous vous procurez le même produit qu'eux. Si la liturgie du centre commercial est efficace, elle vous amènera, à partir du désir créé par les images et par le rituel de l'achat, à échanger de l'argent contre des produits, puis à partir avec un sentiment de satisfaction, jusqu'à ce que le désir de renouveler l'expérience vous y fasse retourner.³²

On le voit bien, les divers éléments constitutifs du rituel de consommation activent des désirs particuliers et les orientent vers certains objets, dont l'achat est présenté comme une promesse de complétude.

Les liturgies chrétiennes, quant à elles, sont supposées nous faire désirer la communion avec Dieu. Leur base est ce qui unit le médium et le message des Évangiles : Jésus-Christ. Pour reprendre la formule définitive de l'universitaire

Robert Inchausti, le fameux slogan de McLuhan n'est « jamais qu'une autre manière de dire "le Verbe se fait chair" »³³.

Beaucoup de liturgies différentes ont émaillé l'histoire de l'Église, mais toutes suivaient un même modèle fondé sur l'Écriture. La liturgie dominicale, dans sa forme la plus simple, commence par le rassemblement des fidèles, se poursuit avec une lecture des textes sacrés, puis avec la célébration de la communion, pour finir par la dispersion de la communauté, à qui l'on enjoint de vivre dans le Christ. Elle consiste donc à regrouper des fidèles, à les faire communier avec Dieu par la Parole et le sacrement, puis à les renvoyer dans le monde.

Beaucoup de chrétiens, même dans les Églises où la liturgie est encore très présente, pensent que l'office dominical est d'abord expressif, c'est-à-dire qu'il existe pour que l'on exprime ce que l'on a à dire à Dieu. Or, traditionnellement, la liturgie est d'abord (quoique non uniquement) centrée sur ce que Dieu a à nous dire. Elle révèle une partie du divin et de l'ordre transcendant, avec lequel elle nous aide à entrer en harmonie.

Toute prière est, d'une façon ou d'une autre, liturgique, mais la liturgie sacramentelle reflète la présence du Christ dans l'ordre divin d'une part, et la rend concrète, incarnée, accessible aux fidèles d'autre part. La liturgie n'a rien à voir avec la magie, bien entendu, mais, sous sa forme sacramentelle, elle permet aux fidèles de se rendre compte qu'ils communient, par chacun des éléments du rituel, avec le Royaume éternel. Elle nourrit l'imagination sacramentelle et reforge le lien entre le corps et l'esprit.

Nous l'avons vu, les bénédictins croient fermement à l'importance du monde matériel, qui implique un lien de cause à effets entre les actes réalisés par le corps et le monde spirituel.

Pour le théologien réformé Hans Boersma^a, la perte du sacramentel est la première cause de la ruine de l'Église moderne. Sans participation à l'éternel, c'est-à-dire sans conscience que le monde matériel et le temps sont profondément enracinés dans l'Être de Dieu, alors l'Église est incapable de résister aux courants de la société liquide.

« J'ai l'impression, me dit un jour Boersma, que la culture occidentale considère chaque chose qui nous entoure comme isolée. Tout événement, quel qu'il soit, est pour nous isolé, indépendant de tous les autres. Tout flotte. Rien n'est relié à rien. Nous n'avons rien pour nous ancrer, pour nous stabiliser. »

La liturgie, en nous imprégnant physiquement de l'histoire des Évangiles, restaure cette stabilité. Comme l'a dit MacIntyre, avant de savoir ce que nous devons faire, il faut déterminer à quelle histoire nous appartenons. Le culte

chrétien, quand il est bien fait, nous rappelle régulièrement que nous appartenons au Christ et à l'histoire qu'Il révèle. Et il nous enseigne que nous ne sommes pas libres d'improviser une histoire, mais tenus d'écrire notre propre chapitre, en accord avec ce que la Bible nous a révélé et dans la continuité avec ce que nos prédécesseurs dans la foi ont écrit avant nous.

Les sociologues non chrétiens eux-mêmes reconnaissent à quel point les actes concrets sont importants pour sauvegarder la mémoire culturelle. Dans son ouvrage *How Societies Remember* [Comment les sociétés se souviennent], l'anthropologue Paul Connerton^a étudie les pratiques de différents peuples pour préserver leurs histoires de l'oubli. Lorsqu'une communauté cherche à se souvenir de son histoire sacrée, l'histoire qui lui donne du sens, elle lui applique ce qu'il appelle une « mémoire habituelle » ; elle absorbe l'histoire pour la « sédimenter dans son corps »³⁴.

D'après Connerton, les rituels les plus puissants impliquent le corps. Ils font appel à tous les sens pour marquer les individus rassemblés, pour y inscrire l'histoire. Par exemple, quand les fidèles s'agenouillent ou se prosternent durant telle phase du rituel, ils comprennent et retiennent jusque dans leurs muscles le caractère sacré du moment qu'ils vivent.

Le travail de Connerton a montré que les rituels les plus efficaces sont invariables et restent en dehors des chants et du langage de la vie quotidienne. Pour élever le cœur et nourrir l'imagination, ils doivent être appris par les participants et transformés en habitudes corporelles.

Le christianisme est bien plus qu'une liturgie efficace, évidemment. Si riche qu'elle soit, une liturgie sans enseignement ni pratique régulière n'est guère plus qu'une expérience esthétique. Or, Dieu a voulu que nous ayons un corps, et la tradition nous donne un ensemble de rites fondés sur la Bible, qui nous rappellent physiquement la mort, la mise au tombeau et la résurrection du Christ.

La liturgie nous rappelle également que le christianisme n'est pas une philosophie, mais un mode de vie qui englobe tout. Lorsque la petite communauté orthodoxe à laquelle j'appartiens s'est lancée dans la création d'une paroisse dans notre petite ville de Louisiane, l'Église orthodoxe russe s'est proposée de nous envoyer un prêtre. Quand le père Matthew Harrington est arrivé, il nous a expliqué que, dans la tradition de l'Église russe, les fidèles devaient assister aux vêpres du samedi soir pour recevoir la communion le dimanche matin.

C'était pour nous une nouveauté : nous étions tous des convertis, le père Matthew y compris, mais n'étions pas entrés dans l'orthodoxie par la tradition russe. Devions-nous tout de même suivre l'injonction ? Oui, nous a répondu le

prêtre ; c'était non négociable.

Nous avons donc respecté la règle, une règle difficile que je n'aimais pas. Les vêpres étaient tout sauf pratiques. Nous nous mettions en retard pour les barbecues et les dîners du samedi soir. J'avais l'impression de perdre contre mon gré quarantecinq minutes de mon week-end.

Après six mois, les vêpres étaient devenues... normales. Mieux, je me mis à les attendre avec impatience. La simple habitude de commencer la soirée du samedi par une prière en commun m'a appris, ainsi qu'à mes enfants, que Dieu est premier dans nos vies. Elle nous a conforté dans cette conviction que le christianisme orthodoxe est un mode de vie, et que l'embrasser signifie agir de façon à nous séparer de la foule.

De plus en plus de théologiens protestants se rendent compte de l'importance de la liturgie. Fait singulier pour un pentecôtiste^a, Simon Chan, célèbre théologien, universitaire et écrivain singapourien, affirme que son Église doit revenir à la richesse du service liturgique. L'ecclésiologie^b évangéliste, pour lui, ne peut plus convenir aux défis de l'époque moderne. Beaucoup d'évangélistes actuels le pensent également.

Cet état de fait est en partie dû à l'histoire de l'évangélisme, qui s'est concentré moins sur la construction d'institutions que sur le réveil spirituel, devenant instable par nature. Son approche individualiste de la foi l'a également rendu vulnérable à la culture de masse. Enfin, il s'est développé en réaction aux pratiques d'une frange des Églises protestantes traditionnelles, qui avaient adopté des rites très formels : les évangélistes associèrent, à tort selon Chan, la liturgie avec la mort spirituelle.

Pour Chan, le service divin ne peut se contenter de viser à l'extase spirituelle : une église n'est pas un club de supporters. Qui veut construire sa foi dans la stabilité et la continuité devra se rendre régulièrement dans une église où la liturgie est figée. Il n'y a qu'ainsi que l'on peut être « modelé par l'histoire chrétienne ».

« Le rythme liturgique est la musique à travers laquelle nous est peu à peu inculquée la vérité de l'Évangile », écrit Chan dans *Liturgical Theology*³⁵ [Théologie liturgique]. Et d'ajouter que la liturgie est « un voyage vers un but désiré », et peut être considérée comme « la vie active, dans nos corps, de la foi reçue du baptême »³⁶.

(Ces mots me rappellent une conversation que j'ai eue avec une jeune fille évangéliste à Colorado Springs, qui me disait avoir quitté sa paroisse pour une autre plus recentrée sur la liturgie. « J'en avais assez de me tourner les pouces, me dit-elle. Je voulais prier avec mon corps. »)

Selon Scott Aniol, professeur au Southwestern Baptist Theological Seminary, toutes les liturgies n'ont pas la même efficacité. Chacune transmet à sa façon la vérité révélée, mais certaines le font mieux que d'autres.

La liturgie ne se contente pas de transmettre une information à propos de Dieu : elle forme notre imagination et notre cœur. Aniol insiste : aucune forme liturgique ne le fait avec autant de fidélité aux Écritures que celles des premiers chrétiens. Ce que beaucoup de protestants appellent de « vaines répétitions » et rejettent est au contraire ce que la liturgie propose de meilleur.

« Le problème est moins de savoir si l'on est formé par la liturgie que de savoir par quelle liturgie on se forme », dit-il encore. Les chrétiens conservateurs ont beaucoup à apprendre de ceux qui les ont précédés dans la foi. Ne rejetons pas la tradition liturgique au motif qu'elle serait « inappropriée » : rappelons-nous qu'elle est *formatrice* avant d'être expressive. Aniol apprend à ses séminaristes et aux fidèles de sa paroisse à creuser dans la tradition chrétienne pour y découvrir les anciennes liturgies.

Ryan Martin est le pasteur d'une église fondamentaliste^a dans le Minnesota, dont les pratiques sont loin de la pompe catholique ou orthodoxe, mais qui observe tout de même une forme de liturgie traditionnelle, avec la conviction qu'il s'agit là d'une obligation biblique.

« Nous haïssons le culte-divertissement. Pour nous, le service divin doit rendre compte de la transcendance de Dieu et de la chaleur de l'Évangile, explique Martin. Le culte moderne est une manipulation. Dieu n'est pas un *hipster*^b, une entité à la mode ; L'abaisser au niveau de notre pauvre culture populaire ne rend pas justice à Sa gloire et à Son éternité. »

Ben Haguewood était un familier des églises évangélistes, appréciant le sérieux avec lequel le mouvement étudiait la Bible, mais le manque de révérence a fini par lui déplaire. « Au prétexte d'être plus à la page et d'attirer ceux qui associaient le christianisme au jugement et à la négativité, ils proposaient un culte qui ressemblait plus, pour moi, à une version édulcorée de la pop-culture », témoigne-t-il.

Haguewood est maintenant un fidèle de la paroisse du Rédempteur, une église presbytérienne^a d'Austin, au Texas qui observe une liturgie plus formelle. D'après lui, cette manière de faire est plus belle, l'enseignement est clair, et il n'y a « pas de faux-fuyants » sur la mission première de l'Église : servir Dieu par la Parole et le sacrement. « Cela "colle" peut-être moins à la culture moderne », dit-il, mais c'est pour cette raison qu'il l'apprécie.

Ce livre n'a pas vocation à détourner les autres chrétiens de leur tradition théologique en leur enjoignant de suivre telle ou telle liturgie. Néanmoins,

beaucoup de protestants gagneraient à réviser l'opinion parfois très négative qu'ils ont de la liturgie des parfums et des cloches^b. L'arôme de l'encens, le chant des campaniles, la douce lumière des cierges, la brillante couleur des icônes touchent puissamment la partie pré-rationnelle de notre esprit, et nous préparent à la communion avec le Seigneur par la Parole et le sacrement.

Entrez par exemple dans une église orthodoxe : vous saurez immédiatement que vous êtes dans un lieu sacré. Les cierges allumés symbolisent la lumière du Christ. Les icônes vous rappellent la communion des saints, et cette vérité de foi que nous sommes « environnés d'une si grande nuée de témoins », comme dit saint Paul (Hé 12, 1). L'encens vous montre la présence du Saint-Esprit. Ces choses simples, sensibles, se combinent et vous mettent physiquement en état de servir Dieu, vous font entrer dans la contemplation et vous préparent à recevoir la semence de l'Écriture et de la Sainte Communion. Elles ne sont pas des babioles décoratives, un supplément au culte (les icônes, par exemple, ne sont pas de simples tableaux^a), mais au contraire un de ses composants essentiels.

Nous devons sentir à quel point se rassembler pour servir Dieu est une pratique distincte de la vie quotidienne. Les liturgies riches ont le pouvoir de nous le faire sentir. Beaucoup d'Églises non liturgiques essaient aujourd'hui, pour l'expérimentation, de rétablir certains éléments du culte traditionnel : anciennes prières, cierges, encens. C'est une nouvelle encourageante.

Bien sûr, ceux qui affirment que la liturgie seule ne nous sauvera pas ont entièrement raison. Le salut ne vient que de la conversion du cœur. La liturgie est nécessaire pour que le culte soit ce qu'il doit être, mais elle n'est pas suffisante, de même qu'écouter un concerto de Bach a peu de sens pour un sourd. Si vous assistez à un office, mais que vous avez le cœur et l'esprit ailleurs, quelle importance a la liturgie ?

Pour autant, la forme que prend le service divin est tout sauf dénuée d'intérêt ou d'importance, et la liturgie est une arme puissante contre la modernité, aux forces de désintégration de laquelle elle oppose un rempart ; son absence, qui laisse l'Église démunie, agit, elle, en faveur de la modernité.

Renouer avec la tradition chrétienne de l'ascèse

En dehors d'un trop petit nombre d'orthodoxes, bien peu de chrétiens d'aujourd'hui jeûnent régulièrement ou pratiquent une quelconque forme d'ascèse. Comme nous l'avons vu plus haut, « ascèse » vient du grec *askêsis*, c'est-à-dire « exercice » : elle consiste à abandonner, occasionnellement ou

définitivement, les plaisirs matériels, dans le but de se renforcer spirituellement.

Elle constitue une partie essentielle de la vie d'un chrétien. Les théologiens Stanley Hauerwas et Will Willimon écrivent à son propos qu'elle « discipline nos envies et nos besoins en conformité avec une histoire véritable, et nous donne ce qu'il faut pour vivre en vérité »³⁷.

Les moines bénédictins prennent très au sérieux l'enseignement du Nouveau Testament selon lequel les richesses et les biens terrestres sont des obstacles à la sainteté. Frère Ignace m'expliquait qu'ils insistaient particulièrement sur la discipline ascétique, qu'il décrivait comme un « grand ménage spirituel », d'autant plus efficace qu'il est fait avec plus d'humilité.

« Quand on est occupé à faire le ménage chez soi, on n'a pas le loisir d'aller lorgner sur la maison du voisin, disait-il. Et peut-être que, s'il me voit m'atteler sérieusement au ménage, il s'en inspirera et fera de même chez lui. Si je l'invite chez moi, il pourra très bien me dire : « Belle maison ! Comment faites-vous pour la tenir aussi bien ? »

Notre société met le confort et le bien-être au-dessus de tout le reste : sans doute le jeûne est-il justement la pratique la plus essentielle et la plus formatrice pour les chrétiens. Traditionnellement, les orthodoxes mangent peu (ni viande, ni produit laitier, ni huile, ni vin) le mercredi, en souvenir du jour où le Christ a été trahi, et le vendredi, en souvenir de celui où Il a été crucifié. De même, ils jeûnent durant les périodes précédant les grandes fêtes, notamment durant le Grand Carême, les quarante jours qui précèdent Pâques.

Jeûner n'est pas facile, surtout si l'on n'a pas l'habitude. Les prêtres orthodoxes prescrivent aux débutants spirituels des jeûnes légers. Le but est de s'abstenir, non pour se conformer à une règle, mais pour briser le pouvoir qu'ont sur nous les désirs du corps. « J'ai été crucifié avec le Christ ; et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi », écrit saint Paul (Ga 2, 20). Le jeûne est un exercice spirituel qui soumet le corps au joug libérateur de Jésus. Pour citer Wendell Berry^a, réfréner ses désirs pour grandir spirituellement revient à « refuser de permettre au corps qu'il serve ce qui n'est pas digne de lui »³⁸.

Ce qui est vrai pour le corps l'est également pour l'Église, qui est le corps du Christ. Durant le Grand Carême, les communautés orthodoxes se retrouvent pour de longs offices assez exigeants, au cours desquels on se prosterne souvent. Personne ne cherche à vérifier si son voisin le fait aussi bien que soi, mais tous ont l'impression d'être ensemble sur le chemin de la repentance. L'ardeur du jeûne peut donc être un ciment pour la communauté.

L'ascèse quotidienne peut consister à se fixer un agenda de prière régulier, à

lire chaque jour les Écritures, à se retrouver le soir pour dîner en famille, à décider de l'heure à laquelle on éteint la télévision et l'ordinateur et à s'y tenir. Avec le temps, ces petits exercices se font sans effort. Il faut que la discipline devienne une seconde nature, qu'il n'est plus besoin de s'efforcer à acquérir.

Un bon marathonien ne se lancera pas sans une longue préparation physique : de même, si nous ne nous exerçons pas à abandonner les petites choses maintenant, nous serons incapables d'en abandonner de plus importantes à l'heure de l'épreuve. Peu de temps avant de mourir, saint Paul écrivait à Timothée : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi. » (2 Tm 4,7) Pour pouvoir en dire autant, exerçons-nous chaque jour de notre vie.

Renforcer la discipline de l'Église

Ce qui s'applique au corps des individus s'applique au corps du Christ, l'Église. Nous ne sommes pas un simple groupe qui se rassemble une fois par semaine pour occuper un lieu de culte. L'Écriture est claire : nous sommes les membres d'un organisme, et nous avons chacun un rôle à jouer. De même que nous devons discipliner notre corps pour le soumettre à une vérité spirituelle, de même nous devons discipliner le corps qu'est l'Église, mais pas seulement par le jeûne et la prière en commun.

Les chrétiens qui auront fait le pari bénédictin devront accompagner la création de communautés nouvelles d'un renforcement de la discipline. Les militants homosexuels et leurs alliés n'ont pas tort lorsqu'ils font remarquer que les chrétiens jugent facilement les autres, tout en oubliant, chez eux, le nombre de divorces et le degré d'immoralité sexuelle. Les premiers chrétiens se soumettaient à une discipline très stricte. Ils croyaient que le Chemin n'était pas sans destination, et que ceux qui refusaient d'y marcher devaient y être ramenés, ou expulsés de la communauté s'ils persistaient dans leurs errements.

Non qu'ils fussent particulièrement méchants ou orgueilleux, mais ils voulaient pouvoir faire confiance. L'Église, en outre, était une communauté proposant des pratiques et une formation : elle ne pouvait mener à bien sa tâche sans maintenir un certain ordre en son sein. Les bénédictins qui refusent de se plier à la Règle sont obligés de partir, pour le bien et l'intégrité de la communauté.

Denny Burk, professeur au séminaire et pasteur baptiste du Kentucky, déplore le manque de discipline dans la Convention baptiste du Sud, qui la laisse

démunie face aux conséquences de la révolution sexuelle. Une Église indisciplinée signifie des fidèles indisciplinés : immoralité et ruine du mariage, accueil de personnes qui n'ont de chrétien que le nom. Le problème a pris une telle importance qu'en 2008, l'instance de décision de la Convention a publié un texte encourageant le retour à la « correction fraternelle auprès des fidèles égarés » afin de « retrouver et d'appliquer les enseignements du Sauveur sur la discipline de Son Église ».

La congrégation que dirige Burk aujourd'hui exige de ses membres qu'ils signent une charte définissant leurs obligations en tant que fidèles. Il m'a ainsi expliqué : « Tous ceux qui viennent à nous savent à quoi s'attendre. Ils ne sont pas seulement des disciples du Christ, mais des disciples dans notre Église. S'ils échouent, l'Église leur demandera de se repentir, et ceux qui refusent de se garder du péché et de suivre le Christ finiront par être excommuniés. »

C'est ce qui est arrivé à un couple qui, souhaitant divorcer après plus de quarante ans de mariage, avait refusé l'aide et le conseil que les pasteurs, et même les autres membres de la congrégation, lui offraient pour lui redonner de la force. Après des mois à essayer de sauver ce mariage, les pasteurs se sont retrouvés dans l'impasse, le couple refusant de coopérer. L'assemblée a voté l'excommunication.

« Constituer une population morale, militer pour la moralisation de la vie publique, c'est très bien, mais qui se soucie de l'intégrité de l'Église elle-même ? me disait Burk. Sans cela, il n'y a aucune différence entre l'Église et le monde. »

Évangéliser par la bonté et la beauté

Heureusement, quand l'Église, par la liturgie, l'ascèse et la discipline, est tournée vers le Christ, elle produit une forme de beauté qui jure avec le monde. Plus celui-ci s'enlaidira, plus elle sera brillante et plus sa lumière attirera les hommes. Ne craignons pas de considérer la beauté et la bonté comme nos meilleures armes pour évangéliser.

« L'art et les saints sont la plus grande apologie de notre foi », a dit le cardinal Joseph Ratzinger, avant de devenir le pape Benoît XVI. Pourquoi ? Parce que l'exemple du beau et du bon ne touche pas notre intellect, mais directement notre cœur. L'homme y réagit immédiatement et désire la vérité qu'ils révèlent. Matthew Crawford^a écrit : « Seules les belles choses nous font communier avec le monde autrement que par la tête. »³⁹

C'est à moitié vrai. Il faut ajouter aux belles choses les bonnes actions. Voir

la façon dont les habitants du petit village de mon enfance avaient soutenu ma sœur durant son combat contre le cancer m'a poussé à faire une chose que je n'aurais jamais cru possible : retourner m'y installer après trente ans d'absence. L'art et les saints, incarnations de la beauté et de la bonté, nous préparent à recevoir une vérité plus proposition-nelle, parce qu'ils parlent à nos désirs les plus profonds. Tout ce qui touche le cœur ou réveille le désir n'est pas beau ni bon : mais la raison nous aide à mettre de l'ordre.

Concrètement, les non-croyants modernes incapables de comprendre les propositions de l'Évangile peuvent encore faire une rencontre décisive avec le Verbe, grâce à l'art sacré et aux actions que suscite la charité chrétienne, lesquels peuvent les sortir d'eux-mêmes et les mettre face à la réalité du Christ.

Les premiers chrétiens convertissaient non par un argumentaire plus efficace que celui des païens, mais parce que leurs communautés frappaient par la bonté et la beauté qu'elles dégageaient : elles faisaient envie. Par l'envie, de nouveaux croyants étaient amenés à la Vérité.

« L'apologétique, à l'époque comme aujourd'hui, a un rôle limité, écrit l'historien Robert Louis Wilken. Il faut proclamer la vérité, mais au fond c'est le cœur, non l'esprit, que nous devons toucher d'abord. Nous amenons l'autre à transformer son amour, à aimer quelque chose de différent. L'amour est ce qui fait avancer et tenir. »⁴⁰

J'ai été surpris de constater la faible proportion de personnes converties par la seule apologétique (qu'elle soit orale ou écrite). Bien sûr, ce n'est pas inexistant, mais les cas sont rares. Dans mon propre cas, ma conversion au catholicisme, à l'âge adulte, a été d'abord intellectuelle, mais elle avait commencé longtemps auparavant, lorsque je vécus, à dix-sept ans, mon propre chemin de Damas dans la cathédrale de Chartres. Rien de ce que j'avais connu ne m'avait préparé à la beauté de l'édifice gothique. J'y étais entré en petit agnostique méprisant. J'en sortis brûlant du désir d'appartenir à la tradition d'une Église capable de consacrer à Dieu un temple aussi bouleversant.

Après sept longues et pénibles années, mon intelligence était prête, appuyée sur mes nombreuses lectures, mais je craignais de faire les premiers pas, ceux qui comptent. Ce qui m'a fait franchir le cap et mettre mes lectures en pratique, c'est l'étonnante amitié qui me liait à un vieux prêtre catholique qui finissait ses jours dans un hospice. Monseigneur Carlos Sanchez n'a jamais essayé de me convertir. Il s'est contenté de me traiter en ami et de me raconter sa vie, et notamment sa conversion radicale, survenue alors qu'il était dans la force de l'âge. La paix qui émanait comme une lumière de ce bon prêtre était tout simplement belle ; je la désirais pour moi, et j'ai fini par l'obtenir.

J'ai donc été sorti de ma tête et plongé dans le christianisme par cette forme

d'amour qu'on appelle *eros*. L'envie que j'avais de connaître plus intimement le Christ était née de mon désir soudain et passionné d'entrer en relation avec le Dieu qui Se révélait à travers la beauté de la cathédrale et l'amitié de ce cher père Sanchez.

À une époque où la raison et la logique sont souvent battues en brèche, voire dédaignées, et où les désirs du cœur sont loués par la culture populaire, la meilleure évangélisation passe par le beau et le bon. En les connaissant, le non croyant est amené à comprendre que tout beau et tout bien viennent du Dieu éternel, qui nous aime et veut être en relation avec nous. Comment le concrétiser en tant que chrétiens ? Par la musique, le théâtre ou toute autre forme d'art. Mais surtout en étant charitable avec son prochain, en nouant des amitiés solides et sincères, en donnant l'exemple du service aux pauvres, aux faibles, aux affamés. Comme nous l'a fait comprendre frère Ignace de Nursie, tout est évangélique.

Accepter l'exil et la possibilité du martyr

Le martyr, traditionnellement, est aux racines de l'Église. Les premiers chrétiens considéraient que vouloir souffrir, voire donner sa vie pour le Christ, était le plus beau témoignage rendu à la vérité. Retrouvons cet esprit et préparons-nous à subir pour notre foi de dures souffrances, et jusqu'à la mort.

Nous pensons trop rarement aux martyrs de l'histoire chrétienne, à ceux qui ont donné leur vie pour le Christ. Le récit de ces hommes et de ces femmes courageux qui ont choisi de tout endurer plutôt que de trahir leur foi ne correspond pas à l'ambiance festive de nos églises modernes. Et pourtant, ce sont les membres de notre peuple, et nous avons cruellement besoin d'entendre les leçons qu'ils ont à nous donner.

Ils sont l'héroïsme et l'amour incarnés. Pensons aux quarante-huit croyants torturés en place publique et massacrés à Lyon en 177 ; à Polycarpe, ordonné évêque par l'apôtre saint Jean et conduit au bûcher à l'âge de quatre-vingt-six ans pour avoir refusé de brûler de l'encens à César.

Pensons au cas plus récent du pasteur luthérien Dietrich Bonhoeffer, qui retourna en Allemagne pour entrer en résistance contre le nazisme et fut pendu. Pensons aux sept moines trappistes enlevés et assassinés par des rebelles islamiques algériens en 1996. Ils avaient refusé de quitter le pays pour rester auprès des paysans musulmans au milieu desquels ils vivaient.

Dans la tradition chrétienne, un confesseur est une personne qui a souffert à cause de sa foi, mais sans subir le martyr. Le prêtre orthodoxe Gheorghe Calciu

et le pasteur luthérien Richard Wurmbrand ont été tous deux horriblement torturés sous le régime communiste roumain. Ils ont eu le courage, non seulement de dire la vérité en dépit des menaces, mais encore d'aimer ceux qui les torturaient.

Une fois libéré, Wurmbrand écrivit qu'il y avait deux sortes de chrétiens : « ceux qui croient sincèrement en Dieu et ceux qui, tout aussi sincèrement, croient qu'ils croient. Pour les différencier, il suffit de regarder comment les uns et les autres agissent dans les moments décisifs. »⁴¹

Cessons de nous soumettre aux règles établies de ce monde : aidons les autres, non à chercher, mais à trouver, et proposons-leur un mode de vie alternatif, guidé par le texte biblique et une pratique qui maintienne vivante la vérité, dans un monde qui cherche à la tuer par l'oubli.

L'Église n'a pas de raison d'exister si elle parle et agit comme le monde. Si elle n'enseigne pas l'ascèse, si elle n'encourage pas ses fidèles à véritablement devenir des disciples, elle ne vaut pas mieux qu'un entraîneur de foot qui autoriserait ses joueurs à sécher l'entraînement. Si elle néglige la liturgie, qui fait participer le corps au service divin, elle n'aura bientôt plus personne pour adorer Dieu le dimanche matin.

Ceux qui choisiront la voie bénédictine parviendront à briser le mur invisible qui maintient Dieu confiné dans les lieux de culte : l'Église ne doit pas être l'Église le dimanche seulement. Si elle l'est, elle ne survivra pas aux combats à venir.

a Robert Louis Wilken (né en 1936) est un universitaire américain, spécialiste des premiers chrétiens. Elevé dans le luthérianisme, il est aujourd'hui catholique.

a Russel D. Moore (né en 1971) est un théologien et prédicateur évangéliste, président de la commission Ethique et liberté religieuse de la Convention baptiste du Sud, un large regroupement d'Églises baptistes aux États-Unis.

a Né en 1961, Hans Boersma est professeur de théologie protestante au Regent College, une université chrétienne située à Vancouver.

a Anthropologue britannique, spécialiste de la mémoire collective.

a Mouvement né aux États-Unis au début du xx^e siècle, issu de l'évangélisme, qui insiste particulièrement sur le texte biblique, le baptême des adultes et les dons de l'Esprit. On y pratique en général deux sacrements : le baptême et la Sainte-Cène (rite protestant issu de l'Eucharistie ; les luthériens reconnaissent la présence réelle mais non la transsubstantiation, tandis que les calvinistes, dont se rapprochent les pentecôtistes, parlent de « présence sensible » de la personne du Christ).

b Étude de l'Église, ou plus précisément du rapport entre Dieu et Son peuple. L'ecclésiologie s'intéresse notamment à l'histoire et à l'évolution des différentes assemblées et communautés chrétiennes en tant qu'institutions.

a Le fondamentalisme chrétien est né chez les protestants britanniques et américains, en réaction à l'étude critique de la Bible, au modernisme et au protestantisme libéral qui s'appuyait sur le renouveau de l'exégèse, à la fin du XIX^e siècle. Influencé en partie par les premiers temps de la Réforme, le jansénisme et le millénarisme, il est fondé sur une liste de « fondamentaux », dont la notion d'inerrance de la Bible, c'est-à-dire l'absence de toute forme d'erreur dans le texte sacré, qu'il lit de manière littérale, et considère traditionnellement que ses opposants ne sont pas de « vrais chrétiens ».

b Terme désignant à l'origine un amateur de jazz, et aujourd'hui un anticonformiste. Le mot est aujourd'hui plutôt péjoratif, ou du moins moqueur, et tourne en dérision l'attitude de rejet des modèles de la pop-culture, assimilée à une posture déterminée elle aussi par une mode.

a Le presbytérianisme est une forme de calvinisme, né en Écosse à la fin du XVII^e siècle. Il se caractérise par le rejet de la hiérarchie du clergé, et une organisation dite « synodale », fondée sur l'idée de sacerdoce universel (tous les fidèles sont prêtres).

b Traduction littérale de l'expression anglaise *smells and bells*, qui désignait à l'origine, par dérision, la liturgie catholique ou celle dite « anglo-catholique » (courant de l'anglicanisme, autrement appelé « Haute Église », qui insiste sur la continuité avec le rite, la théologie et la tradition catholiques).

a Dans la tradition orthodoxe, plus que dans le catholicisme, du moins dans l'Église de Rome, les icônes tiennent une place de premier plan. Elles sont saintes et leur vénération est un dogme de la foi.

a Né en 1934, Wendell Berry est un écrivain, critique et professeur américain. Également paysan, il a beaucoup écrit sur l'Amérique rurale, sur la morale, la spiritualité, le pacifisme.

a Matthew Crawford (né en 1965) est un philosophe américain, chercheur à l'université de Virginie, spécialiste du travail. On peut trouver en français son *Éloge du carburateur* (Paris, La Découverte, 2010).

Chapitre VI

L'idée d'un village chrétien

Durant la présidence de Bill Clinton, la Première dame Hillary Clinton a jeté un pavé dans la mare conservatrice en brandissant pour slogan un proverbe africain apocryphe : « Il faut tout un village pour élever un enfant. » Les conservateurs, moi y compris, y virent une tentative de justification de l'ingérence d'un Etat de plus en plus maternel dans les affaires privées et familiales.

Quelques années plus tard, jeune marié, avant la naissance de mon premier enfant, j'entretenais une correspondance avec Michael Medved^a. Je reçus de lui un e-mail que je n'ai jamais oublié. Je lui avais fait part de notre projet de faire l'école nous-mêmes à nos enfants. Fort bien, me répondit Medved, mais l'école à la maison n'est qu'une mesure partielle.

« Assurez-vous de vivre au sein d'une communauté qui partage votre foi et vos valeurs, me conseilla-t-il. Quand votre enfant sortira pour aller jouer avec les enfants du quartier, vous devrez être sûrs que l'enseignement et l'éducation que vous lui dispensez ne seront pas minés par de mauvaises fréquentations. »

Je repensai au fameux proverbe africain de Mme Clinton. Aujourd'hui mon aîné, Matthew, a dix-sept ans, et il a un petit frère et une petite sœur. Elever trois enfants n'a fait que confirmer les conseils de Medved : il faut, en effet, tout un village (autrement dit, une communauté).

Nulle raison de s'en étonner : Dieu a fait de nous des créatures sociales. Jésus a résumé ainsi la Loi et le message des prophètes : aime le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même. L'amour, c'est aimer l'autre et laisser l'autre vous aimer. À moins d'être appelé, ce qui est rare, à la vie d'ermite, obéir à Dieu et être fidèle à la nature qu'Il nous a donnée implique de s'engager dans une communauté.

Le sort de la religion est lié inextricablement à celui de la famille, et celui de la famille, à celui de la communauté. Dans son livre *How the West Really Lost God* [Comment l'Occident a rompu avec Dieu], publié en 2013, Mary Eberstadt^a décrit la religion comme un langage, que l'on ne peut apprendre qu'en communauté, et d'abord en famille. Quand la famille et la communauté tombent

en ruine, transmettre la religion de génération en génération se complique singulièrement. Il suffit qu'une génération échoue à transmettre la tradition pour que celle-ci disparaisse entièrement de la vie de famille et, par conséquent, de la vie d'une communauté. Eberstadt appartient à une longue lignée de penseurs de la religion qui affirment que, sans une matérialisation de la relation à Dieu, il est presque impossible de Lui rester fidèle par la seule abstraction⁴².

Des décennies durant, les chrétiens conservateurs ont fait comme si la politique était le meilleur moyen de lutter contre les menaces pesant sur la famille. C'était une illusion, aujourd'hui évanouie. Pour une vraie renaissance, c'est de la famille et de la communauté paroissiale qu'il faut partir. Tandis qu'enfle l'hostilité des instances au pouvoir à l'encontre du christianisme, gardons à l'esprit cette assertion très tocquevillienne de Robert Nisbet^a, lorsqu'il affirme que la liberté religieuse dépend d'abord de la solidité des communautés religieuses. Pour lui, les despotes « ne se sont jamais inquiétés de la religion qui, cachée dans les consciences individuelles, se tait. C'est la religion comme communauté, ou plutôt comme pluralité de communautés, qui a toujours déclenché les représailles des tyrans. »⁴³

Pour renforcer nos familles, resserrer les liens avec nos proches et nos paroisses, cessons d'être passifs. Il serait irréaliste de s'imaginer pouvoir vivre en communauté avec la même intensité que les moines, mais à travers le pari bénédictin, nous ne pouvons négliger nos relations immédiates. Il y a dans ce monde tant de forces qui essaient de nous détruire que nous ne pouvons espérer nous en sortir en voguant avec le courant.

Nos grands frères dans la foi, les juifs orthodoxes^a, qui ont affronté d'affreuses tentatives de destruction, ont beaucoup à nous apprendre.

Le rabbin orthodoxe Mark Gottlieb fait ainsi l'analyse suivante : les chrétiens vivant en dehors de la culture dominante ont besoin « de se relever les manches, de se dévouer avec ténacité à la construction de fondations solides pour leurs communautés ». Pour survivre, ils doivent développer « un mental d'acier pour se voir à nouveau comme ce qu'ils sont : les maillons d'une chaîne, celle de l'histoire chrétienne ».

« À mon sens, dit encore Gottlieb, les chrétiens doivent absolument ressentir l'urgence qu'il y a à se concentrer sur leur famille. Ils doivent se consacrer pleinement à leur famille et à la faire prospérer et grandir. »

La culture sécularisée est immensément puissante et à même de briser les liens qui nous rattachent à l'histoire biblique. Mais nous ne sommes pas sans arme.

Faire de son foyer un petit monastère

Le foyer doit être, comme un monastère, entièrement tourné vers Dieu. Les familles chrétiennes aiment à croire qu'elles mettent Dieu en premier, quand c'est rarement le cas en réalité. (J'en suis le premier coupable.) Les parents peuvent se considérer comme le père-abbé et la mère-abbesse de leur petit monastère, et créer une vie de famille qui encourage chacun des membres à connaître et servir Dieu avant toute chose.

Cela commence par ménager du temps pour la prière, régulièrement ; par lire les Écritures et la vie des saints, qui sont les héros de l'histoire chrétienne. « Les enfants chrétiens ont besoin de héros chrétiens, dit Marco Sermarini, qui dirige une communauté chrétienne laïque en Italie. Ils ont besoin de savoir que suivre radicalement le Christ n'est pas un rêve irréalisable. »

Cela signifie aussi donner la priorité à la paroisse, quand bien même cela signifierait retirer les enfants d'un cours de sport qui organise des matchs à l'heure de la messe. Plus important encore, les enfants doivent voir leurs parents faire de même : refuser de se rendre à tel ou tel événement s'il implique de manquer la messe ou l'office. Les parents doivent donner l'exemple de la pratique.

La vie de famille de l'écrivain catholique Rachel Balducci, de son mari Paul et de leurs six enfants (dont l'aîné est à l'université) est réglée comme celle d'une petite communauté chrétienne. Elle a reproduit ce qu'elle avait reçu de ses parents. Son père, tout particulièrement, l'a beaucoup marquée. « J'ai grandi avec un père qui faisait toujours ce qu'il fallait, même quand personne ne regardait. Le voir prier chaque matin a profondément déterminé ma vie d'adulte, je m'en rends compte aujourd'hui. »

L'organisation d'un monastère est hiérarchique, mais tous ses membres ont leur place et sont unis les uns aux autres par l'amour. Saint Benoît demande aux abbés de consulter chaque moine, même les plus jeunes, car ils peuvent faire preuve d'autant de sagesse que les plus âgés. Dans ma famille, nous avons pris l'habitude de demander pardon à ceux à qui nous avons causé du tort. Il est difficile pour moi, en tant que père, d'avoir cette humilité devant mes enfants, mais je n'en retire que du bien, et l'acte est important pour eux. La culture de l'obéissance est un signe de santé pour un monastère ou une famille, mais dans ces deux communautés, chacun doit voir ceux qui ont l'autorité se soumettre eux-mêmes à quelque chose qui leur est supérieur.

L'hospitalité est au cœur de la vie bénédictine, quoique je ne l'aie pas appris des moines, mais de ma propre famille. Mes parents avaient la réputation

d'accueillir chaleureusement quiconque se rendait chez eux. C'est une tradition dans le Sud, bien sûr, mais mes parents le faisaient de façon remarquable. De tout ce que j'ai reçu durant mon enfance, c'est l'une des leçons que je chéris le plus. Ma femme Julie et moi, nous faisons tout pour reproduire cette qualité chez nous. Nous espérons que nos enfants se rappelleront les rires et les conversations avec des visiteurs et des invités, autour du feu et de la table, et qu'ils en retiendront qu'une famille chrétienne partage ce qu'elle possède et reçoit en retour la bénédiction d'une amicale compagnie.

Le monastère maintient loin de ses murs ce qui peut nuire à sa raison d'être. Cela signifie, dans la vie de famille, limiter l'usage des médias, particulièrement de la télévision et d'Internet, pour s'assurer qu'aucun contenu malsain n'entrera et que personne ne deviendra dépendant. Les parents eux-mêmes doivent s'y astreindre. Ils ont sans doute moins de naïveté et ne doivent pas, par conséquent, s'imposer les mêmes limites qu'à leurs enfants, mais sans pour autant regarder tout et n'importe quoi. S'exposer trop régulièrement à des médias moralement douteux peut, avec le temps, émousser le jugement. Rappelez-vous : dans un monastère, le père-abbé est là pour se former au même titre que les autres moines.

Faire savoir aux enfants que leur famille est différente des autres (et en être fier)

Nul snobisme ici : simplement faire prendre conscience aux enfants que, dans cette famille, il y a certaines choses qu'on ne fait pas, et que c'est très bien ainsi.

« Mon fils est allergique aux arachides, et nous avons dû, très tôt, lui apprendre à ne pas manger de certaines choses, explique le pasteur baptiste Denny Burk. Il n'a que cinq ans, mais il comprend et ne s'en plaint pas. Il a la bonne attitude. Au déjeuner de la paroisse, chaque semaine, il nous consulte avant de se servir dans un plat. Pour l'éducation morale, c'est la même chose : il faut que les enfants sachent qu'il n'y a pas de problème à être non-conformiste. En commençant lorsqu'ils sont très jeunes, on s'évite beaucoup de peines quand l'adolescence arrive. »

À cet âge-là, les jeunes commencent à percevoir l'anxiété de leurs parents et l'angoisse qui peut les prendre s'ils se disent que la famille qu'ils ont élevée est trop différente de la norme. Si les parents ne tiennent pas fermement leurs engagements et préfèrent se compromettre pour des raisons sociales, les enfants

en pâtiront.

S'assurer qu'ils ont un bon groupe d'amis

J'appelle un « bon groupe » une bande d'amis qui partagent les mêmes valeurs morales. Le rôle des parents est crucial, mais il a été largement prouvé que la première influence, pour un jeune, est exercée par son cercle d'amis. Votre enfant reproduira, une fois adulte, la culture du groupe dans lequel il a évolué.

Il ne faut pas déléguer la formation morale et spirituelle de ses enfants, et la confier entièrement à la paroisse, par exemple. J'ai interrogé beaucoup de monde pour écrire ce livre, et une plainte revenait souvent : les groupes de jeunes organisés par les paroisses seraient souvent moins tournés vers la discipline que vers le loisir. Une jeune femme évangéliste m'a raconté avoir quitté le chapitre local du mouvement de jeunesse auquel elle appartenait, lassée du comportement des autres membres : tabac, alcool, sexe. « Franchement, j'aimerais mieux fréquenter les non-croyants, m'a-t-elle avoué. Ils m'accueillent même en sachant que je suis pratiquante. Avec eux, au moins, je sais ce qu'être chrétien veut dire. »

L'influence de l'entourage commence dès l'enfance. La psychologue Judith Rich Harris, dans son célèbre essai *Pourquoi nos enfants deviennent ce qu'ils sont*, nous apprend que les jeunes enfants calquent leur conduite sur celle de leurs petits camarades. « Les nouvelles attitudes deviennent habituelles : elles sont internalisées, et finissent par intégrer la personnalité publique, celle qu'adopte l'enfant quand il n'est pas à la maison, et qui deviendra sa personnalité d'adulte. »⁴⁴

Harris prend l'exemple des familles immigrées. Toutes les études le montrent : quelle que soit la vigueur de la culture d'origine à la maison, les enfants d'immigrés se conforment presque toujours aux valeurs de la culture d'accueil. « La culture d'origine se perd en une génération, écrit-elle. La culture ne se transmet pas des parents aux enfants. Ces derniers adoptent celle de leurs pairs. »

Par ailleurs, explique-t-elle, il est rarement trop tard pour redresser un enfant qui a subi de mauvaises influences : tout dommage moral peut être réparé, si on l'éloigne du groupe malsain. Ajoutons à cela qu'en instaurant une bonne discipline à la maison et en s'assurant que leurs enfants ont un groupe d'amis sain, les parents peuvent poser de solides fondations.

La fragilité de la culture peut être inquiétante, mais Harris y voit aussi une bonne chose : « Les cultures, en une seule génération, peuvent aussi bien changer qu’être refondées. »

Ne pas idolâtrer la famille

J’ai été élevé dans une bonne famille, dont le chef était un patriarche plein d’autorité et d’amour, le gentleman typique du Sud, pour qui rien n’était au-dessus de sa famille et de son foyer.

Je ne me suis pas rendu compte avant longtemps que, pour lui, la famille et le foyer étaient plus importants que Dieu et la liberté de ses enfants. Le constater m’a causé beaucoup de peine et de chagrin, mais m’a amené, finalement, à une foi plus profonde et à une très belle réconciliation avec mon père avant sa mort.

J’ai appris à cette occasion qu’on ne peut attendre de sa famille plus que ce qu’elle peut donner. Même la meilleure des familles a ses défauts. Elle doit commencer par être humble et miséricordieuse – des qualités étonnamment difficiles à acquérir pour beaucoup. Dans l’idéal, elle doit être un modèle de foi, comme une icône à travers laquelle passe la lumière de Dieu pour éclairer tous ses membres. Il ne serait pas bon que les membres d’une famille considèrent celle-ci comme une fin en soi plutôt que comme un moyen de s’unir à Dieu : si tel était le cas, elle serait tyrannique.

Il arrive parfois que des parents pensent servir Dieu en instaurant une discipline sévère et austère, alors qu’en réalité ils éloignent leurs enfants de Lui. J’ai parlé à une étudiante (appelons-la Ellen) athée et torturée, qui avait grandi dans une famille extrêmement stricte et bigote jusqu’au fanatisme.

« Mes parents sont complètement paranoïaques et complotistes, m’a-t-elle confié. Ils craignaient de corrompre leurs enfants en les exposant au monde extérieur, qu’ils considèrent comme un environnement épouvantable. Cet enfermement est très dangereux. C’est sur ce genre d’isolement complet que l’on fonde des sectes. »

Ellen m’a expliqué que deux de ses frères et sœurs, les plus âgés, étaient eux aussi athées, et qu’elle espérait que les plus jeunes le deviendraient à leur tour pour se libérer de la peur et de l’anxiété permanente instillées par leurs parents. « Je vous souhaite bonne chance pour votre travail sur le pari bénédictin, a-t-elle ajouté, mais s’il vous plaît, dites aux parents que, s’ils veulent que leurs enfants restent dans la foi, ils n’agissent pas comme les miens. Ils nous ont étouffés et nous ont poussés à la révolte. »

Vivre à proximité des membres de sa communauté

La géographie est le secret de la force et de la longévité des communautés juives orthodoxes. Leur foi exigeant d'eux qu'ils se rendent à pied à la synagogue pour le chabbat, ils ne peuvent en vivre trop éloignés. C'est un motif de rapprochement de la communauté.

« Ma journée est organisée par les prières, m'explique le rabbin Mark Gottlieb. Le matin : réveil, puis je vais à la synagogue. L'après-midi, je prie encore en descendant la rue où je travaille, à Manhattan. Le soir, prière durant le trajet jusque chez moi, dans le New Jersey. Le rituel de la prière donne sa structure à chacune de mes journées. Aller à la synagogue le jour du chabbat n'est pas suffisant. On peut facilement le constater : ceux des juifs qui s'y rendent deux à trois fois par semaine sont ceux qui parviennent le mieux à se protéger des éléments néfastes de la culture contemporaine. Il n'est pas question que de théologie, mais de pratique, qui vous donne le sentiment d'appartenir à une large communauté juive reliée à Dieu. Tous les juifs sont concernés, ce n'est pas réservé aux rabbins ou aux savants. »

Les chrétiens n'ont pas cet impératif géographique, mais beaucoup de ceux qui s'en sont inspirés en ont bénéficié. Récemment entrés dans l'Église orthodoxe, Shelley et Jerry Finkler vivaient à vingt minutes de la cathédrale d'Eagle River, en Alaska, ce qui leur donnait l'impression de se tenir à l'écart de la vie communautaire. Beaucoup d'autres familles, au contraire, se sont installées à très courte distance de la cathédrale.

Les Finkler pensaient d'abord que vivre à côté des autres paroissiens leur déplairait. Certaines circonstances les ayant forcés à quitter leur banlieue résidentielle quelque temps, ils ont vécu temporairement à proximité de leur paroisse, ce dont leur vie de famille a considérablement bénéficié. Plus tard, de retour chez eux, ils ont constaté que cette vie leur manquait. Tout le monde, dans leur quartier, se connaissait et se ressemblait, mais cela ne leur suffisait plus.

« Il n'y avait pas ce sens du bien commun que l'on a en commun avec ceux qui partagent votre foi, me dit un jour Shelley Finkler. On ne s'aidait pas de la même manière. »

Les Finkler ont rapidement vendu leur maison et déménagé à nouveau pour se rapprocher de leur église.

Quand notre paroisse a dû fermer ses portes, ma femme et moi nous sommes rendus compte à quel point notre famille avait grandi dans la foi après quatre années passées au contact de notre communauté paroissiale. Nous nous sommes dit que nous ne pouvions vivre sans une paroisse orthodoxe à proximité, et c'est

une des raisons pour lesquelles nous avons déménagé à Baton Rouge, à quarante-cinq minutes de notre ancienne maison. Nous savions que nous ne pouvions pratiquer convenablement sans être proches de l'église.

Pourquoi choisir la proximité ? Parce que, comme je le disais plus haut, l'église ne doit pas être un endroit où vous ne vous rendez que le dimanche, mais le centre de votre vie. Peut-être ne vous y rendez-vous qu'une fois par semaine, mais vous devez ordonner votre semaine autour de ce qui s'y passe et de la communauté qui s'y réunit. La journée des bénédictins – travail, repos, lecture, repas – est entièrement rythmée par la prière. On ne peut, bien sûr, exiger des chrétiens laïcs qu'ils respectent le même degré d'intensité, mais ils peuvent tout de même s'en rapprocher en gommant cette artificielle rupture entre l'église et la vie quotidienne.

Souvenez-vous de frère Martin de Nursie, qui me disait qu'après avoir fait l'expérience de la vie communautaire chrétienne, il était impossible en sortant, de se sentir pleinement chrétien, ou pleinement humain. Les membres de l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours, ou mormons^a, ne sont certes pas des chrétiens orthodoxes, mais ils sont particulièrement doués pour créer ce genre de communauté.

Terryl L. Givens, professeur de littérature et de religion à l'université de Richmond, expert des saints des derniers jours, explique cette force par la capacité de la théologie et de l'ecclésiologie mormones à créer des liens sociaux particulièrement forts dans les églises locales. Les mormons ne choisissent pas l'église qu'ils fréquentent : on leur en assigne une en fonction de leur adresse, et ils ne peuvent pas en changer, ce qui les pousse à travailler ensemble pour créer une communauté de croyants unie. Givens parle à ce propos de la « construction de Sion, et non de sa recherche », en référence à la doctrine mormone, qui exige des fidèles qu'ils bâtissent les fondations de Sion, la communauté que Jésus-Christ établira sur terre à Son retour.

Nous avons souvent tendance à pratiquer comme nous consommons. Si une paroisse ne satisfait pas complètement à ce dont nous pensons avoir besoin, nous changeons tout simplement, en imaginant que la suivante conviendra. J'en sais quelque chose : je l'ai beaucoup fait. Mais Rachel Balducci peut nous aider à comprendre les bénéfiques, spirituels ou non, que l'on peut retirer de la fidélité à une communauté.

Elle vit avec son mari Paul et ses enfants dans la communauté Alléluia, fondée en 1973, qui rassemble des laïcs charismatiques catholiques et protestants. Les parents de Paul et de Rachel furent parmi les premiers à s'installer dans un quartier sinistré d'Augusta, en Géorgie, où le logement était abordable. Peu à peu, à force de travaux et d'entraïdes, plusieurs familles ont

commencé à vivre ensemble.

Aujourd'hui, Alléluia compte quelque huit cents membres, dont la plupart vivent encore à Faith Village [le village de la Foi], le nom donné au quartier par les premiers habitants. Quand les Balducci se sont mariés, ils ont décidé d'offrir aux enfants qu'ils auraient la même chose que ce qu'ils avaient eux-mêmes reçu.

Rachel tempère : la communauté seule ne fera pas de vous un saint si vous n'avez pas une vie de prière solide et une relation intime avec le Christ. Elle me disait que la richesse de la communauté réside en ce qu'elle construit une structure sociale qui aide ses membres à répondre à l'appel de Dieu, et dans laquelle chacun est responsabilisé – le père Martin ne disait pas autre chose. Rachel admet que vivre si proche des autres peut mettre la patience à l'épreuve, mais elle reconnaît tout le bien que sa famille en a tiré. « Si je vivais en ermite, avec Dieu pour seul compagnon, il serait plus facile pour moi d'être sainte. Mais l'existence que j'ai choisie est bonne pour mon humilité, elle polit le caillou que je suis et en adoucit les angles. »

Chris Currie, lui aussi, incarne la réflexion du père Martin. Ce catholique de Hyattsville, dans le Maryland, est convaincu que les banlieues pavillonnaires, où chacun vit dans son coin, empêchent de vivre en bons chrétiens. « Nos choix de vie ont bien plus de conséquences spirituelles que ce qu'on peut croire, me disait-il. L'Occident de la deuxième moitié du xx^e siècle a choisi de dégringoler la pente de la désintégration et de l'alié-nation culturelle, et nous l'avons tous subi. Nombre d'écrivains non croyants l'ont constaté, mais trop peu de chrétiens. Nous ne sommes pas appelés à vivre dans l'isolement et le matérialisme, loin de nos voisins et accumulant nos petits trésors à l'abri dans nos châteaux. »

Jeunes mariés, Currie et sa femme se sont installés en 1997 dans un quartier proche du centre de Washington, où l'immobilier était accessible. Ils ont acheté une maison victorienne qui avait besoin de grands travaux, comme beaucoup d'habitations du voisinage, construites au xix^e siècle et mal entretenues. Chris s'est engagé dans son quartier pour contribuer à le redynamiser, en s'inspirant du nouvel urbanisme^a.

Hyattsville a commencé à renaître, en grande partie grâce aux chrétiens. Les Currie ont fait venir d'autres familles catholiques dans ce quartier historique construit avant l'arrivée de l'automobile, où tout peut se faire à pied. Les prix y ont augmenté depuis, mais plus d'une centaine de familles catholiques s'y sont installées, désireuses de faire partie d'une communauté soudée autour de sa paroisse et d'une excellente école.

Les catholiques de Hyattsville ne fonctionnent pas comme une organisation formelle. Beaucoup se rendent à la paroisse Saint-Jérôme, mais d'autres ont

choisi d'autres églises proches. Les différents groupes (étude de la Bible, prière, clubs de lecture) se retrouvent chez les uns et les autres ; on s'entraide pour la garde des enfants, les travaux domestiques ; on se soutient pendant les difficultés, le tout grâce à cette proximité spatiale.

Beaucoup des habitants de Hyattsville travaillent dans la « cité impériale », ainsi que Currie surnomme Washington. Leur vie communautaire leur donne la force de témoigner de leur foi dans cette ville sécularisée. « Nous ne nous conduisons pas comme si nous allions subir un siège, repliés derrière nos murs et terrifiés à l'idée de proclamer notre foi, me dit Currie. Notre attitude n'est pas belliqueuse ni militante, mais nous n'avons pas honte de ce que nous sommes. »

Il croit fermement que les membres de la paroisse Saint-Jérôme ont un rôle à jouer dans la métropole de Washington. La belle communauté qu'ils forment est un excellent modèle : dans le monde, mais sans être du monde. Currie en est convaincu, le Christ nous appelle à témoigner de l'Évangile et à être présents, tout en protégeant, malgré les difficultés, ce qui fait de nous des chrétiens.

« Je pense que les chrétiens doivent comprendre que nous devons former une contre-culture, mais jamais fuir la société. Au contraire, nous devons être un signe de contradiction face à cette société, nous y engager, et faire fructifier notre communauté pour le bien de nos enfants. »

Faire vivre le réseau social de l'Église

Dans sa première lettre à l'Église de Corinthe, saint Paul écrit : « Que les membres aient également soin les uns des autres. Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est honoré, tous les membres se réjouissent avec lui. Vous êtes le corps du Christ, et vous êtes ses membres, chacun pour sa part. » (1 Co 12, 25-27)

« Les saints des derniers jours » l'appliquent à leur façon. Ainsi, les prêtres de chaque église mormone doivent rendre visite à chacun de leurs fidèles au moins une fois par mois, pour les écouter et leur apporter conseil. Un programme parallèle, la Société de secours, rassemble les femmes mormones, dont certaines sont envoyées auprès des familles pour les édifier dans leur foi et leur dispenser des enseignements. « En théorie, et même dans les faits, chaque adulte, homme ou femme, est responsable de trois ou quatre familles, voire plus, qu'il accompagne et soutient », m'a expliqué Terry Givens. Il a ensuite ajouté que les mormons se regroupent régulièrement pour des fêtes où se resserrent les liens communautaires. « Le mormonisme tisse les relations sociales entre fidèles

en alliant le symbolisme des réseaux d'entraide et le côté plus informel de ces regroupements réguliers. »

Les chrétiens orthodoxes peuvent s'inspirer de ces pratiques d'entraide mormones. La communauté paroissiale n'est pas seulement celle que l'on voit le dimanche, mais celle avec laquelle on vit : elle est presque une famille. L'église, pour les mormons, est au centre de la vie sociale.

« Résultat : où que l'on voyage, on trouve toujours une famille prête à vous accueillir. Les mormons se sentent rarement seuls et perdus dans un monde de plus en plus hostile. »

Nouer des relations entre Églises

Il y a quelques années, deux leaders chrétiens conservateurs, l'évangéliste Chuck Colson et le catholique Richard John Neuhaus, ont lancé une initiative baptisée « évangélistes et catholiques unis ». L'idée était simple : améliorer les relations entre les chrétiens appartenant à deux courants assez opposés. Colson et Neuhaus avaient compris, avant tout le monde, qu'après les bouleversements culturels survenus après les années 1960, les évangélistes conservateurs et les catholiques fidèles à la tradition avaient plus en commun les uns avec les autres qu'avec les courants progressistes de leur propre Église. Ils surnommèrent leur partenariat, né en partie de leur lutte commune pour la vie, l'« œcuménisme des tranchées ».

Les temps ont changé, ainsi que les problèmes auxquels nous sommes confrontés, mais nous n'avons jamais eu autant besoin de l'œcuménisme des tranchées. Le métropolite Hilarion Alfeyev, un évêque de l'Église orthodoxe russe, a appelé à de nombreuses reprises les chrétiens traditionnels occidentaux à former un « front uni » contre l'athéisme et le sécularisme. Les Églises n'ont pas à compromettre leurs doctrines respectives, mais elles doivent tout de même, dès que l'occasion se présente, former des amitiés et des alliances en vue de défendre la foi et les fidèles.

Erin Doom, employé de longue date chez Eighth Day Books [les Livres du huitième jour], célèbre librairie chrétienne située à Wichita, dans le Kansas, a fondé le Eighth Day Institute ou EDI [Institut du huitième jour], organisme à but non lucratif dédié à l'éducation. L'EDI encourage l'œcuménisme entre chrétiens orthodoxes en organisant des colloques et des événements tout au long de l'année, dont le plus marquant est peut-être le Hall of Men, lancé en 2008, une rencontre bimensuelle à côté de la boutique, dans un club-house qui fonctionne

comme une sorte de bar privé chrétien, où se retrouvent des hommes de toutes confessions – catholiques, orthodoxes, protestants. Ils y discutent de la vie des grandes figures de l'histoire chrétienne, avant de se détendre autour d'une pinte de bière.

Une rencontre similaire a été lancée pour les femmes : les Sisters of Sophia. Ces deux initiatives sont un excellent moyen pour les « simples » chrétiens de s'enraciner dans la grande tradition et de s'engager dans le monde pour faire renaître la culture chrétienne. D'après Doom, les hommes du Hall of Men ont créé une sorte de fraternité, et leurs débats, malgré les points de vue parfois très divergents, s'y font toujours sous le signe de la charité chrétienne. Il y voit l'influence du propriétaire de la librairie, Warren Farha, qui a toujours eu le sens de l'accueil et de l'œcuménisme.

« Pour survivre, pour changer le monde, les chrétiens vont devoir s'unir. L'orthodoxie, au sens de la bonne voie du christianisme, est vitale. Mon rêve est que l'EDI serve de modèle à d'autres communautés. Nous y travaillons avec les copains du Hall of Men : à terme, nous aimerions pouvoir fournir aux familles chrétiennes les outils et ressources dont elles auront besoin pour faire de leurs foyers de petits monastères. »

Cela peut commencer tout simplement par monter un groupe de lecture, en y insufflant bien sûr un esprit de catéchèse et de communauté. Que cela demeure un événement social et sympathique, mais qu'on s'y intéresse à des sujets profonds. Les hommes du Hall of Men prient ensemble à chacune de leurs rencontres, puis discutent d'un texte de la tradition chrétienne. Chacun y défend ses propres convictions théologiques, mais personne n'essaie de convertir les autres et le ton est toujours amical.

Pour que ces groupes œcuméniques fonctionnent, il ne faut surtout jamais faire comme si les différences doctrinales n'existaient pas. C'est ce qu'on appelle honorer la diversité : permettre à chacun de venir tel qu'il est, de dire tout ce qu'il pense, sans crainte de se le voir reprocher. Ce respect mutuel des différences crée un espace où peuvent s'épanouir une communauté vivante et de beaux débats théologiques.

« Beaucoup ne sont pas de la même tradition que moi, mais ils sont devenus mes meilleurs amis, me racontait un évangéliste. Quand vous commencez à lire ces textes, à parler des premiers temps de l'Église, vous vous rendez compte que vous avez parfois plus en commun avec d'autres chrétiens qu'avec les fidèles de votre tradition. Cela fait du bien de se retrouver avec d'autres hommes qui prennent autant le christianisme au sérieux que vous. Vous vous rendez compte qu'on est tous ensemble, dans cette bataille avec le monde. »

Aimer la communauté, sans l'idolâtrer

Ellen, la jeune femme que sa famille a poussée à l'athéisme par excès de rigueur, vient d'une région où l'extrémisme religieux est assez répandu. Après leur propre réveil spirituel à l'âge adulte, ses parents ont déménagé dans une ville pour se rapprocher de familles qui pensaient, comme eux, que l'apocalypse était proche. Ellen décrit cette petite communauté renfermée sur soi comme une « secte » informelle.

« C'était un petit groupe de familles dont tous les enfants étaient scolarisés à la maison. Les gens pensaient tous comme mes parents, quand ils n'étaient pas encore plus perchés. On ne parlait pas aux autres habitants de la ville, on ne participait à aucun événement. On n'avait aucun contact avec nos cousins et grands-parents. Ils devaient souffrir de voir la façon dont mes parents nous élevaient, jusqu'où ils étaient prêts à aller. »

Sa communauté était tout le contraire d'épanouissante : elle exerçait un terrible contrôle sur ses membres. Quand elle a commencé à avoir des doutes, les autres jeunes ont réagi violemment et se sont mis à l'éviter. On l'a reproché à ses parents et on les a traités avec mépris. « On ne connaissait personne en dehors de la secte : on était forcé de se conformer », explique-telle.

C'est ce à quoi beaucoup de communautés trop resserrées conduisent : un excès de contrôle, une tyrannie qui punit quiconque s'éloigne tant soit peu d'un strict code de pureté. Il n'est pas facile de savoir où fixer les limites, mais une communauté trop rigide, incapable de plier, ne pourra que se briser ou briser ses membres.

À Eagle River, en Alaska, beaucoup de paroissiens de la cathédrale orthodoxe Saint-Jean sont partis, après de profondes divisions sur la meilleure façon de vivre les canons de l'Église.

Le prêtre de la cathédrale, le père Marc Dunaway, a vu partir des familles et des amis qui cherchaient à vivre dans une observance plus rigoureuse. Il m'en a parlé en 2013 : « Pour éviter ce genre de malheur, me disait-il, la communauté doit rester ouverte et généreuse, et refuser de s'isoler derrière des murs. À s'isoler, on devient étranger au monde. Il faut trouver l'équilibre, parfois difficile, entre la liberté et l'ouverture d'un côté, et le maintien de son identité de l'autre. On ne doit pas idolâtrer l'idée de communauté : une communauté est un organisme vivant, qui est obligé de changer pour grandir et s'adapter. »

Celles qui se replient sur elles-mêmes par crainte de l'impureté finissent par étouffer et par tuer toute joie et toute vie parmi ceux qui les composent. L'idéologie est l'ennemie d'une heureuse vie en commun, et la pire des

idéologies est la croyance dans la réalisation d'une utopie. Soljenitsyne disait que la ligne de partage entre le bien et le mal traversait le cœur de chaque homme. Toute communauté chrétienne doit prendre cette phrase pour principe.

« Il était bon de pouvoir se lier d'amitié avec des gens extérieurs à la communauté, me dit un homme resté auprès du père Dunaway. Si vos seuls contacts se font avec ceux que vous croisez à l'église, il est difficile de savoir si ce qu'ils vous disent ou vous demandent est raisonnable ou non. De là, on peut vite en conclure que tous ceux qui ne sont pas du cercle sont corrompus, alors que ce n'est pas le cas. »

Le mieux est l'ennemi du bien

Si vous passez trop de temps à planifier une communauté inspirée par la Règle bénédictine qui soit parfaite, vous ne vous lancerez jamais. Et si vous préférez laisser à d'autres le soin d'agir, rien ne sera peut-être jamais fait. Alors qu'attendez-vous ?

Il est certes bon d'avoir un plan, une vision, mais il faut savoir rester ouvert à toutes les possibilités. « Dieu seul peut comprendre tous les facteurs qui entrent dans l'équation complexe de votre communauté : on est soi-même incapable de tous les maîtriser, et il vaut mieux éviter de s'y essayer, conseille Chris Currie. Soyez ouverts aux mouvements du Saint-Esprit dans la communauté. Ainsi, tous ceux qui souhaitent y contribuer pourront le faire sans crainte. »

Mettez chaque décision à l'épreuve des faits. Conservez ce qui fonctionne et abandonnez ce qui ne bénéficie à personne. « Comprendons bien, poursuit Currie, ce n'est pas notre esprit qui dirige la barque. Au fond, le seul architecte, c'est Dieu, et notre rôle est d'abord de coopérer avec enthousiasme. C'est Dieu qui nous guide : restons humbles. »

Cette obsession de la maîtrise et du contrôle est typique de la mentalité des classes moyennes chrétiennes, à en croire Marco Sermarini. Lui et ses amis, aujourd'hui en communauté, ont été élevés dans ce qu'il appelle « l'Église bourgeoise, l'Église de confort, dont les membres refusent de prendre le risque de suivre radicalement le Seigneur ».

L'histoire de la communauté laïque à laquelle il appartient a débuté à San Benedetto del Tronto, une petite ville italienne sur la côte adriatique. Ses débuts ont été largement improvisés, et peuvent en inspirer beaucoup.

Sermarini est à la tête de la branche italienne de la Chesterton Society^a. Sa communauté, au départ, n'était guère qu'un petit groupe de jeunes hommes

catholiques inspirés par la vie du bienheureux Pier Giorgio Frassati, promoteur de la doctrine sociale de l'Église, mort à l'âge de vingt-quatre ans en 1925. Frassati est connu pour son action auprès des plus pauvres : Sermarini et ses amis suivirent son exemple pendant leurs études en accompagnant des jeunes en difficultés.

Après l'université, se rendant compte de la force de leur amitié, ils ont décidé de vivre ensemble. Au gré des mariages, leurs épouses se sont jointes au groupe, et en 1993, encouragés par leur évêque, ils reçurent le statut officiel d'association catholique et s'appelèrent les Tipi Loschi, les « types louches », en référence au nom que portait la bande d'amis de Frassati.

Aujourd'hui, les Tipi Loschi comptent quelque deux cents membres. Ils ont fondé une école, la Scuola libera G. K. Chesterton, et trois coopératives destinées à des œuvres caritatives. Ils prospèrent, guidés par un vrai sens de l'entreprise et une spiritualité soutenue par des liens étroits avec le monastère bénédictin de Nursie, dont ils ne sont séparés que par les monts Sibyllins. Avec les succès (et malgré quelques échecs) de leurs initiatives, les familles membres de la communauté des Tipi Loschi ont peu à peu souhaité devenir un ensemble plus organique.

Elles ont commencé par s'entraider dans la vie de tous les jours pour ne pas tomber dans les travers de la vie moderne atomisée, et sont aujourd'hui déterminées à rayonner dans leur ville, à y témoigner de leur foi et à accueillir qui le souhaite.

« Tous ceux qui le souhaitent peuvent choisir cette vie, me disait Sermarini. Il suffit de retrouver les manières de faire de toujours, que l'on a oubliées ces dernières décennies. La première chose à faire est de refuser de se laisser porter par le courant. Puis rechercher Dieu. Après cela, trouver d'autres personnes qui Le cherchent et se joindre à elles. C'est comme ça que nous avons commencé, puis nous avons cherché à mettre les autres sur la même voie, celle de la foi catholique. »

Les familles chrétiennes doivent se rassembler, Sermarini y voit presque une urgence : « Si nous ne le faisons pas, nous subissons des crises à répétition. »

Quoique séparée de lui par un océan, Leah Libresco (aujourd'hui Leah Sargeant) comprend très bien le point de vue de Sermarini. Cette entrepreneuse sociale de New York a fait, avec son mari Alexi, le pari bénédictin. Avant son mariage en 2016, Libresco organisait des événements autour du thème de la Règle de saint Benoît pour ses amis chrétiens à Washington, convaincue de la nécessité qu'il y avait à remettre de la liturgie dans la vie quotidienne.

« Je sortais avec mes amis chrétiens, nous savions tous que nous étions chrétiens, mais nous n'en parlions jamais, raconte-telle. C'est bizarre de ne

jamais rien faire d'ouvertement chrétien. Le pari bénédictin consiste à rendre ces actions possibles. Ce n'est peut-être pas urgent, mais c'est très important. »

Libresco a eu, pour la vie des chrétiens célibataires, des idées similaires à celles que les Tipi Loschi ont mises en place pour la vie de famille : ne pas trop réfléchir, faire des choses qui vous plaisent, ne pas y voir un fardeau, laisser la vie suivre son cours, savoir prendre des risques, accepter l'échec et se relever.

Comme Sermarini, Libresco est convaincue qu'il n'y a là rien de révolutionnaire, mais qu'une telle stratégie paraît innovante parce que nous avons oublié comment vivre en communauté. « On me dit tout le temps : « Cette histoire de pari bénédictin, ça revient en fait à être chrétien, c'est ça ? » et je réponds à chaque fois : « Bravo ! Vous avez déchiffré l'énigme ! » Au fond, personne ne le ferait si on n'utilisait pas des termes nouveaux. La voie bénédictine, ce n'est rien d'autre que la voie de l'Église, mais avec un nom un peu conceptuel, les gens s'y intéressent nettement plus. »

Réapprendre cet art perdu de la communauté est un devoir des chrétiens, auquel les appelle saint Paul apôtre lorsqu'il écrit : « Que, professant la vérité dans la charité, nous croissions à tous égards en celui qui est le chef, le Christ. » (Eph 4, 15) Les raisons de s'y mettre ne manquent pas.

Il nous faudra de solides communautés pour monter des écoles, pour faire rayonner une saine contre-culture chrétienne. Dans les années à venir, nous serons de plus en plus tentés de retirer nos enfants des écoles publiques ou des écoles privées laïques, qui ne sont guère plus engageantes – beaucoup d'écoles privées chrétiennes, d'ailleurs, offrent un niveau d'instruction, d'éducation morale et de formation religieuse insuffisant. Ouvrir ou rouvrir de bonnes écoles réclame un bon réseau et des liens communautaires forts, capables de fournir le capital social nécessaire.

L'éducation chrétienne est tout simplement cruciale, on ne le répétera jamais assez. C'est, après la construction d'une saine assemblée de croyants, le travail institutionnel le plus important qu'il nous faille entreprendre.

a. Né en 1948, Michael Medved est un homme de radio, journaliste et critique de tendance conservatrice.

a. Mary Eberstadt est une essayiste et romancière américaine, de confession catholique et de tendance conservatrice, auteur d'ouvrages à succès (sur la cause animale, le planning familial, la religion, la société, etc.).

a. Robert Alexander Nisbet (1913-1996), sociologue conservateur américain, connu notamment pour son travail sur la communauté et sa critique de la modernité.

a. Le judaïsme orthodoxe est un courant du judaïsme, né en Europe au XIX^e siècle, à une époque où apparaissait, notamment en Allemagne, ce qu'on a appelé le judaïsme libéral ou réformé, lequel œuvra à l'émancipation des juifs et à une plus grande assimilation aux cultures locales, en « gommant » par exemple les spécificités culturelles juives (vêtements des rabbins, simplification du culte...). Le courant orthodoxe est quant à lui demeuré fidèle à la tradition culturelle, exégétique et culturelle.

a. L'Église mormone est un mouvement religieux né aux États-Unis dans la première moitié du XIX^e siècle. Fondée par le prophète et martyr Joseph Smith (1805-1844), à qui seraient apparus en 1820 Dieu le Père et Jésus-Christ. Les deux ouvrages sacrés sont la Bible et le Livre de Mormon, qui relate l'histoire des Néphites et des Lamanites, peuples américains issus de juifs exilés, à qui le Christ aurait rendu visite après Sa mort. L'Église est millénariste : elle professe la venue prochaine du Fils sur terre, qui rétablira Son royaume en Amérique du Nord pour une durée de mille ans.

a. Courant urbanistique né dans les années 1980, qui cherchait à rompre avec la tendance de la « ville fonctionnelle » et l'architecture moderniste et rationaliste des grandes barres d'immeubles.

a. Organisation qui promeut l'œuvre de l'écrivain anglais G. K. Chesterton (1874-1936), romancier, essayiste et journaliste, converti au catholicisme et vibrant apologiste, plein d'humour et de profondeur.

Chapitre VII

L'éducation comme formation chrétienne

Au milieu des années 1980, le programme de libéralisation engagé par Mikhaïl Gorbatchev en Russie a inspiré les gouvernements du pacte de Varsovie à faire de même. Ce fut le cas en Tchécoslovaquie. Comme l'aube se levait après la longue nuit du communisme, Václav Benda réfléchit à ce que lui et ses alliés avaient accompli jusque-là. Il exprima sa déception de n'être pas parvenu à instaurer une réelle *polis* parallèle, mais leur plus grand échec, pour lui, fut d'avoir été incapables d'établir un système éducatif capable de concurrencer celui de l'État.

En tant que chrétien, Benda voulait créer une contre-culture qui défende et restaure les valeurs morales et religieuses de la société tchèque, et qui retisse les liens que les communistes avaient tranchés. En tant que professeur d'université, il savait que l'éducation était pour ce faire le meilleur des outils.

Pourquoi cet échec ? Ils avaient mal dirigé leurs efforts et s'étaient mal organisés. La libéralisation touchait d'autres aspects de la vie sociale, mais le communisme conservait son emprise totale sur l'éducation. S'ajoutait à cela la destruction de la famille, qui rendait toute tentative de réforme de l'éducation difficile.

En Pologne, où la culture catholique était particulièrement forte, les résistants allèrent plus loin que les Tchèques dans la création d'une *polis* parallèle. C'est en Pologne que naquit, avec le mouvement Solidarność^a et l'action de Karol Wojtyła, le pape Jean-Paul II, l'étincelle qui déclencha l'incendie dans lequel mourut le communisme. Et pourtant, certains font un constat bien peu optimiste aujourd'hui, tel l'ancien résistant et philosophe catholique Ryszard Legutko, qui déplore que la foi et la culture de son peuple, après avoir survécu aux ténèbres du totalitarisme, disparaissent aujourd'hui dans le dissolvant du libéralisme sécularisé, hédoniste et consumériste.

Sachons tirer les bonnes leçons de l'histoire de ces deux pays. Notre situation est loin d'être aussi atroce que celle des Tchèques sous le joug soviétique, mais les forces insidieuses que nous combattons se sont fixé le même but que les régimes totalitaires d'Europe de l'Est : nous priver de notre foi, de

nos valeurs, de notre culture et de notre mémoire, et faire de nous et de nos enfants des pions entre des mains trop puissantes pour que nous puissions y résister. D'où l'importance de l'éducation, dans laquelle il faut s'investir sans tergiverser. Nous disposons de bien plus de liberté d'action que Benda et ses alliés, et nous sommes loin d'être aussi démoralisés que les Tchèques d'alors.

« L'éducation est essentielle à la survie des chrétiens. Elle l'a toujours été, me disait Michael Hanby, professeur de religion et de philosophie des sciences à l'institut Jean-Paul-II^a de Washington. Le monachisme à ses débuts n'avait pas pour seul but de soustraire les chrétiens à un monde corrompu, même si, dans bien des cas, c'est cette idée de survie qui a prédominé. Son but premier était la quête de Dieu. Or cette quête nécessitait aussi de préserver la culture classique et la tradition païenne, car les moines aimaient la vérité par-dessus tout, d'où qu'elle vienne. »

La survie culturelle est une priorité, mais Hanby recommande aux chrétiens de ne pas se contenter de garder la tête hors des flots de la société liquide. Ils doivent chercher activement la vérité, analyser la réalité avec rigueur et accepter ce qu'exige une vie chrétienne dans cette modernité désenchantée. Ils doivent travailler à l'éducation.

« Nous risquons de vivre une baisse des libertés organisée par les lois : pour rester des chrétiens libres, nous devons faire preuve d'imagination dans notre quête de Dieu », dit encore Hanby.

Un mouvement prend de l'ampleur aujourd'hui chez les chrétiens : celui que l'on appelle l'éducation chrétienne classique. Dans sa forme et dans son contenu, elle est contreculturelle et propose aux étudiants d'étudier en profondeur la tradition occidentale, à la fois gréco-romaine et chrétienne. Cela exige un niveau élevé d'efforts et de travail, dont nous avons perdu l'habitude, mais avons-nous vraiment le choix ?

Il suffit pour s'en convaincre de regarder ce qu'on fait les juifs pour survivre. Le rabbin Mark Gottlieb me disait : « Les juifs qui restent attachés à la tradition font passer l'instruction avant toute chose. Certaines familles sont même prêtes à se ruiner pour assurer à leurs enfants une éducation juive orthodoxe. » Les chrétiens ne sont souvent pas aussi lucides.

Le mouvement du pari bénédictin appuie la création d'écoles chrétiennes classiques. Plutôt que de laisser leurs enfants passer quarante heures par semaine à apprendre des « faits » et, de temps à autre, quelques principes moraux bien faibles, les parents doivent les retirer de l'enseignement public et leur donner une éducation plus solide, c'est-à-dire fondée sur l'idée centrale d'un univers créé et ordonné par Dieu, dont on peut découvrir la structure mystérieuse. Ils doivent leur enseigner les saintes Écritures et l'histoire, et ne pas s'arrêter à la

fin du lycée : il faut penser également à un enseignement supérieur chrétien.

Pour ce faire, il faudra des églises, des paroisses, des parents, des groupes soudés et des missionnaires qui travaillent ensemble. Ce sera coûteux, certes, mais le jeu en vaut la chandelle.

Donner à sa famille une éducation bien ordonnée

Les parents qui prennent l'éducation au sérieux ne peuvent pas se contenter d'aider leurs enfants à avoir le bulletin qu'il faut pour entrer dans telle prestigieuse université ou grande école. Si vous faites ainsi – en saupoudrant le tout de religion pour faire bonne figure –, vous aurez toutes les difficultés du monde à en faire des adultes capables de résister aux désordres de la modernité.

Au contraire, l'essentiel, pour qu'ils soient plus résistants et plus mûrs dans leur foi, est de leur inculquer le sens de l'ordre, de la finalité et de la continuité ; de leur faire acquérir une sagesse, une vision du monde dans laquelle Dieu est au-dessus de tout.

Tout modèle éducatif présuppose une anthropologie, soit une idée de ce qu'est l'être humain. En général, le modèle moderne est conçu de sorte à préparer les élèves au monde du travail, à leur donner les clés pour mener une vie tranquille et, dans l'idéal, à leur permettre d'atteindre les buts qu'ils se sont fixés, quels qu'ils soient. Le modèle éducatif chrétien d'aujourd'hui reprend ces éléments et y ajoute simplement du catéchisme.

Mais d'un point de vue chrétien traditionnel, il est fondé sur une mauvaise anthropologie. Pour le christianisme, l'homme est d'abord appelé à aimer et servir Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa pensée, pour parvenir à l'unité avec Lui dans l'éternité. Pour se préparer à la vie éternelle, il doit mettre ses pas dans ceux du Christ et chercher à vivre en harmonie avec la volonté divine.

Être pleinement un homme, c'est être en conformité avec la réalité – C. S. Lewis dirait avec les choses qui sont – en coopérant avec la grâce accordée par Dieu. Lorsque nous nous laissons conduire par Son amour, nous avançons malgré les difficultés sur la voie du pèlerin, heureux et pleins de Sa sagesse, nous découvrons Sa Création et laissons notre cœur s'abandonner complètement à Lui. Devenir un homme, c'est grandir, par la contemplation et les œuvres, avec l'aide de la foi et de la raison, dans l'amour du bien, du vrai et du beau, qui tous trois reflètent le Dieu un et trine en Qui nous vivons, évoluons et existons.

Compartimenter l'éducation et la séparer de la vie de l'Église, c'est créer une

fausse distinction. Saint Benoît décrit le monastère comme une « divine école au service de Jésus-Christ ». Ce n'est pas une façon de parler : il croyait fermement que la fidélité au Christ, que la sortie de l'enfance spirituelle, n'était pas possible sans pédagogie ni sans un entraînement régulier du cœur et de l'esprit. Dans le chapitre VII de la Règle, parlant de l'humilité, Benoît rappelle aux frères que rien n'est caché aux yeux de Dieu, que la Bible décrit comme Celui qui « éprouve le cœur » et qui « sonde les reins » (Jr 17, 10).

La tradition bénédictine intègre l'instruction à la vie de prière et de travail. Les moines ont toujours dû savoir lire, bien sûr, mais il était également essentiel de savoir écrire. C'est dans les monastères que d'innombrables moines ont entrepris l'immense tâche de copier à la main les Saintes Écritures, les livres d'heures, les écrits patristiques et la littérature classique. Ces hommes de Dieu ont ainsi, par amour pour Lui, posé les fondations d'une nouvelle civilisation.

Notre système éducatif actuel remplit les têtes de faits, sans donner aux étudiants d'autre aspiration que le succès ici-bas. Depuis le Haut Moyen Âge, la recherche de la connaissance pour elle-même s'est peu à peu détachée de la recherche de la vertu ; aujourd'hui, la rupture est consommée.

D'après l'éducateur Martin Cothran, l'un des chefs de file du mouvement de l'éducation chrétienne classique, beaucoup de chrétiens n'ont pas encore perçu à quel point l'éducation avait évolué au cours du dernier siècle. Le progressisme des années 1920 utilisait l'école pour transformer la culture. Le vocationalisme des années 1940 et 1950 utilisait l'école pour conformer les enfants à la culture. L'éducation traditionnelle, celle qui était en vigueur entre l'Antiquité gréco-romaine et l'époque moderne, consistait à transmettre une culture : celle de l'Occident, et plus précisément, pour une large période, de l'Occident chrétien.

« L'éducation classique des païens transformée par l'Église cherchait à inculquer à chaque nouvelle génération une certaine idée de ce qu'un homme doit être, en usant constamment d'exemples de grands hommes et en transmettant une certaine image de l'humanité idéale, m'expliquait Cothran. Cette culture-là s'était fixé un but bien précis : conserver la sagesse du passé et produire des générations guidées par les mêmes idéaux et les mêmes valeurs.

« C'est ainsi qu'a fonctionné l'éducation pendant deux millénaires, a-t-il poursuivi. Aujourd'hui, elle n'en a plus que le nom : elle n'est plus la même chose. Elle n'est même plus le même *genre* de chose. Les écoles modernes et beaucoup d'écoles chrétiennes ont tout changé. Même les chrétiens qui se tiennent à l'écart du politiquement correct ont souvent, sur la question de l'éducation, fini par adhérer à l'utilitarisme ambiant. »

Entendons-nous bien, il n'y a absolument rien de mal, en principe, à acquérir des connaissances utiles ou à exceller dans la science, dans l'art, la littérature ou

toute autre activité intellectuelle. Mais la maîtrise des faits et de leur application n'est pas la même chose que l'éducation, pas plus qu'un diplôme de théologie ne fait de vous un saint.

La séparation introduite entre la connaissance et la vertu a créé une société qui juge de la valeur d'une personne selon sa capacité à maîtriser la science, le droit, l'argent, l'image, les mots, et ainsi de suite. L'usage moral qui en est fait est une question qu'on a reléguée au second plan, et que beaucoup considèrent même comme naïve.

Les étudiants dont le cursus n'a pas intégré le sens de la vie chrétienne courent le risque de s'éloigner de la foi, et ils n'y sont pour rien. Pour John Mark Reynolds, le fondateur de la jeune Saint Constantine School à Houston, les jeunes chrétiens qui ont vécu une rencontre personnelle avec le Christ, se sont sincèrement convertis et connaissent l'apologétique chrétienne, mais ceux qui ne l'ont pas intégrée à leur vie sont plus vulnérables qu'ils croient. Ils doivent apprendre à traduire l'expérience de la conversion et les connaissances intellectuelles qu'ils ont sur la foi en un mode de vie chrétien, sinon leur foi restera fragile.

S'il est vrai qu'une foi de charbonnier, une foi anti-intellectuelle, n'est qu'un faible roseau dans le grand vent de l'intelligence académique, il n'est pas moins vrai qu'une foi purement intellectuelle, qui ne consisterait qu'en l'accumulation d'informations, manque étonnamment de solidité. Si l'on veut équiper les étudiants chrétiens pour faire face à un environnement sécularisé, voire hostile, on ne doit pas leur donner un bouclier protecteur, qui pourrait se briser ou qu'ils pourraient laisser tomber, mais les rendre forts à l'intérieur, forts d'esprit et de cœur.

Enseigner l'Écriture aux enfants

L'une des clés est d'intégrer au modèle éducatif la connaissance de la Bible et la méditation sur du verbe de Dieu. Sur ce point, hélas, nous laissons tous tomber nos enfants.

Lors d'un dîner avec trois professeurs d'une université évangéliste conservatrice, je fis part de mon admiration pour la capacité qu'avaient les évangélistes à enseigner l'Écriture aux enfants. Le professeur assis à ma gauche me répondit que c'était là une vision bien romantique des faits. « Vous seriez surpris d'apprendre le nombre d'étudiants qui arrivent ici en ne connaissant pour ainsi dire rien de la Bible. »

J'en fus très surpris. Je leur dis que j'entendais souvent ce genre de plainte chez les professeurs catholiques, et que la situation était, dans mon esprit, très différente chez eux, surtout dans les universités conservatrices.

Mais les trois professeurs me firent comprendre qu'il n'en était rien. Ils m'expliquèrent que la majorité des étudiants étaient pratiquants et appartenaient à des groupes de jeunes dans leur paroisse, mais que leur bagage théologique était terriblement léger. « Nous faisons ce que nous pouvons, mais nous ne les avons que pour quatre ans, me dit l'un d'eux, et c'est loin d'être suffisant pour qu'ils rattrapent leur retard. »

Depuis cette soirée, j'ai systématiquement demandé aux professeurs d'université qui m'invitaient d'évaluer le niveau de connaissance théologique de leurs élèves. Presque à chaque fois, que l'établissement soit catholique ou évangéliste, la réponse était la même : « Ce sont de complets ignorants. »

« Beaucoup viennent des meilleurs lycées catholiques de la région, me dit une fois l'un d'eux. Ils ne savent strictement rien de leur foi et n'y voient aucun problème. On leur a martelé que le catholicisme était, au fond, ce qu'ils voulaient en faire. »

Les études sociologiques le confirment : les Américains n'ont presque aucune connaissance basique sur le christianisme. Inutile de se demander d'où vient le déisme éthico-thérapeutique.

Saint Benoît a tout ce qu'il faut pour contrer le DET. La Règle prescrit un certain nombre d'heures quotidiennes de *lectio divina* – la méthode bénédictine de lecture des Écritures. Elle commande aussi aux moines d'avoir d'autres types de lectures et d'études, pour enrichir leur compréhension de la Bible. Pendant le Carême, par exemple, chaque moine reçoit un livre de la bibliothèque du monastère et le lit. La Règle les encourage à lire les textes des Pères de l'Église et les vies de saints, qui sont des « instruments de vertu » pour celui qui souhaite élever sa foi sur de solides fondations.

Non seulement l'étude de l'Écriture mènera les jeunes chrétiens à Dieu, mais elle les soudera et leur permettra de s'épauler dans la lutte contre le sécularisme. Là encore, nous avons à prendre exemple sur les juifs. Charles Chaput, l'archevêque de Philadelphie, s'est rendu compte de la force de l'éducation juive orthodoxe, durant une visite à l'université Yeshiva^a en 2012. Ayant constaté que l'étude de la Torah constituait toute une partie du programme, Mgr Chaput écrivit à quel point il avait été impressionné par « le pouvoir qu'a l'Écriture de créer une vie nouvelle »⁴⁵.

« Le Verbe est un dialogue vivant entre Dieu et l'humanité, constata-t-il dans le magazine *First Things*. Ce dialogue divin se reflétait dans celui

qu'entretenaient les élèves entre eux. Ils ne se connaissaient pas en arrivant à l'université, mais leur travail de réflexion sur l'Écriture et le partage de ce qu'ils avaient découvert faisait naître quelque chose qui les dépassait : une amitié terrestre et une amitié avec Dieu. »

Les étudiants juifs orthodoxes ne lisent pas l'Écriture de manière simplement académique et distanciée : ils voient plutôt en elle le pain de la vie et le liant qui fait d'eux une communauté. Un tel niveau de dévotion et d'éducation paraît presque inatteignable dans les écoles et universités chrétiennes, mais pourquoi n'essayerions-nous pas ? Si rabbi Gottlieb ne s'y est pas trompé, la survie d'une culture véritablement chrétienne en dépendra.

Enseigner aux jeunes l'histoire de la civilisation occidentale

L'éducation doit également renouer le lien entre nous et notre histoire. Sans éducation, pas de recouvrement de la mémoire culturelle. Plus profondément nous serons enracinés dans notre histoire, plus nous pourrons résister aux vagues de la société liquide. Mieux nous comprendrons d'où nous venons, mieux nous pourrons vivre dans ce monde post-chrétien, et plus nous saurons comment nous préparer à l'avenir.

Le christianisme à ses débuts a bénéficié de trois influences : la religion hébraïque, la philosophie grecque et le droit romain. La civilisation occidentale, dans sa forme et son contenu, partage les mêmes racines et s'est fondée sur la rencontre entre la foi chrétienne et les peuples européens. Jésus-Christ est le sauveur des hommes – non Aristote ou l'empereur Auguste. Mais le chef-d'œuvre de Dante, la *Divine Comédie*, qui est l'un des sommets de la culture occidentale, montre assez ingénieusement comment Dieu a préparé les âmes à la venue du Christ dès l'Antiquité païenne.

L'éducation chrétienne classique procède de la conviction que Dieu nous parle à travers l'art, la littérature et la philosophie du passé, qu'il soit gréco-romain ou chrétien. L'Occident est incompréhensible si l'on ne sait rien de la foi chrétienne, et la foi chrétienne telle qu'elle existe aujourd'hui est incompréhensible si l'on ne sait rien de l'histoire et de la culture de l'Occident. Pour ne pas perdre cet héritage culturel, il faut que les générations futures apprennent à le connaître et à l'aimer.

Le politologue Patrick Deneen, professeur à l'université Notre-Dame-du-Lac, a récemment publié, sur un blog éducatif, un essai sur la question.

Décrivant ses élèves, il reconnaît que ce sont de jeunes hommes et femmes sympathiques et bien élevés, mais qu'ils « ne connaissent rien à rien » et qu'ils ont « le cerveau à peu près vide » de toute connaissance significative. « Ils sont le plus pur produit de la civilisation occidentale, écrit-il, une civilisation qui a tout oublié de son propre passé et ne suscite plus chez ses membres qu'une parfaite indifférence à leur propre culture. »⁴⁶

Ces jeunes ne sont pas idiots. Deneen, qui enseignait à Princeton et Georgetown^a avant d'arriver à Notre-Dame, sait bien que l'entrée dans de tels établissements n'est pas aisée. Les étudiants travaillent dur pour passer leurs examens, avoir de bons bulletins et de « beaux CV » qui leur permettront de grimper les échelons de la méritocratie. « Ils sont la crème de leur génération, écrit-il, les maîtres de l'univers, les futurs dirigeants de l'Amérique et du monde. »

Pourtant, si intelligents, si brillants qu'ils soient, ils sont la mort de ce qu'on appelait la civilisation occidentale. Ils ne savent même pas ce qu'ils ne savent pas, et peu leur importe. Pourquoi s'en soucieraient-ils ? C'est la même chose que pour leur connaissance de la foi chrétienne : ils ne font jamais que ce que leurs parents, leurs professeurs et leur culture leur ont enseigné.

La crise, pourtant, n'est pas nouvelle. En 1943, un article fut publié dans le *New York Times* pour fustiger le niveau catastrophique en histoire des étudiants américains. Dans les années 1970, le bouillant prophète laïc Philip Rieff, en menant une étude sur le désastre de l'université à l'heure des bouleversements apportés par la contre-culture, se lança dans une violente diatribe contre l'establishment de l'enseignement supérieur. Dans son livre *Fellow Teachers* [A mes confrères enseignants], publié en 1973, Rieff, lui-même professeur d'université, critiquait vertement les membres du système éducatif pour avoir accepté de se plier à l'exigence moderne de « pertinence ». D'après lui, ils avaient lâchement abandonné leur autorité et la responsabilité qu'ils avaient de transmettre à la génération suivante l'héritage de leur civilisation. « Au bout de cette gigantesque transformation culturelle, il n'y a qu'une issue pour nous autres modernes : la barbarie, écrivait-il. Les barbares sont les hommes sans mémoire historique. La contemporanéité radicale est le nom derrière lequel se cache la barbarie. Nous croyons nous éloigner d'elle en nous libérant de la tutelle autoritaire du passé, alors que c'est vers elle que nous progressons. »⁴⁷

Je suis moi-même allé à l'université. Durant toutes mes années d'études, je n'ai jamais lu Platon, ni Aristote, ni Homère, ni Virgile. Je n'ai rien appris sur l'histoire grecque, ni sur l'histoire romaine, et j'ai à peine effleuré le Moyen Âge. Dante m'était inconnu, comme Shakespeare.

Je ne connaissais pour ainsi dire rien des mille cinq cents ans d'histoire chrétienne, entre la fin du Nouveau Testament et la Réforme – et je n'avais appris que le strict minimum sur la révolution luthérienne. Je ne connaissais ni Descartes, ni Newton. Pour moi, l'histoire occidentale commençait avec les Lumières. Tout ce qui précédait se perdait dans le triste brouillard de l'oubli.

Personne ne m'a fait cela intentionnellement ; personne n'a désiré me voler mon patrimoine culturel. Mais personne ne s'est senti l'obligation de me le présenter de façon ordonnée et cohérente. Les idées ont des conséquences, et leur absence en a tout autant. Comment créer une génération d'ignorants sans but, dépourvus du moindre sens du devoir et tournés vers eux-mêmes ? En les privant de leur passé, tout simplement.

Au xx^e siècle, tous les gouvernements totalitaires savaient qu'ils soumettraient les peuples en contrôlant leur accès à la mémoire culturelle. Dans l'Occident moderne, le vol n'a pas été orchestré par des dictateurs. La réalité ressemble plutôt au *Meilleur des mondes* : comme les personnages du roman d'Huxley voués au confort et à la sensualité, nous avons cessé de nous intéresser au passé, parce qu'il nous inhibe dans notre recherche du plaisir.

Il ne suffit pas d'exposer aux étudiants des faits à propos de la civilisation occidentale – cette civilisation qui est une mère pour tout Occidental, même d'origine africaine ou asiatique, et même s'il est d'une confession chrétienne orientale, comme c'est mon cas. John Mark Reynolds, éducateur de longue date au Torrey Honors Institute de l'université Biola^a, estime que les professeurs doivent faire plus que délivrer des faits et de la donnée : ils doivent chercher à intégrer l'histoire et la culture dans la conception que les étudiants se font de la morale. « Vous ne pouvez pas vous contenter de dire : “Voici la civilisation chrétienne dans toute sa gloire ! Contemplez-la et admirez-la” », me disait-il.

Pour les étudiants d'aujourd'hui, ce ne sera probablement pas le coup de foudre. C'est une matière qui leur semblera trop éloignée d'eux, en premier lieu parce qu'ils ont été formés par une culture qui privilégie la contemporanéité (autrement dit, la « pertinence ») et les pousse à être des bêtes d'examen conformistes et passives.

Vu les obstacles qui se dressent face à eux, les éducateurs chrétiens sont forcés de recourir à l'art ancien de la séduction intellectuelle, fondé il y a quelque 2 500 ans en Grèce. « Il faut être plus socratique pour amener les étudiants à apprécier leur histoire et à l'intégrer à leur identité, me disait encore Reynolds. C'est ce type d'éducation qui a produit un C. S. Lewis ou un J. R. R. Tolkien^a. On ne peut pas décemment désirer moins pour nos propres enfants, si ?

»

Retirer ses enfants de l'enseignement public

L'école publique n'est pas bien ordonnée ; elle ne dispense aucun enseignement religieux ; elle est incapable de susciter l'admiration pour la civilisation occidentale. Il est temps que les chrétiens en retirent leurs enfants.

Les raisons ne s'arrêtent pas là : on peut également citer l'influence néfaste que beaucoup de jeunes peuvent avoir sur nos enfants dans les établissements publics (mais également dans beaucoup d'écoles privées). Aux États-Unis, il est vrai, les choses s'améliorent du point de vue de la sexualité des adolescents, de leur consommation de drogue et d'alcool. Les taux de grossesse et d'avortements chez les jeunes ont sensiblement baissé, tandis que l'âge de la première relation sexuelle a légèrement augmenté. Il n'empêche, le public est un environnement qui peut effrayer les parents chrétiens. Est-il rassurant d'apprendre, par exemple, qu'un peu plus de 20 % des lycéens fument du haschich au moins une fois par mois ? Que six élèves de terminale sur dix ont déjà eu des relations sexuelles ?⁴⁸

Pour ne rien arranger, les écoles publiques sont souvent les têtes de pont des dernières tendances culturelles. Par exemple, sous la pression du gouvernement et des activistes LGBT, de nombreuses écoles acceptent désormais la transsexualité comme quelque chose de normal, souvent avec la bénédiction des parents.

Le théologien Carl Trueman l'a découvert quand il a essayé de rassembler les parents de son quartier, à Philadelphie, pour lutter contre une politique locale d'intégration de la transsexualité, qui selon lui saperait l'autorité parentale et serait néfaste au sport féminin^a.

« J'ai rapidement déchanté : ils n'y voyaient aucun problème, et certains me disaient même que c'était une bonne chose. Aucun d'entre eux ne comprenait que le problème dépasse largement le fait d'aider un enfant qui a des problèmes d'identité, me racontait-il. Ils ne voyaient pas qu'une telle politique allait créer un précédent et augmenter de façon significative le pouvoir de l'école au détriment des droits des parents. Inutile de vous dire que le texte est passé sans rencontrer la moindre opposition. »

Confirmant ce qui semble bien être une tendance généralisée, une dame vivant dans un quartier résidentiel de Baltimore me confiait un jour : « Aucun de ceux qui vous disent que votre idée de pari bénédictin est alarmiste ne doit avoir d'enfant. » Elle poursuivit, m'expliquant que, dans le lycée de sa fille, un nombre effarant d'adolescents se déclaraient transgenres et demandaient à leurs parents de suivre un traitement hormonal.

Et que font les parents ?

« Vous seriez surpris de voir combien acceptent, me dit-elle. Ils ont tellement peur de perdre leurs enfants. C'est comme ça que la culture moderne leur dit de réagir, et ces parents deviennent les défenseurs les plus acharnés du transgénérisme. »

Trois mois après cette conversation, sa fille est rentrée à la maison un soir et lui a annoncé qu'elle était en réalité un garçon, exigeant d'être traitée comme telle.

Une lectrice de mon blog a fait un constat similaire dans le collège, puis le lycée de sa fille. « C'est quand même quelque chose de voir votre enfant de douze ans rentrer à la maison et dresser la liste de ses camarades bi, disait-elle. Je lui ai expliqué qu'il était statistiquement impossible d'avoir autant de bisexuels dans une classe, et qu'en général, pour une fille de cinquième (car toutes étaient des filles), il était impossible de se prononcer définitivement sur la sexualité. Tout ce que j'ai eu pour réponse, c'est un flot de bêtises sur le genre et le fait qu'il était fluide et non-binaire. »

Elle a ensuite appelé une de ses amies, dont la fille était dans la même classe, et lui a demandé ce qui se passait. « Il faut sortir de ta grotte ! lui a répondu son amie en riant. Au moins un tiers des gamines se prétendent bi. »

Peu de parents ont la présence d'esprit et la force de caractère suffisante pour protéger leurs enfants de la sexualité désordonnée qu'accepte la culture moderne. D'une part, les médias ont un pouvoir immense : celui de décider de ce qui est normal. Les adultes y sont soumis comme les jeunes. D'autre part, les parents sont tout autant sujets à la pression sociale que leurs enfants.

« On élève ses enfants en s'inspirant de la manière de faire, non de ses parents, mais de ses amis et de ses voisins, analyse la psychologue Judith Rich Harris, et c'est un fait qui n'est pas réservé à notre civilisation hyper-médiatique. »⁴⁹

C'est pour cette raison que de plus en plus de parents chrétiens décident de retirer leurs enfants de l'enseignement public. Certains, au contraire, se disent que les leurs doivent y rester pour « témoigner » auprès des autres. Mais vu la pente emprunter par la culture populaire, ce type de raisonnement ressemble plutôt à une fausse excuse. C'est un peu comme si vous jetiez votre fils dans le torrent en espérant qu'il sauve un autre enfant en train de se noyer.

On peut être tenté de faire contrepoids à l'éducation séculariste en emmenant ses enfants à l'église, au catéchisme, dans un mouvement de jeunesse, mais deux ou trois heures d'éducation religieuse par semaine ne feront rien contre les quarante dont disposent les écoles. Au surplus, aucune de ces mesures ne sera d'une quelconque utilité contre l'hostilité, active et passive, à laquelle font face

les jeunes chrétiens d'aujourd'hui. Agissons donc, pour la survie de nos enfants.

Ne pas se faire d'illusion sur les écoles chrétiennes

Aucun lieu n'est parfaitement sûr.

Un père de famille, qui a préféré rester anonyme, en a eu un jour assez de voir sa fille maltraitée pour avoir refusé de célébrer le coming-out d'une de ses camarades : il l'a donc mise dans une école privée chrétienne. Cet évangéliste, ancien professeur dans le public, m'a confié que ce n'était qu'une solution partielle :

« C'est mieux qu'avant, bien sûr, et au moins ma fille a des cours de catéchisme, disait-il. Mais elle passait d'une école publique où elle n'avait aucun ami croyant à une autre, chrétienne pourtant, où seulement 15 à 20 % des élèves ont une vie de foi. »

Dans bien des cas, le christianisme n'est qu'un vernis qui masque une vision du monde parfaitement séculariste. Cela ne suffit pas à contenir les assauts de la modernité. Beaucoup de parents voient dans l'enseignement chrétien un moyen de protéger leurs enfants du pire, mais ils ne s'intéressent pas vraiment à la qualité de l'éducation religieuse qui y est dispensée.

Quand j'habitais à Dallas il y a quelques années, une de mes amies m'avait dit avoir refusé d'envoyer ses enfants dans les écoles chrétiennes les plus réputées de la ville. Comme je venais d'arriver, je supposai que les prix l'en avaient dissuadée. Pas du tout, m'avait-elle répondu : c'est qu'elle ne voulait pas que ses enfants soient influencés par l'état d'esprit matérialiste et présomptueux qui y régnait.

Le directeur d'un lycée chrétien me disait qu'il devait se battre en permanence avec les parents d'élèves qui se plaignaient des cours de morale et de théologie inclus dans le programme, les estimant trop pesants pour leur progéniture. « Ils ne pensent qu'à une chose, constatait-il : que leurs enfants intègrent la meilleure université et fassent carrière. » Un autre, directeur d'une institution aux frais de scolarité élevés dans le Sud profond^a, me disait : « Ici, les parents s'imaginent que, parce qu'ils ont payé dix-sept mille dollars pour l'année, ils ont fait ce qu'ils avaient à faire pour l'éducation religieuse de leurs enfants. »

Dans les années 1960 et au début des années 1970, à l'époque où le mouvement des droits civiques commençait à porter ses fruits, certains parents, dans le Sud, décidèrent de monter des écoles privées réservées aux Blancs.

Hélas, nombre d'entre elles se revendiquaient chrétiennes.

Les temps ont changé, les Églises ont évolué, mais les plaies ne sont pas tout à fait refermées aux États-Unis. Les écoles inspirées par le pari bénédictin doivent, particulièrement dans mon pays, s'attacher à bannir toute forme de ségrégation et œuvrer à la réconciliation entre les races. En outre, les Hispaniques sont de plus en plus nombreux parmi les catholiques et les évangélistes : ils devront donc l'être dans l'enseignement chrétien.

Pour résumer, une école chrétienne qui administre à ses élèves le poison du sécularisme et les coupe de la foi historique ne leur fera que du mal. Les quelques cours de catéchisme qu'ils y reçoivent ne leur seront d'aucune utilité à long terme : ils resteront ce que saint Paul appelle des « enfants en Christ » (1 Co 3, 1). Dans les faits, la platitude de l'enseignement théologique qu'ils recevront sera un vaccin très efficace contre l'envie d'approfondir leur foi. Retirez-les de ces écoles.

Monter des écoles chrétiennes classiques

Il existe heureusement une solution au problème des écoles publiques et des mauvaises écoles privées : l'éducation chrétienne classique. Elle est fondée sur l'alliance entre l'idéal gréco-romain d'une éducation qui cultive la vertu et la sagesse et la vision du monde chrétienne traditionnelle. Le CiRCE Institute, une organisation chrétienne de Caroline du Nord qui forme les professeurs selon le modèle classique, déclare ainsi : « Le chrétien classique ne se demande pas ce qu'il pourra faire de cet enseignement, mais ce que cet enseignement pourra lui apporter. »

Comme le monastère bénédictin, l'école chrétienne classique ordonne tout autour du Logos, Jésus-Christ, et de la quête intérieure, spirituelle et intellectuelle pour Le trouver. Elle reprend à son compte le concept, issu de la grande tradition, d'une réalité ancrée dans des idéaux transcendants, ou plutôt dans Celui en Qui nous vivons, existons et de Qui nous tirons notre être.

Toutes les écoles chrétiennes devraient s'attacher à mettre la culture de la dévotion personnelle au Christ dans le cœur de leurs élèves. L'éducation chrétienne classique adopte une approche plus globale et universelle. Dans ce modèle, c'est l'amour pour le Christ qui sous-tend l'apprentissage et donne à la classe son harmonie. L'objectif est de former des diplômés dont le cœur désire la vérité, la bonté et la beauté, et qui font usage de leur intelligence pour les découvrir.

L'éducation chrétienne classique insiste particulièrement sur les grandes œuvres marquantes. Elle présente les textes et les œuvres d'art occidentaux canoniques, en utilisant une structure médiévale appelée *trivium*^a, qui, comme l'a fait remarquer Dorothy Sayers^a dans son essai de 1947 *The Lost Tools of Learning* [les Outils perdus de l'apprentissage], le document fondateur du mouvement actuel de l'éducation classique, correspond aux capacités mentales des jeunes à certains âges de développement.

Typiquement, le parcours scolaire classique d'un étudiant commence avec la classe de grammaire, dans laquelle il apprend et retient les fondamentaux de la connaissance du monde. Ensuite vient la classe de logique, qui correspond au collège. Là, il apprend à user de la raison pour analyser les faits et en discerner le sens. La troisième et dernière étape est la classe de rhétorique, qui se concentre sur la pensée abstraite, la poésie et l'expression orale et écrite.

L'approche classique présente les canons occidentaux de manière systématique, elle est profondément intégrée dans une anthropologie chrétienne et dans une vision globale de la réalité. C'est l'outil contre-culturel idéal pour favoriser la résilience des jeunes chrétiens.

Tout le monde n'a pas la possibilité d'envoyer ses enfants, à plein temps, dans une école chrétienne classique. Heureusement, le modèle est en plein essor, et les ressources pédagogiques à disposition des familles se font plus nombreuses d'année en année. Il existe également des écoles hybrides, comme celle que mes trois enfants fréquentent, la Sequitur Classical Academy de Baton Rouge.

Sequitur propose de prendre les élèves par demi-journées, et les parents complètent l'éducation à la maison. Ma femme et moi considérons que cette approche hybride permet de conserver tous les avantages de l'école à la maison tout en y ajoutant les bénéfices d'une communauté d'étudiants et de familles engagées dans la même mission éducative.

Une bonne école chrétienne classique doit enseigner aux étudiants la Bible et l'histoire de la civilisation occidentale, mais elle doit aussi les intégrer dans la vie de l'Église. À Houston a été récemment ouverte l'école classique Saint Constantine, de tradition orthodoxe orientale. Son président, John Mark Reynolds, l'intègre autant que possible à la vie des familles et des paroisses. Il parle à ce propos de « nouveau monachisme », un modèle qui met en harmonie l'église, l'école et la vie de famille pour le bien de ses étudiants.

« Par le passé, les écoles ont fonctionné assez indépendamment de la famille et de l'Église. C'était défendable dans une culture profondément chrétienne, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui », dit-il. L'école doit renforcer la vie des

paroisses, si l'on veut que les fidèles et les étudiants grandissent dans leur foi. Elle doit organiser son calendrier en fonction de celui de l'église locale, afin de ménager dans l'emploi du temps des étudiants un espace consacré à la vie spirituelle.

Ce genre d'intégration a des résultats tangibles sur la vie spirituelle. Le directeur d'une école chrétienne classique dans le sud-ouest des États-Unis me racontait que, souvent, les enseignants de ce genre d'établissements se rendaient compte avec surprise que beaucoup de familles et de paroisses retournaient, grâce à eux, à la tradition.

Dans le même temps, les écoles chrétiennes classiques peuvent stimuler un œcuménisme sain face à un ennemi commun. Bien qu'il y ait des avantages à établir une école selon une tradition particulière, il est également judicieux de choisir une approche large, tant que l'école garde une tradition ancienne – catholique, orthodoxe ou protestante. « Les vieilles divisions sont dépassées. La bonne nouvelle, c'est que ce type d'écoles est à même d'en effacer les traces », explique John Mark Reynolds.

La Sequitur Classical Academy est attachée à l'orthodoxie chrétienne, mais elle reste interconfessionnelle. La plupart des enseignants et des étudiants sont évangélistes, mais notre famille orthodoxe orientale y est la bienvenue : ma femme y enseigne, et nos enfants s'y rendent chaque jour. La communauté compte également des catholiques traditionalistes. Le cofondateur, Brian Daigle, élevé dans le catholicisme et aujourd'hui protestant réformé, affirme que son propre cheminement dans la tradition chrétienne lui a appris à aimer et respecter ce que chaque branche de la foi peut apporter à son école.

« Faire partie de ce genre d'établissement a renforcé mes convictions sur certains sujets, et m'a rendu plus humble sur d'autres, dit-il. Cela a fait de moi un meilleur érudit : mes lectures ne se limitent plus aux textes de ma propre confession. Je comprends désormais l'importance que revêtent les convictions théologiques des écrivains dans leurs choix littéraires, par exemple. »

Pour lui, cette amitié entre chrétiens, fondée sur l'honnêteté intellectuelle et l'esprit de collaboration, devrait renforcer le témoignage des églises locales dans un monde où le sécularisme se fait de plus en plus pressant. Il est convaincu que l'étude en commun de la grande tradition forgera des liens de solidarité spirituelle entre les élèves, qui les aideront grandement quand viendra l'heure de quitter l'école. « L'avantage, je l'espère, pour nos étudiants, c'est que nous les préparons non à des emplois qui n'existent pas encore, mais à une Église qui n'existe pas encore », conclut Daigle.

Les avantages de lier une école classique à une Église particulière peuvent être vus dans l'histoire de la Saint Jerome Acadademy de Hyattsville, dans le

Maryland, sans doute l'école chrétienne classique la plus célèbre des États-Unis.

En 2010, l'archevêché de Washington avait prévu de fermer l'école attachée à la paroisse Saint-Jérôme : les inscriptions (de la maternelle à la quatrième) se faisaient de plus en plus rares, et l'établissement était criblé de dettes. Un homme d'affaires catholique du quartier, Chris Currie, un professeur de philosophie de l'université catholique^a, Michael Hanby, ainsi que plusieurs autres parents d'élèves, ont contacté la direction pour lui proposer de tenter le tout pour le tout et d'en faire une école classique.

La directrice, Mary Pat Donoghue, a décidé de se lancer dans l'aventure. Malgré ses réserves, l'aumônier a convenu qu'ils n'avaient plus rien à perdre. L'archevêché a donné le feu vert et les familles se sont mobilisées : Currie et Hanby ont élaboré un programme, les parents et la paroisse ont recueilli assez d'argent pour rembourser les 117 000 dollars de dette de l'école, et cette dernière a embauché huit nouveaux enseignants formés à la méthode classique.

Aujourd'hui, la petite école catholique qui, il y a à peine dix ans, était donnée pour morte, croule sous les inscriptions et est devenue en peu de temps un modèle pour les écoles paroissiales en déclin. D'après Currie, une école catholique de banlieue aisée n'aurait pu vivre une telle renaissance. Saint Jérôme, située dans le centre, a survécu parce que la nécessité l'exigeait : c'était changer ou mourir.

Et tout a commencé par l'initiative de paroissiens laïcs. En bons catholiques, les sauveteurs de Saint Jérôme se sont soumis à l'autorité de leur curé et de leur évêque, lesquels se sont montrés assez ouverts pour leur donner une chance de construire quelque chose de neuf et de différent.

« Vous devez changer votre manière d'enseigner : cela nécessite de se débarrasser d'un grand nombre de manuels et de ressources auxquels votre école est habituée, explique Currie. L'éducation classique ne peut pas être un simple argument de vente pour stimuler les inscriptions. Tout ce que vous faites doit être guidé par le sens de la mission. C'est la seule façon d'être efficace et utile. »

La nouvelle Saint Jérôme Academy a souhaité avant toute chose que les parents soient inclus dans sa reconstruction et dans la vie scolaire. L'équipe a également souhaité donner tout son sens au mot « catholique », c'est-à-dire « universel », en se refusant à n'accepter que des familles catholiques très pratiquantes.

« Cela ne veut pas dire que nous acceptons n'importe qui, explique Currie. L'éducation classique peut ne pas convenir à certains enfants, voire à les transformer en éléments perturbateurs. C'est rarement le cas. Nos élèves viennent de toutes les origines et de toutes les classes socio-économiques, nous avons une vraie diversité. Quand les parents voient tout ce que cela peut apporter

à leurs enfants, ils sont convaincus. De notre point de vue, ce modèle éducatif s'adresse à des personnes de tous horizons. »

Est-il possible de monter une école chrétienne classique dans votre communauté ? Sur son site Internet accsedu.org, l'Association of Classical and Christian Schools [Association des écoles classiques et chrétiennes], une organisation protestante présente dans quarante-cinq États américains et quatre pays étrangers, propose des conseils pratiques, y compris une liste de toutes les questions que les communautés locales devraient se poser avant de se lancer dans une telle entreprise.

L'Institute for Catholic Liberal Education [Institut pour l'éducation libérale catholique] est une organisation qui met à disposition des catholiques une somme considérable de ressources, dont, sur son site catholicliberaleducation.org, le programme scolaire de la Saint Jerome Academy. (Mary Pat Donoghue, la directrice qui a supervisé la transition de l'école, y travaille aujourd'hui comme consultante à plein temps.)

Faire l'école à la maison

La quantité de ressources pour aider les parents chrétiens classiques qui souhaitent faire l'école à la maison a explosé, notamment grâce à des organisations comme l'institut CiRCE ou la Society for Classical Learning. La méthode Classical Conversations^a est l'un des programmes les plus populaires.

Des écoles comme la Sequitur de Baton Rouge ou la Coram Deo Academy, au Texas, qui proposent un enseignement en classe complété par l'éducation en milieu familial, rencontrent également un succès grandissant.

Pour beaucoup de parents, les écoles chrétiennes fiables et orthodoxes sont ou inexistantes à proximité, ou inabordables. Ils se tournent donc vers l'école à la maison, une décision qui peut peser lourdement sur leurs finances, si leur famille est dépendante de deux revenus.

Une mère catholique de la Silicon Valley, que nous appellerons Maggie, m'a dit un jour qu'elle et son mari, professeur des écoles, avaient pris cette décision, parce qu'ils avaient la conviction de pouvoir faire mieux que l'école publique locale. L'école privée n'était pas envisageable, et, ayant elle-même fréquenté des écoles catholiques locales, elle n'avait en elles plus aucune confiance.

Bien qu'elle ne concerne que 3,4 % des écoliers du pays, l'éducation à domicile est de plus en plus populaire : le nombre d'enfants scolarisés chez eux a augmenté de 62 % entre 2003 et 2012 selon le ministère de l'Éducation

américain⁵⁰. Néanmoins, beaucoup vous le diront, la méthode ne convient pas à tout le monde. Elle nécessite des compétences particulières, par exemple d'avoir le sens de l'organisation, certaines capacités intellectuelles et surtout une patience extraordinaire. Ajoutez à cela qu'il faut pouvoir se permettre de ne se reposer que sur un revenu, ce dernier facteur étant en général celui qui dissuade les familles de se lancer.

Mais certaines peuvent y parvenir, si elles sont prêtes à abandonner une partie de leur confort. Maggie m'expliquait qu'elle et celles de ses amies qui avaient fait le même choix, pour leurs enfants, avaient fait une croix sur leur carrière et, vu le coût de la vie dans la région, sur un certain nombre de richesses matérielles.

Elles sont convaincues que c'est la bonne chose à faire, même si elles et leurs familles doivent se serrer la ceinture.

« Nous ne pouvons pas nous laisser aspirer par le tourbillon de la modernité, et ce n'est pas ce que nous voulons pour nos enfants, m'a-t-elle expliqué. Nous ne voulons pas qu'ils aient pour seul but dans la vie d'intégrer une grande école et d'avoir gagné leur premier million avant l'âge de trente ans. Nous devons servir quelque chose – Dieu – de plus grand que nous, et aucune école, ici du moins, ne vous apprend à le faire. »

Le pari bénédictin et l'université

Le besoin pour un jeune de s'entourer de pairs chrétiens ne s'arrête pas après le bac. L'université est également un moment de défi moral et spirituel, et tous les jeunes croyants n'en ressortent pas avec une foi intacte. Les chrétiens doivent non seulement trouver des moyens d'aider les étudiants à naviguer dans le système universitaire existant, mais encore chercher des moyens de réinventer l'université.

En 2016, lors d'une discussion à huis clos entre universitaires évangéliques conservateurs à laquelle j'assistai, j'entendis des administrateurs et des professeurs d'université parler en toute franchise de la façon dont leurs étudiants, y compris les séminaristes, étaient influencés par le progressisme en matière de sexe, et comment cela affectait leur propre sexualité.

D'une manière plus générale, le déclin dramatique de la foi chez les jeunes adultes (dont 35 % se disent sans religion ni aucune tradition religieuse) signifie que les étudiants chrétiens actuels subissent, plus qu'aucune génération avant eux, des pressions sociales pour abandonner l'orthodoxie chrétienne. Où

trouveront-ils un soutien ?

Ils peuvent commencer par rejoindre ou fonder des associations chrétiennes sur leur campus, autrement dit, y vivre en communauté le pari bénédictin.

Dans les universités laïques, les étudiants catholiques se retrouvent souvent dans les centres Newman^a. Tous ne sont pas d'une orthodoxie religieuse, mais celui de l'université de l'Illinois à Champaign-Urbana, le centre Newman Saint-Jean, par exemple, a la réputation d'être un lieu d'enseignement catholique solide, d'étude de la Bible, de retraites et de camaraderie pour les quelque dix mille catholiques du campus.

Il a également été pionnier dans l'organisation de la vie collective catholique sur les campus universitaires publics : Newman Hall est une résidence étudiante moderne où vivent six cents étudiants catholiques suivis à temps plein par des prêtres et une équipe pastorale qui prend soin d'une chapelle ouverte 24 heures sur 24. En 2013, les catholiques ont ouvert deux nouvelles résidences de ce type : l'une à l'université A&M. du Texas, l'autre à l'Institut technologique de la Floride, selon le modèle de Saint-Jean.

Pour Ryan Mattingly, c'est son expérience à Saint-Jean qui a renouvelé sa foi catholique et l'a aidé à découvrir sa vocation sacerdotale. Aujourd'hui séminariste, Mattingly, qui sera ordonné prêtre en 2018, a expliqué au *National Catholic Register*^a que vivre dans cette communauté étudiante lui avait fait redécouvrir la prière et les sacrements, et tenu à l'écart de la fête permanente : « C'est ce qui a donné de la substance à ma foi : la vivre chaque jour dans une grande université laïque où rien n'est fait pour vous y encourager. »⁵¹

Le père Bryce Sibley, qui dirige l'aumônerie du campus catholique à l'université de Louisiane à Lafayette (ULL), me disait que la Fellowship of Catholic University Students (FOCUS)^a, une organisation en plein essor qui a monté des aumôneries dans plus d'une centaine d'universités, avait été essentielle à la constitution d'une forte communauté de jeunes catholiques parmi les étudiants de la dernière génération.

« Ces jeunes catholiques sont respectueux de l'orthodoxie. Ils vont se confesser, ils reçoivent les sacrements et cherchent à se former, me décrivait-il. Nous ne faisons pas que nous amuser et faire des soirées pizzas. Résultat, au cours des six dernières années, nous avons eu près de cinquante jeunes, passés par la FOCUS, qui sont entrés dans les ordres ou au séminaire. »

Au contraire de l'aumônerie qu'il a lui-même connue, la FOCUS insiste particulièrement sur la vie de prière et sur l'étude, souvent en petits groupes, sur la messe et les offices, et sur la formation à l'évangélisation. « Demandez à la plupart des aumôniers catholiques, ils vous répondront qu'ils sont pleins

d'espoir. Ces jeunes réclament la vraie foi, non sa version diluée. Les choses sont en train de changer. »

Du côté des évangélistes, le mouvement des Christian Study Centers [Centres d'études chrétiennes] propose aux jeunes croyants une communauté contre-culturelle. Lancé en 1968 avec la création, par un groupe d'étudiants de l'université de Virginie (UVA), d'une association informelle pour promouvoir l'engagement intellectuel et culturel des chrétiens sur le campus, inspirée par la communauté L'Abri^a.

Son quartier général, une maison située sur Chancellor Street à Charlottesville, est une vraie ruche bourdonnante d'activité : les étudiants y ont accès à une superbe bibliothèque, s'y réunissent en petits groupes, viennent y écouter des conférences et étudier la Bible.

Mais la maison de Chancellor Street est bien plus qu'un simple club : c'est un impressionnant centre de vie communautaire, artistique et intellectuelle, non seulement pour les évangélistes d'UVA, mais pour toute personne de passage. On y a très bien compris que suivre Dieu implique de cultiver son intelligence, et cela se voit.

Il existe aujourd'hui plus de vingt Christian Study Centers sur les campus américains, tous inspirés de l'original à UVA.

À quelques minutes de marche du centre se trouvent une vingtaine de résidences où les jeunes hommes et femmes de l'université vivent en communauté pendant leur premier cycle. Certaines maisons sont régies par leur propre règle ; d'autres n'en ont aucune et on y vit simplement ensemble. Mais tous leurs habitants se soutiennent mutuellement.

Assis à une table du centre d'UVA, un après-midi d'automne, j'ai discuté avec des résidents, actuels et anciens, de ces maisons chrétiennes. Tous me parlaient avec chaleur de la façon dont cette existence les avait stabilisés et soutenus dans le témoignage de leur foi. Un jeune homme me disait ainsi : « Les gens avec qui je me suis retrouvé ici m'ont raconté des histoires qui m'ont aidé à savoir qui j'étais et à comprendre le monde. »

Certains ont été tellement marqués par leurs années près du centre qu'ils sont restés à Charlottesville après l'obtention de leur diplôme pour poursuivre les relations d'amitiés qu'ils y avaient nouées.

Sam Speers et Jed Metge sont deux d'entre eux. En 2011, ils ont fondé Chancellot, un club masculin installé dans une maison à côté du centre, qui comptait à ses débuts une vingtaine de membres, tous issus du mouvement InterVarsity^a.

La règle de la maison est simple : c'est une communauté de jeunes hommes

de confession chrétienne, actifs dans Inter-Varsity, et qui s'engagent à se rassembler dans un esprit de soutien mutuel. Elle inclut des étudiants de toute séniorité. Les membres forment une fraternité « resserrée mais accueillante » : leur but premier est de servir et d'évangéliser tous les étudiants d'UVA.

Sam Speers et Jed Metge se rappellent un étudiant de première année qui vivait juste à côté, et qui avait fini par passer plus de temps au club Chancellot que chez lui. Ils lui ont finalement demandé quelle en était la raison.

« Il nous a répondu que la façon dont nous nous conduisions les uns envers les autres avait quelque chose de différent », m'a raconté Metge. Il leur avait alors expliqué que lui et ses colocataires se disputaient sans arrêt pour des broutilles – pour savoir, par exemple, qui devait faire la vaisselle. Il voulait savoir ce qui rendait l'attitude des membres du Chancellot si différente.

« Nous lui avons répondu que c'était le Christ, se souvient Metge, et qu'il pouvait lui aussi connaître ce genre de paix. Nous avons prié avec lui et l'avons conduit au Christ. »

La règle de la maison s'est étoffée avec le temps, au fil des essais divers. La prière du matin en commun était difficile à tenir, mais non celle du soir. Ils se sont engagés à s'avouer mutuellement leurs fautes, afin de pouvoir se soutenir dans les épreuves. (« Nous n'avons pas appelé cette pratique la confession, qui sonnait trop catholique, m'a expliqué Speers : nous avons opté pour "devoir de responsabilité". ») Chacun s'engageait à participer aux conversations et études théologiques de groupe.

Il y avait peu de règles, mais elles étaient strictes. Pas de filles dans les chambres avec la porte fermée. Pas d'alcool pour ceux qui n'avaient pas l'âge légal. Ceux que la pornographie tentait laissaient leur ordinateur portable dans la salle commune afin de ne pas céder.

Les résultats furent extraordinaires. D'après Metge, jamais il ne s'était senti aussi bien et aussi stable émotionnellement et spirituellement qu'au Chancellot. « Quand je me rappelle ma vie d'étudiant, je me rends compte que, si elle a été si heureuse, c'est grâce à cette maison, dit-il. Le Chancellot m'a fait comprendre à quel point être chrétien signifie s'engager pour les autres. Cela m'a donné, dans ma vie d'adulte, la conviction que, quel que soit l'environnement dans lequel on évolue, une vie communautaire profonde est possible. »

De tels groupes, qui aident les étudiants à conserver leur foi pendant leurs études, vont être déterminants pour notre avenir, si les attaques répétées contre les universités chrétiennes finissent par avoir raison d'elles et ne plus laisser d'autre choix aux jeunes et aux professeurs que d'entrer dans le public.

Des étudiants chrétiens en sciences humaines m'ont expliqué que, vu la pente que suit l'université, ils craignent de ne jamais pouvoir y enseigner. À

l'automne 2016, certains jeunes membres de la Société des philosophes chrétiens attaquaient publiquement l'éminent Richard Swinburne^a, en le traitant de fanatique pour avoir un jour défendu la position chrétienne orthodoxe sur l'homosexualité. De nombreux professeurs de philosophie non chrétiens de Yale, de Columbia et de Georgetown leur ont apporté leur concours, insultant Swinburne et ses défenseurs dans des termes d'une violence inouïe. De même, un jeune chrétien, doctorant en littérature dans une université américaine, me confiait que, vu la domination de l'idéologie de gauche dans les lettres, il avait fini par abandonner l'idée de poursuivre une carrière universitaire.

Le sol gronde, il est grand temps que les chrétiens reconnaissent le danger et s'attellent à la création d'une contre-culture universitaire chrétienne. John Mark Reynolds est un exemple : quand il a quitté son poste de doyen à l'université baptiste de Houston il y a quelques années, on lui a offert la présidence d'une université. C'était un poste prestigieux, au salaire très confortable – bien plus que celui qu'il touche aujourd'hui comme directeur de Saint Constantine – mais il l'a refusé.

Dans sa jeune école, il a plusieurs casquettes, dont celle de concierge à temps partiel. Sa fierté en a pris un coup, mais, il le dit lui-même, c'est une bonne chose : il se rend compte à quel point sa vie précédente était confortable, et combien cela l'avait rendu dépendant d'un modèle d'éducation supérieure dont il croit fermement que, financièrement intenable, il finira par s'effondrer.

Reynolds explique que même les universités chrétiennes sont concernées par l'explosion prochaine de la bulle financière de l'éducation. À l'époque où il était doyen, moins d'un tiers du budget de l'école était destiné au corps professoral.

« L'université telle que nous la connaissons doit mourir. On ne peut plus continuer à forcer les jeunes gens à s'endetter sur des années pour obtenir une licence qui ne leur donnera peut-être même pas un travail, et ce sans jamais voir un même professeur plus de quelques séances dans un semestre. C'est ça, l'université. »

Sainte Constantine, à terme, proposera une formation universitaire aux arts libéraux en quatre ans. L'école a noué des liens avec les églises locales, et sa faculté, à son lancement, sera affiliée à King's College de New York, un établissement supérieur chrétien. La raison de ce partenariat ? « Ces institutions chrétiennes anciennes, dont les accréditations remontent à une époque moins hostile, seront les dernières à tomber. »

Il m'explique qu'il reçoit de plus en plus d'excellents dossiers de candidatures, notamment de la part de personnes qui détiennent un master, voire un doctorat. « Beaucoup d'enseignants chrétiens intelligents, conservateurs et orthodoxes ont besoin d'un travail », explique-t-il.

Anthony Esolen ne peut qu'approuver. Professeur de littérature bien connu, traducteur de Dante et catholique, Esolen a été violemment attaqué en 2016 dans sa propre université, Providence College, pourtant dirigée par des catholiques, pour s'être publiquement opposé à ce qu'il considérait être une tentative, par l'administration, d'abandonner son identité catholique pour se conformer aux valeurs du multiculturalisme.

« Il est grand temps que les établissements chrétiens abandonnent les politiques de recrutement qui nous ont conduits à l'état où nous en sommes, me disait-il. Nous savons qu'il y a des dizaines d'excellents jeunes chercheurs chrétiens en recherche de travail. Allons-y, embauchons-les ! C'est à nous de créer un réseau d'entraide. »

Esolen n'a pas tort non plus, malheureusement, quand il doute de la capacité de bien des établissements chrétiens à avoir le bon sens de le faire.

Malgré tout, les écoles chrétiennes classiques devraient en profiter, mutualiser leurs ressources en ligne, créer des banques d'emplois pour que les universitaires chrétiens talentueux qui souhaitent enseigner sachent où trouver à s'embaucher. On ne peut pas s'attendre à ce que les professeurs de qualité travaillent pour un salaire de misère. Mis à part les parents disposés à payer des frais de scolarité élevés qui permettent aux écoles de rémunérer convenablement leur corps enseignant, les chrétiens aisés devraient songer sérieusement à financer les écoles chrétiennes classiques. Elles sont essentielles à l'avenir du christianisme en Occident.

Revenir aux classiques et avancer vers l'avenir

Les chrétiens vivent aujourd'hui les premières douleurs de la naissance de cette future Église. Ce peut être effrayant. Même si les anciennes certitudes s'effondrent, de nouvelles pistes se présentent à nous. Ceux qui s'accrochent à des pédagogies – publiques, privées ou religieuses – incapables de façonner les cœurs et les esprits des prochaines générations d'une manière authentiquement chrétienne risquent de faire du mal à leurs enfants, en les laissant moralement et spirituellement vulnérables.

L'éducation chrétienne classique est la nouvelle contre-culture. En un peu plus d'un siècle, les chrétiens sont passés du centre de la culture occidentale à ses marges. Acceptons notre statut et soyons-en fiers. « Une chose morte va avec le courant ; seule une chose vivante le remonte », disait Chesterton.

Cette citation tirée de *l'Homme éternel*, la Scuola libera G. K. Chesterton,

l'école communautaire des Tipi Loschi, en a fait sa devise. Cette école a vu le jour parce que Marco Sermarini et sa femme Federica ont eu le courage d'assumer leurs convictions chrétiennes et leur condition contre-culturelle.

Il y a bientôt dix ans, ils se sont inquiétés du fait que les écoles publiques et l'école secondaire catholique locale sapaient la formation chrétienne que leurs enfants recevaient chez eux et dans la communauté Tipi Loschi.

En juin 2008, Marco a assisté à une conférence que donnait en Italie le père Ian Boyd, prêtre américain spécialiste de Chesterton. Pour le père Boyd, le problème auquel les chrétiens étaient confrontés aujourd'hui était en premier lieu le nivellement par le bas. On ne leur laissait plus le temps d'être créatifs : il fallait donc retrouver ce temps et se tenir éloignés de la culture dominante, synonyme de mort spirituelle.

De retour chez lui, Marco a dit à sa femme qu'ils devaient monter une école en un été. « Beaucoup de gens pensaient que j'étais fou, et peut-être que je le suis, mais nous avons ouvert nos portes le 15 septembre », m'a raconté Marco. Ils avaient quatre élèves, dont deux enfants Sermarini. Aujourd'hui, ils sont soixante-dix, répartis entre primaire et collège.

Le succès de l'école Chesterton a donné des idées de grandeur aux Tipi Loschi. « Lorsque nous avons découvert que nous pouvions mener à bien un projet un peu fou, nous avons commencé à en imaginer beaucoup d'autres, a-t-il poursuivi. Nous n'avions pas envie d'une petite vie bien rangée et tout juste saupoudrée de christianisme : nous devons tout transformer à la racine. »

En s'opposant au système éducatif italien, les Tipi Loschi ont rencontré un véritable succès, mais ils se sont rendu compte qu'ils pouvaient être des chrétiens de contre-culture dans bien d'autres domaines.

« Tu auras beaucoup d'occasions de te dire que tout est perdu, me disait encore Marco. Mais dès que tu commences à changer les choses, à les remettre à la bonne place, et que tu mets Dieu au-dessus du tout, tu constates que, d'un seul coup, l'ordre se fait. »

Élaborer un nouveau système éducatif chrétien ne sera pas sans coût ni sans risque. Quand je lui ai fait remarquer qu'il pouvait être effrayant de s'opposer au statu quo, surtout si l'on n'est pas certain d'être épaulé, il s'est exclamé en frappant des mains :

« *Grande Rod* ! Personne ne devrait avoir peur. Aie la foi ! Nous sommes chrétiens ! Nous savons qu'avec Dieu, tout est possible. »

Il a raison, et les éducateurs chrétiens, à la maison comme en classe, vont avoir besoin d'une telle foi pour abattre les murs qu'ils rencontreront. N'oublions pas pour autant une chose : l'espérance doit s'enraciner dans la réalité.

Il y a quelques années, un ami, Mitch Muncy, enseignait à l'université de Dallas, un établissement catholique fortement inspiré par la méthode classique. À l'époque, il me disait que rien ne le rendait plus heureux que de voir ces jeunes gens s'enthousiasmer à propos des arts, des lettres, des idées et de la foi. Mais il devait sans cesse les ramener à la dure réalité : ils ne pourraient pas fonder une famille et servir Dieu et l'Église comme ils en rêvaient s'ils n'avaient d'autre ambition que de parler des livres qu'ils lisaient ou de ceux qu'ils voulaient écrire.

Que ceux qui font le pari bénédictin gardent cette vérité à l'esprit. Le monde du travail de demain est plein d'incertitudes, surtout pour les chrétiens. Nous allons devoir relever des défis d'ordre pratique plus éprouvants que jamais. Les écoles et les universités vont devoir préparer les jeunes croyants, moralement, spirituellement et professionnellement, à des réalités de plus en plus dures.

Les nombreux fleuristes, pâtisseries et photographes américains qu'on a traînés devant les juges pour avoir refusé de cautionner le mariage homosexuel nous montrent bien que les chrétiens courent aujourd'hui le risque de tout perdre s'ils ne se conforment pas à la nouvelle orthodoxie séculariste.

Que feront ceux qui ne trouveront pas de travail ou verront leur carrière ruinée par l'intolérance ? Nous allons le voir, il faut se pencher sur la question et préparer l'avenir.

a. Le mouvement Solidarność (« solidarité » en polonais) est un regroupement de syndicats initié par Lech Wałęsa, qui joua un grand rôle dans la résistance au régime communiste. Pour son action, Wałęsa reçut le Prix Nobel de la paix en 1983.

a. L'institut pontifical Jean-Paul II d'études sur le mariage et la famille (en anglais *Pontifical John Paul II Institute for Studies on Marriage and Family*) est la succursale américaine de l'université pontificale du Latran, qui dépend du Saint-Siège.

a. Université privée fondée en 1886 à New York.

a. L'université de Princeton est l'une des plus prestigieuses des États-Unis, membre de ce qu'on appelle la *Ivy League*. Georgetown est quant à elle une université catholique jésuite d'excellent niveau, située à Washington.

a. Université privée évangéliste fondée en 1908 à La Mirada en Californie. Le Torrey Honors Institute est un programme proposé par Biola, inspiré par l'organisation des universités anglaises médiévales, qui donne aux étudiants une instruction chrétienne classique, en partenariat avec d'autres institutions, comme l'université Notre-Dame-du-Lac.

a. L'un et l'autre étaient en effet de fervents chrétiens : Lewis était anglican et Tolkien, catholique.

a. Le débat fait en effet rage aux États-Unis, notamment sur la question du sport, pour savoir s'il est juste d'autoriser une personne transgenre ou transsexuelle à concourir dans des épreuves réservées aux personnes qui ne sont pas de son sexe d'origine.

a. *Deep South* en anglais, région culturelle des États-Unis, dont la définition varie, mais qui regroupe peu ou prou les anciens États confédérés : Caroline du Sud, Mississippi, Géorgie, Alabama et Louisiane, à quoi certains rajoutent la Floride et le Texas, et plus rarement l'Arkansas. La région fut longtemps de tradition fermement démocrate, avant de basculer en faveur du Parti républicain à l'époque du mouvement des droits civiques.

a. L'enseignement médiéval classait les sept grands arts libéraux en deux catégories : le *trivium*, qui regroupait la rhétorique, la grammaire et la dialectique, et le *quadrivium*, où étaient rangées l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie.

a. Dorothy L. Sayers (1893-1957) est une romancière, essayiste, traductrice et dramaturge britannique, amie de C. S. Lewis. Outre son essai sur l'éducation, elle a publié de nombreux romans policiers dans les années 1920 et 1930.

a. L'auteur parle ici de l'université catholique d'Amérique (Catholic University of America, CUA), fondée en 1887 à Washington.

a. *Classical Conversations* (« Conversations classiques »), destinée aux parents, repose sur trois piliers : classicisme, christianisme et communauté. Elle a été créée dans les années 1980 par une jeune mère de famille, Leigh Bortins. Plus de 100 000 enfants seraient aujourd'hui éduqués au moyen de cette méthode.

a. *Newman Centers* en anglais ; foyers pour les étudiants catholiques, dans les universités anglo-saxonnes, nommés en l'honneur du bienheureux John Henry Newman (1801-1890), anglican converti au catholicisme et créé cardinal en 1879, qui eut (et a toujours) une profonde influence sur les catholiques anglais et anglophones. Il avait ainsi suggéré que les étudiants catholiques montent des clubs dans leurs universités pour faire rayonner leur foi. Le premier fut créé en 1878 à Oxford.

a. Hebdomadaire catholique américain fondé en 1927.

a. En français, Union des étudiants catholiques. L'acronyme forme un mot, *focus*, qui peut se traduire par les expressions « se concentrer » ou « mettre au point », ou par le substantif « épicentre ».

a. Organisation fondée en 1955 en Suisse par le pasteur presbytérien Francis Schaeffer (1912-1984) et sa femme Edith (1914-2013). L'Abri est aujourd'hui un réseau de centres d'études évangélistes.

a. L'InterVarsity Christian Fellowship, en français Association chrétienne interuniversitaire, est un mouvement d'aumônerie évangéliste fondé en 1941, qui compte un peu plus d'un millier de chapitres aux États-Unis.

a. Richard Swinburne, né en 1934, est un philosophe anglais, spécialiste de la science et de la religion et professeur à Oxford. Élevé dans l'anglicanisme, il a rejoint l'Église orthodoxe dans les années 1990.

Chapitre VIII

Mettre les mains dans le cambouis

Originaire du Texas, frère François Davoren avait toujours pensé qu'il exercerait plus tard un métier intellectuel. C'était un bon élève, prédisposé à la spéculation intellectuelle et particulièrement doué en mathématiques et dans les matières scientifiques. Il étudia la physique au lycée avant d'opter finalement pour la théologie, car il commençait à se demander si Dieu ne l'appelait pas à devenir moine ou prêtre. Il n'en prit conscience que tardivement, mais pendant une grande partie de sa vie, frère François avait toujours estimé que ceux qui exerçaient des tâches intellectuelles étaient supérieurs à ceux qui vivaient du travail de leurs mains.

Aujourd'hui, à 43 ans, il travaille durement au sein de sa communauté, en portant de lourds sacs de grains ou bien en faisant des travaux de plomberie, et il éprouve désormais un respect nouveau pour le travail manuel. « Cela m'a fait du bien, parce que cela m'aide à me rappeler que la personne humaine est corps et esprit, et pas seulement esprit, témoigne-t-il. L'âme et l'esprit doivent fonctionner ensemble. Le travail est un moyen de sanctifier le corps. Je suis heureux d'avoir appris qu'on peut certes penser aux choses, mais surtout les faire. »

Frère François se réjouit à l'idée que son travail est vital pour tout le monastère et le succès de ses missions. Comme il le dit : « C'est ma modeste contribution à la vie de l'Église. Chacun de nous à son rôle à jouer. ».

Dans les temps qui viennent, les chrétiens devront s'inspirer de frère François et de cette sanctification du travail ordinaire. Cela concerne nos vies professionnelles à plus d'un titre. D'abord, le modèle bénédictin vient nous rappeler que travail et vie spirituelle sont intimement liés et que nos carrières sont inséparables de notre vie de foi. En outre, il nous rappelle toute la valeur du travail manuel, une valeur que nous aurons peut-être à redécouvrir, si la société postchrétienne nous conduit à quitter nos professions.

Enfin, nous nous rendons compte que le travail manuel est une offrande rendue à Dieu et à la communauté. Pour survivre, les communautés engagées dans la voie bénédictine devront retrouver ce genre de solidarité, aussi bien sur

le plan pratique que sur le plan spirituel.

Ce à quoi sert le travail

La plupart des chrétiens emploient le mot *appel* pour faire référence à l'invitation de Dieu à exercer un ministère particulier. Les catholiques romains utilisent plutôt le terme de *vocation* – du latin *vocare*, « appeler » – pour désigner l'appel à la prêtrise ou à la vie religieuse. Le terme est passé dans le langage courant comme un synonyme de métier.

Il n'en a pas toujours été ainsi. En 1603, un théologien puritain, l'anglais William Perkins, fit un sermon dans lequel il définissait la vocation comme « un genre de vie ordonné et imposé à un homme par Dieu pour le bien commun »⁵². Perkins expliquait que Dieu avait décidé d'une vocation pour chaque homme, qu'il soit roi, pasteur, soldat, mari, père, etc. Il comparait la symphonie des vocations, dans la société, au mécanisme d'une horloge où chaque engrenage tourne harmonieusement avec l'objectif commun de donner l'heure.

Pour le politologue Patrick Deneen, dans cette conception ancienne, chaque métier est perçu non seulement comme un don de Dieu, mais encore comme un bénéfice pour tous. Le travail de chacun participe de quelque chose de mystérieux qui le dépasse, et ce, aussi bien dans l'économie profane que dans l'économie divine.

« Aujourd'hui, quand on parle de vocation, on entend se former spécifiquement pour un seul métier. À l'origine, le mot exprime surtout le fait que le travail affecte non seulement la vie professionnelle – ce qu'on appelle la “carrière” – mais encore la vie personnelle, voire le monde. »⁵³

C'est exactement la pensée bénédictine. Si le moine apprend à accomplir la tâche qui lui est dévolue, c'est pour la plus grande gloire de Dieu et pour le bien de la communauté des croyants. Dans la tradition bénédictine, le travail est une façon de participer à l'œuvre créatrice de Dieu, qui gouverne la Création et en fait émerger les bons fruits. Entrepris avec le bon esprit, le travail est aussi un moyen pour Dieu de nous mener intimement à Lui.

L'équilibre est essentiel. Ce n'est pas par hasard si la Règle ordonne qu'on ne travaille qu'à certaines heures de la journée. Le travail est bon, sanctifiant même, mais il ne doit pas accaparer toute la vie, sans quoi il devient une idole. Lorsqu'un abbé constate qu'un de ses moines artisans accorde trop de temps à son travail, la Règle exige qu'il lui assigne une autre tâche. C'est une lourde sanction, qui vient rappeler à tous les chrétiens que le travail tire sa valeur ultime

du rôle qu'il joue dans l'économie divine.

S'il est une bonne chose, c'est uniquement dans la mesure où il participe au plan voulu par Dieu et qu'il se fait au bénéfice de tous. La modernité nous enjoint de devenir des bourreaux de travail et nous avons perdu le sens de ce travail vocationnel. C'est surtout vrai en Amérique du Nord, moins en Europe où, paradoxalement, il subsiste encore parfois par tradition.

Le beau-père de Deneen, fervent catholique, est boucher dans le sud de l'Allemagne. Il a raconté à son gendre qu'il louait Dieu pour la réglementation de son pays, qui encadre de façon très stricte l'ouverture des magasins et des centres commerciaux. Ces lois ne facilitent pas la vie des consommateurs, le boucher le reconnaît volontiers, mais sans elles il n'aurait pas pu à la fois reprendre le commerce de ses parents et mener une vie de famille. Sans protection juridique, seules les plus grandes enseignes pourraient prospérer, parce qu'elles ont un grand nombre d'employés. Ainsi, la façon dont on consomme en Allemagne assure aux citoyens une vie plus équilibrée et mieux intégrée.

L'enseignement principal qu'on peut tirer de la règle de saint Benoît en matière de travail est que le chrétien doit offrir tout ce qu'il fait à Dieu, comme une participation à l'ordonnement divin de Sa Création. C'est aussi vrai pour le charpentier et le comptable que pour le ministre ou le maître d'école. Si nous considérons au contraire le travail comme une fin en soi, déconnectée des desseins de Dieu, ou comme un simple moyen de payer ses factures, nous nous mettons en situation de justifier tout et n'importe quoi pour garder notre emploi.

Un bâton d'encens pour César

La tentation de couper court aux exigences de notre foi, pour nous protéger, est loin d'être une menace abstraite. Nous ne sommes peut-être pas au point où les chrétiens ne peuvent pas acheter ou vendre quoi que ce soit sans une autorisation de l'État (peut-être que cela arrivera), mais bientôt les chrétiens se couperont de pans entiers de la société et du monde professionnel, par refus de brûler un bâton d'encens aux idoles de l'époque.

Le milieu professionnel est de plus en plus difficile pour les chrétiens orthodoxes, à mesure que faiblit l'engagement des États en matière de liberté religieuse. Les progressistes ricanent quand on évoque des discriminations ou des persécutions anti-chrétiennes. C'est pourtant une réalité. Effrayés à l'idée que leur témoignage puisse leur coûter leur carrière, les experts que j'ai

interrogés sur le sujet n'ont parlé franchement qu'à partir du moment où je leur ai promis de taire leur identité.

Ils ne sont pas paranoïaques. Les chrétiens ne sont pas à proprement parler persécutés pour leur foi, mais ils sont déjà pris à partie lorsqu'ils défendent ce qu'elle implique, surtout en matière de sexualité. À mesure que les défenseurs des droits LGBT progressent, une interprétation plus souple des lois anti-discriminations écarte de plus en plus les chrétiens, attachés à la tradition, du marché du travail. Le monde de l'entreprise finira par devenir carrément hostile aux chrétiens dévots, qu'il considérera comme des dangers pour l'environnement professionnel.

La Human Rights Campaign Foundation [Fondation de la Campagne pour les droits de l'homme], un groupe de pression LGBT très influent, publie chaque année une étude sur l'égalité au travail. Dans le rapport de 2016, plus de la moitié du top 20 des grandes entreprises américaines avait un score parfait. Obtenir une mauvaise note est désormais considéré comme un véritable problème.

Parmi les critères d'évaluation utilisés en 2016, on pouvait trouver « la mesure, dans les calculs de performance, de la diversité LGBT parmi les cadres supérieurs et dirigeants ». Les groupes qui veulent gagner l'approbation de la fondation doivent avancer les preuves de leur participation à l'avancée de la cause LGBT dans le monde du travail. Le phénomène de ce qu'on appelle aux États-Unis les « alliés » – ces hétérosexuels qui se déclarent publiquement en faveur de la cause – est une des façons pour les grandes compagnies de donner des gages aux défenseurs des droits homosexuels, et d'identifier du même coup les dissidents qui entravent la voie du progrès.

J'ai parlé à un grand nombre de chrétiens qui travaillent dans des domaines très divers – le droit, la banque ou l'éducation – et qui font face à une pression croissante au sein de leur entreprise ou de leur institution. On les presse de se déclarer eux-mêmes « alliés » de leurs collègues LGBT. Dans certains cas, les employés ont même la possibilité de porter des badges faisant la publicité de leur engagement. Naturellement, si une personne n'en porte pas, elle s'expose aux questionnements de ses collègues, et parfois à leur mépris.

Ils craignent que tout cela fasse bientôt office de « serment d'allégeance » obligatoire pour les employés chrétiens – et qu'en cas de refus, ils perdent leur emploi et jusqu'à la possibilité de faire carrière. Signer un tel serment, estiment-ils, reviendrait à faire la même chose, que, dans l'Antiquité, brûler de l'encens devant l'effigie de César.

Il sera bientôt impossible d'obtenir une licence d'exercer dans la plupart des localités sans professer le dogme de la diversité sexuelle. En 2016 par exemple,

l'association des débitants de boisson américains a voté en faveur d'un amendement de son code de bonne conduite en faveur de la lutte contre le harcèlement. L'une des propositions, si elle est adoptée, sanctionnera toute conversation ayant un rapport avec l'homosexualité, sauf si c'est l'argument progressiste qui est développé.

Tous ces faits rendent très difficile le dialogue sans se mettre en danger. Tel professeur chrétien d'une université publique a ainsi refusé de répondre à mes questions sur la biologie de l'homosexualité, craignant que ses propos, si inoffensifs et factuels soient-ils, lui valent des poursuites de la part de son université et déclenchent des représailles sur les réseaux sociaux. Tous ceux qui travaillent dans des grandes entreprises seront tenus de suivre des formations à l'acceptation de la diversité et subiront des pressions, non seulement pour se montrer tolérants, mais encore pour soutenir leurs collègues LGBT dans l'affirmation de leur genre et de leur sexualité.

De plus, les entreprises américaines qui ne se conforment pas aux textes juridiques défendant les LGBT se verront refuser tout contrat avec l'État fédéral. Selon un avocat spécialiste, qui a défendu des clients harcelés par des procès en discrimination à répétition, employeurs et employés sont en fait à la merci d'une seule chose : l'imagination des plaignants LGBT et de leurs avocats. « Nous sommes tous vulnérables face à ce genre d'attaques », estime-t-il.

À croire un autre avocat, spécialiste des libertés religieuses, « il n'existe pour l'heure aucun moyen de résoudre le problème. Aucune accalmie à prévoir : cela ne va faire qu'empirer. C'est un train lancé à toute vitesse, qui roule sans obstacle en vue. »

Le célèbre philosophe évangéliste David Gushee^a défend une position progressiste très agressive sur la question. Il estime qu'il n'est plus question, aujourd'hui, de tolérer la moindre discrimination religieuse à l'encontre des homosexuels.

« La neutralité n'est pas une option, écrit-il, non plus qu'une sorte d'acceptation polie qui confine à l'indifférence. Finissez-en avec la politique de l'autruche : tôt ou tard, le problème se présentera à vous. »⁵⁴

Les professeurs de lycée, les universitaires, les médecins et les avocats se voient sommés de capituler face à cette idéologie sous peine de ne pas accéder à l'emploi. De même pour les psycho-logues, les travailleurs sociaux et tout le secteur caritatif. Et bien sûr les fleuristes, les photographes, les boulangers et toutes les professions ayant un lien avec l'espace public.

Les étudiants chrétiens et leurs familles doivent prendre cette dimension en compte avant de s'orienter vers tel ou tel domaine d'études universitaires ou

professionnelles. Un médecin éminent, chrétien fervent, m'a confié qu'il dissuadait maintenant ses enfants de le suivre dans la voie qu'il avait empruntée. Les médecins sont déjà confrontés – et ce sera encore plus vrai à l'avenir – à des cas de conscience concernant la sexualité, les questions d'identité sexuelle, d'avortement ou d'euthanasie. L'« autonomie des patients » et le principe de non-discrimination passent désormais pour les médecins avant toute conscience personnelle.

« Si l'acceptation pleine et entière de ces principes devient une condition d'habilitation, il n'y aura pas beaucoup de voies alternatives, m'a-t-il confié. Que fera un médecin qui a trois cent mille dollars d'emprunt, trois enfants à charge et un parent malade à aider ? Le dilemme est loin d'être facile à résoudre. D'autant que s'il choisit de renoncer à exercer son métier, peu de paroissiens ou d'associations paroissiales seront capables de l'aider. »

Dans le passé, les minorités religieuses n'avaient pas accès à toutes les professions. Au Moyen Âge par exemple, les Juifs n'avaient pas le droit d'exercer certains métiers en Europe, et étaient relégués à des tâches que les chrétiens ne voulaient pas assumer. Ils se firent banquiers par exemple, le droit d'usure étant proscrit aux fidèles par l'Église.

De même les chrétiens pratiquants devront s'adapter à un environnement hostile. Attendez-vous à de vraies ségrégations. Au Canada, des associations de juristes veulent interdire aux étudiants de l'université chrétienne Trinity Western d'exercer, sous prétexte que leur institution ne défend pas assez les droits LGBT. Ailleurs, c'est un collectif appelé Campus Pride qui a dressé une liste noire contenant une centaine d'universités chrétiennes dont il appelle le milieu des affaires à ne pas embaucher les étudiants après leur diplôme. Il serait imprudent de sous-estimer l'influence de ces groupes de pression sur le monde professionnel, et l'effet dévastateur qu'ils pourraient avoir sur les universités chrétiennes.

« Les temps à venir pour l'éducation chrétienne, et tout spécialement dans les études supérieures, seront particulièrement difficiles, analyse un professeur de droit. Les diplômes délivrés par les universités qui n'auront pas réussi à obtenir des accréditations ou des crédits de recherches, ou qui n'arriveront pas à placer leurs étudiants, seront considérablement dépréciés. »

Est-ce que pour autant les chrétiens doivent renoncer aux carrières médicales et juridiques, de même qu'aux autres domaines d'étude ? Pas nécessairement. Il faut prendre conscience, en revanche, que pour tout chrétien, quel que soit son domaine d'exercice, la question pourra se poser de choisir entre sa foi et sa carrière. Beaucoup devront faire en sorte de gagner leur vie sans compromettre leur conscience. Nous allons devoir faire preuve de prudence, de courage, de

créativité et de solidarité.

Rester prudent

Il ne faut pas pour autant faire de son lieu de travail un cirque romain où l'on s'affronte avec les lions au moindre cas de conscience qui se pose.

David Hall, un fonctionnaire de l'Illinois, a mis son emploi en danger en refusant systématiquement à ses employés le droit de regarder des vidéos de sensibilisation aux questions LGBT. Quand ses supérieurs ont demandé à Hall, qui est chrétien, de signer une attestation reconnaissant qu'il avait bien visionné ces vidéos, il leur a répondu que ce serait pour lui commettre une « abomination ».

Même si Hall n'a fait qu'obéir à sa conscience, il est difficile de soutenir la démarche de quelqu'un qui est prêt à sacrifier son emploi pour quelque chose d'aussi trivial. Signer un papier qui certifie qu'on a regardé des vidéos ce n'est pas la même chose que de signer une déclaration faisant l'apologie de l'homosexualité.

Les chrétiens doivent faire preuve de discernement dans ces situations. La vie est pleine de compromis et tous les compromis ne feront pas de vous des Judas. Crier à la persécution ne rendra pas forcément service à notre cause, bien au contraire : cela renforcerait le discrédit que la gauche laïciste jette sur les questions religieuses.

« S'il est possible, autant qu'il dépend de vous, soyez en paix avec tous », nous demande Saint Paul (Rm 12,18). Les chrétiens ne doivent pas rechercher le conflit : ils doivent plutôt se conformer autant que possible aux règlements et aux lois. Quelle leçon les chrétiens doivent-ils en tirer aujourd'hui ? Le silence ne vaut pas toujours approbation, et il constitue dans certains cas une approche plus avisée et plus charitable. Plus tard, peut-être, nous pourrions être obligés de sacrifier nos emplois – voire davantage. Mais n'oublions pas qu'une saine prudence peut venir à bout de bien des obstacles. Le silence peut être un bouclier.

Les chrétiens ne doivent jamais renier leur foi, mais il ne faut pas non plus en tirer prétexte pour faire du rentre-dedans. « Je suis convaincu que l'on peut être chrétien sans pour autant tomber dans les pièges qui nous sont tendus, en exerçant avec prudence notre droit à garder le silence », m'a confié un professeur de droit. De la même façon, un médecin catholique enjoignait à ses confrères de ne pas rechercher inutilement la confrontation.

« Si un collègue ou un patient tient des propos qui vont à l'encontre de vos convictions, laissez dire, tant que cela n'implique pas de violer votre conscience, recommande-t-il. Pensez à l'avenir, entretenez des relations amicales, soyez bienveillant, courtois, recherchez des lieux où vous pourrez exercer sans controverse. »

Offrir un vrai témoignage chrétien à vos collègues sans tomber dans les conflits religieux est également un acte d'amour. « Plus nous serons angoissés et paranoïaques, plus il sera difficile d'entrer dans une relation véritable avec ceux qui ont besoin du Christ, me confiait un chrétien qui travaille dans les ressources humaines pour un groupe du Fortune 500. Être toujours sur le pied de guerre ne vous vaudra pas un accueil chaleureux. »

Un consultant en ressources humaines qui a tenu à rester anonyme recommande aux dirigeants chrétiens de faire preuve de compassion et d'empathie. Il a noué une véritable amitié avec ses collègues LGBT, qui savent que, chrétien orthodoxe, il n'est pas pour autant homme à les diaboliser. Ce genre d'amitié est très précieux car il permet de passer outre les combats quotidiens, et de témoigner surtout de l'amour qu'ont les chrétiens pour leurs prochains.

« Ce qui me réjouit avec le pari béneédictin, c'est qu'il nous pousse à maintenir en vie notre culture. Lorsque l'expérimentation sociale qui est menée aujourd'hui en matière de sexualité aura échoué – car elle échouera un jour – ces gens devront bien trouver un endroit où aller, estime-il. On ne peut se permettre de les laisser croire qu'ils ne peuvent pas dialoguer avec les chrétiens. Ça ne pourrait que mal finir. »

Être audacieux

Vient un moment où la prudence ne suffit plus et où il faut faire preuve d'audace. Dans certaines situations, les chrétiens pourront gagner du temps en matière de liberté religieuse s'ils prennent courageusement parti dans le débat. « Je suis un pécheur, je suis loin d'être parfait, mais je ne serai pas un pécheur planqué, me confiait un catholique, Stephen Bainbridge, professeur de droit à l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA). Je ne retirerai pas le portrait de saint Thomas More qui est dans mon bureau et je me lèverai toujours contre ceux qui portent atteinte à la liberté religieuse, et particulièrement sur les campus. Et si cela déplaît à mes collègues, tout ce que je peux leur répondre c'est : débattons-en, si vous pensez avoir le cuir assez solide. Dieu me pardonne

de citer Luther, le père de la Réforme : “C’est ma position, tout a été dit, je ne peux pas faire autrement.” »

Quelles sont les questions liées au milieu professionnel à propos desquelles un croyant ne peut pas se compromettre, pour lesquelles il n’est pas permis de se contenter de dire : « A titre personnel, je ne suis pas d’accord, mais... » ? Un médecin chrétien doit toujours et partout refuser de prendre une vie innocente ; l’avortement et l’euthanasie sont strictement interdits. Les chrétiens qui enseignent dans le public ou dans le privé ne doivent pas enseigner l’idéologie du genre comme la seule norme, comme certaines institutions poussent à le faire. Un chrétien cohérent ne peut pas non plus participer à la production ou à la diffusion d’œuvres pornographiques. Quel qu’en soit le coût, il convient de quitter tout travail dans lequel on serait tenu d’affirmer, sans aucun droit de réserve, quelque chose de faux ou d’anti-chrétien.

Les chrétiens doivent prendre conscience de ces enjeux et en profiter pour se poser des questions cruciales : suis-je vraiment appelé à travailler pour cette industrie ? Si oui, de quelle façon puis-je y travailler de façon honnête et fidèle ? Si non, où puis-je trouver un domaine plus en accord avec mes principes et mes compétences ?

Une jeune amie, brillante étudiante en médecine de vingt-cinq ans, était bien partie pour devenir chercheuse. À l’issue de ses examens, elle a été reçue comme interne dans l’un des meilleurs laboratoires du pays. Mais les comportements qu’elle a observés dans le laboratoire et les projets de recherche auxquels elle était censée se consacrer ont fait douter cette chrétienne du bien-fondé de ses choix de carrière.

Elle a toujours voulu faire de la recherche médicale, mais pour avoir été élevée dans une famille chrétienne fervente, et pour être certaine de ses convictions et de sa foi, elle a discerné en toute conscience qu’elle ne pourrait pas poursuivre dans cette voie. Elle s’est finalement réorientée vers une formation en administration hospitalière. « Cette décision n’a pas été si difficile à prendre, m’a-t-elle dit. Je n’ai pas voulu poursuivre dans une voie qui m’aurait tôt ou tard forcée à choisir entre ruiner ma carrière et trahir mes convictions. Les chercheurs du laboratoire pouvaient se montrer impitoyables entre eux, poussés par l’ambition de gravir les échelons. Je craignais par-dessus tout de devenir comme eux, et pire encore, de finir par trouver ça normal. »

Être entreprenant

Il est temps désormais pour les chrétiens dont l'activité professionnelle pourrait être mise en danger, de commencer à s'engager avec créativité dans les domaines qui ne présentent pas de risque de compromission. Notre objectif doit être de créer des secteurs d'activité qui puissent offrir de réelles perspectives professionnelles aux chrétiens qui ont été chassés de leur domaine et de leur profession. « L'Église a besoin de plus d'entrepreneurs et nous devons apprendre à nos enfants à penser leur avenir de façon plus entrepreneuriale, estime Calee Lee, une orthodoxe qui vit à Irvine, en Californie. Le travail selon le pari bénédictin obéit aux mêmes règles que celui que nous connaissons aujourd'hui : identifier un besoin dans sa communauté, développer le meilleur produit ou le meilleur service qui puisse y répondre et "le faire de bon cœur, comme pour le Seigneur et non pour des hommes", ajoute-t-elle en citant la lettre de saint Paul aux Colossiens. Nous avons besoin de cultiver un bon sens des affaires et nous ne devons pas être effrayés par le profit : quel que soit l'activité rentable que nous développons, qu'il s'agisse de joints en caoutchoucs ou d'un service de gardiennage, nous apportons quelque chose de bien au monde. »

Lee a lancé une maison d'édition spécialisée dans les livres numériques pour enfants, Xist Publishing, car elle a perçu un besoin. L'entreprise fait travailler ses auteurs en binôme avec des illustrateurs et réalise des livres que Lee voudrait voir lire par ses enfants. Leur catalogue compte aujourd'hui deux cents ouvrages et l'entreprise assure un revenu à des écrivains et des artistes qui travaillent tous en dehors du monde de l'édition traditionnel.

Elle n'a pas monté son entreprise pour fuir le harcèlement ou les persécutions anti-chrétiennes, mais elle la cite tout de même en exemple aux autres croyants : quitter certaines professions pour une activité sur Internet peut permettre de gagner sa vie sans compromission morale.

Elle cite un autre exemple. En 2012, DeAnne Stidham, une femme au foyer mormone, a lancé une marque de vêtements qui a rencontré un franc succès. Elle s'était rendu compte qu'il manquait une marque pour les femmes qui recherchaient comme elle des vêtements à la mode mais sans vulgarité. Avec un réseau national de plus de douze mille commerciaux – des femmes au foyer pour la plupart – LuLaRoe a très largement dépassé le statut de marché de niche.

« J'ai le choix : soit je passe mon temps à critiquer les éditeurs qui refusent de publier les livres que j'écris ou ceux que je voudrais que mes enfants lisent, soit je les publie moi-même, ajoute Lee. D'autres choix se présentent à tous : rester insatisfait du milieu de la mode, ou *devenir* le milieu de la mode. C'est le genre d'approche que les chrétiens devront adopter quand le marché du travail deviendra moins accueillant pour eux. Les professeurs qui ne veulent pas enseigner dans les écoles publiques, par exemple, peuvent lancer propres cours

de soutiens scolaires. »

L'avenir du monde professionnel sera plus difficile pour les chrétiens, elle le reconnaît, mais ce n'est pas pour autant la fin du monde. Cela signifie plutôt que les chrétiens devront faire preuve de davantage d'esprit d'innovation et d'indépendance d'esprit.

Acheter chrétien, même si c'est plus cher

Les chrétiens devront aussi créer dans leurs communautés une véritable solidarité économique, en adoptant notamment dans leur consommation une certaine discipline qui viendrait soutenir des entreprises détenues par des chrétiens. Richard Starr est membre depuis dix ans de la Grace Bible Chapel, une très grande paroisse évangélique du Maryland. L'équipe paroissiale y tient à disposition des fidèles la liste de tous les paroissiens et le nom de l'entreprise où ils travaillent, au cas où certains voudraient les soutenir financièrement.

« Lorsque ma pompe à eau est tombée en panne, je n'avais pas sous la main les deux mille dollars nécessaires pour la réparer, mais McDowell's Plumbing m'a accordé de les payer en deux mois. Quand j'ai eu besoin de deux pneus neufs, je suis allé voir Steve Foster. Il m'en a installé quatre, et puis il m'a appelé et m'a dit : "Vos filles conduisent cette voiture et leur sécurité passe avant tout. Payez-moi quand vous pourrez." C'est vrai, Foster's Auto coûte un peu plus cher que les autres garagistes, mais sur le long terme on est gagnant, ne serait-ce que parce qu'on y est mieux traité que partout ailleurs ».

Et Starr d'ajouter, comme une règle de principe : « On devrait se préoccuper davantage de savoir quelles sont les bonnes entreprises possédées par nos frères et sœurs en Christ, et les soutenir. » C'est par ce genre d'échanges au sein de la communauté qu'on construit un capital social.

Constituer un réseau professionnel chrétien

Les chrétiens vont devoir s'efforcer de recruter davantage au sein de leurs communautés paroissiales. Beaucoup d'églises développent déjà des réseaux informels de recrutement interne qui permettent d'embaucher au sein des paroisses et des cercles proches. Si l'on veut que la voie bénédictine soit viable, il va falloir rationaliser cette approche et la rendre plus durable. Andrew Pudewa

vit dans une communauté agraire de l'Oklahoma fondée par des catholiques traditionalistes. Il est connu pour être un fervent promoteur de l'école à la maison et pour avoir fondé l'Institute for Excellence in Writing (IEW)^a. Grâce à cet institut, il emploie des membres de sa communauté. Le matériel éducatif de l'IEW est utilisé dans tout le pays, et la croissance exponentielle de ses activités sur Internet assure un revenu pour un grand nombre de familles du cercle de Pudewa.

On peut songer aussi à la Reba Place Fellowship, une communauté mennonite^a fondée dans les années 1950 à Chicago, dont les membres créèrent plusieurs petits commerces, dont un magasin de bicyclettes et une boutique de meubles amish. « Je m'efforce de soutenir et de faire connaître l'impact positif de ces commerces sur la communauté, m'a confié Chad Comello qui vit dans un des appartements détenus par la Reba Place. Ils embauchent un grand nombre de membres ou de proches de la communauté, comme moi, pour des petits jobs mais aussi pour de vrais emplois. Ça m'assure un revenu pendant les périodes de chômage et me donne de quoi m'occuper quand j'ai du temps libre. »

Si Richard Starr perd son emploi, il sera certain de pouvoir compter sur la congrégation de Grace Bible pour le soutenir financièrement et l'aider à en trouver un autre. Il ne se retrouvera pas seul dans sa recherche. Ces communautés sont si soudées que lorsque l'un d'eux rencontre des difficultés, les autres prennent le relais autant qu'ils peuvent.

En Italie, c'est la communauté Tipi Loschi qui a ouvert trois coopératives. Celles-ci emploient des membres de la communauté, d'anciens toxicomanes et d'anciens prisonniers. Les Tipi Loschi sont des partisans enthousiastes du distributisme, un modèle économique inspirée de la doctrine sociale de l'Église et qui favorise les petites coopératives, les commerces et les entreprises familiales^a. La communauté espère développer encore de nouveaux projets.

Reba Place, les Tipi Loschi et d'autres projets du même genre sont autant d'exemples pour les Églises et les associations chrétiennes. Elles leur montrent qu'il existe des initiatives économiques qui peuvent faire vivre leurs communautés, exactement comme les moines bénédictins l'ont fait pendant des décennies. Elles peuvent servir de manière décisive à tous les chrétiens qui affrontent aujourd'hui bouleversements culturels et juridiques.

Au-delà du domaine local, il existe des initiatives plus larges, comme le mouvement Communion et Libération (CL), basé en Italie et présent partout dans le monde et dont dépend sur le plan national la Compagnie des œuvres, un réseau national de PME, d'associations caritatives et d'ONG. Elles sont toutes dirigées par des membres de CL et une de leurs prérogatives est de diffuser les

principes chrétiens dans la sphère économique et sociale. Les leaders des mouvements chrétiens de tous les pays devraient songer à créer des associations professionnelles du même type.

Redécouvrir les métiers

Pour certains chrétiens, la transition sera aussi radicale qu'elle a pu l'être pour frère François : ils devront passer d'un métier intellectuel à un métier manuel. Et cela pourrait être aussi l'occasion d'un grand enrichissement spirituel.

Sam MacDonald, un catholique, a occupé en milieu rural un poste de direction au sein du système des écoles paroissiales du comté d'Elk, en Pennsylvanie, à deux heures au nord-est de Pittsburgh. La région n'est plus la riche zone industrielle qu'elle était dans le passé, mais des groupes industriels non négligeables sont encore présents.

Le comté d'Elk (31 479 habitants) est majoritairement catholique, et politiquement conservateur. MacDonald, un enfant du pays, faisait partie des bons élèves. L'esprit du siècle l'a poussé à quitter son pays pour suivre sa propre voie dans le monde. Diplômé de l'université de Yale au milieu des années 1990, il a été un temps journaliste à Washington, avant de rentrer finalement au pays avec sa femme et ses enfants. Il travaille aujourd'hui sur des projets innovants en matière d'éducation : il propose ainsi de présenter aux écoles catholiques de la région des modes d'enseignement traditionnel. « Mon projet est d'offrir une éducation classique à de futurs ouvriers spécialisés. Songez qu'il y a cinquante ans, tous les enfants catholiques de la région étudiaient auprès des religieuses. Ces futurs fraiseurstourneurs apprenaient le latin et étaient des bêtes de trigonométrie », me disait-il.

Vous avez une éthique solide ? Vous ne vous drogez pas et vous êtes ponctuel ? Alors le comté d'Elk a un travail pour vous. Les industriels locaux savent qu'avant dix ans, ils devront remplacer dix mille ouvriers qualifiés qui prendront leur retraite. Les habitants du comté qui devraient normalement leur succéder seront dans leur majorité sous-qualifiés ou bien contraints de quitter la région bien avant ce terme. Plutôt que de délocaliser leurs usines dans dix ans, ces patrons d'industrie préfèrent former dès aujourd'hui des travailleurs de haut niveau. « Ils veulent recruter une main-d'œuvre de citoyens-travailleurs, me disait MacDonald, des gens qui ne soient pas seulement de bons employés, mais aussi de bons citoyens, qui vont à l'église et qui s'investissent dans la

communauté ».

MacDonald estime qu'il existe là-bas une bonne base de départ pour fonder une communauté sur le modèle bénédictin. La région compte de nombreuses paroisses, un système éducatif catholique de qualité et en plein essor, et une culture conservatrice favorable aux familles. L'immobilier, de plus, est bon marché : il est possible d'acquérir une belle maison pour soixante mille dollars, ce que gagne à peu près un ouvrier qualifié en un an.

S'installer là-bas n'est pas pour autant une décision évidente. Il faut faire le choix de travailler en usine – même si les conditions de travail y sont bien meilleures aujourd'hui qu'il y a quelques décennies – et accepter de s'installer « au milieu de nulle part », pour citer MacDonald. Tout dépend de vos priorités.

« Si vous en êtes à envisager de quitter votre travail parce que vous vous refusez à soutenir et promouvoir la cause LGBT, le comté d'Elk est peut-être fait pour vous, poursuit-il. Personne n'ira demander à un tourneur-fraiseur de prendre la parole pour lui, tout le monde s'en fiche. »

Les chrétiens qui ont lu les écrits de Wendell Berry doivent comprendre que l'agrarisme^a n'est pas la solution à tout. « Il est très difficile de vivre en étant fermier. En revanche, on peut avoir un vrai niveau de vie en étant ouvrier qualifié, explique MacDonald. L'industrialisme est le nouvel agrarisme : ce n'est plus le retour à la terre, mais le retour aux ateliers. »

L'enjeu pour les chrétiens qui veulent vivre le pari bénédictin sera de trouver et d'emménager dans des lieux comparables au comté d'Elk, à travers l'Amérique et l'Europe – des régions situées aux confins de l'Empire. Il est amusant de remarquer que « les confins de l'Empire » correspondent aux limites des professions acceptables pour certains milieux. Les chrétiens fervents qui sont à la recherche d'une carrière pour eux-mêmes et leurs enfants devront renouveler leur regard sur tous les métiers. Il vaut mieux être un plombier qui a la conscience tranquille qu'un avocat d'affaires qui se compromet.

Se préparer à la pauvreté et à la marginalisation

Au bout du compte, la question fondamentale est de savoir jusqu'à quel point les chrétiens seront prêts à souffrir pour leur foi. Sommes-nous disposés à voir notre capital social se dévaluer, à être déclassés, à perdre la possibilité de nous enrichir ? Sommes-nous prêts à renoncer aux honneurs et aux richesses, privilèges des grandes cités de l'Empire, et à nous installer dans les périphéries pour nous affranchir et vivre ainsi notre foi plus intégralement ? Cette question

va se poser de plus en plus.

« La plupart des chrétiens considèrent que la foi et l'ambition sociale et professionnelle ne s'excluent pas, me confiait un activiste de la liberté religieuse. Cela va être de moins en moins vrai. » Citons par exemple ce couple – l'histoire est véridique – de Washington, qui est allé annoncer à leur pasteur que leur fille se sentait appelée à une vie de missionnaire.

« Voilà qui est merveilleux ! s'est exclamé le pasteur.

— Oh, non, au contraire, vous nous avez mal compris ! Il faut que vous l'aidiez, que vous l'empêchiez de gâcher sa vie ! » se sont-ils récriés.

Ce genre de couple ne pourra pas surmonter les épreuves difficiles qui nous attendent, au contraire des chrétiens comme leur fille, dont le cœur est prêt au sacrifice. Mais cela leur coûtera beaucoup.

Un jeune chrétien qui rêve de devenir avocat ou médecin devra peut-être renoncer à ses rêves et choisir une carrière où il gagnera bien moins d'argent. Idem pour celui qui aspirera à une carrière universitaire. Il devra peut-être se contenter du salaire moyen et du prestige moins grand des écoles chrétiennes plus classiques. Telle famille chrétienne devra peut-être choisir de mettre la clef sous la porte de l'entreprise familiale plutôt que de subir les diktats de l'État. La famille Stormans, qui tenait une pharmacie à Washington, a dû se résoudre à faire ce choix lorsque la Cour suprême des États-Unis a rendu obligatoire la vente de pilules abortives. La fleuriste Barronelle Stultzman, qui avait refusé d'arranger des fleurs à l'occasion d'un mariage gay, aura peut-être à faire ce choix elle aussi – tout va dépendre de l'issue du combat légal qu'elle mène.

C'est dans ce genre de cas que les chrétiens qui auront fait le pari bénédictin devront s'aider, en proposant une embauche, en mettant les uns en relation avec les autres, ou en choisissant délibérément de soutenir les activités commerciales de certains membres de la communauté. Ce ne sera pas non plus la panacée : il ne sera pas possible d'absorber tous les employés exclus de la société ou du marché, mais ce sera une aide précieuse pour beaucoup.

Beaucoup d'Occidentaux sont aujourd'hui attachés au confort, à la liberté et à la stabilité de la classe-moyenne – chrétiens inclus. Ces derniers seront naturellement tentés de tout faire pour ne pas y renoncer. C'est la voie assurée pour la mort spirituelle. Lorsqu'un proconsul romain a menacé saint Polycarpe de le brûler vif s'il s'obstinait à ne pas adorer l'empereur, l'évêque de Smyrne lui a répondu que ce feu n'était rien comparé à celui qui attendait les impies au jour du Jugement.

Si saint Polycarpe a été prêt à sacrifier sa vie, comment pourrions-nous, nous autres chrétiens, refuser de perdre nos emplois si les circonstances l'exigent ? Si Barronelle Stultzman a mis en jeu sa propre boutique, par fidélité à ses

convictions, comment pourrions-nous agir autrement ? Nous ne serons capables de prendre une bonne décision, avec courage et intelligence, qu'à la condition de nous préparer à toutes les possibilités. Nous pouvons commencer par repenser notre travail comme une vocation, selon le sens originel du terme : un moyen offert par Dieu de servir Sa gloire et de participer au bien commun. Rien ne nous empêche de servir la communauté et de vivre notre désir profond en étant d'excellents médecins, avocats, professeurs – tant que notre cœur est habité par la volonté d'être d'abord les serviteurs de Dieu.

Cet essai a été l'occasion de développer cette idée dans toutes ses dimensions, jusqu'à la possibilité même du sacrifice. Voilà à quoi sert le pari bénédictin : à centrer tous les aspects de notre vie sur le Seigneur. Mais aucune de ces stratégies ne fonctionnera si les chrétiens ne changent pas radicalement leurs perspectives sur les deux forces les plus puissantes de la modernité, qui lui donnent sa forme et son orientation : le sexe et la technologie.

a. Très impliqué à propos de la question LGBT, le philosophe chrétien David P. Gushee s'est fait connaître pour son engagement sur les grandes questions qui divisent l'opinion américaine : sexualité, changement climatique, torture, bioéthique. L'auteur fait ici référence à un article publié en 2016 par le *New York Times*, où Gushee affirmait que les religions n'avaient pas le droit de ne pas accepter la pratique de l'homosexualité en leur sein.

a. Institut pour l'excellence rédactionnelle, qui propose des outils d'enseignement de la langue anglaise et de l'écriture aux professeurs d'écoles privées, aux éducateurs et aux parents faisant l'école à leurs enfants.

b. Le mennonitisme, né au XVI^e siècle aux Pays-Bas, est un mouvement chrétien anabaptiste (mouvance proche de la Réforme, qui professe un baptême volontaire).

a. Le distributisme a été fondé par les frères Cecil et Gilbert Chesterton au XX^e siècle. Ils s'inspiraient, de fait, de la doctrine sociale de l'Église, mais également de leur passé au sein de la Société fabienne, de tendance socialiste. Le distributisme, « troisième voie » entre le capitalisme et le socialisme, suscite aujourd'hui un regain d'intérêt outre-Atlantique.

a. L'agrarisme est un mouvement social rural né au XIX^e, dont l'objectif est de défendre les intérêts agraires et les populations rurales. On parle aujourd'hui d'agrarisme pour désigner divers mouvements politiques et sociaux qui s'intéressent tout particulièrement au monde rural (par exemple, la pensée de Wendell Berry).

Chapitre IX

L'*eros* et la nouvelle contre-culture chrétienne

La possibilité de travailler est un don de Dieu qui est au service de la vie et nous ramène à Lui, à condition d'être employé justement. Cependant, dès que le travail, la communauté, l'école, l'engagement politique et autres choses bonnes par ailleurs deviennent une fin en soi, elles se transforment en idoles. Elles finissent par devenir une prison pour l'esprit, un désert, et même un cimetière. Elles ne servent la vérité et l'épanouissement de l'homme qu'à condition d'être des icônes au travers desquelles resplendit la lumière du Christ, et qui favorisent ainsi l'avènement du royaume de Dieu.

Il en est de même pour le sexe, un don de Dieu qui devient pour le couple et la communauté une source de joie, d'abondance et d'épanouissement lorsqu'il est utilisé à bon escient. Vécu selon les volontés de Dieu, le sexe unit un homme et une femme spirituellement et physiquement, et cette union fertile peut faire naître la vie et une famille.

Mais la pratique désordonnée du sexe en fait l'une des plus puissantes forces de destruction qui soient. Voyez autour de vous la souffrance des enfants privés de leur père, le fléau de la pornographie qui détruit l'imagination de millions de personnes, les familles brisées par les infidélités et les abus, et ainsi de suite.

Pour un chrétien, il n'y a qu'une seule façon d'utiliser le don du sexe : dans le mariage entre un homme et une femme. C'est pour le monde moderne une hérésie, et une parole difficile qui a brisé des cœurs, des amitiés, des familles et même des Églises. Aucun des enseignements fondamentaux de la foi chrétienne n'est aujourd'hui moins populaire que celui-ci, et pourtant, c'est peut-être celui auquel il est le plus important d'obéir.

Il n'est pas étonnant que les gens du siècle ne comprennent pas les pratiques sexuelles chrétiennes : beaucoup de chrétiens ne les comprennent pas non plus. Des générations durant, l'Église a laissé la culture du siècle endoctriner sa jeunesse sans vraiment livrer bataille. La vie selon l'éthique bénédictine offre une alternative plus féconde.

Pourquoi les chrétiens devraient-ils écouter les enseignements des moines sur la sexualité, alors que ceux-ci font vœu de chasteté ? N'est-ce pas le signe

qu'ils méprisent le sexe ?

Non, évidemment, pas plus qu'ils ne rejettent la bonne nourriture en jeûnant fréquemment ; les mots en vivant dans le silence ; la famille en choisissant le célibat ; ou les choses matérielles en menant une existence simple. Mais il faut écouter ce qu'ils ont à dire sur la sexualité, comme il faut les écouter sur la richesse et la pauvreté : leur ascétisme témoigne de la bonté intrinsèque de ces dons divins.

Il convient de rappeler que tous les chrétiens sont appelés à vivre l'abstinence sexuelle dans une certaine mesure. Les bénédictins s'engagent sur le chemin de pureté sexuelle dans le cadre de leur discipline de vie radicale. Leur célibat témoigne de la sainteté du sexe dans la vision chrétienne du cosmos en tant que prérogative réservée aux couples mariés. Et l'exemple de la pureté corporelle des moines, qui leur permet de transformer l'instinct érotique en passion spirituelle, montre aux laïcs que la vie dans les limites de la sexualité telles qu'ordonnées par Dieu, même dans les circonstances les plus extrêmes, est non seulement possible, mais nécessaire pour bénéficier le plus complètement des fruits de la vie chrétienne. Comme le dit Wendell Berry, « le but de la tempérance, y compris la discipline sexuelle, n'est pas de réduire le plaisir, mais de préserver l'abondance »⁵⁵.

Le témoignage radical des moines chrétiens est une grâce spéciale pour les laïcs d'aujourd'hui. Plus que dans aucun autre domaine, il sera nécessaire aux chrétiens orthodoxes d'établir une contre-culture en matière de sexualité, et nous devons nous soutenir mutuellement dans cette attitude impopulaire. Il nous faut embrasser la richesse de la vision chrétienne, comprendre comment la révolution sexuelle l'a fragilisée, reconnaître notre culpabilité, et nous préparer à combattre pour l'orthodoxie de nos enfants.

Les pratiques sexuelles sont tellement centrales dans la vie chrétienne que les croyants qui cessent de proclamer l'orthodoxie dans ce domaine-ci cessent souvent d'être substantiellement chrétiens. C'est la force contre-culturelle de la sexualité chrétienne qui a mis fin aux pratiques déshumanisantes du monde païen. Le christianisme enseignait que le corps était sacré et qu'il devait être traité conformément à la dignité dont tout être humain était revêtu en tant qu'être créé à l'image de Dieu.

C'est pourquoi le retour moderne du paganisme désigné sous le nom de révolution sexuelle est totalement irréconciliable avec l'orthodoxie chrétienne. Cette révolution a hélas renversé l'autorité sociale de l'Église, et fait vaciller ses fondations. Les chrétiens qui ont fait le pari bénédictin doivent s'engager résolument à résister et à s'aider mutuellement dans cette résistance.

Le sexe et l'Incarnation

J'ai entendu un jour, lors d'une conversation de groupe sur la sexualité, une protestante évangélique s'exclamer : « Pourquoi sommes-nous obligés de faire un blocage sur le sexe ? Pourquoi ne pouvons-nous pas nous contenter de parler de l'Évangile ? »

Le christianisme n'est pas une foi incorporelle : il est incarné. Dieu est venu à nous en prenant chair dans un homme, Jésus-Christ, et nous a rachetés, âme et corps. La manière dont nous traitons notre corps (et même toute la Création) dit quelque chose sur notre façon de considérer Celui qui nous l'a donné et dont la présence emplit toute chose.

Les bénédictins enseignent que l'une des missions de notre vie est d'être un moyen par lequel Dieu ordonne la création en harmonie avec les finalités qu'Il détermine. La sexualité est une composante essentielle de ce travail.

Comme l'a encore écrit Wendell Berry, « l'amour sexuel est le cœur de la vie en communauté. Dans notre vie corporelle, l'amour sexuel est la force qui nous lie le plus intimement à la Création, à la fertilité du monde, au travail de la terre et au soin des animaux. Il nous amène dans la danse qui maintient la cohésion la communauté et la rassemble à la place qui est la sienne. »⁵⁶

Ceci est plus important pour la survie du christianisme que la plupart d'entre nous le pensons. Lorsque l'on refuse d'admettre l'enseignement normatif historiquement propagé par le christianisme en matière sexuelle, on ne trouve généralement pas d'église où une vision aussi libérale est acceptée. On cesse donc purement et simplement d'aller à l'église.

Ce phénomène soulève une question d'importance critique. La question sexuelle est-elle le pivot de l'ordre culturel chrétien ? Est-il vrai que le rejet de la doctrine chrétienne sur le sexe et la sexualité revient à éliminer le facteur qui donne – ou donnait – au christianisme sa puissance en tant que force sociale ?

Il ne l'aurait probablement pas formulé ainsi, mais l'éminent sociologue Philip Rieff aurait probablement approuvé. Dans un livre phare publié en 1966, *The Triumph of the Therapeutic* [Triomphe de la thérapie], Rieff analyse ce qu'il appelle la « déconversion » du christianisme de l'Occident. Presque tout le monde s'accorde à dire que ce processus a commencé dès les Lumières, mais Rieff a démontré qu'il avait atteint un stade bien plus avancé que ce que la plupart des gens, et notamment des chrétiens, étaient prêts à reconnaître.

Rieff, dans les années soixante, a identifié la révolution sexuelle – bien qu'il n'utilise pas ce terme – comme un indicateur majeur du déclin du christianisme. Selon lui, dans la culture chrétienne classique, le « rejet de l'individualisme

sexuel » était « presque le centre de la symbolique qui n'a pas résisté. » Pour Rieff, le renoncement à l'autonomie sexuelle et à la sensualité de la culture païenne, ainsi que la redirection de l'instinct érotique, sont des éléments intrinsèques à la culture chrétienne. Sans le christianisme, l'Occident régressait⁵⁷.

Il est presque impossible aux Américains d'aujourd'hui de comprendre pourquoi le sexe était une préoccupation centrale pour le christianisme primitif. Sarah Ruden, spécialiste de littérature classique formée à Yale, décrit, dans son livre *Paul among the People* [Paul et le Peuple], la culture au sein de laquelle le christianisme est apparu. Voir dans saint Paul un horrible puritain qui malmène les pauvres païens, lesquels ne demandaient qu'à vivre avec insouciance au paradis des hippies, est selon elle un parfait contresens.

En réalité, la doctrine paulinienne de pureté sexuelle a été reçue comme une libération dans la culture romaine de l'époque, caractérisée par la pornographie et l'exploitation sexuelle – en particulier par l'exploitation des esclaves et des femmes, dont la valeur principale aux yeux des hommes païens résidait dans leur fonction d'engendrement et d'instruments de plaisir sexuel. Le christianisme, tel qu'articulé par saint Paul, a opéré une révolution culturelle en limitant et canalisant l'*eros* masculin, en rehaussant le statut de la femme et du corps humain, et en remplaçant l'amour au cœur du mariage et de la sexualité conjugale.

Selon Ruden, le mariage chrétien était « aussi radicalement différent de tout ce qui a précédé ou suivi que le commandement de tendre l'autre joue ». La chasteté, c'est-à-dire l'usage justement orienté du don de la sexualité, était ce qui distinguait le plus les premiers chrétiens du monde païen⁵⁸.

Cela ne signifie pas que le but exclusif ou principal du christianisme était de redéfinir et de redonner sa valeur à la sexualité, mais que dans une anthropologie chrétienne, le sexe revêt une signification nouvelle et différente, exigeant un changement radical de comportement et de normes culturelles. Dans le christianisme, la sexualité d'une personne est inséparable de son état. C'est aussi, d'une certaine façon, ce que croient les modernes, mais leur perspective est complètement différente de celle de l'Église des premiers temps.

Décrivant la façon dont les premiers chrétiens percevaient leur corps, l'historien Peter Brown explique que le corps :

...était partie intégrante d'une matrice cosmique, de telle sorte que la perception qu'il avait de lui-même différait profondément de la nôtre. En définitive, le sexe n'exprimait pas des besoins internes émanant du corps isolé. On le considérait plutôt comme l'impulsion, par l'intermédiaire du corps, des mêmes énergies qui

vivifiaient les étoiles. Que cette impulsion d'énergie provienne de dieux bienveillants ou de démons maléfiques (comme le croyaient beaucoup de chrétiens radicaux), on ne pouvait concevoir que le sexe concernait seulement le corps humain isolé.⁵⁹

La doctrine sexuelle du christianisme primitif ne vient pas seulement des paroles du Christ et de l'apôtre Paul ; elle procède plus largement de l'anthropologie biblique. L'être humain porte l'image de Dieu, quel que soit son degré de corruption par le péché originel, et est placé au sommet d'un ordre créé par Dieu et rempli par Lui de signification.

Dans cet ordre, l'homme a un but. Il est créé pour quelque chose, pour poursuivre certaines fins. Lorsque saint Paul avertit les chrétiens de Corinthe que le fait de s'unir avec une prostituée revenait à traiter Jésus-Christ comme celle-ci, il ne parlait pas métaphoriquement. Parce que nous appartenons au Christ dans l'unité de notre corps, de notre esprit et de notre âme, l'utilisation sexuelle du corps et de l'esprit est une question d'importance capitale.

Tout acte qui n'est pas en parfaite harmonie avec la volonté de Dieu est un péché. Pécher ne signifie pas seulement violer une règle, mais refuser de vivre conformément à la structure de la réalité elle-même.

Le chrétien qui vit conformément à la réalité n'unira pas son corps à un autre hors de l'ordre donné par Dieu. Cela exclut le sexe en dehors de l'alliance par laquelle un homme et une femme scellent leur amour exclusivement à travers le Christ. Dans l'orthodoxie chrétienne, tous deux deviennent réellement « une seule chair » d'une manière qui transcende la dimension symbolique.

Dès lors que le sexe est sanctifié par le sacrement du mariage, il devient une icône de la relation entre le Christ et son peuple, l'Église. Il révèle le pouvoir miraculeux et vivifiant de la communion spirituelle qui prend place lorsqu'un homme et une femme, et un homme et une femme seulement, se donnent l'un à l'autre. La possibilité d'un mariage asexué est une nouveauté absolue dans la tradition théologique chrétienne.

« La signification de la différence sexuelle n'a jamais auparavant dépendu des préférences d'une créature, ou du point de savoir si Dieu permettait ou non à une créature d'avoir par épisodes certaines préférences », écrit le théologien catholique Charles Roberts. Il ajoute que pour les chrétiens, la signification de la sexualité a toujours dépendu de sa relation avec l'ordre créé et avec l'eschatologie, les fins dernières de l'homme. Selon Roberts, « il est apparu clairement, peut-être pour la première fois chez Luther, que l'existence d'une création sexuellement différenciée est considérée comme une information

donnée par Dieu aux êtres humains pour comprendre *qui* et *ce que* cela signifiait d'être humain. »⁶⁰

Contrairement à la théorie du genre, la question n'est pas : « Sommes-nous des hommes ou des femmes ? » mais : « Comment devons-nous être homme et femme ensemble ? » La légitimité de notre désir sexuel est limitée par le fait que nous avons reçu la nature comme un don. Les faits biologiques ne sont pas accidentels à notre personne. Le mariage doit être sexuellement complémentaire parce que seul le couple homme-femme reflète la fécondité de l'ordre divin. « Homme et femme il les créa », dit la Genèse (Gn 1, 27), qui révèle ainsi que la complémentarité est inscrite dans la nature même de la réalité.

La facilitation du divorce distend le lien sacré du mariage jusqu'à son point de rupture, mais il ne nie pas la complémentarité. Tel n'est pas le cas du mariage homosexuel. De même, l'idéologie transgenre ne se contente pas de tordre la réalité biologique de l'homme et de la femme, mais la brise. La totalité de ce débat (comme de beaucoup d'autres controverses entre le christianisme de tradition et la modernité) tourne autour de notre réponse à cette question : le monde naturel et ses limites sont-ils un donné, ou bien sommes-nous libres d'en faire tout ce que nous voulons ?

Il est évident qu'il n'y a jamais eu d'âge d'or au cours duquel les chrétiens auraient tous vécu conformément à leurs idéaux sexuels. L'Église est confrontée à l'immoralité sexuelle en son propre sein depuis ses débuts – et l'on ne saurait nier que certaines mesures prises pour la combattre ont été cruelles et injustes.

Néanmoins, le fait est que dans l'imaginaire des chrétiens prémodernes, le sexe était plein d'une signification cosmique qu'il a perdue depuis. Paul exhortait les Corinthiens à « fuir la fornication » car le corps était un « temple du Saint-Esprit », et leur rappelait qu'ils ne « s'appartenaient pas » (1 Co 6, 18-19). Il leur expliquait que leurs corps sont des réceptacles sacrés appartenant à Dieu par le Christ, en qui « tout subsiste » (Col 1, 17). L'autonomie sexuelle, ce que la personne moderne possède de plus précieux en apparence, n'est pas seulement moralement inacceptable ; c'est une erreur métaphysique.

La révolution la plus révolutionnaire de l'histoire

Notre perception de cette vérité s'est cependant amenuisée depuis longtemps. Nous avons traversé une révolution sexuelle absolument catastrophique pour le christianisme. Elle a visé le cœur de la doctrine biblique sur le sexe et la personne humaine et a détruit la conception chrétienne fondamentale de la

société, des familles et de la nature de la personne humaine. Il ne peut y avoir de paix entre christianisme et révolution sexuelle, parce qu'ils s'opposent radicalement. L'avancée de la révolution sexuelle force le christianisme à battre en retraite – ce qu'il a fait, plus rapidement que la plupart des gens ne le croyaient possible.

En 1996, l'institut de sondage Gallup réalisa sa première enquête demandant aux Américains ce qu'ils pensaient du mariage homosexuel. Une majorité écrasante de 68 % s'y déclarait opposée. En 2015, juste avant la décision *Obergefell* de la Cour suprême américaine proclamant l'existence d'un droit constitutionnel au mariage homosexuel, un sondage Gallup révélait que 60 % des Américains soutenaient à présent celui-ci⁶¹.

Cette proportion est vouée à augmenter rapidement au fur et à mesure que les vieilles générations meurent et laissent la place aux jeunes générations, qui soutiennent de manière écrasante les droits des minorités LGBT.

Des études montrent que les jeunes gens de la génération du millénaire, qu'ils soient religieux ou non, sont favorables dans leur écrasante majorité aux droits des homosexuels. Ceux qui ont rejeté le christianisme déclarent que l'attitude négative de la foi vis-à-vis de l'homosexualité a été un facteur majeur de leur choix. Une importante majorité de membres de la génération du millénaire qui s'identifient comme chrétiens pensent que l'Église doit modifier ses positions.

Si tel est le cas, on pourrait croire que les églises qui ont adopté des enseignements plus libéraux sur l'homosexualité, comme les dominations protestantes traditionnelles, ou mis ces enseignements en sourdines, comme les paroisses catholiques progressistes, sont en pleine expansion. Ce n'est pas le cas. Elles se vident même plus rapidement que les églises les plus orthodoxes.

Les futurs historiens se demanderont comment les désirs sexuels de 3 à 4 % seulement de la population ont pu être le levier qui a délogé et renversé toute une vision du monde. La responsabilité des médias est une réponse partielle. En 1993, dans un article à la une de *Nation*, la cause des droits homosexuels était identifiée comme le sommet et la pierre angulaire de la guerre culturelle :

Tous les courants transversaux des luttes de libération actuelles sont subsumés dans la lutte des homosexuels. Le moment que vivent ceux-ci est d'une certaine façon similaire au moment qu'ont expérimenté d'autres communautés dans l'histoire de la nation, mais c'est aussi quelque chose de plus, parce que l'identité sexuelle est en crise dans toute la population, et les homosexuels – à la fois les sujets et les objets les plus visibles de la crise – ont été forcés d'inventer

une cosmologie complète pour la comprendre. Personne n'est en train de dire que le changement viendra facilement. Mais il est possible qu'une minorité sexuelle réduite et méprisée change l'Amérique pour toujours.⁶²

Les journalistes avaient vu juste. Lier la cause des droits des homosexuels et celle des libertés civiles a été un coup de maître du point de vue stratégique. Bien que l'homosexualité et la race soient deux phénomènes très différents, les médias ont considéré que l'équivalence allait de soi et n'ont que rarement, pour ne pas dire jamais, permis aux voix dissonantes de se faire entendre.

Bien que les campagnes médiatiques incessantes en faveur du mariage homosexuel aient été d'une importance critique pour le succès de celui-ci, elles n'ont pas été le facteur le plus important. Les Américains ont accepté le mariage homosexuel si rapidement à cause de la résonance profonde de ce phénomène avec les convictions qu'ils avaient déjà adoptées sur la signification du sexe hétérosexuel et du mariage.

Le mariage homosexuel a été accepté parce que la majorité hétérosexuelle a fini par considérer la sexualité d'abord comme un outil de plaisir et d'expression personnels et seulement de manière secondaire comme un moyen de procréation. Le mariage homosexuel a été accepté parce que la majorité hétérosexuelle a ensuite appliqué cette attitude au mariage, et deux générations d'Américains ont été élevées dans la norme de ces valeurs nominalistes sur le sexe et le mariage.

Comme nous l'avons vu, être moderne consiste à croire que ses désirs individuels sont le lieu central de l'autorité et de la définition de soi. Comme l'écrit le philosophe Charles Taylor, « Toute l'attitude éthique des modernes suppose et procède de la mort de Dieu (et bien sûr du cosmos signifiant). »⁶³

Le mariage homosexuel et l'idéologie du genre signifient le triomphe final de la révolution sexuelle et le renversement du christianisme parce qu'ils rejettent le cœur de l'anthropologie chrétienne et détruisent l'autorité de la Bible. La sexualité justement ordonnée n'est pas le centre du christianisme, mais comme l'a vu Rieff, elle est si proche de ce centre que la perte de l'enseignement clair de la Bible sur ce point risque la perte de l'intégrité fondamentale de la foi chrétienne. C'est pourquoi les chrétiens qui rejettent d'abord l'orthodoxie en matière sexuelle finissent soit par rejeter le christianisme lui-même, soit par préparer leurs enfants à le rejeter.

« La mort d'une culture commence lorsque ses institutions normatives ne parviennent pas à communiquer des idéaux de telle sorte qu'ils soient intérieurement contraignants », écrit Rieff. S'il en est ainsi, le christianisme en Occident est en danger de mort.

S'il veut survivre, il doit résister à la révolution sexuelle. Mais comment ?

Ne pas se compromettre pour la jeunesse

Le compromis ne fonctionnera pas. Les églises protestantes traditionnelles ont essayé cette stratégie sans réussir à enrayer leur effondrement démographique. Il est vrai que les églises chrétiennes orthodoxes rencontrent elles aussi des difficultés, mais jeter par-dessus bord la doctrine biblique pour tenter de maintenir le navire à flot dans la tempête n'est pas la bonne réponse.

Même le fait de rendre optionnelle la doctrine traditionnelle de l'intégrité sexuelle – de manière explicite ou implicite, en refusant d'en parler ou en fermant les yeux sur le sujet – est une erreur. Il est impossible de mettre entre parenthèses les instructions claires du christianisme sur la nécessité de vivre d'une manière sexuellement intègre et de les séparer du reste de la vie chrétienne. C'est une attitude hypocrite.

« L'indifférence vis-à-vis de la question sexuelle signifiera la fin de l'orthodoxie chrétienne », me disait un ami protestant évangélique, commentant l'attitude de beaucoup de chrétiens, même conservateurs.

Bien entendu, une personne peut rester parfaitement chaste, et néanmoins brûler en enfer si elle a le cœur froid. Mais cela n'est pas une raison pour défier l'enseignement clair de la Bible. Que nous le voulions ou non, le sexe est au centre de la culture contemporaine, et il déchire l'Église. Vous ne pouvez éviter le combat, que ce soit dans votre propre église ou dans votre propre famille. Ne pas choisir de camp revient à choisir son camp, et ce n'est pas celui de la Bible.

En outre, diluer la vérité pour préserver ou étendre la communauté revient à idolâtrer cette dernière.

Affirmer la bonté de la sexualité

Andrew T. Walker, un responsable laïc de la convention baptiste du Sud, issu de la génération du millénaire, dit qu'il a grandi dans une bonne église sans jamais entendre un seul sermon sur l'anthropologie chrétienne (c'est-à-dire sur la question : qu'est-ce que l'Homme ?) ou la sexualité selon la Bible, à l'exception de platitudes conservatrices.

« Je ne me rappelle pas avoir reçu la moindre leçon sur la raison pour

laquelle mon corps est une bonne chose. Personne ne m'a expliqué pourquoi la complémentarité était importante, me dit Walker. Nous avons été largement façonnés par une culture du divertissement, mais si vous dites à des communautés qu'une série de sermons sur l'anthropologie biblique sera donnée dans les prochaines semaines, la plupart n'accueilleraient pas l'idée avec enthousiasme, ajoute-t-il. C'est un tort. Il faut que cela change si nous voulons survivre et transmettre la foi. »

« Tragiquement, je crois que le chrétien américain moyen n'est pas différent de l'américain moyen – nous voulons simplement qu'on nous dise ce que nous avons à faire et comment nous devons y parvenir. Cela ne veut pas dire que nos églises doivent être ennuyeuses, il va falloir trouver des façons créatives d'approfondir les questions importantes. »

Walker n'est pas seul à avoir expérimenté cela. Je vais régulièrement à l'Église depuis vingt ans dans différentes paroisses catholiques et orthodoxes du pays. Je n'ai pas encore entendu un sermon expliquant en détail la doctrine chrétienne sur la personne humaine et la pratique sexuelle justement ordonnée. D'ailleurs, en vingt ans, je ne me rappelle d'aucun sermon prononcé par un prêtre défendant l'orthodoxie chrétienne en matière sexuelle.

Beaucoup trop de pasteurs ont peur de parler de sexe. Ils doivent dépasser cela. Il est difficile de vivre chastement dans cette culture érotisée à outrance ; les pasteurs ne devraient pas rendre cela encore plus difficile en refusant de donner aux fidèles l'enseignement et le soutien dont ils ont besoin pour rester fidèles. Le silence de la chaire, des ministres et professeurs de l'Église renvoie le message que le sexe et la sexualité n'ont pas d'importance et que l'Église n'a rien à offrir en la matière.

Cela est ridicule et même cruel. L'enseignement de l'Église sur la signification du sexe a été pour moi une libération lorsque j'ai commencé à pratiquer la foi à l'âge adulte. J'avais vécu selon les voies du monde dans une vie dissolue, et j'avais blessé d'autres personnes. Acculé par le désordre de mes propres désirs, je m'en suis finalement remis au Christ.

Pour un Américain de vingt-cinq ans vivant dans une grande ville, dans un milieu déchristianisé et hédoniste, le choix de la chasteté par fidélité à Jésus est une croix dure à porter. Je la détestais, mais je préférais le Christ à ma propre volonté. Il me fallut attendre cinq ans avant de me marier après un chemin d'ascèse d'une sécheresse désertique, un voyage dont j'ignorais qu'il déboucherait un jour sur le mariage.

Avec le recul, il m'apparaît clairement que la renonciation sexuelle conformément aux principes bibliques était précisément ce dont j'avais besoin pour purifier mon cœur et me préparer au mariage. La pratique de la chasteté a été dure, et plus encore qu'elle n'aurait dû l'être parce que je n'ai jamais reçu le soutien des paroisses que je fréquentais.

Qu'est-ce qui aurait pu aider ? D'une part, l'Église aurait dû brandir son drapeau de temps en temps. Ainsi, j'aurais été fortifié dans ma lutte vers l'obéissance si le pasteur avait expliqué à la communauté que la discipline sexuelle est un versant important de la vie chrétienne.

D'autre part, les églises paroissiales auraient pu accueillir des groupes d'adultes célibataires pour explorer en profondeur la doctrine de l'Église en matière sexuelle et les stratégies pour vivre cette doctrine. Ces groupes auraient pu devenir de petites communautés de croyants s'appuyant et se soutenant mutuellement les uns les autres.

Je n'étais certes pas exempt de torts moi-même. Il n'existe aucune règle interdisant à un laïc de mettre en place un tel groupe de sa propre initiative au sein de la paroisse. J'attendais juste que quelqu'un d'autre le fasse. Lorsque j'étais un chrétien de vingt et quelques années, ma propre passivité était une faute que je regrette à présent.

Ce n'est pas la seule occasion où ma passivité m'a desservi. Je ne me suis pas réellement efforcé de cultiver des amitiés avec d'autres chrétiens orthodoxes qui s'étaient engagés à cheminer jusqu'au bout. À cette époque, je n'avais pas pleinement compris à quel point il est difficile de rester sur le chemin de la moralité sexuelle chrétienne lorsqu'on s'y oriente seul. J'aurais dû prendre mieux soin de moi-même.

En dépit de toutes ces erreurs, j'ai tenu parce que je savais d'expérience que je ne voulais pas retourner dans cette Égypte-là. En tant qu'adulte converti, je m'étais éduqué tout seul afin d'apprendre ce que le Christ attend de Ses disciples en matière de discipline sexuelle et comment le sexe est tissé dans toute la tapisserie de la doctrine chrétienne.

Être autodidacte m'a rendu inhabituel. Les années m'ont conduit à réaliser qu'une approche de la catéchèse insistant uniquement sur les côtés positifs et les bienfaits personnels est moins une porte vers un christianisme mûri qu'un vaccin contre celui-ci.

« Lorsqu'une culture insiste davantage sur les besoins individuels et moins sur les règles sociales, des attitudes plus laxistes en matière de sexualité en résultent presque inévitablement », expliquait la chercheuse Jean Twenge au *Los Angeles Times*⁶⁴.

Une disparité énorme existe entre les jeunes évangéliques et les jeunes

catholiques sur les questions sexuelles. Des enquêtes montrent que bien que les jeunes appartenant à la génération du millénaire sont beaucoup plus libéraux en matière sexuelle, les évangéliques sont beaucoup plus susceptibles que les catholiques de professer la doctrine chrétienne traditionnelle. En réalité, les catholiques forment si mal leur jeunesse que ceux de la génération du millénaire sont susceptibles d'être plus libéraux sur le plan sexuel que la moyenne des Américains de cette génération.

Pourtant, un mouvement de plus en plus important à l'intérieur de l'Église cherche à mettre en sourdine ou rejeter entièrement la doctrine biblique sur la sexualité et à insister plutôt sur la lutte contre la pauvreté, le racisme et les autres formes d'injustice sociale. C'est un faux choix. L'activisme en faveur de la justice sociale est louable, mais il ne fait pas gagner d'indulgences pour les péchés sexuels. Les pasteurs qui s'occupent de la jeunesse doivent expliquer cela de manière particulièrement claire.

Le moralisme ne suffit pas

Comme nous l'avons vu, beaucoup d'Occidentaux croient qu'être chrétien consiste principalement à considérer Dieu comme un thérapeute cosmique, à être content de soi et agréable aux autres. Il s'agit là d'un pseudo-christianisme. Cela dit, un christianisme réduisant la vie dans le Christ à un simple code moral et éthique est, dans un sens, mieux que rien. Mais ce n'est pas la foi chrétienne.

Si le véritable défi posé par la révolution sexuelle est cosmologique, le combattre par le moralisme bourgeois revient pour l'Église à vouloir intervenir dans une fusillade avec un couteau de cuisine. Les commandements secs et fragiles du moralisme sont réduits en cendres par le drame érotique que la Bible nous révèle.

La Genèse nous dit que depuis le tout début des temps, la masculinité, la féminité et le sexe ont été créés par Dieu et reliés à la Création. L'homme et la femme deviennent « une seule chair » tout en restant pleinement eux-mêmes, parce que c'est ainsi que Dieu considère la nature du lien qui l'unit à chaque personne.

C'était là quelque chose de radicalement nouveau dans le monde. Comme l'a écrit le pape Benoît XVI, « la façon dont Dieu aime devient la mesure de l'amour humain. Ce lien étroit entre *eros* et mariage dans la Bible ne trouve pratiquement pas de parallèle en dehors de la littérature biblique. »⁶⁵

Tout au long de l'Ancien Testament, ses auteurs décrivent la relation

d'alliance entre Dieu et Israël en termes de mariage et d'infidélité. Dieu aime Israël personnellement et, par son alliance, en fera sortir le Messie, qui rachètera la création déchue. C'est seulement par la fidélité à Dieu, l'accueil de son amour et la manifestation réciproque de cet amour qu'Israël peut se connaître.

Jésus, né d'une Vierge, a accompli la loi dans Sa vie, puis s'est anéanti sur la croix dans un acte d'amour parfait pour le salut de tous. Bien que le Nouveau Testament contienne de nombreuses admonestations contre l'immoralité sexuelle, la chasteté n'est jamais considérée comme un but en soi. C'est plutôt le moyen par lequel l'instinct érotique de l'homme est canalisé et redirigé dans une relation continue avec Dieu.

La passion érotique débridée suscite le chaos et la désintégration. L'*eros* soumis au Christ porte du fruit sous la forme d'enfants, de familles stables et de communautés. Le théologien orthodoxe contemporain Olivier Clément explique que le secret spirituel du christianisme est le mouvement de l'amour de Dieu qui passe par le corps humain et se répand dans l'univers auquel celui-ci est rattaché. Dans le christianisme, le désir de l'individu (l'*eros*) est purifié et transformé en agapè – un amour inconditionnel et désintéressé.

La *Divine comédie* de Dante, la plus grande création littéraire du Moyen Âge, décrit avec une extraordinaire puissance les nombreuses dimensions de l'amour : la passion du pèlerin Dante pour Béatrice, et la gloire qui transfigure la Création lorsqu'un homme permet que son désir de Dieu conditionne toutes ses autres amours. L'amour est ici un drame cosmique glorieux, transcendant le temps et l'espace, dans lequel chaque individu s'unit à la danse éternelle, communiant à « l'Amour qui meut le Soleil et les autres étoiles »^a.

Réduire la doctrine chrétienne sur le sexe et la sexualité à un simple moralisme résumé par une série d'interdictions relève du travestissement et du manque d'imagination. Les pasteurs conservateurs pérorant à longueur de sermon sur l'immoralité sexuelle comme s'il s'agissait du seul péché sérieux, ou comme si elle était d'une certaine manière déconnectée de tous les autres péchés passionnels, déforment et décrédibilisent l'Évangile. Ce réductionnisme lamentable néglige l'inextinguible puits de ressources offert par la tradition théologique et artistique chrétienne. En fin de compte, cette attitude est liée à la perte par les chrétiens de leur propre histoire, une histoire grandiose qui racontait l'*eros*, le cosmos et la *theosis*, mot grec décrivant l'« union avec Dieu », la fin dernière du pèlerinage chrétien.

« L'intégralité de la vie est maintenant ordonnée par des récits et des images qui ne reflètent plus les anciennes limites, explique le sociologue Christian Smith. Les églises ont leur mot à dire sur le sujet. Elles devraient revenir sans cesse à la source de l'Évangile et offrir une histoire alternative réellement

transcendante. Si elles ne peuvent le faire, si elles restent bridées par le moralisme, elles feraient mieux de rendre leur tablier tout de suite. »

Si le christianisme est une histoire vraie, alors l'histoire que le monde raconte sur la liberté sexuelle est une immense tromperie. Elle est fausse. Selon l'exhortation du romancier Walker Percy, nous devons attaquer ce qui est faux au nom de la réalité. Les chrétiens devront apprendre à mieux raconter notre propre histoire. Ce n'est pas en argumentant, ni en martelant des maximes moralisatrices, que l'on convaincra les jeunes gens de vivre chastement. La beauté et la bonté, incarnées par les grandes œuvres d'art et de fiction, et par l'exemple de chrétiens ordinaires, mariés ou célibataires, sont les seuls moyens par lesquels ils peuvent y parvenir.

L'éducation sexuelle doit d'abord passer par les parents

Si nous n'éduquons pas nos enfants à la sexualité, la culture dominante le fera à notre place. La pornographisation de l'espace public se poursuit à un rythme soutenu. Pour paraphraser feu le grand théoricien des médias Neil Postman, lorsque les enfants peuvent accéder à des ordinateurs ou des téléphones portables pour regarder de la pornographie dure, il n'y a plus d'enfance.

Les parents doivent réguler l'accès de leurs enfants aux médias et à la technologie de manière beaucoup plus stricte. Il n'est cependant pas possible de les maintenir en permanence dans une bulle. Lorsque les écoles publiques, à certains endroits comme dans l'État de Washington, enseignent l'idéologie du genre dès la maternelle, les parents ne peuvent rien considérer comme acquis. Nous devons parler de sexe et de sexualité avec nos enfants, tôt et souvent.

Les enfants grandissent aujourd'hui dans une culture qui cherche à anéantir la famille naturelle : un homme et une femme, liés exclusivement l'un à l'autre, et les enfants qu'ils ont ensemble. Dire que la famille naturelle est supérieure à toute autre configuration est aujourd'hui considéré comme de l'into-lérance. À l'heure actuelle, dans les écoles, et plus encore dans la culture populaire, les enfants s'entendent dire que le genre n'est pas une catégorie déterminée connectée au sexe biologique. En outre, le sexe occasionnel, le divorce et les grossesses hors mariage sont tellement rentrés dans la norme culturelle qu'il est impossible de reprocher aux jeunes gens de ne pas avoir les idées claires.

« Je m'inquiète sans cesse pour mes étudiants. Seront-ils ou non capables d'avoir charge de famille ? m'a dit un professeur dans une université évangélique conservatrice. La plupart ne savent pas à quoi ressemble une famille

traditionnelle. »

Les parents chrétiens ne doivent jamais partir du principe que leurs enfants comprennent tous seuls que la famille naturelle est le plan de Dieu pour l'humanité, inscrit dans notre nature même. Nous devons l'expliquer très clairement dans l'éducation que nous leur donnons. Nous devons aussi l'enseigner implicitement, en leur montrant l'exemple du respect mutuel, du sacrifice, de l'affection, et de toutes les choses bonnes qui découlent d'un mariage spirituellement fécond.

Dans cette optique, nous devons impérativement élever nos enfants dans la conviction que les enfants sont une bénédiction sans mesure et que la fertilité n'est pas une maladie.

Il est difficile de savoir par où commencer ces conversations et comment les conduire. Une très bonne ressource est offerte aux familles par *The Humanum Series*, une série de six vidéos courtes accessibles gratuitement sur YouTube, qui présente la vision chrétienne traditionnelle du sexe, du genre, du mariage et de la famille.

Produit par le Vatican et faisant intervenir des chrétiens et des non-chrétiens du monde entier, la série *Humanum* explore la dimension cosmique du plan divin pour la famille, avec des mots et des images profonds mais accessibles. Elle détaille la signification du mariage et de la sexualité, le rôle de la famille, la masculinité et la féminité, les bienfaits du mariage pour aider à vivre les moments difficiles, le mariage et la société, entre autres. Aucune des six vidéos de *Humanum* ne dure plus de vingt minutes. Elles n'ont rien d'un prêche et sont en réalité surprenantes par leur hauteur de vue et leur capacité à transmettre la joie qui irrigue la vision traditionnelle du sexe, du mariage et de la famille.

Nous les avons regardés en famille avec mes trois enfants de seize, douze et neuf ans. Toutes les vidéos sont adaptées à une audience familiale et nous ont servi de tremplin pour débattre des thèmes abordés. Il y a peu de choses plus difficiles pour un chrétien que de former les conceptions morales que ses enfants se font du sexe, notamment parce que l'explication de la vérité biblique d'une manière attrayante et engageante est un exercice difficile. Les vidéos de la série *Humanum* sont un véritable don pour les familles – et les églises, car elles renforcent admirablement l'écologie naturelle de la famille.

Aimer et soutenir les célibataires de la communauté

Les jeunes Occidentaux attendent plus longtemps avant de se marier, ce qui

rend plus probable la présence de chrétiens célibataires au sein de la communauté. J'ai dit plus haut que les célibataires peuvent se sentir seuls à l'église. Je ne me suis pas marié avant d'avoir presque trente ans et me sentais invisible dans les paroisses que je fréquentais quand j'étais célibataire.

Il est compréhensible que les églises exhaussent le mariage et la famille comme des idéaux de vie chrétienne, mais ce faisant, ils dévaluent souvent les vies et les témoignages de ceux qui ne reçoivent pas d'appel au mariage. Les chrétiens mariés ont tendance à voir leurs coreligionnaires non mariés avec commisération, et il est alors facile aux célibataires chrétiens, découragés par la difficulté de leur épreuve, de s'apitoyer sur leur propre sort et de s'aigrir.

Une vie monastique bien vécue nous donne un exemple des fruits spirituels qui peuvent provenir d'un célibat ordonné au Christ.

« Nous cherchons tous l'amour. C'est le désir humain le plus basique. Que ce soit dans les plaisirs de la chair, les possessions matérielles ou Dieu, tout le monde le cherche, explique frère Evagre, du monastère Saint-Benoit de Nursie. La vie monastique, pour résumer, consiste à abandonner tous les autres plaisirs pour l'amour de Dieu. Tout, dans la vie monastique, est pensé pour vous aider à y parvenir. »

Une communauté paroissiale ne peut être un monastère, mais rien ne l'empêche de se rapprocher de ses membres célibataires pour les soutenir, comme membres de la famille ecclésiale. Comme me l'a expliqué frère Augustin, il lui arrive de se sentir épuisé par les rigueurs de la vie monastique ; dans ces moments, il s'appuie sur la charité de ses frères pour le porter. Pourquoi ne pouvons-nous pas rendre un service similaire aux célibataires de notre communauté ?

En outre, si elle dispose des ressources suffisantes, une communauté paroissiale devrait songer à établir des maisons de vie non mixtes pour ses membres célibataires afin qu'ils puissent vivre dans des communautés de prière à la manière de moines laïcs. Il est ardu de vivre chastement dans une société aussi érotisée que la nôtre, en particulier compte tenu du peu de respect qui est témoigné à la chasteté. Ce n'est pas surprenant venant du monde, mais les choses doivent être différentes au sein de l'Église.

Tous les chrétiens non mariés sont appelés à vivre le célibat, mais les hétérosexuels ont la possibilité de se marier. Les chrétiens homosexuels ne disposent pas de cette possibilité, ce qui rend leur combat plus intense encore.

Pire, trop de chrétiens homosexuels sont rejetés par ceux-là mêmes sur lesquels ils devraient pouvoir compter : l'Église. La colère véhémement avec laquelle beaucoup d'activistes homosexuels condamnent le christianisme s'enracine largement dans la mémoire culturelle du rejet et de la haine que

l'Église leur a opposés. Les chrétiens doivent faire face à cet aspect de leur passé et faire acte de repentance.

Mais cela ne signifie en aucun cas – et ne doit pas signifier – l'abandon d'une doctrine biblique claire et contraignante sur l'homosexualité. Les chrétiens homosexuels, comme tous les chrétiens non mariés, sont appelés à vivre chastement. C'est une lourde croix, mais l'obéissance interdit de la refuser.

Nos frères et sœurs dans le Christ qui sont homosexuels ne devraient pas la porter seuls. Ces dernières années, plusieurs chrétiens ressentant une attirance pour les personnes de même sexe, fidèles à l'orthodoxie doctrinale, ont trouvé une voix dans le mouvement Spiritual Friendship [Amitié spirituelle], s'appuyant sur les écrits de saint Aelred de Rievaulx, un abbé du XII^e siècle.

« Aelred m'a aidé à comprendre que l'obéissance au Christ m'apportait plus que la négation du sexe et de la romance, écrit Ron Belgau, l'un des fondateurs du mouvement. Des amitiés chastes, centrées sur le Christ, offrent un chemin de sainteté positif et épanouissant, même s'il est parfois difficile. »⁶⁶

C'est là un point important, pour les chrétiens homosexuels comme pour les célibataires. On présente trop souvent la chasteté comme le seul fait de rejeter le sexe. Bien qu'il soit impossible de nier la réalité et la douleur du sacrifice que l'éthique demande aux croyants célibataires, l'enseignement et l'approfondissement du bien qui peut découler du renoncement à la sexualité ne sauraient être négligés. Même si le monachisme ne s'était pas encore répandu lors de l'écriture du Nouveau Testament, Jésus a enseigné que certains sont appelés par Dieu à être des célibataires chastes, des « eunuques pour le royaume des Cieux » (Mt 19, 12). Ce chemin de sainteté est raide et particulièrement tortueux dans notre culture hautement éroticisée, mais il n'en demeure pas moins un chemin de sainteté pour certains. C'est l'autorité du Christ lui-même qui nous le dit.

Il est dur pour les chrétiens vivant le célibat de rester sur ce chemin, mais au moins les chrétiens hétérosexuels sont-ils soutenus par la perspective du mariage. Tel n'est pas le cas pour nos frères et sœurs homosexuels. Les chrétiens – que ce soit individuellement, ou au sein des familles et des paroisses – doivent honorer et respecter les chrétiens homosexuels qui ont choisi le célibat.

En outre, les chrétiens homosexuels qui rejettent la doctrine traditionnelle doivent néanmoins être traités avec amour, parce qu'eux aussi portent l'image du Christ. L'amour est vainqueur, même si ce n'est pas au sens où l'entend le mouvement LGBT. Mais il est vainqueur tout de même. Que les chrétiens ne l'oublient pas.

Combattre la pornographie par tous les moyens

J'ai demandé un jour à un ami prêtre catholique quel était le problème qu'il entendait le plus souvent au confessionnal. « La pornographie, m'a-t-il répondu. Et de très loin. »

J'entends la même chose de la part d'autres prêtres et pasteurs depuis des années. Le problème est écrasant, et l'église n'est aucunement préservée. En 2014, une étude du Barna Group concluait que les chrétiens, dans leur grande majorité, ne diffèrent aucunement du reste de la population dans leur utilisation de la pornographie⁶⁷.

Bien que celle-ci soit en augmentation dans tous les groupes démographiques – en partie parce qu'Internet la rend beaucoup plus accessible – les chercheurs ont remarqué un glissement tectonique pour les jeunes adultes. Parmi les adultes de dix-huit à vingt-quatre ans, 96% des personnes interrogées par Barna ne pensent pas que la pornographie est une chose négative. Neuf adolescents sur dix sont d'accord. Et bien que l'usage de la pornographie soit très majoritairement un problème masculin, presque une jeune femme sur dix admet en regarder.

Les dégâts moraux et spirituels de la pornographie devraient sauter aux yeux. La pornographie est déshumanisante et détruit l'image de Dieu que portent ceux qui s'y adonnent. Elle prépare ses utilisateurs à considérer l'autre comme un objet dépersonnalisé servant au plaisir sexuel. Elle détruit le lien entre le sexe et l'amour. Rien de nouveau dans tout cela.

Des neuroscientifiques ont cependant découvert récemment que la pornographie a sur le cerveau des effets potentiellement dévastateurs. Le visionnage de films pornographiques inonde de dopamine les zones du cerveau consacrées au plaisir. Plus une personne regarde de la pornographie, plus il est contraint d'en regarder, et plus son contenu doit être extrême pour retrouver la même décharge de dopamine. La pornographie altère littéralement les circuits du cerveau, de sorte qu'il est très difficile aux personnes qui en consomment depuis longtemps d'éprouver du désir pour des êtres de chair.

En 2015, un article en une du *Time* sur l'omniprésence de la pornographie mettait en lumière l'expérience de jeunes hommes ayant grandi après l'arrivée des smartphones en 2007, et qui ont par conséquent eu accès en permanence, où qu'ils soient, à des films pornographiques durs. Selon Belinda Luscombe, auteur de l'article :

Leur génération a consommé du contenu explicite dans des quantités et des

variétés inimaginables par le passé, sur des appareils conçus pour fournir un accès rapide et privé à toutes sortes de contenus, à un âge lors duquel leurs cerveaux étaient plus plastiques, et donc plus susceptibles d'altération permanente, qu'aux âges ultérieurs. Ces jeunes hommes ont l'impression d'avoir été les cobayes inconscients d'une expérience de conditionnement sexuel conduite sans surveillance pendant une décennie.⁶⁸

Des hommes dans la fleur de leur jeunesse, qui auraient donc dû être capables de virilité sexuelle, font à présent état de phénomènes d'impuissance et de leur incapacité à avoir des relations normales avec les femmes. Dès lors, la possibilité de donner naissance à des enfants et de former des familles s'éteint.

Que les chrétiens, et spécialement les parents chrétiens, ne prennent pas la chose à la légère. En plus de parler à leurs enfants de la pornographie le plus tôt possible, les parents devraient prendre la résolution ferme d'interdire à leurs enfants l'usage de téléphones dotés d'un accès à Internet, ou même l'usage d'Internet sans surveillance tout court. Ils doivent surveiller avec attention les groupes d'amis de leurs enfants et agir de manière ferme et décisive si la pornographie apparaît. Un couple de mes amis a retiré ses enfants d'une école pour les éduquer à la maison lorsque son fils leur a expliqué que certains de ses camarades, dès le primaire, regardaient de la pornographie dure sur leur iPhone.

Couper tout accès à la pornographie n'est cependant pas une solution à toute épreuve. Nous devons éduquer nos enfants à comprendre le lien entre le sexe et l'amour dans toute l'économie de la Création. Ce n'est pas le genre de chose que l'on peut faire en l'espace d'une ou deux conversations sérieuses avec ses enfants. Cette tâche nécessite des années de travail patient et le soutien actif de l'Église.

Une réponse cosmologique à la révolution sexuelle suppose que nous soyons éduqués (et que nous éduquions nos enfants) à la dimension sociale de la sexualité. Le sexe n'est pas seulement connecté à l'ordre divin, mais il relie également les individus, les familles et les communautés les uns aux autres.

« Le sexe, comme tous les pouvoirs nécessaires, précieux et volatils qui sont détenus en commun, est l'affaire de tout le monde », nous dit Wendell Berry.⁶⁹

Comme beaucoup d'autres choses dans la société contemporaine, nous considérons le sexe comme une question entièrement privée, relevant des droits individuels. Mais cette vision est fautive. Les règles, rituels et traditions d'une communauté relatives à la sexualité visent, selon Berry, « à préserver son énergie, sa beauté et son plaisir ; à préserver et à éclairer le pouvoir qui est le sien de relier non seulement l'homme et la femme, mais aussi les parents et leurs

enfants, les familles à la communauté, la communauté à la nature ; à s'assurer, dans la mesure du possible, que ceux qui héritent de la sexualité en seront dignes lorsqu'ils grandiront. »

Berry ajoute que « si la communauté ne peut protéger ce don, elle ne peut rien protéger – et notre temps le prouve ».

Indéniablement. Notre tâche de chrétiens, si nous faisons le pari bénédictin, est de former des communautés vivant une chasteté et une fidélité saines, capables de protéger ce don et de le transmettre aux générations suivantes. Pour ce faire, il est impératif de maîtriser l'une des technologies qui ont apporté le plus de transformations culturelles dans l'histoire de l'humanité : Internet.

a. Dante Alighieri, *la Divine Comédie*, Paradis, chant XXXIII, trad. F. de Lamennais.

Chapitre X

L'Homme et la machine

En septembre 2016, alors que l'air baignait encore dans la chaleur de l'été, je suis allé donner une conférence sur le pari bénédictin dans un coin de campagne reculé de l'Oklahoma, à l'abbaye bénédictine de Clear Creek. J'étais loin de m'imaginer que je me trouverais, en arrivant, aussi loin de la civilisation. Il n'y avait tout simplement aucun réseau téléphonique. Concernant la connexion Internet, on était à peine mieux loti : pour espérer capter le Wi-Fi, il fallait soit se tenir debout dans un certain endroit de la salle de conférences, soit se mettre dans un coin de l'hôtellerie et prier pour que cela se passe au mieux. Le temps d'un week-end, j'étais coupé du monde.

L'anxiété que cela me causait m'effraya quelque peu. Vingt ans auparavant, je n'aurais rien remarqué, et peu d'Américains avec moi. En 2013, 90 % des Américains avaient un téléphone portable, dont 64 % étaient des smartphones⁷⁰. Les chiffres sont comparables dans les autres pays de l'OCDE. D'après le Pew Research Center, le téléphone portable est « le produit de consommation technologique qui a été adopté le plus rapidement dans l'histoire du monde »⁷¹. Avoir une connexion mobile est devenu tellement normal qu'on n'y fait plus attention... jusqu'à ce qu'on en soit privé.

Durant tout ce week-end, j'étais déconnecté et débranché. C'était comme si le sujet monastique de ma conférence m'avait imposé un jeûne digital. Pourtant, je ne cessais de mettre la main dans ma poche, par réflexe, pour sortir mon iPhone, comme si, inconsciemment, je ne pouvais renoncer à consulter mes e-mails, mon compte Twitter, Facebook et l'actualité. Cet exercice d'ascèse imprévu fut révélateur, et le constat déplaisant.

Alors que je m'efforçais d'écouter les intervenants, mon esprit revenait inéluctablement à mon iPhone. Les orateurs étaient de très bon niveau, mais je ne parvenais pas à leur accorder toute mon attention. Étais-je toujours comme ça ? Hélas, oui, c'était bien mon habitude. Cette addiction était devenue une seconde nature, à tel point que je ne la voyais pas. Ce qui était d'autant plus compréhensible que la plupart des gens que je fréquentais et que je connaissais agissaient de la même manière. C'est un problème majeur pour tout le monde

aujourd'hui, et surtout pour les chrétiens. Ce week-end a été l'occasion pour moi de me rendre compte à quel point le smartphone et l'ordinateur dominaient ma vie.

La technologie constitue un enjeu monumental pour la vie d'un chrétien authentique au XXI^e siècle. Il y a d'abord le problème, relativement simple, de ceux qui sont incapables de gérer l'utilisation de leur smartphone, qui regardent de la pornographie en ligne ou qui passent leurs journées dans un canapé à jouer aux jeux vidéo, au détriment de toutes les occupations de la vie réelle. Mais l'enjeu est plus profond que cela. Une des propriétés intrinsèques de la technologie connectée, sous toutes ses formes, est de fragmenter et de disperser notre attention comme nul autre phénomène n'en est capable. Elle compromet notre capacité à rendre le monde signifiant, et sur le plan physiologique, elle n'aide pas notre cerveau à établir des liens par lui-même, et surtout nous laisse démunis face à nos impulsions. Nous croyons que notre technologie nous a permis d'avoir davantage de maîtrise de nos destinées. En réalité, c'est tout le contraire. Cela nous éclaire sur une caractéristique fondamentale de la technologie : elle est constitutive d'une idéologie qui conditionne notre rapport à la réalité.

En utilisant la technologie, nous participons à une liturgie culturelle qui, si nous n'y prêtons pas attention, nous conduit à accepter la revendication majeure qui est au cœur de la modernité : que le seul sens que nous accordons au monde est celui que nous avons décidé de lui assigner dans notre quête effrénée de maîtrise de la nature. Comme nous l'avons vu au début de l'ouvrage, la modernité est née à partir de l'idée que la science doit être utilisée pour dominer la nature, et ce, dans le but de « soulager la condition humaine », pour reprendre la formule de Francis Bacon. René Descartes a écrit que nous pourrions devenir « comme maîtres et possesseurs de la nature » ; le philosophe ayant par ailleurs développé l'idée que l'homme occidental devait considérer la nature (corps humain inclus) comme une sorte de machine.

Si nous pouvons utiliser la technologie autant que nous le voulons, du moment qu'elle a pour résultat de contribuer à notre propre bonheur, alors toute réalité devient une « réalité virtuelle » soumise à toutes nos conceptions. Il n'y a plus de limite naturelle en dehors de celles que la technologie ne nous a pas encore permis de dépasser. Ce point de vue est omniprésent dans la modernité, mais il contredit profondément la tradition chrétienne.

Les familles qui veulent faire le pari bénédictin ne peuvent rester indifférentes face à la technologie sans mettre en même temps en danger tout ce qu'ils s'efforcent de construire. La technologie est à elle-même sa propre liturgie, et elle nous enseigne une certaine façon de nous comporter dans le

monde. Si nous n'y prêtons pas assez attention, nous risquons de fausser notre relation à Dieu, aux autres, et de déformer notre propre compréhension de nous-mêmes.

La technologie n'est pas moralement neutre

Certaines personnes soutiennent que la technologie n'est que l'application de la science et que sa portée morale dépend de l'usage que l'on en fait. Ce point de vue est naïf. « Avant d'être un instrument, la technologie est d'abord une façon de voir le monde, qui porte en elle-même une conception particulière de l'être, de la nature et de la vérité », déclarait le philosophe des sciences Michael Hanby en 2015, lors d'un rassemblement de catholiques⁷².

Qu'a-t-il voulu dire par là ? Pendant des millénaires, les hommes ont utilisé des outils pour modifier leur environnement. Mais ce qui a donné naissance à la technologie comme vision globale du monde a été, d'abord avec le nominalisme, puis avec l'émergence de la modernité, l'idée selon laquelle la nature n'a pas de signification en elle-même. Qu'elle n'est que de la matière. Ce que l'Homme technologique appelle « vérité », c'est ce qui lui sert à étendre son empire sur la nature et ce qui lui permet de façonner avec la matière des choses utiles ou plaisantes, en droite ligne avec sa conception de l'existence. Regarder le monde selon un point de vue technologique revient à le considérer comme un matériau modifiable à volonté, dans les seules limites de l'imagination.

Au contraire, pour la tradition chrétienne, la liberté véritable de l'homme, telle que sa nature l'y prédispose, réside dans une soumission pleine d'amour à Son Créateur. Tout ce qui ne vient pas de Dieu est un esclavage. En 1993, Neil Postman^a publiait *Technopoly*, un essai dans lequel il expliquait que les croyances théologiques et métaphysiques des cultures prémodernes déterminaient la façon dont elles utilisaient leurs outils. Ce n'est que dans les temps modernes, avec la montée en puissance de la technologie, que nos outils se sont retournés contre nous et qu'ils ont gagné le pouvoir de rediriger nos convictions métaphysiques et théologiques.

La cause en est que l'Homme technologique entend la liberté comme un affranchissement de tout ce qui n'est pas librement choisi par l'individu autonome. Cela explique probablement pourquoi les Occidentaux sont si naïvement optimistes en ce qui concerne la technologie. Comme le philosophe Matthew Crawford l'a observé, cette vision du monde était déjà en germe dans les idées des Lumières qui ont fondé la culture moderne.

Dans un sens, la technologie est neutre. Après tout, le même bulldozer peut être utilisé pour construire un hôpital ou un camp de concentration. Cependant, la vision du monde portée par l'esprit technologique nous pousse à préférer ce qui est nouveau et innovant à ce qui est vieux et familier, et à valoriser de façon inconditionnelle tout ce qui se prévaut de l'avenir. L'esprit technologique détruit la tradition car il refuse tout ce qui pourrait limiter sa créativité. L'homme technologique dit : « Si nous pouvons faire telle chose, alors nous devons être libres de la faire. » Pour l'esprit technologique, la question de savoir pourquoi nous devrions ou non accepter tel ou tel développement technologique est incompréhensible.

Dans une formule provocante mais perspicace, Hanby dit que la révolution sexuelle est ce qui advient lorsque nous appliquons l'idéologie technicienne au corps humain. Nous avons soumis la biologie à la volonté humaine. La technologie contraceptive permet aux femmes (et à leurs partenaires masculins) de vivre librement leur sexualité sans crainte d'une grossesse. Les technologies reproductives étendent la maîtrise de la procréation en affranchissant le corps de toutes nos conceptions morales et philosophiques.

Prenez par exemple la fécondation *in vitro* (FIV), qui permet aux couples stériles de procréer. La naissance de Louise Brown, premier bébé-éprouvette, a causé une grande controverse à l'époque, en 1978. Parmi les autorités religieuses, nombreuses sont les personnalités qui dénoncèrent son caractère antinaturel et prévinrent l'opinion que la séparation de la procréation et de l'union sexuelle entraînerait inéluctablement un phénomène de marchandisation. Mais le public n'était pas du même avis. Un sondage Gallup avait révélé à l'époque que 60 % des Américains approuvaient la FIV⁷³.

En 2010, lorsque Robert G. Edwards, le chercheur britannique qui a ouvert la voie à la FIV, a remporté le prix Nobel de médecine, la FIV a été largement acceptée. Un sondage Pew de 2013 a révélé que seulement 12 % des Américains la considéraient comme moralement inacceptable. Les chiffres sont à peu près les mêmes chez les chrétiens américains⁷⁴.

En ce qui concerne la marchandisation de la procréation, on peut citer en exemple ce couple du Tennessee, sans enfant, qui avait fait féconder des ovules de donneuses avec le sperme du mari, pour créer dix embryons. Quatre bébés plus tard, le couple a décidé qu'il ne voulait plus des embryons restants et il a proposé sur Facebook de les offrir au premier bon foyer qui se porterait acquéreur.

« Nous avons six embryons congelés de six jours, de bonne qualité, que nous voudrions offrir à un couple détonnant qui voudrait former une famille

nombreuse, a déclaré la femme, selon le *New York Times*. Nous préférerions un couple marié depuis plusieurs années, uni dans une relation d'amour stable et une solide vie chrétienne, qui n'a pas encore d'enfants mais qui en veut beaucoup. »⁷⁵ Selon l'enseignement de l'Église, il s'agit de six personnes humaines. De son côté, la communauté des donneurs d'embryons a trouvé un joli euphémisme pour désigner ces enfants à naître : les « petits flocons surgelés ».

En 2012, le Royaume-Uni a publié des statistiques sur la question. 3,5 millions d'embryons auraient ainsi été créés dans les laboratoires britanniques depuis 1991, date à laquelle un suivi a été mis en place⁷⁶. 93 % n'ont jamais donné suite à une grossesse, et environ la moitié ont été jetés sans même qu'une tentative n'ait été entreprise. Les États-Unis ne disposent pas de données fiables équivalentes, mais avec une population cinq fois plus importante que celle du Royaume-Uni, on peut estimer que 17,5 millions d'êtres humains à naître ont été créés en laboratoire, dont 16,2 millions de morts et 8,8 millions jetés à la poubelle sans tentative d'implantation.

Imaginez toute la population de la ville de New York, ou de l'agglomération parisienne, et vous vous rendrez compte de ce que représente la mort dans les centres de traitement de l'infertilité – si toutefois vous croyez que la vie commence à la conception, comme 52 % des Américains l'affirmaient dans un sondage YouGov de 2015⁷⁷.

De toute évidence, des millions de chrétiens ne sont pas cohérents avec leurs propres convictions. Beaucoup de chrétiens conservateurs s'opposent en même temps fermement à l'avortement et aux projets de lois qui voudraient restreindre le droit à l'avortement. Il n'existe pas de mouvement pour interdire ou restreindre la FIV, alors que, du point de vue de ceux qui croient que la vie commence dès la conception, cette méthode exterme des millions de vies à naître. Comment une telle hypocrisie est-elle possible ? À cause de la mentalité technocratique.

Le raisonnement est le suivant : les bébés sont de bonnes choses, donc tout ce que la technologie peut faire pour aider les gens à en avoir est bon. L'amour, comme on dit, en sort gagnant. Le technocrate décide de ce qu'il veut, et, dès que cette chose est rendue possible par la technologie, il trouve une excuse pour la rendre acceptable. L'une des caractéristiques de la vision technocratique du monde est de dissimuler ce dont la technologie nous prive. Nous en venons à penser que les progrès technologiques sont inévitables car irrésistibles. De la même façon que la « vérité », pour le technocrate, est ce qui est utile et efficace, ce qui est « bon » devient pour lui ce qui est possible et désirable.

L'Homme technologique considère que tout ce qui élargit ses choix, tout ce qui lui donne davantage de pouvoir sur la nature constitue un progrès. Si nous admirons tellement le *self-made-man*, c'est parce qu'à nos yeux il s'est affranchi de toutes les dépendances qui le liaient aux autres, par ses seuls efforts et sa seule inventivité. Pour l'Homme technologique, le choix importe plus que ce qui est choisi. Il ne s'intéresse pas beaucoup à ce qu'il désire ; il se préoccupe plutôt de la manière dont il peut acquérir ou accomplir ce qu'il désire. Ce qui a été planté au XIV^e siècle, lorsque le nominalisme a triomphé, atteint aujourd'hui sa pleine maturité avec l'Homme technologique.

Internet, le sas de la société liquide

Internet est la technologie la plus radicale, la plus bouleversante et la plus révolutionnaire jamais inventée. C'est le facilitateur ultime de la société liquide, car il conditionne la façon dont nous faisons l'expérience de la vie (« comme le flux rapide de particules », dit l'écrivain Nicholas Carr). Il est devenu le cadre même de toutes nos expériences. En accélérant le processus de fragmentation politique, sociale et culturelle qui s'est mis en branle au milieu du XX^e siècle, Internet compromet à son tour notre capacité à suivre les choses qui nous concernent, à leur prêter toute notre attention.

Il s'agit d'un phénomène plus important qu'il n'y paraît. Comme nous l'avons appris au chapitre V, selon Marshall McLuhan, « le message, c'est le médium », une formule un peu absconse qui a suscité plus d'un malentendu. Ce que le théoricien des médias voulait dire, c'est qu'un nouveau moyen de communication transforme davantage une culture que les informations elles-mêmes qu'il véhicule. Pourquoi ? Parce que le médium modifie la façon dont nous expérimentons le monde et dont nous l'interprétons.

Quand vous regardez l'écran de votre ordinateur ou de votre smartphone, vous entrez dans un monde où vous ne voyez rien que vous n'avez choisi. Vous pouvez être invisible sur Internet ou créer votre propre identité. Il n'y a pas de logique linéaire : vous pouvez naviguer d'un site à un autre, d'un média social à un autre, selon votre bon plaisir. Je travaille moi-même comme journaliste en ligne et je passe la plupart de mes journées exactement de cette façon.

Et devinez quoi ? C'est une chose merveilleuse. Cela a amélioré ma vie bien plus que je ne pouvais l'espérer, en me permettant par exemple de vivre où je veux, parce que je peux travailler depuis chez moi. Internet m'a apporté beaucoup et continue à m'apporter tous les jours.

Mais Internet, comme toutes les nouvelles technologies, nous prive également de certaines choses. Il nous fait perdre notre sens de la retenue. Matthew Crawford a identifié un paradoxe propre à cette technologie : le philosophe observe qu'Internet nous donne plus de liberté et plus de choix, mais qu'en même temps, son attrait est tel qu'il nous fait aimer la captivité dans laquelle il nous plonge. Cette coercition intérieure que j'avais identifiée pendant mon séjour à l'abbaye se répète ainsi, peu à peu, tous les jours.

Il existe une explication scientifique. Au niveau neurologique, les distractions constantes d'Internet altèrent la structure physiologique de notre cerveau. Notre structure neuronale se remodèle alors, afin de se conformer à cet aléatoire permanent qu'est l'expérience d'Internet, ce qui finit par nous rendre dépendant à cette excitation sans cesse renouvelée de la nouveauté. Nicholas Carr écrit à ce sujet :

Une chose est claire : si, en sachant ce l'on sait aujourd'hui de la plasticité du cerveau, on devait inventer un moyen de reconfigurer nos circuits neuronaux aussi rapidement et intégralement que possible, on finirait probablement par concevoir quelque chose qui ressemblerait et fonctionnerait comme Internet.⁷⁸

Il en résulte une incapacité progressive à faire attention, à se concentrer et à réfléchir profondément. Étude après étude, des chercheurs ont confirmé l'expérience commune que beaucoup ont déjà signalée avec l'avènement d'Internet : il est infiniment plus facile de trouver de l'information grâce au Web, mais il est beaucoup plus difficile de consacrer toute l'attention qu'il faut pour la connaître réellement.

Pour ne rien arranger, la mentalité technologique soutient que la seule chose qui vaille d'être connue, c'est la façon de faire les choses qui nous aident à réaliser nos désirs : c'est en grec ancien, l'opposition entre la *technè*, l'artisanat, et l'*épistémè*, la connaissance acquise par la contemplation. Plus précisément, la *technè* désigne la connaissance de ce qui nous aide à faire les choses, tandis que l'*épistémè* fait référence à la connaissance de ce que sont les choses, connaissance qui nous apprend comment interagir avec elles.

La contemplation et l'action sont nécessaires à l'épanouissement de l'être humain. Les hommes du Moyen Âge tenaient la contemplation en grande estime. C'est pourquoi leur société était ordonnée à Dieu, de même que toutes leurs connaissances technologiques. L'icône, le symbole le plus éloquent de cette époque, était pensée comme une fenêtre symbolique ouverte sur la réalité divine. *A contrario*, la contemplation est étrangère au mode de vie moderne. L'icône de

notre époque, c'est l'iPhone, ce portail lumineux qui nous promet de nous montrer le monde mais qui n'est en réalité que le miroir de ce qui est installé à l'intérieur de nos têtes. Sous la loi de la technologie, les conditions qui rendent possible la vie chrétienne authentique disparaissent. Et la plupart d'entre nous ne s'en rendent pas compte.

Le jeûne numérique comme ascèse moderne

Selon la théologie chrétienne traditionnelle, la vérité, le bien et la beauté sont des réalités objectives, des qualités de Dieu, qui sont donc intrinsèques à la Création elle-même. Être libre, c'est pouvoir voir ces biens suprêmes et y participer, et réaliser ainsi notre vraie nature. En tant que chrétiens, nous nous comportons avec vertu non seulement parce que Dieu le commande, mais encore parce que la vertu nous aide à voir le Christ plus clairement, et à Le faire voir, à Le révéler à d'autres. L'Église primitive ne cherchait qu'une chose : contempler la face de Dieu. Tout le reste était secondaire.

Si notre plus grand désir est de contempler la face de Dieu, de devenir comme le Christ, alors nous devons rester concentrés sur ce but ultime. Dans la *Divine comédie* de Dante, le protagoniste, un pèlerin également appelé Dante, apprend que le péché est un amour désordonné. La source de tous les désordres est l'amour, non du Dieu infini, mais des choses finies. Même aimer les bonnes choses, comme sa famille et son pays, peut être une source de damnation, si on les aime plus que l'on n'aime Dieu et que l'on cherche à s'accomplir dans ces choses plutôt que dans leur Créateur.

Il est très difficile de rester concentré sur la contemplation de Dieu. Le personnage de Dante découvre qu'il s'est fourvoyé parce qu'il aimait une femme, Béatrice, qui était bonne, fidèle et belle, en pensant qu'elle était toutes ces choses en elle-même. Dans l'au-delà, Béatrice, morte alors qu'elle était encore jeune, réprimande le pèlerin en lui disant que toutes les choses bonnes qui étaient en elles reflétaient au contraire la Source de toute bonté. C'est son incapacité à le comprendre qui a failli le détruire.

William James, le fondateur de la psychiatrie, écrivait : « Ce qui détermine ma sensibilité, c'est tout ce à quoi je donne mon assentiment. Seules les choses auxquelles je consacre mon attention façonnent mon esprit. » Nos pensées déterminent nos vies. Tim Wu, professeur de droit et auteur de plusieurs essais, reprend l'intuition de James et observe que la religion a toujours compris l'importance qu'il y a à diriger l'attention des hommes vers ce qui est saint.

C'est pourquoi la Chrétienté médiévale était saturée de prières, de rituels, de jeûnes et de fêtes : vie publique et vie privée étaient ordonnées autour du divin⁷⁹.

Mais cette époque est révolue. L'avenir proche ne nous offre pas la perspective d'un retour à une culture chrétienne aussi vaste et aussi riche. Que cela ne nous dédouane pas pour autant d'agir : cela signifie au contraire que les chrétiens, individuellement comme en communauté, devront redoubler d'efforts pour accorder à Dieu la première place. La clé pour vivre en hommes et en femmes libres dans la modernité post-chrétienne est de cultiver une vie contemplative authentique en faisant preuve de contrôle cognitif. L'homme dont la raison contrôle ses désirs est libre. L'homme qui fait tout ce qui lui passe par la tête est un esclave.

Au cours du siècle dernier, les annonceurs ont dépensé des millions pour nous convaincre que nous ne pouvions connaître notre véritable identité que par l'accomplissement de nos désirs. Les publicitaires nous disent : « Achetez cet objet ou cette expérience, et vous découvrirez qui vous êtes. » Le moi dont il est question pour eux n'est pas celui que nous sommes en réalité, mais celui que *nous désirons* être.

Mais cela ne marche pas. Tout finit toujours par retomber dans la banalité du quotidien. Alors nous essayons quelque chose de nouveau, et nous pensons que c'est enfin cela qui nous rendra heureux. Et nous recommençons, encore et encore, fuyant Dieu et nous fuyant nous-mêmes, terrifiés par le calme, la tranquillité, par nos propres pensées. Nous finissons par ressembler à ces errants que saint Benoît, dans sa Règle, considère comme la pire sorte de moines, qui s'abandonnent à une volonté fébrile. « Mais il vaut mieux se taire que de parler de l'état déplorable dans lequel ils vivent les uns et les autres », écrit le saint de Nursie.

Si vous ne contrôlez pas votre attention, d'autres le feront à votre place. La première étape pour retrouver un contrôle cognitif sur soi-même consiste à se créer un espace de silence dans lequel on peut penser. J'ai moi-même, au cours de ma vie, fait l'expérience d'une profonde crise spirituelle. L'anxiété m'envahissait comme une marée toxique et j'étais incapable de l'endiguer, jusqu'à ce que mon père spirituel m'impose une prière contemplative quotidienne. S'astreindre à prier une heure durant était incroyablement difficile. Mais, finalement, cette oraison répétée a permis à l'Esprit saint de profiter de ce tête-à-tête pour calmer mes orages intérieurs.

Une organisation juive, Reboot, prône un concept non-confessionnel que ses instigateurs ont appelé le « sabbat numérique ». C'est un jour de repos au cours duquel les gens se déconnectent de la technologie – en particulier des ordinateurs, des iPad et des smartphones – pour se reconnecter au monde réel.

Le sabbat numérique n'est pas une punition, mais plutôt un moyen par lequel on peut mettre de côté les soucis du monde (au moins ceux qui nous sont communiqués par la technologie numérique).

Le concept rappelle l'ancienne coutume chrétienne du jeûne rituel, qui est encore observée, avec plus ou moins de rigueur, par de nombreux chrétiens orthodoxes. Ceux-ci observent le Grand Carême – la période de quarante jours qui précède la Semaine sainte – en s'abstenant de viande, de poisson, de produits laitiers et d'autres aliments, selon leur force. Ils doivent aussi consacrer plus de temps à la prière, à la pénitence et aux dévotions. Comme pour l'observance juive du sabbat, rien de tout cela ne doit être vu comme une punition, mais au contraire comme un bienfait pour l'humanité.

« Quand un homme part en voyage, il doit savoir où il va », écrit le prêtre orthodoxe Alexander Schmemmann dans son ouvrage sur le Carême⁸⁰. C'est pourquoi tous les croyants sérieux doivent vivre des périodes d'ascèse, lesquelles nous apprennent à nous débarrasser des multiples distractions qui nous détournent de notre but véritable. Neil Postman, bien qu'agnostique, loue les ascètes religieux, en disant qu'ils « détruisent » les informations qui les détournent de leur but ultime. Pour paraphraser le titre du livre le plus célèbre de Postman, l'ascèse évite à ces religieux de se distraire jusqu'à en mourir spirituellement.

Lorsque nous nous abstenons de pratiquer ces amours désordonnées et que dans ce temps de jeûne, nous contemplons plus intensément Dieu et les bontés de la Création, notre esprit épouse la stabilité intérieure dont nous avons besoin pour retrouver un moi cohérent et authentique. Internet nous disperse, nous pousse à nous abandonner aux pulsions et aux passions. Si nous n'opposons pas une force égale à celle qu'Internet exerce sur nous, nous ne pourrions que perdre pied, et, à la fin, nous détourner de notre propre chemin dans la vie. Les chrétiens ont tiré une leçon équivalente pour chaque époque, de génération en génération, depuis l'Église primitive.

Mais nous avons oublié cette leçon de la sagesse. Comme le déplore Nicholas Carr, « nous laissons entrer la frénésie dans nos âmes ».

Tenir les enfants éloignés des smartphones

Ma femme a demandé un jour à une de ses amies pourquoi elle faisait l'école à la maison, alors qu'il y en avait de très bonnes près de chez elle. Elle lui a répondu : « Le jour où mon fils, qui était en CM2, est rentré de l'école et m'a

raconté que ses amis regardaient des vidéos pornos hardcore sur leurs smartphones, mon mari et moi avons décidé d'opter pour cette solution. » Ce n'était pas de la faute de l'école. Les smartphones étaient interdits là-bas. Les garçons visionnaient de la pornographie durant leur temps libre – et il n'y avait rien que les autorités scolaires puissent faire à ce sujet.

Les parents qui offrent de petits ordinateurs portables à leurs enfants, avec un accès pratiquement illimité à Internet, ne doivent pas s'étonner si leurs enfants – surtout leurs fils – plongent dans la pornographie. À l'adolescence malheureusement, les garçons tout du moins ont les hormones en ébullition. Les mêmes parents qui ne laisseraient jamais leurs enfants sans surveillance dans une salle pleine de DVD pornographiques ne voient pourtant aucun problème à leur offrir des smartphones. Moralement, c'est insensé.

On ne devrait jamais exiger d'un adolescent ou d'un jeune adolescent qu'il ait une maîtrise de soi suffisante pour dire non. Nous avons discuté des impacts catastrophiques que la pornographie peut avoir sur le cerveau des porno-dépendants. Selon le Centre de recherche sur les crimes contre l'enfance de l'université du New Hampshire, 93 % des garçons et 62 % des filles ont déjà visionné des vidéos pornographiques en ligne durant leur adolescence⁸¹. Il est évidemment impossible de les avoir constamment à l'œil, mais il est irresponsable ne pas s'efforcer de les surveiller de près. Les parents devraient d'ailleurs s'unir pour interdire ensemble à leurs enfants l'usage des smartphones.

En outre, les adolescents sont beaucoup trop immatures pour comprendre les graves problèmes juridiques qu'implique le fait de s'envoyer des « sextos » : dans de nombreuses juridictions américaines, l'envoi d'images sexuellement explicites à des mineurs (même entre mineurs) est considéré comme un commerce d'images pédopornographiques. Et même si la plupart des adolescents qui échangent des sextos ne tombent pas sous le coup de la loi, il faut savoir que les conséquences morales de cette pratique peuvent être calamiteuses. Un seul cliché obscène qui tombe dans les réseaux sociaux, et c'est la réputation d'un adolescent qui peut être détruite, l'exposer aux moqueries, au harcèlement comme aux pires abus.

Le contenu de la pornographie mis à part, reste encore un problème majeur : les dégâts que provoque sur le cerveau des jeunes enfants une exposition trop fréquente et trop précoce à Internet. Si nous ne faisons pas de nos foyers et de nos écoles de petits monastères, en limitant strictement à la fois l'information qui parvient à nos enfants (pour le bien de leur développement intérieur), et l'accès aux technologies qui leur lavent le cerveau, nous trahissons l'un de nos premiers devoirs : être les gardiens de leurs âmes – et des nôtres.

Saviez-vous que le fondateur d'Apple, Steve Jobs, n'avait jamais laissé ses

enfants utiliser des iPad, et qu'il limitait strictement leur accès à la technologie ? Ce n'est pas un cas isolé. Chris Anderson, un ancien journaliste spécialiste des technologies de pointe, actuellement P.-D.G. d'un groupe de la Silicon Valley, a déclaré au *New York Times* en 2014 que sa maison était comme un monastère pour ses cinq enfants : « Ma femme et mes enfants m'accusent d'être un "fasciste" sur les questions technologiques, et ils disent qu'aucun de leurs amis n'a les mêmes règles d'exclusion de la technologie. C'est parce que nous étions aux premières loges pour constater les dangers de la technologie. Je l'ai expérimenté moi-même, et je ne veux pas que cela arrive à mes enfants. »⁸²

Si c'est ainsi que se comportent les petits génies de la Silicon Valley avec leurs enfants, comment pourrions-nous nous justifier d'être plus laxistes qu'eux ? Oui, vos enfants vous considéreront sûrement comme des fous, des obsédés du contrôle. Et alors ? Ce sont vos enfants. « Le fait que nous mettions ces appareils dans la main de nos enfants à un très jeune âge, sans les guider, et que la vie se résume pour eux à des "likes" et des "dislikes", le fait que la technologie soit devenue pour eux une véritable prothèse, tout cela me semble incroyablement dangereux, explique le philosophe Michael Hanby. Cela affecte leur capacité à penser et à nouer tout simplement des relations humaines. Une telle expérience sociale n'a pas de précédent dans l'histoire. Nous avons impliqué nos enfants là-dedans sans savoir ce que nous faisons. »

Pas de réseaux sociaux dans l'église

Dans certaines églises, on encourage les fidèles à tweeter et à échanger des textos durant la célébration du culte, l'idée étant qu'il s'agirait simplement d'une autre façon de partager l'évangile. Ce peut être une bonne idée si la pratique est employée à des fins d'évangélisation, mais si elle devient une invitation à mêler la technologie au culte, elle est clairement erronée. Tout d'abord parce qu'il n'y a aucune chance que les gens se contentent de commenter l'homélie ou la lecture de la Bible. Ensuite, plus fondamentalement, parce que le culte du dimanche est le dernier endroit pour se laisser distraire. Les réseaux sociaux morcellent notre attention avec l'efficacité et la précision d'un cuisinier japonais.

La plupart des gens, tout spécialement parmi les jeunes, passent l'essentiel de leur semaine dans un univers mental fragmenté devenu la norme aujourd'hui. Mêler les réseaux sociaux au culte du dimanche ne fait qu'aggraver le problème, ne serait-ce qu'en occultant le fait que c'en est un.

La neuroscience a démontré que la capacité de se rappeler une chose dépend

de l'attention qu'on lui a portée. Avec les réseaux sociaux, on peut être certain que les sermons auront une vie plus qu'éphémère. Les réseaux sociaux sont néfastes à l'esprit de recueillement et de contemplation que l'on doit s'efforcer de trouver dans une église. Les leaders religieux qui en font la promotion devraient s'interroger : dans quelle mesure cela sert-il l'annonce de l'Évangile ? Si évangéliser consistait simplement à diffuser des informations sur Jésus, alors oui, les réseaux sociaux auraient toute leur place. Mais devenir un disciple du Christ consiste davantage à se plier à une formation qu'à absorber de l'information. De ce point de vue, les réseaux sociaux sont comparables à un vent violent qui empêche la semence de l'Évangile de prendre racine dans le sol des âmes.

Il y a une vie en dehors du digital

Ces dix dernières années, mon ami Andrew Sullivan a été l'un des blogueurs les plus prolifiques et les plus influents d'Internet. Puis brusquement, en 2015, il a décidé de tout laisser tomber et de se tenir loin des projecteurs. Quelques mois plus tard, alors que nous nous retrouvions par hasard tous les deux à Boston, nous nous sommes donné rendez-vous pour prendre un verre. Rayonnant, il était dans une forme olympique, et il émanait de lui une profonde sérénité. Il m'a confié que c'était dû au fait qu'il avait coupé Internet.

En 2016, dans un essai publié par le *New York Magazine*, Andrew a raconté la révélation qu'il avait eue un an plus tôt :

Chaque minute que je passais à interagir sur Internet, je manquais l'occasion de faire de vraies rencontres. Chaque seconde consacrée à un sujet trivial était une seconde de perdue pour la réflexion, le calme, la spiritualité. Le « multi-tasking » était un mirage. C'était un jeu à somme nulle. J'avais le choix entre être une voix digitale et devenir un homme parmi les hommes et vivre comme ils ont toujours vécu depuis le commencement. J'ai donc décidé, après 15 ans de vie numérique, de retourner à la réalité.⁸³

Pour la plupart d'entre nous, il n'est pas possible d'abandonner définitivement Internet. Mais à tout le moins, nous pouvons nous imposer une discipline comparable à celle des moines bénédictins qui, conformément à la Règle, se cantonnent à des tâches bien définies selon les heures de la journée. Nous pouvons également faire plus de choses avec nos mains. Cela peut paraître

enfantin, mais c'est très important. La technologie nous conduit à considérer le monde matériel – hommes, lieux, objets – comme une abstraction.

Il faut mettre les mains dans le cambouis. Jardiner, cuisiner, coudre, faire de l'exercice sont autant d'activités qui permettent de retrouver un sentiment d'appartenance au monde. Il faut faire des choses en face en face avec les gens. Si nous voulons vivre comme des êtres humains, ancrés dans la vraie vie, nous devons lutter avec force contre toutes les technologies qui rendent notre vie si facile. Rappelez-vous frère François de Nursie, qui me racontait que le fait de porter de lourds sacs de grains avait été un bienfait pour lui : « Cela m'a fait du bien, parce que cela m'aide à me rappeler que la personne humaine est corps et esprit, et pas seulement esprit. »

Remettre en question le progrès

Le corps humain n'est pas qu'une sorte d'ordinateur biologique. À prendre l'habitude de penser le corps en termes mécanistes, on baisse sa garde éthique et morale. Le progrès technologique n'est pas le progrès moral ; en réalité, il peut même en être le complet opposé.

Lors d'une conversation passionnante à propos de bioéthique, un brillant chercheur en médecine, chrétien, me disait : « Ce à quoi nous allons assister dans les années qui viennent est tout simplement révoltant. Mes collègues chercheurs ne le voient pas du tout. La plupart ne sont pas chrétiens, mais même ceux qui le sont me regardent sans comprendre quand j'essaie d'aborder le sujet. »

La technologie, qui nous prive de notre capacité à nous penser nous-mêmes autrement qu'en termes technicistes, a corrompu l'esprit de ces scientifiques. Au début du xx^e siècle, les progressistes européens et occidentaux ont embrassé l'eugénisme, cette pseudoscience qui s'est fixé pour but d'améliorer la race en contrôlant la génération. Certaines figures religieuses également, qui clamaient que la science appliquée ferait progresser la société. Seuls les catholiques et les fondamentalistes protestants se sont dressés contre cette doctrine, au nom de la dignité de l'homme.

L'eugénisme est passé de mode après que le monde a découvert son application par les nazis. Mais il revient en force au xxi^e siècle, dans le sillage des avancées de la biotechnologie, qui nous promet aujourd'hui la possibilité de confectionner nos enfants sur mesure. Les chrétiens sauront-ils s'y opposer publiquement ? Peut-être, à moins qu'ils ne se soient laissés séduire par l'impératif technologique.

Il n'y a pas tant de différence que ce qu'on croit entre une civilisation future dystopique entièrement vouée à la technologie et un centre commercial. Nous l'avons vu au chapitre I, le sociologue Christian Smith a démontré que 9 % seulement des jeunes d'aujourd'hui pensent que le consumérisme pose un problème moral. Pour la plupart de nos contemporains, le désir s'autojustifie. Le consommateur se dit : « Si j'ai de quoi m'acheter cet objet, pourquoi ne pas l'acheter ? » Le citoyen d'une technocratie, lui : « Si la technologie me permet d'obtenir ce que je désire, pourquoi quiconque s'y opposerait ? »

L'esprit de l'Homme technologique est inapte à réprimer ses désirs : c'est sa culture qui lui a appris à ne jamais les remettre en question. Il en vient à croire que l'étendue de ce qu'il peut faire à la nature n'est limitée que par sa capacité à la soumettre à sa volonté. Les chrétiens doivent s'y opposer fermement. N'oublions jamais que toute signification métaphysique nous transcende et nous vient de Dieu. Si nous voulons vivre, il y a des limites que nous ne devons jamais franchir.

Croire que le monde que la technologie nous donne à voir est le vrai est une erreur fatale. Car elle ne nous montre pas la réalité : elle n'est qu'une projection de nos désirs, or, toute chose existe indépendamment de nos désirs, et il y a tout un monde autour de nous que nous devons réapprendre à contempler. Si la réalité est modelée par le sentiment, la contemplation est inutile, de même que la résistance. Si nous ne nous battons pas, si nous n'entrons pas en résistance, les machines finiront par avoir raison de nous. Peut-être est-ce déjà le cas.

Nous avons vu, au début de cet ouvrage, comment le christianisme authentique avait été colonisé par une spiritualité parasite, le déisme éthico-thérapeutique, qui professe notamment que Dieu bénit tout ce qui peut nous donner le sentiment d'être heureux. C'est ainsi que la technologie devient une sorte de théologie, une théologie protéiforme dont le dieu est le Moi toujours changeant, qui ne désire qu'une chose : se libérer de toute limite et de toute obligation non choisie.

Chaque fois que l'Église verse dans une nouvelle mode, qu'elle se soumet aux tendances qui transforment le culte divin en spectacle électronique, elle abandonne une partie de son âme à cette fausse théologie. D'ici peu, l'Église sera complètement possédée par l'esprit de ce temps. En certains endroits, le processus a déjà largement commencé. Le christianisme orthodoxe authentique n'est en aucun cas réconciliable avec l'air du temps. Si l'Église se laisse pénétrer par la mentalité technologique, le christianisme perdra tout espoir de survie.

La raison principale en est que l'immersion dans la technologie nous fait perdre notre mémoire collective. Sans mémoire, nous ne savons pas qui nous sommes, et si nous ne savons pas qui nous sommes, nous devenons ce que nos

passions momentanées nous commandent d'être.

Il n'y a pas au-dessus de nous un régime totalitaire qui chercherait à nous voler notre mémoire culturelle et notre identité chrétienne. Nous nous débrouillons très bien tous seuls. Neil Postman propose une stratégie : « Un combattant de la résistance doit toujours se dire que la technologie ne peut pas être acceptée comme faisant partie de l'ordre naturel des choses. » Sans cela, la guerre est terminée.

Si les chrétiens ne font pas front, fermement campés sur le roc de l'ordre sacré révélé par leur sainte tradition – manières de penser, de parler et d'agir authentiquement chrétiennes, transmises de génération en génération – ils n'auront plus rien à quoi se raccrocher. Engageons-nous dans une pratique quotidienne qui le maintienne dans nos familles et nos communautés : ne le perdons pas. Si nous perdions notre ordre sacré, nous perdriions de vue Celui que désignent, comme sur une carte au trésor, tous les éléments qui le composent.

C'est l'argument que j'ai développé tout au long de ce livre. J'ai cherché à donner l'alerte, à réveiller les chrétiens conservateurs occidentaux pour qu'ils cessent de croire que le plus grand danger qui les guette est l'islam radical ou la gauche politique. Ce sont là des menaces qui pèsent avant tout sur nos frères chrétiens de Chine, du Nigéria ou du Moyen-Orient. Nous devons, de notre côté, lutter contre le sécularisme libéral. Notre incapacité à le comprendre est ce qui nous maintient dans notre prison culturelle et dans la spirale en apparence irrésistible de l'assimilation.

Le pari bénédictin n'a pas vocation à inverser la tendance, à reprendre le terrain perdu par les chrétiens. Ce n'est pas non plus un philtre qui nous fera remonter le temps jusqu'à un âge d'or fantasmé. C'est encore moins un appel à créer des communautés de Purs coupés du monde réel.

Tout au contraire. Le pari bénédictin consiste à entreprendre un long et patient travail pour arracher notre monde aux artifices, à l'aliénation et à la dissolution de la modernité. C'est le regarder et l'habiter de manière à ébranler le mensonge moderne, selon lequel les hommes ne sont que des fantômes dans une grande machine dont ils peuvent ajuster les paramètres selon leur fantaisie.

« Il n'est pas bien difficile de deviner que le monde se divisera bientôt entre ceux qui veulent vivre en créatures et ceux qui veulent vivre en machines », écrit Wendell Berry. Rangeons-nous du côté des créatures, et du Créateur.

a. Neil Postman (1931-2003), critique et théoricien de la communication, professeur à l'université de New York. Il est aussi l'auteur d'un essai sur la télévision, publié en français sous le titre *Se distraire à en mourir* (Fayard,

2011).

Conclusion

Faire le pari bénédictin

Au lieu d'un château fort dressé au milieu des terres, pensons plutôt à l'armée des étoiles jetée dans le ciel.

— Jacques Maritain, *Religion et culture*, 1930.

Par une froide soirée de janvier, je me trouvais avec le pasteur Greg Thompson dans un pub confortable en Virginie. Sirotant un grog, nous discutons du pari bénédictin. Thompson, à l'époque à la tête de la communauté presbytérienne de Charlottesville, exprimait ses réserves, craignant que les chrétiens y soient amenés par la peur. Il estimait que la peur était compréhensible, mais que le pari bénédictin devait d'abord être un acte d'amour. « S'il ne conduit pas à la communion avec le Christ et à une vie sociale guidée par la charité, il n'a rien de bénédictin, me dit-il. On ne peut en faire une méthode de bien-être personnel, et son but ne doit pas être de sauver l'Église d'ici-bas. »

Ses remarques mettent en lumière un défi qui va se poser : comment vivre dans la joie malgré l'effondrement du monde autour de nous ? Comment faire voguer nos arches en sécurité, malgré les écueils du faux optimisme et de la peur excessive ?

Cette image de l'Église comme une arche au-dessus des tempêtes de la destruction est très ancienne : c'est un concept que nous devons reprendre à notre compte. Mais il existe une autre manière, tout aussi pertinente, de décrire ces eaux qui recouvrent la terre.

Pendant la captivité des Hébreux à Babylone, Dieu a accordé à Ezéchiel d'apercevoir la ville sainte de Jérusalem dans sa gloire restaurée. Un homme mystérieux guide le prophète dans le Temple reconstruit. Il voit de l'eau s'écouler de l'autel et ruisseler jusqu'à former un torrent qui s'élargit sans cesse, jusqu'à devenir un fleuve immense. Partout où il s'écoule renaît la vie.

Dans l'exégèse traditionnelle, cette vision s'est réalisée à la Pentecôte, lorsque Dieu a répandu son Esprit sur les disciples et inauguré une nouvelle ère, celle de l'Église, le Temple restauré d'où s'écoulaient les eaux vives de la grâce.

L'Église est donc à la fois une arche et une source, et nous devons tenir compte de ces deux réalités. Dieu nous a donné l'arche de l'Église pour nous prévenir de la noyade dans les vagues furieuses de la tempête, mais Il nous a donné la source de l'Église, pour que nous nous y plongeons, dans une noyade symbolique, afin de renaître à la vie nouvelle, nourris par le torrent de Sa grâce. Faire le pari bénédictin, c'est faire siennes ces deux visions.

Il n'y a qu'avec amour que nous tiendrons. L'amour n'est pas l'extase romantique : il doit être entretenu par la prière régulière, le jeûne, le repentir et, pour beaucoup, par les sacrements. Il doit également se nourrir de nos souffrances : il n'existe pas d'autre moyen.

Je n'ai pas trouvé pendant mes voyages de meilleure mise en pratique du pari bénédictin que chez les Tipi Loschi, cette communauté joyeuse et contre-culturelle de catholiques italiens, que le père Cassien m'avait recommandé de rencontrer. Pendant une promenade en voiture dans les collines au-dessus de la ville, je demandai à Marco Sermarini, son fondateur, comment nous pouvions obtenir ce que lui et sa famille avaient découvert.

Il me répondit qu'il fallait commencer par vivre en chrétiens, par accepter le fait qu'il n'y ait pas d'entre-deux possible. Les Tipi Loschi avaient commencé comme un groupe de jeunes hommes catholiques désireux de vivre une foi qui ne soit pas un déisme éthico-thérapeutique.

« C'était ma vie d'avant, me dit Marco. Je ne savais pas que l'enseignement du Christ devait diriger ma vie *tout entière* et non seulement remplir la "case religieuse". Si tu reconnais qu'Il est le Seigneur de toute chose, tout changera dans ta vie. »

Ils s'étaient rendu compte, surpris, que tout ce dont ils avaient besoin pour vivre en chrétiens était à portée de main et l'avait toujours été. « Nous n'avons rien inventé, rien découvert. Nous n'avons fait que redécouvrir une tradition qu'on avait enfermée dans un coffre et jetée au loin. Nous avons oublié, c'est tout. »

Au milieu de la merveilleuse campagne qui surplombe l'Adriatique, Marco a garé sa voiture et m'a conduit le long d'une petite route, jusqu'à une colline dont les flancs raides étaient couverts d'oliviers. C'était l'oliveraie de la famille Sermarini. Dans son enfance, le père de Marco aidait son propre père à cueillir les olives de ces mêmes arbres. Marco fit de même, et aujourd'hui il poursuit la tradition avec ses propres enfants, et il produit sa propre huile d'olive.

C'était cela, la stabilité, lui dis-je. Il haussa les épaules et resta un moment à contempler ses arbres.

« Je ne sais pas ce que la vie nous réserve, mais en attendant, nous devons nous battre pour ce qui est bien, dit-il enfin. La possibilité de sauver ce qui est

bon dans ce monde, ce n'est que ça : une possibilité. Saisissons l'occasion, plantons un rocher dans la terre et assurons-nous qu'il tiendra. »

Nous retournâmes à la voiture et repartîmes. Mon ami poursuivit sur sa lancée philosophique à propos de la stabilité dans un monde de changement perpétuel.

« Rien de ce que nous faisons dans cette vie n'est éternel, mais nous devons faire chaque chose comme si elle l'était. C'est ce que Dieu veut de nous. Si tu te donnes à une femme pour toute la vie, c'est une manière de mettre de l'éternité dans le temps qui s'écoule. Ayons confiance : les petites choses que nous faisons pourront, avec le temps, se transformer en œuvres immenses. C'est Dieu qui décide. Nous, tout ce que nous avons à faire, c'est Le servir. »

Parfois, les soucis et la crainte que ses efforts ne servent à rien face à l'hostilité du monde le tiennent éveillé. Son angoisse est que le courant soit trop fort et finisse par briser sa petite communauté.

« Je connais les oliviers : je sais que, certaines années, la récolte sera bonne, et que d'autres, nous n'aurons pas grand-chose, me dit-il encore. Les moines, quand ils ont apporté ici l'agriculture, il y a un millénaire, ont appris à nos ancêtres à être prévoyants, à conserver des semences. C'est pour cette raison que je crois que nous devons avancer sur la voie de saint Benoît, faire ce pari bénédictin. Nous vivons une saison où il faut conserver les semences. Sans elles, nous ne récolterons rien dans les années à venir. »

Il se faisait tard, et je craignais de manquer mon car pour l'aéroport de Rome. N'était-il pas raisonnable d'y aller ?

« *Grande* Rod, ne t'inquiète pas, mon ami ! Tu t'inquiètes trop. Tu seras à l'heure ! » Et nous fonçâmes sur la petite route qui descendait vers la mer.

Tandis que le soleil descendait à l'ouest, nous discutâmes à nouveau des défis qui attendaient les chrétiens occidentaux, et qui pouvaient les effrayer. Je n'oublierai jamais les dernières paroles que m'adressa Marco ce soir-là :

« En Italie, nous avons un proverbe : "Si tu n'as pas de cheval, l'âne fera le travail aussi bien." Je me considère comme un petit âne. Il y a partout des pursangs qui galopent sans savoir où ils vont, mais le vieil âne, lui, il fait le travail. Toi et moi, nous allons faire ce travail, comme deux petits ânes. Et n'oublie jamais : c'est sur un âne que le Christ est entré dans Jérusalem. »

Grande ! Nous avançons donc comme de petits ânes, le long de la voie du pèlerin qu'a prise saint Benoît avant nous : nous quittons la cité impériale en ruine pour rejoindre des lieux de paix où nous puissions, dans le calme, entendre la voix du Maître. Nous recherchons nos semblables et construisons avec eux des communautés et des écoles au service du Seigneur. Nous ne le faisons pas pour sauver le monde, mais pour la seule raison que nous L'aimons et que nous

en avons besoin pour Le servir au mieux.

Nous vivons pleinement la liturgie, nous rendons vivante notre histoire sacrée, par le culte et par le chant. Nous jeûnons et nous festoyons. Nous nous marions, nous marions nos enfants, et, bien qu'exilés, travaillons à la paix dans la cité. Nous accueillons nos nouveau-nés et enterrons nos morts. Nous lisons la Bible et contons à nos enfants la vie des saints. Et nous leur parlons également d'Ulysse, d'Achille et d'Enée, de Dante et de Don Quichotte, de Frodo et de Gandalf, de toutes les histoires qui nous apprennent ce que signifie être des hommes et des femmes d'Occident.

Nous travaillons, nous prions, nous confessons nos péchés, nous faisons preuve de pitié, accueillons l'étranger et conservons nos commandements. Quand nous souffrons, surtout quand nous souffrons pour le Christ, nous rendons grâce, parce que c'est ce qu'un chrétien fait. Qui sait ce que Dieu fera de notre fidélité ? Certainement pas nous. Suivons le commandement du poète W. H. Auden : « Trébuché, avance et réjouis-toi. »^a

Les bénédictins de Nursie sont devenus un signal adressé au monde, d'une puissance que je ne soupçonnais pas en commençant la rédaction de ce livre. En août 2016, un tremblement de terre a dévasté la région. Lorsqu'il se déclencha durant la nuit, les moines étaient en train de prier les matines : ils fuirent l'abbatiale pour la sécurité de la piazza.

Le père Cassien, plus tard, fit cette analyse : le tremblement de terre symbolisait l'effondrement de la culture chrétienne occidentale, mais il y avait eu ce soir-là un signe d'espérance : « Le second symbole, écrivit-il aux amis du monastère, est le rassemblement de tous les habitants, sur la piazza, autour de la statue de saint Benoît, pour prier. Il n'y a qu'ainsi que nous reconstruisons. »

Les secousses avaient trop fragilisé l'abbatiale pour qu'on puisse s'y rendre, et la plus grande partie du monastère était inhabitable. Les frères quittèrent la ville et se rendirent dans les montagnes au-dessus de Nursie, ils plantèrent des tentes parmi les ruines d'un vieux monastère et reprirent leur vie de prière, ne s'interrompant que pour s'occuper des habitants en contrebas.

Ils reçurent des visiteurs prestigieux dans leur exil, en particulier le Premier ministre Matteo Renzi et le cardinal Robert Sarah, préfet de la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements, qui bénit leurs quartiers provisoires, célébra la messe avec eux puis leur dit que leur monastère de tissu lui « rappel [ait] Bethléem, où tout a commencé ».

« L'avenir de l'Église est dans les monastères, j'en suis certain, ajouta-t-il, car là où il y a la prière, il y a l'avenir. »

Cinq jours plus tard, de nouveaux séismes frappèrent Nursie. La croix qui ornait la façade de l'abbatiale se détacha et tomba. Le dimanche 30 octobre, le

tremblement de terre le plus violent des trente dernières années, dont l'épicentre était juste au nord de la ville, détruisit la basilique de Saint-Benoît, le saint patron de l'Europe, ne laissant debout que la façade. Aucune église de Nursie n'avait tenu.

Dans la poussière des gravats, le père Basile s'agenouilla sur les pavés de la piazza face aux ruines de l'abbatiale, accompagné des religieuses et de quelques vieux habitants de Nursie, dont l'un était en fauteuil roulant, et il pria. Une vidéo postée par un amateur sur YouTube montre le père Basile, le père Benoît et le père Martin courir au milieu des ruines pour secourir les blessés et donner l'extrême-onction aux mourants. Par la grâce de Dieu, personne ne mourut.

Aux États-Unis, le père Richard Cipolla, un prêtre catholique du Connecticut, vieil ami du père Benoît, lui envoya un e-mail pour prendre des nouvelles. « Y a-t-il des dégâts ? Que se passe-t-il ? » demanda-t-il. À quoi le père Benoît répondit : « Oui, irréparables, mais nous allons bien. Beaucoup de choses à te dire. Prie, surtout. Je vais bien, et Dieu continue de nous purifier et de nous envoyer Ses bénédictions. »

Le lendemain, comme le soleil se levait sur Nursie, il envoya un message à tous les amis du monastère dans le monde : aucun habitant n'était mort dans le séisme : ils avaient retenu la leçon des premiers tremblements et avaient quitté la ville. « [Dieu] nous a préparés pendant deux mois à la destruction de l'église de notre saint patron, pour que, lorsqu'elle surviendrait, nous la contempions, effrayés mais à l'abri, depuis les hauteurs », écrivit-il.

Il ajouta : « Ce mystère, il faudra non des jours, non des mois, mais des années pour le comprendre. »

C'est sûrement vrai. Mais songez plutôt : la terre s'est déplacée, et la basilique de Saint-Benoît, qui avait tenu bon des siècles durant, s'est effondrée pour n'être plus qu'une façade, c'est-à-dire une pauvre silhouette d'église. Les moines ont survécu parce qu'ils se sont installés dans les collines en août. Dieu les a préservés dans la sainte pauvreté de leur Bethléem de tissu, où ils ont continué à vivre selon la Règle. Aujourd'hui, ils peuvent commencer à reconstruire. Leur foi bénédictine leur enseigne à se relever, et à vivre cette catastrophe comme un appel à plus de sainteté. Avec l'aide de Dieu, la vie renaîtra parmi les gravats.

« Nous prions et nous contempions les montagnes en songeant aux trois longues années qu'a passées saint Benoît dans une grotte, avant que Dieu l'appelle à devenir une lumière pour le monde, dit encore le père Benoît. *Fiat. Fiat.* »

Qu'il en soit ainsi. Qu'il en soit ainsi.

Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ce que l'Esprit murmure

à Son Église.

a. Wystan Hugh Auden (1907-1973), poète chrétien anglais devenu américain en 1946. La citation est extraite du poème « Atlantide ».

Remerciements

Ce livre longuement mûri est le fruit de plus de dix années de discussions avec des amis dans tout le pays. J'aimerais les remercier tous, en particulier Patrick Deneen, Caleb Stegall, Jake Meador, Frederica Mathewes-Green, Michael Hanby, Ryan Booth, Philip Bess, Leroy Huizenga, Kale Zelden, Ross Douthat, Michael Brendan Dougherty, Denny Burk, Andrew T. Walker, Andy Crouch, Chris Roberts, Marco Sermarini, Russell Arben Fox, Becky Elder, James Card, Ralph C. Wood, Lance Kinzer, Conor Dugan, Matthew Lee Anderson, Alan Jacobs, Gabe Lyons, Jason McCrory, et Roger Pfau, qui nous a quittés.

Une pensée particulière pour Ken Myers, le joyeux génie qui est à l'origine du *Mars Hill Audio Journal*, d'où je tire la plus grande partie de mes idées sur la culture post-chrétienne. Ce livre, au fond, n'est qu'un long commentaire du travail titanesque de Ken. S'il parvient ne serait-ce qu'à intéresser des chrétiens au *Journal*, j'en serai pleinement satisfait.

Merci à Clint Barron et à tous ceux qui ont relu les premières versions de mon manuscrit, et merci aux communautés de la librairie Eighth Day Books, à l'abbaye de Clear Creek au milieu de l'Oklahoma, pour leur hospitalité et leur témoignage. Au risque de paraître grandiloquent, je souhaite exprimer ma profonde gratitude pour la vie et l'œuvre de Joseph Ratzinger, le pape Benoît XVI, qui est pour moi le deuxième Benoît du pari bénédictin.

Aucun écrivain ne peut rêver d'un meilleur agent que le mien, Gary Morris, que je ne pourrai jamais assez remercier pour le travail qu'il a accompli. Si ce livre existe, c'est grâce à lui. Ce fut un plaisir de travailler avec Bria Sandford, qui l'a édité aux États-Unis. Évangéliste, elle m'a aidé à expliquer clairement tous ces concepts catholico-orthodoxes aux chrétiens protestants. Beaucoup d'idées contenues ici sont nées des conversations que j'ai eues avec les lecteurs de mon blog et de *The American Conservative*. Je les remercie pour leurs encouragements et leurs critiques toujours constructives. Merci également à mes patrons du TAC, et particulièrement à Jeremy Beer et Daniel McCarthy pour leur soutien indéfectible. Je pense également avec émotion à la grande générosité d'Howard et Roberta Ahmanson.

Merci à ma femme Julie, à mes enfants Matthew, Lucas et Nora pour leur infinie patience. Il n'est pas facile d'avoir un père écrivain, mais j'espère que mes enfants comprendront que ce livre leur est destiné.

Enfin, les mots me manquent pour exprimer ma gratitude aux moines de Nursie, qui m'ont ouvert leur cœur et leur monastère. Nous ne pouvions prévoir que leur monastère serait aujourd'hui en ruine. Ces hommes de Dieu doivent désormais porter une lourde croix, mais je suis certain que Dieu se servira d'eux pour apporter Sa lumière au monde. Au milieu des tristesses, de la confusion et des souffrances de ce monde, les moines de Nursie et la communauté de joyeux Hobbits des Tipi Loschi me rappellent ce commandement du vieillard, au chapitre V de l'Apocalypse : « Ne pleure point ; voici, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, a vaincu. » Parce qu'ils y croient, parce qu'ils le vivent, je peux le vivre et y croire. Nous le pouvons tous.

Notes

1. Ephraim Radner, “No Safe Place except Hope : The Anthropocene Epoch”, *Living Church*, 28 juillet 2016, <http://livingchurch.org/covenant/2016/07/28/no-safe-place-except-hope-the-anthropocene-epoch/>.
2. Michael Lipka, “Millennials Increasingly Are Driving the Growth of 'Nones,’” Pew Research Center, 12 mai 2015, <http://www.pewresearch.org/fact-tank/2015/05/12/millennials-increasingly-are-driving-growth-of-nones/>.
3. Christian Smith et Melinda Lundquist Denton, *Soul Searching : The Religious and Spiritual Lives of American Teenagers* (New York : Oxford University Press, 2005).
4. Christian Smith et Patricia Snell, *Lost in Transition : The Dark Side of Emerging Adulthood* (New York : Oxford University Press, 2011), 86.
5. Alasdair MacIntyre, *After Virtue*, 3^e ed. (Notre Dame, IN : University of Notre Dame Press, 2007), 263.
6. Robert Rector, “Marriage : America’s Greatest Weapon against Child Poverty,” Heritage Foundation Special Report #117, 5 septembre 2012. L’étude, fondée sur des statistiques gouvernementales, montre aussi qu’un enfant né dans le cadre du mariage a 82 % de chances en moins d’être pauvre : <http://www.heritage.org/research/reports/2012/09/marriage-americas-greatest-weapon-against-child-poverty>).
7. Charles Taylor, *A Secular Age* (Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 2007), 12. (NdT : en français, *l’Age séculier*, Seuil/Boréal, 2011)
8. C. S. Lewis, *The Discarded Image : An Introduction to Medieval and Renaissance Literature* (New York : Cambridge University Press, 2012), 203.
9. David Bentley Hart, *The Experience Of God : Being, Consciousness, Bliss* (New Haven, CT : Yale University Press, 2013), Kindle ed., 62.
0. Lewis, *Discarded Image*, 222.
1. Brad S. Gregory, *The Unintended Reformation : How a Religious Revolution Secularized Society* (Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University

Press, 2012), 99.

2. John Adams, *Letter to the Massachusetts Militia*, 11 octobre 1798, U.S. National Archives, <http://founders.archives.gov/documents/Adams/99-02-02-3102>.
3. Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity* (Malden, MA : Blackwell, 2000). (NdT : pour une traduction française, voir Zygmunt Bauman, *la Vie liquide*, Le Rouergue/Chambon, 2006.)
4. Philip Rieff, *The Triumph of the Therapeutic : Uses of Faith after Freud*, édition du 40^e anniversaire ed. (Wilmington, DE : ISI Books, 2006), 19.
5. Stephen L. Gardner, “The Eros and Ambitions of Psychological Man,” *ibid.*, 244.
6. Charles Taylor, *The Ethics of Authenticity* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1992), 14.
7. Esther de Waal, *Seeking God : The Way of St. Benedict* (Collegeville, MN : Liturgical Press, 2001), 15.
8. Romano Guardini, *The End of the Modern World* (Wilmington, DE : ISI Books, 1998), 210 (NdT : en français, *La Fin des temps modernes*, trad. de l’allemand par Jeanne Ancelet-Hustache.)
9. *Ibid.*, 202.
10. Zygmunt Bauman, “From Pilgrim to Tourist, or, A Short History of Identity,” in *Questions of Cultural Identity*, ed. Stuart Hall and Paul du Gay (Thousand Oaks, CA : SAGE Publications, 1996), 24.
1. Dietrich Bonhoeffer, *Life Together : The Classic Exploration of Christian in Community* (New York : Harper One, 2009), 8.
2. Léon Bloy, *La Femme pauvre* (1897), nouvelle édition 1999, Le Carrousel.
3. Yuval Levin, *The Fractured Republic : Renewing America’s Social Contract in the Age of Individualism* (New York : Basic Books, 2016), 178.
4. Patrick J. Deneen, *Conserving America ? Essays on Present Discontents* (South Bend, IN : St. Augustine’s Press, 2016), 3.
5. Scott H. Moore, *The Limits of Liberal Democracy : Politics and Religion at the End of Modernity* (Downers Grove, IL : IVP Academic, 2009), 15.
6. Václav Havel, “The Power of the Powerless,” trans. Paul Wilson, in *The*

Power of the Powerless : Citizens Against the State in Central-Eastern Europe, ed. John Keane (Armonk, NY : M.E. Sharpe, 1985). (NdT : pour une traduction française : *Le Pouvoir des sans-pouvoir*, Calmann-Lévy, collection “Essais politiques”, Paris, 1989)

7. Il est intéressant de noter que l’Église des premiers temps constituait un précédent au concept de Benda. L’historien Peter Brown note que les lettres de saint Cyprien, évêque de Carthage, mort martyr en 258, « montre à quel point l’Église fonctionnait comme un corps féroce et indépendant, comme une véritable “cité dans la cité”. » Voir Peter Brown, *the Rise of Western Christendom : Triumph and Diversity, A.D. 200-1000* (Malden, MA : Wiley-Blackwell, 2013), 62.
8. Václav Benda, “The Meaning, Context and Legacy of the Parallel Polis,” trad. Paul Wilson, in *The Long Night of the Watchman : Essays by Václav Benda, 1978 – 1989*, ed. F. Flag Taylor IV (South Bend, IN : St. Augustine’s Press, 2017).
9. Robert Louis Wilken, “The Church as Culture” *First Things*, avril 2004, <https://www.firstthings.com/article/2004/04/the-church-as-culture>.
10. Russell Moore, *Onward : Engaging the Culture Without Losing the Gospel* (Nashville, TN : B&H Books, 2015), 27.
11. Ralph C. Wood, *Contending for the Faith : The Church’s Engagement with Culture* (Waco, TX : Baylor University Press, 2003), 2.
12. James K. A. Smith, *Desiring the Kingdom : Worship, Worldview, and Cultural Formation* (Grand Rapids, MI : Baker Academic, 2009).
13. Robert Inchausti, *Subversive Orthodoxy : Outlaws, Revolutionaries, and Other Christians in Disguise* (Grand Rapids, MI : Brazos Press, 2005), 143.
14. Paul Connerton, *How Societies Remember* (New York : Cambridge University Press, 1989), 72.
15. Simon Chan, *Liturgical Theology : The Church as Worshiping Community* (Downers Grove, IL : InterVarsity Press, 2006), 159.
16. Ibid., 149.
17. Stanley Hauerwas and William H. Willimon, *Resident Aliens* (Nashville, TN : Abingdon Press, 2014), 78.
18. Wendell Berry, *Sex, Economy, Freedom, and Community : Eight Essays*

(New York : Pantheon, 1994), 108.

9. Matthew Crawford, *The World Beyond Your Head : On Becoming an Individual in an Age of Distraction* (New York : Farrar, Straus, and Giroux, 2015), 257.
10. Robert Louis Wilken, “Evangelism in the Early Church : Christian History Interview – Roman Redux,” in *Christian History* 57 (1998), <http://www.christianitytoday.com/history/issues/issue-57/evangelism-in-early-church-christian-history-interview.html>.
1. Richard Wurmbrand, *In God’s Underground* (Bartlesville, OK : Living Sacrifice Book Company, 2004), Kindle ed., loc. 661
2. Le sociologue Robert Nisbet a étudié les œuvres du philosophe juif Martin Buber, du catholique Jacques Maritain, des théologiens protestants Emil Brunner et Reinhold Niebuhr et du prêtre anglican Vigo Auguste Demant. Il écrit ceci : « “Quand la relation entre l’homme et Dieu est subjective et intérieure (comme chez Luther) ou inscrite dans l’éternité et la logique (comme chez Calvin), la dépendance de l’homme à Dieu n’est pas incarnée dans les faits concrets de l’Histoire”, écrit Canon Demant. Et quand elle n’est pas incarnée, elle devient ténue, amorphe et insupportable. » Nisbet, *The Quest for Community* (Wilmington, DE : ISI Books, 2010), 11.
3. Ibid., 223.
4. Judith Rich Harris, *The Nurture Assumption : Why Children Turn Out the Way They Do* (New York : Free Press, 2009). (NdT : en français : *Pourquoi nos enfants deviennent ce qu’ils sont - De la véritable influence des parents sur la personnalité de leurs enfants* - Robert Laffont Coll. Réponses 1999.)
5. Charles J. Chaput, “Yeshiva Lessons,” *First Things*, août 2012, <https://www.firstthings.com/article/2012/08/yeshiva-lessons>.
6. Patrick Deneen, “How a Generation Lost Its Common Culture”, *Minding the Campus*, 2 février 2016, <http://www.mindingthecampus.org/2016/02/how-a-generation-lost-its-common-culture/>.
7. Philip Rieff, *Fellow Teachers* (New York : Harper & Row, 1973), quoted in Jeremy Beer, “Pieties of Silence”, *American Conservative*, October 23, 2006, <http://www.theamericanconservative.com/articles/pieties-of-silence/>.
8. National Center for Health Statistics, *Health, United States, 2015 : With Special Feature on Racial and Ethnic Health Disparities* (Washington : U.S.

Government Printing Office, 2016), table 51, 194 – 96 ; Centers for Disease Control and Prevention, *MMWR Surveillance Summaries*. 65, no. 6 (10 juin 2016), table 69, 119.

9. Judith Rich Harris, *The Nurture Assumption : Why Children Turn Out the Way They Do* (New York : Free Press, 2009), 194.
10. Terence P. Jeffrey, “1,773,000 : Homeschooled Children Up 61.8 % in 10 Years,” CNSNews.com, 19 mai 2015, <http://www.cnsnews.com/news/article/terence-p-jeffrey/1773000-homeschooled-children-618-10-years>.
1. Peter Jesserer Smith, “Keeping the Faith on College Campuses”, *National Catholic Register*, 15 avril 2013, <http://www.ncregister.com/daily-news/keeping-the-faith-on-college-campus-es#ixzz2QjY11hb9>.
2. William Perkins, “A Treatise on the Vocations,” cité par Patrick J. Deneen dans *Conserving America ? Essays on Present Discontents* (South Bend, in : St. Augustine’s Press, 2016), 33.
3. Ibid., 34
4. David Gushee, « On LGBT Equality, Middle Ground Is Disappearing », <http://religionnews.com/2016/08/22/on-lgbt-equality-middle-ground-is-disappearing/>
5. Wendell Berry, “What Is Sex For ? : Interview with Wendell Berry”, *Modern Reformation*, novembre-décembre 2001, p. 38 – 41, <http://allsaintsaustin.typepad.com/files/what-is-sex-for-1.pdf>.
6. Wendell Berry, *Sex, Economy, Freedom, and Community : Eight Essays* (Pantheon, New York, 1994), p. 133.
7. Philip Rieff, *The Triumph of the Therapeutic : Uses of Faith After Freud* (ISI Books, Wilmington, 2006), p. 12.
8. Sarah Ruden, *Paul among the People : The Apostle Reinterpreted and Reimagined in His Own Time* (Pantheon, New York, 2010).
9. Peter Brown, *The Body and Society : Men, Women, and Sexual Renunciation in Early Christianity* (Columbia University Press, New York, 2008), p. xlv – xlvi. (NdT : la présente citation est extraite d’une nouvelle introduction rédigée pour la réédition de l’ouvrage. Pour une traduction française de la première édition, v. *Le renoncement à la chair. Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*, Gallimard, coll. Bibliothèque des histoires,

Paris, 1995.)

0. Christopher C. Roberts, *Creation and Covenant : The Significance of Sexual Difference in the Moral Theology of Marriage* (T&T Clark International, New York, 2007), p. 213.
1. Heather Mason Keifer, “Gallup Brain : The Birth of In Vitro Fertilization”, Gallup.com, 5 août 2003, <http://www.gallup.com/poll/8983/gallup-brain-birth-vitro-fertilization.aspx>.
2. Andrew Kopkind, “The Gay Moment”, *Nation*, 3 mai 1993.
3. Charles Taylor, *A Secular Age* (Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge, 2007), p. 588. (NdT : voir pour la version française *l'Âge séculier*, Seuil, 2011.)
4. Jean Twenge, “The Paradox of Millennial Sex: More Casual Hookups, Fewer Partners”, *Los Angeles Times*, 9 mai 2015, <http://www.latimes.com/science/sciencenow/la-sci-sn-millennials-sex-attitudes-20150508-story.html>.
5. Benoît XVI, *Deus caritas est*, lettre encyclique, 25 décembre 2005, http://w2.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/encyclicals/documents/hf_ben-xvi_enc_20051225_deus-caritas-est.html.
6. Ron Belgau, “Spiritual Friendship in 300 Words”, spiritualfriendship.org, 20 août 2012, <https://spiritualfriendship.org/2012/08/29/spiritual-friendship-in-300-words/>.
7. “Pornography Use among Self-Identified Christians Largely Mirrors National Average, Survey Finds”, *CNSNews.com*, 27 août 2015, <http://www.cnsnews.com/news/article/penny-starr/pornography-use-among-self-identified-christians-largely-mirrors-national>.
8. Belinda Luscombe, “Porn and the Threat to Virility”, *Time*, 31 mars 2016, cité par Conor Friedersdorf, “Is Porn Culture to be Feared ?”, *Atlantic*, 7 avril 2016, <http://www.theatlantic.com/politics/archive/2016/04/porn-culture/477099/>.
9. Wendell Berry, *Life Is a Miracle : An Essay against Modern Superstition* (Counterpoint, Washington DC, 2001), p. 55.
0. “Cell Phone Ownership Hits 91 Percent Adults,” Pew Research Center, 6 juin 2013, <http://www.pewresearch.org/fact-tank/2013/06/06/cell-phone-ownership-hits-91-of-adults/>

1. "U.S. Smartphone Use in 2015," Pew Research Center, 1^{er} avril 2015, <http://www.pewinternet.org/2015/04/01/us-smartphone-use-in-2015/>.
2. Michael Hanby, "The Truth Shall Set You Free : Liberal Order and the Future of Christian Freedom," conférence au séminaire St. Charles Borromeo, Philadelphie, 7 décembre 2015, texte donné à l'auteur par Hanby.
3. Neil Postman, *Technopoly : The Surrender of Culture to Technology* (New York : Vintage, 1993), 184.
4. "Abortion Viewed in Moral Terms : Fewer See Stem Cell Research and IVF as Moral Issues," Pew Research Center, August 15, 2013, <http://www.pewforum.org/2013/08/15/abortion-viewed-in-moral-terms/>.
5. "Industry's Growth Leads to Leftover Embryos, and Painful Choices," *New York Times*, 17 juin 2015, <http://www.nytimes.com/2015/06/18/us/embryos-egg-donors-difficult-issues.html>.
6. Andrew Hough, "1.7 million Human Embryos Created for IVF Thrown Away," *Daily Telegraph*, 31 décembre 2013 <http://www.telegraph.co.uk/news/health/news/9772233/1.7-million-human-embryos-created-for-IVF-thrownaway.html>.
7. "Three-quarters Say Longmont Attack Is Murder," YouGov. com, 7 avril 2015, <https://today.yougov.com/news/2015/04/07/three-quarters-say-longmont-attack-murder/>
8. Nicholas Carr, *The Shallows : What the Internet Is Doing to Our Brains* (New York : W.W. Norton, 2011)
9. Tim Wu, *The Attention Merchants : The Epic Scramble to Get Inside Our Heads* (New York : Knopf, 2016), 344. Le passage que Wu consacre à la façon dont le mode de vie monastique renforce et cultive la capacité d'attention, par opposition au mode de vie moderne, vaut à lui seul tout un essai.
10. Alexander Schmemmann, *Great Lent : Journey to Pascha* (Crestwood, NY : St. Vladimir's Seminary Press, 1974), 11
11. Nick Bilton, "Parenting in the Age of Online Pornography," *New York Times*, 7 janvier 2015, http://www.nytimes.com/2015/01/08/style/parenting-in-the-age-of-online-porn.html?_r=0.
12. Nick Bilton, "Steve Jobs Was a Low-Tech Parent," *New York Times*, 10 septembre 2014, <http://www.nytimes.com/2014/09/11/fashion/steve-jobs->

apple-was-a-low-techparent.html.

3. Andrew Sullivan, "I Used to Be a Human Being," *New York Mag*, 18 septembre 2016, <http://nymag.com/selectall/2016/09/andrew-sullivan-technology-almost-killed-me.html>.

Table des matières

Présentation

Un appel à la conversion

Prier, aimer, s'engager

Un regard lucide sur notre temps

Préface à l'édition française

Avertissement

Introduction

Le réveil

Chapitre I

Le déluge

Chapitre II

Les racines de la crise

Réalisme et nominalisme

La Renaissance et la Réforme

L'aube des Lumières

Démocratie, capitalisme et romantisme : le calamiteux XIX^e siècle

Le triomphe d'Eros

Chapitre III

Une Règle à vivre

Ordre

Prière

Travail

Ascèse

Stabilité

Communauté

Hospitalité

Équilibre

La seule tristesse de la vie

Chapitre IV

Une nouvelle forme de politique chrétienne

Une politique antipolitique

Chapitre V

Une Église pour toutes les saisons

Redécouvrir le passé

Redécouvrir la liturgie

Renouer avec la tradition chrétienne de l'ascèse

Renforcer la discipline de l'Église

Évangéliser par la bonté et la beauté

Accepter l'exil et la possibilité du martyre

Chapitre VI

L'idée d'un village chrétien

Faire de son foyer un petit monastère

Faire savoir aux enfants que leur famille est différente des autres (et en être fier)

S'assurer qu'ils ont un bon groupe d'amis

Ne pas idolâtrer la famille

Vivre à proximité des membres de sa communauté

Faire vivre le réseau social de l'Église

Nouer des relations entre Églises

Aimer la communauté, sans l'idolâtrer

Le mieux est l'ennemi du bien

Chapitre VII

L'éducation comme formation chrétienne

Donner à sa famille une éducation bien ordonnée

Enseigner l'Écriture aux enfants

Enseigner aux jeunes l'histoire de la civilisation occidentale

Retirer ses enfants de l'enseignement public

Ne pas se faire d'illusion sur les écoles chrétiennes

Monter des écoles chrétiennes classiques

Faire l'école à la maison

Le pari bénédictin et l'université

Revenir aux classiques et avancer vers l'avenir

Chapitre VIII

Mettre les mains dans le cambouis

Ce à quoi sert le travail

Un bâton d'encens pour César

Rester prudent

Être audacieux

Être entreprenant

Acheter chrétien, même si c'est plus cher

Constituer un réseau professionnel chrétien

Redécouvrir les métiers

Se préparer à la pauvreté et à la marginalisation

Chapitre IX

L'eros et la nouvelle contre-culture chrétienne

Le sexe et l'Incarnation

La révolution la plus révolutionnaire de l'histoire

Ne pas se compromettre pour la jeunesse

Affirmer la bonté de la sexualité

Le moralisme ne suffit pas

L'éducation sexuelle doit d'abord passer par les parents

Aimer et soutenir les célibataires de la communauté

Combattre la pornographie par tous les moyens

Chapitre X

L'Homme et la machine

La technologie n'est pas moralement neutre

Internet, le sas de la société liquide

Le jeûne numérique comme ascèse moderne

Tenir les enfants éloignés des smartphones

Pas de réseaux sociaux dans l'église

Il y a une vie en dehors du digital

Remettre en question le progrès

Conclusion

Faire le pari bénédictin

Remerciements

Notes

Achevé d'imprimer par
ISI PRINT,
en août 2017
N° d'imprimeur : XXX

Dépôt légal : septembre 2017

Imprimé en France